

LES VICTIMES DE PARIS
OU
DECEVANTS MIRAGES

D

LES VICTIMES DE PARIS

OU

DECEVANTS MIRAGES

GRAND ROMAN DE MŒURS

PAR

ERNEST DAUDET



LEVIS

MERCIER & CIE

LIBRAIRES-IMPRIMEURS ET RELIEURS

1901

PQ2217

• D2

V52

1901

De
1890
d'Ar
se pu
les é
ses
poin
brat
L
ante
A
fi pc
de v
men
soue
imp
L
sage
nou
que,
les
dans
le re
l'ac
L
S
vert
mél
mor
tue
d'or

LES VICTIMES DE PARIS

OU

DECEVANTS MIRAGES

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I

Dans la soirée du premier jour de mai 1890 vers huit heures la vieille cathédrale d'Annecy en Savoie, à l'exemple de ce qui se passait au même moment dans toutes les églises de la catholicité, avait ouvert ses portes aux fidèles accourus des divers points de la ville pour assister à la célébration du mois de Marie.

Les populations savoyardes sont croyantes et pieuses.

A quiconque en aurait douté, il eût suffi pour que ses doutes fussent dissipés, de voir en quelle attitude de recueillement et de prière la foule, qui se pressait sous les antiques voûtes, assistait à cette imposante cérémonie.

L'ardente foi des âmes animait les visages des jeunes filles et des femmes agenouillées dans la nef principale, tandis que, par la gravité de leur physionomie les hommes, rangés dans le chœur et dans les bas-côtés de l'église, attestaient le respect avec lequel ils s'associaient à l'accomplissement d'un pieux devoir.

L'autel resplendissait de lumières.

Sur ses degrés s'étagaient des plantes vertes et des fleurs dont les parfums se mêlaient à celui de l'encens qu'on voyait monter en légers nuages autour d'une statue de la Vierge dressée sous un dôme d'or, au-dessus du tabernacle.

Decevants mirages I

Au sermon qui venait de finir avaient succédé les litanies.

Les chœurs groupés autour du lutrin récitaient sur un ton de mélodie.

A la fin de chaque invocation, leurs voix de basse se perdaient dans celles des assistants qui chantaient les répons, à l'unisson.

Quand ce fut fini, il y eut un grand silence, un silence d'attente comme si chacun eût été prévenu de ce qui allait suivre.

Puis, les accords de l'orgue s'élevèrent préludant à un chant nouveau qu'une autre voix qui tombait de la tribune entonna bientôt, accompagnée et soutenue par eux.

Il y eut dans l'église comme un frémissement.

De tous côtés on se retourna pour voir qui chantait.

Mais les grands tuyaux blancs de l'orgue et les boisseries sculptées qui les encadraient cachaient le chanteur ou plutôt la chanteuse, car la voix de cristal qui égrenait distinctement les paroles du cantique sacré ne pouvait être que celle d'une femme et d'une femme dans la fleur de son adolescence.

Alors, les fidèles impuissants à satisfaire leur curiosité cessèrent de regarder et, le front penché, ils écoutèrent.

Elle était ailée cette voix et elle semblait venir du ciel.

Elle avait la fraîcheur de la jeunesse en même temps qu'un accent de caresse qui pénétrait jusqu'à l'âme des auditeurs.

D'abord timide et tremblante, elle ne tarda pas à se rassurer et à s'élargir.

Ses vibrations harmonieuses remplissaient les nefs.

Elle était si juste si pure, qu'en dépit de l'inexpérience de l'artiste, qu'on devinait à l'hésitation des reprises, nulle autre voix plus savante ou mieux assouplie aux règles du chant n'aurait pu produire pareil effet, ni exercer sur l'auditoire l'influence toute de séduction et de charme qu'il subissait.

La première strophe terminée, une rumeur sourde exprima la surprise et le ravissement dont la sainteté du lieu contenait seule la manifestation.

De nouveau, les yeux se dirigèrent vers la tribune, avides de découvrir la mystérieuse cantatrice.

Mais elle demeurait toujours cachée. Le mystère qui l'enveloppait n'était pas encore dissipé qu'en entonnant la seconde strophe, elle arrêta les recherches auxquelles elle semblait d'ailleurs bien résolue à se dérober.

L'effet fut cette fois plus grand que la première.

La voix s'était échauffée et témoignait de plus d'assurance.

Elle gravissait, comme en se jouant, jusqu'aux notes les plus hautes du registre vocal et des sommets, elle descendait avec aisance, sans rien perdre de son accent velouté, dans les profondeurs du contralto d'où elle s'élançait encore, en un vol audacieux, vers les cimes aiguës du soprano.

Lorsque l'hymne saint fut terminé, l'admiration gonflait tous les cœurs, toutes les mains brûlaient d'applaudir. Mais on n'applaudit pas dans les églises, l'enthousiasme se fit violence pour ne pas éclater.

— Les chœurs maintenant psalmodiaient les prières qui précèdent la bénédiction. Plus humblement, les fronts se courbaient devant l'ostensoir d'or troué par l'hostie, que les encensoirs embrasés voilaient des vapeurs de l'encens, en attendant que l'officiant le présentât aux adorations de la foule prosternée.

Ce recueillement se prolongea jusqu'à la fin de la cérémonie.

Puis il cessa tout à coup dans les accords de l'orgue qui jouait une marche triomphale. Les assistants, quittant leur chaise et gagnant la sortie, ne se gênèrent plus pour se communiquer à voix basse les innombrables réflexions que leur suggérerait le mystère dont la cantatrice qu'ils avaient entendue restait environnée.

— Qui est-elle ?

— La connaissez-vous ?

— On dit que c'est la petite Villeroy.

— Qui ça, Villeroy ?

— La fille d'un batelier du Lac. Le père à ses moments perdus est chantre à la cathédrale. C'est lui, paraît-il, qui a appris à sa fille les premières notions de chant.

— Mais non. On dit que c'est Bonafous l'organiste.

— Quelle voix ! Quelle adorable voix !

Ces propos s'échangeaient entre gens accoutumés à se rencontrer à l'église. Tout en les échangeant, ils se hâtaient de sortir. La nuit était tiède et claire. Jaloux pour la plupart d'en goûter la douceur avant de se mettre au lit, ils se dirigeaient vers les rives du lac.

— Pendant ce temps, les choristes quittaient la tribune.

Au nombre d'une douzaine, ils descendaient à la file par l'étroit et obscur escalier en colimaçon, qui vient aboutir au porche de l'église. Au pied de cet escalier, ils se dispersaient et se perdaient dans la foule.

Une jeune fille, qui venait la dernière à la suite de l'organiste, allait faire comme eux, lorsque celui-ci, un petit vieux à cheveux gris, à figure ossense et malade, se tournant vers elle, alors qu'elle était encore sur la dernière marche, lui dit :

— Tu viens à la sacristie, Ninette.

— A la sacristie ! fit-elle d'un ton de surprise et de crainte. Est-ce bien nécessaire, monsieur Bonafous ?

— C'est d'autant plus nécessaire que M. le curé voudra, j'en suis sûr te féliciter, car tu as divinement chanté, ma petite. D'ailleurs, c'est à la sacristie que ton père nous attend.

Ali
gnée à
nafous

Il n
coura
porte
en se
ganist
un pas
sacrist

Au
nafous
entrer
D'un
lui me
elle de
espace
raient
toutes
cles.

Il s'

— V.

La s

Les
nemen
rangea

Dev
noines
plis qu
chapea
causan
quelqu
liers v

Au c
regard
alors li
sourire
line Vi
lait fai
gens qu

Quai
ce, la r
mobile
l'éclat
ves et
tait en

Elle
simplic
rée à l
qui des
buste t
mé.

Les
ne agré

Aline Villeroy ne répondit pas. Résignée à obéir, elle continua à suivre Bonafous.

Il n'était pas facile de remonter le courant de la foule qui s'écoulait vers la porte et d'arriver jusqu'au chœur. Mais en se glissant le long des murailles l'organiste et Ninette parvinrent à se frayer un passage. Ils eurent bientôt atteint la sacristie.

Au moment d'en franchir le seuil, Bonafous s'effaça pour laisser sa compagne entrer la première.

D'un geste d'affectueuse impatience, il lui montra le chemin et pénétra derrière elle dans la vaste salle dont les lampes espacées sur de hautes crédences éclairaient les vieilles boiseries sculptées toutes couvertes de la poussière des siècles.

Il s'écria joyeusement :

— Voilà notre triomphatrice.

La sacristie était pleine de monde.

Les officiants se dépouillaient des ornements sacerdotaux que les sacristains rangeaient dans d'immenses tiroirs.

Devant des armoires ouvertes, les chanoines quittaient leurs camails et leur surplis qu'ils y accrochaient, prenaient leur chapeau et s'apprêtaient à partir tout en causant entre eux dans le va-et vient de quelques laïques, fabriciens et marguilliers venus là pour les saluer.

Au cri poussé par Bonafous tous les regards convergèrent vers lui. On put alors le voir la figure rayonnante d'un sourire de victoire tenant par la main Aline Villeroy, Ninette comme on l'appelait familièrement et la désignant aux gens qui remplissaient la sacristie.

Quant à elle, intimidée par leur présence, la rougeur aux joues, elle restait immobile et se taisait, ne trahissant que par l'éclat de ses yeux habituellement graves et sombres, la joie que le succès met tait en son cœur.

Elle était charmante ainsi malgré la simplicité de sa robe noire en laine serrée à la taille par un ruban de soie et qui dessinait les lignes délicates de son buste souple non encore entièrement formé.

Les ailes de son chapeau en paille brune agrémenté d'un nœud de ruban voi-

laient la masse lourde de ses cheveux noirs et la blancheur mate de son teint.

Quoiqu'elle n'eût pas atteint sa dix-septième année dans l'enfant qu'elle était encore, la femme s'annonçait déjà, une femme délicieusement jolie le front et les yeux éclairés par la flamme de l'intelligence.

Du groupe de prêtres qui s'était formé au fond de la sacristie un vieillard mince et droit se détacha pour venir vers elle. C'était le curé de la cathédrale, doyen du chapitre, l'homme le plus populaire d'Annecy, grâce à son inépuisable charité.

Il mit paternellement sur l'épaule de Ninette sa main maigre et ridée.

— C'est donc vous qui nous avez charmés ce soir, ma chère enfant. Savez-vous que je m'en veux beaucoup d'avoir si longtemps ignoré que j'avais en ma paroisse une personne douée d'une aussi belle voix. Mais la faute en est à votre père. Il est chantre en cette église, il y vient presque tous les jours, c'était à lui à nous avertir.

Avisant, parmi les gens qui l'entouraient un homme jeune encore, monté en couleur et d'une carrure de géant, qui venait de quitter la soutane des chantoires et la remplaçait par une veste révélatrice de l'humilité de sa condition, M. le curé l'interpella :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit, mon brave Villeroy, que votre fille possédait un tel talent.

— C'est M. l'organiste qui m'avait défendu de vous en parler, monsieur le curé répliqua Villeroy.

Bonafous intervint en s'entendant désigner.

— Vérité pure, fit-il. Mais j'ai eu mes raisons. C'est à moi qu'appartient l'honneur d'avoir découvert cette petite. Or, quand je l'ai entendue pour la première fois, elle ne savait rien, rien de rien, elle n'eût pas distingué un do d'un mi ; tout était instinct chez elle et ce n'était vraiment pas assez pour la produire. J'ai voulu d'abord la dégrossir et j'y ai travaillé en secret, monsieur le curé, me réservant de vous en faire la surprise.

— Alors vous y avez réussi, mon ami, répondit le vieux prêtre, car pour une

surprise, c'en est une et bien douce. Parmi les fidèles qui se pressaient ce soir au pied de l'autel il n'en est pas un que cette enfant n'ait ému comme elle m'a ému moi même.

Ninette avait écouté jusqu-là, impassible et silencieuse, l'entretien dont elle était l'objet. Mais, à ce dernier trait par où s'exprimaient l'enthousiasme et l'admiration de M. le curé, son trouble s'accrut ; elle perdit contenance.

Pour la première fois de sa vie elle sentait passer sur son front le souffle du succès et goûtait le miel des louanges. Elle en était toute déconcertée.

Ce fut pire encore lorsque aux éloges que lui prodiguait le vénéré pasteur s'en joignirent d'autres qui lui venaient de gens qu'elle ne connaissait pas.

L'ovation qui montait autour d'elle revêtait des formes enivrantes et la tirant du cadre de médiocrité et de privations en lequel s'écoulait sa vie, ouvrait à ses yeux des perspectives d'avenir qu'avant ce jour elle n'eût jamais osé concevoir.

Les mots qui frappaient ses oreilles lui faisaient l'effet d'une prédication.

—C'était divin, ce chant de tout à l'heure, disait l'un.

Quelles dispositions ! reprenait un autre. Où n'irez-vous pas, si vous les développez par le travail, ma belle enfant !

—Elle possède le clavier le plus complet qu'on puisse avoir, déclarait orgueilleusement Bonafous que grisaient les félicitations dont il était accablé, en raison du succès de son élève.

Et trahissant le fond de sa pensée, il glissait au père ces paroles séduisantes, pleines de promesses :

—Avez-je raison en vous disant que votre fille a dans son gousier cent mille francs de rente ?

Villeroy rougissait et pâlisait tour à tour, enveloppant sa fille d'un regard de sollicitude et d'orgueil, tandis qu'elle même, entraînée par ce flot d'éloges débordants, s'abandonnait aux rêves que lui suggérait son imagination et se voyait, à quelques années de là riche, aînée, glorifiée, heureuse et répandant à profusion sur son père, sur sa mère, sur son frère et sur sa sœur, la pluie d'or que tant de gens s'accordaient à lui prophétiser.

La voix de M. le curé la rappela brusquement à elle-même.

—Je compte, ma chère enfant, que vous voudrez bien, une ou deux fois par semaine, pendant le mois de Marie, nous apporter le tribut de vos chants, disait-il. C'est bien le moins que vous offriez à la Vierge les prémices de votre précoce talent. J'espère qu'elle vous gardera du péché d'orgueil. Souvenez-vous que de tels dons nous viennent de Dieu et qu'ils ne doivent nous inspirer d'autre sentiment que celui d'une incessante reconnaissance pour l'infinie bonté qui nous les a octroyés. Emmenez la, Villeroy, ajouta M. le curé, en s'adressant au père qui écoutait, respectueux ; et surtout, prenez garde qu'elle n'ait froid. L'air du soir est pernicieux pour le fragile instrument qu'est la voix.

—Remercie, et disons bonjour, Ninette, ordonna Villeroy à sa fille.

Elle salua toute confuse encore de sentir sur elle tant de regards où se révélait un affectueux intérêt. Puis, elle suivit son père.

—Traversant l'église qui s'était peu à peu désemplie, ils arrivèrent à la grande porte.

—Attends, petite, reprit le père

Elle s'arrêta et demeura stupéfaite en le voyant tirer de sa poche un mouchoir et lui nouer autour du cou.

—A ce témoignage de sollicitude, inattendu et si nouveau, elle comprit soudain qu'il y avait quelque chose de changé dans sa vie et qu'après ses brillants débuts de chanteuse elle allait devenir pour sa famille un objet très précieux, un instrument de fortune qu'on ménagerait, qu'on entourerait de soins.

Et tout cela parce qu'elle avait dans la gorge un filet de voix !

Il est vrai qu'au dire de l'organiste Bonafous, ce filet de voix représentait au bas mot cent mille francs de rente.

II

Au sortir d'Annecy, sur la rive gauche du lac, se dressait au pied des monts qui le domine la petite maison qu'habitaient Ninette avec ses parents.

Apportée en dot par la femme, lorsque dix-huit ans avant elle avait épousé Jérôme Villeroy, cette demeure était modestement mais riante.

—De s
sur le sol
lait la ble
ronnait u
Le jard
de légum
Une haie
ceinte.

—C'est
vraie cep
éléments
et qu'elle

Sa nais
riage de
trois enf
embelli le

La s'en
ans de m
Philippe,
sait, le pé
nei.

Les Vil
d'une rép
et de vail
leur exist

Le mar
lier.

—Propri
nait sur le
touristes c
voie.

Avant e
gers, qui
se livrait
produit au
les récolte

Il exerç
chante à

—Enfant
nesse, il
heure avec
grandissea
ryto, qui
dimanche

Sa scien
delà des pi
peaumes
du doigt e
monie reli

Quoique
sent assez
tes pour re
vie, c'est a
dépit de ec

— De son unique étage, tombait jusque sur le sol le rideau de vigne vierge. Il voilaït la blancheur des murailles que couronnait un toit d'ardoises.

Le jardinet plein de fleurs, de fruits et de légumes descendait jusqu'à la route. Une haie d'aubépines lui servait d'enceinte.

— C'est dans ce domaine exigu, assez vaste cependant pour contenir tous les éléments du bonheur, qu'Aline était née et qu'elle avait grandi.

Sa naissance avait suivi de près le mariage de ses parents. Elle était l'aînée des trois enfants dont s'était successivement embelli leur foyer.

La sœur cadette, Madeleine, avait huit ans de moins qu'elle. Quant à son frère Philippe, le dernier venu, le tardillon, disait, le père il t'était encore le sein maternel.

Les Villeroy jouissaient dans Annecy d'une réputation d'honnêteté, de droiture et de vaillance au travail que justifiait leur existence.

Le mari possédait son brevet de batelier.

Propriétaire d'une barque, il promenait sur le lac, durant la belle saison, les touristes qui, tous les ans, visitent la Savoie.

Avant et après le passage des étrangers, qui ne dure guère que trois mois, il se livrait à la pêche dont il vendait le produit aux débiteurs du marché avec les récoltes de son jardin.

Il exerçait en outre les fonctions de chatre à la cathédrale.

— Enfant de chœur au temps de sa jeunesse, il s'était familiarisé de bonne heure avec le plain chant et découvert en grandissant une assez belle voix de baryton qui faisait merveille au lutrin, les dimanches et jours de fête.

Sa science musicale n'allait guère au delà des prières liturgiques, hymnes et psaumes. Mais, il les possédait sur le bout du doigt et il n'y avait pas de belle cérémonie religieuse sans lui.

Quoique ces diverses occupations fassent assez nombreuses et assez absorbantes pour remplir toutes les heures de sa vie, c'est avec beaucoup de peine qu'en dépit de son ingénieuse activité, Jérôme

Villeroy parvenait à lier les deux bouts.

— Il y parvenait cependant, grâce à sa femme dont les qualités d'ordre et d'économie secondaient ses efforts. Elle trouvait moyen, tout en s'occupant de son ménage et de ses enfants, de grossir les gains de son mari de ceux qu'elle réalisait elle-même par des travaux de couture que lui confiaient les dames de la ville, qui avaient apprécié ses mérites et son habileté.

Cette vaillante femme réalisait même ce miracle de mettre quelques sous de côté tous les ans, sommes bien minimes, mais qui avaient fini par former, en s'accumulant, un petit pécule qu'elle conservait avec un soin jaloux au fond de son armoire, s'évertuant sans cesse à l'augmenter et qui représentait pour elle la ressource suprême à laquelle on ne devait d'ailleurs recourir qu'en cas de maladie ou de chômage prolongé.

Ainsi, en ce qui dépendait d'eux, les Villeroy s'étaient assurés tout le bien être compatible avec leur médiocrité.

Ce bien être matériel constituait une première condition de bonheur à laquelle venaient s'ajouter d'autres non moins précieuses, résultant de leur union familiale, de la santé de leurs enfants, de l'estime dont ils étaient environnés et de ce sentiment du devoir accompli qui est, pour les âmes pures, la plus belle des récompenses.

Que les choses continuaient de la sorte, ils ne souhaitaient rien de plus. Leur ambition se bornait à mettre leurs filles et leur fils en état de gagner leur pain quotidien et à vieillir paisiblement dans la douceur d'une affection partagée.

Quoiqu'ils fussent jeunes encore, — le mari avait quarante ans, la femme trente-six, — ils assuraient déjà dans la personne de leur fille aînée, à la réalisation de leurs espérances d'avenir.

Nicette avait grandi sans leur causer de tourments. C'était une superbe plante vigoureuse, pleine de sève. Ses seize années révolues s'épanouissaient dans la plus brillante floraison.

Jolie, alerte de corps, vive d'esprit, aussi instruite qu'on peut l'être dans un état modeste tel qu'était le sien, elle faisait honneur aux religieuses de la Sage-

sa qui l'avaient élevée et chez qui sa petite sœur Madeleine maintenant la remplaçait.

Quant à elle définitivement fixée dans la maison de ses parents, elle en était la joie et la cheville ouvrière. Elle aidait sa mère dans les occupations du ménage dans les travaux de couture : elle s'occupait de son petit frère, le gardait et le berçait ; elle faisait apprendre matin et soir à sa sœur les leçons que devait réciter celle-ci aux bonnes religieuses, elle corrigait ses devoirs.

En tout et pour tout, elle se prodiguait maternelle et prévenante pour alléger la tâche de Mme Villeroy.

Elle se livrait joyeusement à la sienne, active, la gaieté aux yeux, remplissant la demeure de ses chansons qu'elle jetait en se jouant à tous les échos et qui parfois arrêtaient à la porte du jardin les passants charmés par ses roulades de rossignol.

C'est même à cette circonstance qu'elle avait dû quelques mois avant l'époque où commence cette histoire, de faire la connaissance de l'organiste de la cathédrale et d'exciter son intérêt.

Ce brave petit, vieux, de son nom Baptistin Bonafous était un des principaux personnages d'Annecy.

Depuis quarante ans qu'il tenait l'orgue dans l'église épiscopale, il était devenu peu à peu le professeur de chant et de piano des jeunes filles de la haute société.

Voulait-on organiser un concert, une représentation au théâtre, c'est au papa Bonafous qu'on s'adressait et plusieurs générations d'élèves avaient été dressées par lui à exécuter ses œuvres, romances, cantiques, oratorios qu'il trouvait les plus beaux du monde, bien que sa réputation de compositeur n'eût jamais franchi les limites de la Savoie, ni lorsque cette province appartenait au Piémont, ni lorsque plus tard elle avait passé sous la domination française.

Incapable de concevoir d'autre affection que celle de son art, Baptistin Bonafous ne s'était pas marié.

Il vivait dans un petit logement voisin de la cathédrale, soigné comme un enfant par une vieille bonne entrée à son

service à l'époque où il était venu se fixer à Annecy comme professeur de musique.

Il est vrai que les familles de ses élèves s'ingéniaient à remplir sa solitude et que toujours invité à droite ou à gauche, il mangeait rarement seul.

C'était en outre, malgré son âge, un entrépide marcheur. Il consacrait à des excursions dans les montagnes qui s'élèvent autour d'Annecy les loisirs que lui laissaient ses leçons.

Presque chaque jour, sa besogne achevée, on le voyait se mettre en route, son bâton à la main, et aller devant soi durant plusieurs heures, d'un pas alerte et sans s'arrêter.

Il prétendait être relevable à ces incessants exercices de la belle santé dont il jouissait en dépit de ses apparences frêles et malades.

A la fin d'un après-midi de mars, comme au retour d'une course à Menthon-Saint-Bernard il rentrait à Annecy, il fut tout surpris d'entendre, en passant devant la maison des Villeroy une délicieuse voix féminine qui disait un chant religieux et que soutenait en sourdine une autre voix d'homme dans laquelle il reconnut celle du chantre de la cathédrale.

Cette maison, il n'y était jamais entré, et de la famille Villeroy, il ne connaissait que le père. Mais les accents qui dans le silence du soir arrivaient jusqu'à lui, étaient si doux, si pénétrants, si suaves que sa curiosité s'éveilla et qu'après avoir longtemps écouté, il poussa la petite porte de claire-voie pratiquée dans la haie et pénétra dans le jardin.

Alors, sous les dernières lueurs du jour déclinant, il aperçut à l'extrémité d'une étroite allée Villeroy assis devant sa maison.

Près de lui, sa femme tenait dans ses bras et berçait leur dernier-né. Leurs deux filles étaient debout entre eux et c'est l'aînée qui chantait à pleine voix le cantique qu'avait entendue Bonafous, guidée par son père, comme un élève par son professeur.

Ce tableau familial impressionna vivement le vieux musicien. Craignant de le troubler par sa présence, regrettant

presque d'être sur ses pas, vait reconnu contre.

Il n'y avait
— Comme organiste ? s'écria-t-elle.

A quoi dois-je Bonafous ?
— Ne parlez pas sinon, vous savez que l'honneur j'ai le plaisir tuer.

Je passais tendu chante chantait.

— C'est Al lero. Mais comment avez-vous remarqué J'ai remarqué quable, par application à vous c'est toi ?...

Les ombres pidentement dar figure de Nin voile de pour vraient à l'infant. Il conta s'ait et que le ce.

— C'est bien qu'elle n'en t et vos louang

— Je ne flaque vivement j'affirme que ment douée chant, vous rien qui ne so son âge la vo bien formée. maître, mon terrogeant Ni

Trop direct lui fût possible dit :

— Je n'ai jamais mon père.

— Lis-tu la notes ?

— Hélas, non

presque d'être entré, il songeait à revenir sur ses pas, lorsqu'il vit Villeroy qui l'avait reconnu se lever et venir à sa rencontre.

Il n'y avait plus moyen de reculer.

— Comment, c'est vous, monsieur l'organiste ? s'écria le chantre d'un ton surpris.

A quoi dois-je l'honneur ?

Bonafous ne le laissa pas achever.

— Ne parlez pas ainsi, mon brave ami, sinon, vous m'obligeriez à vous objecter que l'honneur est pour moi. La visite que j'ai le plaisir de vous faire est impromptue.

Je passais devant votre père ; j'ai entendu chanter et j'ai voulu savoir qui chantait.

— C'est Aline, ma fille aînée, avoua Villeroy. Mais comment se fait-il que vous ayez remarqué.

J'ai remarqué parce que c'était remarquable, parbleu ! Je n'ai pas d'autre explication à vous donner. Ainsi, ma petite c'est toi ? ... Tout mes compliments.

Les ombres du soir qui montaient rapidement dans le jardin enveloppaient la figure de Ninette. Bonafous ne put voir le voile de pourpre dont ses éloges couvraient à l'improviste les joues de l'enfant. Il contacta seulement qu'elle se taisait et que le père répondait à sa place.

— C'est beaucoup plus d'indulgence qu'elle n'en mérite, monsieur Bonafous, et vos louanges sont trop flatteuses...

— Je ne flatte jamais personne, répliqua vivement le professeur et lorsque j'affirme que cette petite est merveilleusement douée pour la musique et pour le chant, vous pouvez croire que je ne dis rien qui ne soit la vérité. Il est bien rare son âge la voix soit si belle, si pleine, si bien formée. As-tu déjà travaillé avec un maître, mon enfant ? poursuivit-il en interrogeant Ninette.

Trop directement interpellée pour qu'il lui fût possible de ne pas répondre, elle dit :

— Je n'ai jamais eu d'autre maître que mon père.

— Lis-tu la musique ? Connais-tu tes notes ?

— Hélas, non, monsieur, confesse-t-elle

Je ne sais rien que quelque morceau appris par cœur à force de les entendre chanter autour de moi.

— C'est peu de chose, affirma Villeroy faisant écho aux regrets exprimés par sa fille.

— Cela vaut mieux ainsi, déclara Bonafous. À défaut de moi, par qui, dans Ancey eût-elle appris à chanter si ce n'est par des maîtres dépourvus d'expérience ? L'ignorance totale est préférable à une demi-science qu'elle n'eût acquise qu'en prenant du même coup de mauvaises habitudes.

— Veux-tu me faire entendre quel que morceau de ton choix, ma mignonne ?

— Ninette jeta sur son père un regard éperdu. Elle n'avait jamais chanté qu'en famille et cela, elle le faisait tous les jours. Mais devant un étranger, devant le plus savant musicien d'Ancey, l'organiste de la cathédrale, elle n'oserait jamais.

Son père connaissait sa timidité naturelle et comprit son embarras :

— Force-toi, Ninette, supplia-t-il et fais ce plaisir à M. l'organiste.

— Que voulez-vous que je chante ?

— Ce que tu voudras, ajouta Bonafous pour la rassurer, ce qui te plaira le mieux.

— "Combien j'ai douce souvenance", lui souffla sa mère.

Ninette ne possédait pas un grand répertoire et la vieille romance que lui désignait Mme Villeroy était entre les rares morceaux qu'elle chantait sans cesse, ce celui qu'elle préférait.

Un refus de sa part eût donc été sans excuse et elle se résigna, bien que ce fût pour elle un supplice de se faire entendre devant un étranger.

Dès les premiers vers qu'elle modula d'un accent de mélancolie et de plainte, Bonafous eut le cœur pénétré par cette voix claire et fraîche que la jeune chanteuse rien qu'en obéissant à son instinct d'artiste dirait aussi sûrement et aussi habilement que si elle eût été en possession d'une instruction musicale plus étendue.

Il écouta religieusement tout le morceau. Ce ne fut que lorsque Ninette eut achevé le dernier couplet de la romance qu'il laissa éclater son enthousiasme et son admiration.

— Charmant, adorable, répétait-il, une voix de velours et puissante, une vraie voix de théâtre, une justesse d'expression et un clavier incomparable ! Je me plais à penser, mon cher Villeroy, que vous ne voudrez pas laisser ces belles qualités en jachère. Vous n'en avez pas le droit.

— Mais, que me conseillez vous, monsieur Bonafous ?

— Je vous conseille de faire apprendre le chant à votre fille.

— C'est que les maîtres, ça coûte gros.

— Les cours de la ville ne coûtent rien. Envoyez cette enfant. Ils ont lieu sous ma direction, trois fois par semaine. J'aurai l'œil sur elle et vous verrez que nous en ferons quelque chose. Savez-vous, mon brave ami, que votre fille tient peut être dans son gosier sa fortune, oui, sa fortune, votre fortune à tous.

— Dès le lendemain, le conseil donné par Bonafous fut mis à exécution et c'est ainsi que quelques semaines plus tard, Ninette avait pu se faire entendre à la cathédrale, le soir de l'ouverture du mois de Marie.

En ce peu de temps, ses dispositions et ses facultés s'étaient affirmées et développées. Elle avait encore presque tout à apprendre. Mais, un livre de musique n'était plus pour elle un livre fermé. Sa voix avait gagné en étendue, en souplesse et son succès foudroyant attestait la rapidité de ses progrès.

Bonafous qui aimait les métaphores comparait l'organe de son élève à une source intarissable dont le cours irait sans cesse en s'élargissant. Il ne s'avisait que de lui creuser un lit où son flot pût librement se répandre.

Jusqu'à ce jour, les Villeroy, tout en se conformant à ses avis et tout en nousant leur fille dans le voie où il l'avait engagée, s'étaient abstenus de se demander où cette voie pouvait la conduire.

Qu'elle eût une fortune dans son gosier, ils n'en doutaient pas puisque Bonafous le leur avait affirmé. Mais, comment, par quels procédés cette fortune se réaliserait, ils l'ignoraient et pour tout dire, ils ne s'en inquiétaient pas.

Entre le point de départ dont ils étaient encore si proches et le but à atteindre, la

distance était longue. Leur ignorance des Villeroy leur obscurité, le milieu où s'écoulaient leurs jours qui servaient à leur permettre de soupçonner qu'il y avait des routes par lesquelles il fallait passer pour arriver à ce but.

D'ailleurs, Ninette n'avait pas encore fait ses preuves. Avant d'envisager trop audacieusement l'avenir et de concevoir de trop grandes ambitions, il importait de savoir si le vieux professeur ne se faisait pas illusion sur les mérites de son élève et si dans ses prédictions, il ne se trompait pas.

Ce doute, commandé par une sage prévoyance, ce qui venait de se passer à la cathédrale d'Annecy le dissipait.

Villeroy se le disait et se le répétait, en ramenant Ninette à la maison, tout ému, un peu grisé même par les louanges et par les félicitations qui leur avaient été prodiguées à l'un et à l'autre et qu'il brûlait de répéter à sa femme.

Retenue chez elle par l'obligation où elle était de garder son dernier né, Estelle Villeroy avait instamment demandé qu'on ne la fit pas trop attendre des nouvelles de la soirée.

Ainsi, le père et la fille, également pressés de les lui apprendre, hâtaient-ils le pas pour arriver plus vite, pensifs tous deux, n'échangeant que de rares paroles, entrevoyant déjà peut-être les modifications que l'événement allait introduire dans leur uniforme existence.

Au bruit de leurs pas sur le gravier du jardin, Estelle qui veillait entre le lit de sa seconde fille et le berceau de son fils se leva et vint à leur rencontre jusque sur le seuil de sa demeure.

— Eh bien ? demanda-t-elle anxieuse au moment où ils la rejoignaient.

— Je crois que tout le monde a été content, répondit joyeusement Ninette.

— Oui, oui, embrasse-la, ajouta le père en s'adressant à sa femme. Tu aurais été heureuse et fière si tu avais entendu tout ce qu'on nous a dit.

Et tandis que Ninette se jetait dans les bras de sa mère, il entreprenait le récit de cette mémorable soirée.

III

Quelqu'un qui sera venu dans la mai-

ment d'existe
C'était à cr
ieux Bonafou
et ouvert
nouveau
Père, mère,
flexions pour
et gens avaien
ordinaire.
Fidèle à ses
Villeroy s'était
ses filets au li
quait aux soi
après avoir ai
ler, venait de
tous les jours.
des religieuses
tre extrêmité
Mais, ce n'
ces, apparenc
laient les pré
esprits.
Dans cette
sible, chacun
été en proie,
pensées d'un
inattendues et
sant toutes à
sion, à savoir
circonstances
tait jusque-là
C'était là l
versé par l'
louanges et
Tant qu'il
Ninette avait
francs de rent
bienveillance
gage ou que t
pour une peti
une grande pi
Mais après
la veille, apré
tion de son pi
bien se rendr
qu'il ne s'étai
De là ce t
été saisis et
femme et sa f
sait encore f

Leur ignorance des Villeroy, au lendemain des incidents qui servent de prologue à ce récit pas de soupçon n'aurait pu y surprendre aucun symptôme il fallait pas comme révélateur d'un prochain changement d'existence.

Il n'avait pas encore envisagé trop vieux Bonafous n'avaient pas passé par et de concevoir la et ouvert aux imaginations des horizons nouveaux.

Le professeur ne se méritait de son Père, mère, fille, chacun gardait ses réflexions pour soi, et dès le matin, choses et gens avaient repris leur physiologie ordinaire.

Une sage prévision s'était emparée de Villeroy s'était embarqué pour aller jeter ses filets au large du lac ; sa femme vaquait aux soins du ménage et Ninette, après avoir aidé sa petite sœur à s'habiller, venait de sortir avec elle, comme tous les jours, pour la conduire à l'école des religieuses de la Sagesse, située à l'autre extrémité de la ville.

Mais, ce n'étaient là que les apparences, apparences trompeuses qui dissimulaient les préoccupations fiévreuses des esprits.

Dans cette demeure jusqu'alors si paisible, chacun de ceux qui y vivaient avait été en proie, durant toute la nuit, à des pensées d'une espèce particulière, très inattendues et très troublantes, aboutissant toutes à une seule et même conclusion, à savoir que bientôt, par suite des circonstances, le genre de vie dont on s'était jusque-là contenté ne suffirait plus.

C'était là le premier effet du poison versé par l'organiste dans ses paroles louangeuses et enthousiastes.

Tant qu'il s'était contenté de dire que Ninette avait dans son gosier cent mille francs de rente, on avait pu croire que sa bienveillance naturelle lui dictait ce langage ou que tout au moins ses pronostics pour une petite part de vérité contenaient une grande part d'illusions.

Mais après la solennelle expérience de la veille, après cette éclatante confirmation de son premier jugement, il fallait bien se rendre à l'évidence et reconnaître qu'il ne s'était pas trompé.

De là ce trouble d'âme dont avaient été saisis en même temps Villeroy, sa femme et sa fille et dont aucun d'eux n'osait encore faire part aux deux autres

dans la crainte d'être désapprouvé et de soulever des protestations.

Jusqu'à ce jour le père et la mère n'avaient nourri que des ambitions limitées et Ninette elle-même quand elle envisageait son avenir, ne le voyait pas différent de celui de ses parents.

Comme sa mère, elle épouserait un brave homme, honnête et laborieux, qui l'aimerait et qu'elle aimerait. Comme sa mère aussi, elle aurait des enfants qu'elle élèverait dans l'amour du bien et la crainte de Dieu et telle serait aussi la destinée de sa sœur et de son frère.

Si simple était sa vie et si clairement tracée d'avance qu'elle n'avait jamais été tentée de la recevoir autrement.

Mais, depuis la veille, elle était hantée par d'autres rêves. Ou les prophéties de Bonafous ne voulaient rien dire ou elles annonçaient des métamorphoses prochaines qui ne pouvaient s'opérer qu'autant que la famille se prêterait à leur réalisation.

En dépit de son inexpérience, Ninette comprenait bien que pour posséder cette fortune mise inopinément à sa portée, il fallait d'abord vouloir la conquérir et que ce n'était pas en restant à Annecy qu'elle pourrait la rencontrer.

Tenue avant tout d'acquiescer la science qui lui manquait, où l'apprendrait-elle si ce n'est là où on la professe, et si peu qu'elle sût des moyens de l'apprendre, pouvait-elle ignorer que ce n'est qu'à Paris, à Paris seulement qu'on trouve des maîtres sans lesquels on ne saurait accéder aux degrés de la réputation et de la gloire.

Au seuil de la carrière ouverte à ses regards par Bonafous, elle se voyait donc tout d'abord séparée de ses parents.

A cette première vision d'un sacrifice nécessaire, s'en ajoutaient d'autres qui achevaient de la troubler : ce grand Paris où elle serait seule, des professeurs qu'elle redoutait déjà, ne les connaissant pas, des efforts de toutes les heures pour se mettre en état de remporter des triomphes, une salle de théâtre, où, sous les regards de spectateurs dont la sévérité par avance la déconcertait, elle devrait se faire entendre.

Et cet avenir ressemblait si peu au

présent, elle y était si peu préparée qu'elle n'avait pu l'envisager sans être aussitôt livrée à des terreurs et à des angoisses.

Elle en avait été obsédée pendant toute la nuit et le matin l'avait trouvée plus anxieuse, plus craintive, plus torturée par tout ce que met en nous de doutes et d'alarmes l'incertitude du lendemain.

Ces préoccupations la suivirent jusqu'à l'école où elle conduisit sa sœur.

Elle ne comptait pas y entrer. Mais, comme au seuil de l'établissement, elle embrassait Madeleine, avant de s'en séparer elle s'entendit appeler.

C'était une des religieuses qui, l'ayant aperçue, lui faisait signe d'approcher tout en s'avançant à sa rencontre.

Ninette obéit et entra dans la cour où bientôt elle fut entourée par les bonnes sœurs et par quelques-unes des élèves.

— Là, elle dut subir de nouveaux éloges.

Ce qu'on lui avait dit la veille dans la sacristie de la cathédrale, sur la beauté de sa voix, la pureté de sa direction, l'expression de son chant, on le lui répétait.

III

Ayant assisté à l'ouverture du mois de Marie, les religieuses l'avaient entendue et comme les autres auditeurs, elles en conservaient un souvenir admiratif et attendri qu'elles exprimaient sous les formes les plus propres à rendre Ninette orgueilleuse et à lui donner de son succès de la veille l'idée la plus haute.

Lorsqu'elle se fut arrachée à ces flatteries elle était encore un peu plus troublée, et toute surprise aussi d'entendre ces saintes filles lui prédire le plus brillant avenir, un avenir qui ne pouvait se réaliser, et cela sans doute, elles l'ignoraient — qu'autant qu'elle deviendrait comédienne et exposerait son âme à tous les risques de la vie de théâtre.

— Pourquoi ces prédictions et ces louanges ? se demandait-elle en revenant vers sa demeure. La pensée que je pourrais devenir chanteuse ne révolte donc personne ?

Et de nouveau, son imagination lui ou-

vrait des mondes inconnus où tout était dangers, écueil- et pièges à travers lesquels il faudrait passer pour conquérir la Toison d'or dont, lui assurait-on de toutes parts, son jeune talent la rendait digne.

Elle était revenue ainsi sur les bords du lac, à deux pas de chez elle, pressée de rentrer et de se remettre à ses travaux de couture, les seuls qui pour le moment fussent lucratifs et lui permirent d'apporter un peu d'aide à ses parents.

Là elle s'arrêta et avant de pousser la porte à clair-voix du jardin, elle se retourna, enveloppant d'un regard le paysage familial qui se déroulait sous ses yeux et dont la beauté s'épanouissait dans la claire lumière du matin.

— De cette beauté, elle n'avait jamais été saisie et pénétrée au même degré. Était-ce parce que dans ses rêveries, elle venait d'entrevoir la possibilité de s'éloigner pour longtemps, peut être pour toujours de ces lieux charmants où tout lui rappelait les moindres incidents de sa vie passée ?

Elle n'aurait pu le dire. Mais une admiration d'une vivacité particulière s'empara d'elle au spectacle éblouissant des eaux bleues toutes criblées d'étincelles, qui se moiraient sous la brise et des montagnes prochaines dressées sur l'horizon étalant au soleil qui caressait de ses feux la neige de leurs pics, l'émeraude des prés et des bois dont leurs pentes étaient couvertes.

Elle demeura là pendant quelques minutes, haletante d'un émoi soudain et mystérieux, des larmes aux paupières, comme si c'eût été déjà l'heure de cet adieu et de cette séparation que ses réflexions l'avaient conduite à prévoir.

Puis, elle poussa un grand soupir et se prépara à rentrer.

Mais, à l'improviste, son nom prononcé à demi-voix, derrière elle, la fit se retourner. D'un étroit sentier qui s'ouvrait sur la route riveraine du lac, à gauche de la maison de ses parents, un jeune homme venait de surgir qui se dirigeait de son côté.

Coiffé d'un chapeau mou en feutre noir sous lequel se déroulaient les boucles soyeuses d'une chevelure blonde et vêtue

d'un complet mes fines d'goureux, c pas avoir p fre aus.

L'intellig bleus que expression traite un ol qu'il y ave droiture et ve dans l'er

— En le vo Ninette n'a tentement t cit et quant mura d'un

— Mais d lien ? Comi vous ?

— Hier s avons quitt avez dispar te, que je n cependant i remué jusq toffe d'une de tous ceu vous aurai sions été de

— Et c'ep les choses q ver ?

— C'est p te, uniken pensé de n vous adress vous eusse le droit de pas consolé

— Oh ! n role s bien l les, s'écria de malice d posez-vous votre silenc

Vous ne ! — Une ré tait aux lèv tint.

— Pourqu sseret, se oc que vous co Toujours es

d'un complet gris qui dessinait les formes fines de ses membres sveltes et vigoureux, ce jeune homme ne semblait pas avoir plus de vingt-trois à vingt-quatre ans.

L'intelligence éclatait dans les yeux bleus que mélancolisait une habituelle expression de rêveries et de celles de ses traits un observateur d'âmes eût conclu qu'il y avait dans la sienne autant de droiture et de loyauté que d'élégance native dans l'ensemble de sa personne.

— En le voyant sortir du petit chemin, Ninette n'avait pu dissimuler son contentement et sa surprise. Sa figure s'éclaircit et quand il fut près d'elle, elle murmura d'un accent de plaisir :

— Mais d'où venez-vous, monsieur Julien ? Comment êtes-vous là ? Qu'y faites-vous ?

— Hier soir, lorsque après l'office nous avons quitté la tribune, répondit-il, vous avez disparu si vite, mademoiselle Ninette, que je n'ai pu vous féliciter. Je tenais cependant à vous dire que votre voix m'a remué jusqu'au cœur. Il y a en vous l'étoffe d'une grande artiste. C'est l'opinion de tous ceux qui vous écoutaient et qui vous auraient applaudis si nous n'eussions été dans une église.

— Et c'est pour me débiter ces gentilles choses que vous êtes venu me trouver ?

— C'est pour cela, mademoiselle Ninette, uniquement pour cela. Qu'auriez-vous pensé de moi si quand tout le monde vous adresse des compliments les miens vous eussent manqué ? Vous auriez eu le droit de m'en vouloir et je ne me serais pas consolé de vous avoir offensée.

— Oh ! monsieur Julien, voilà des paroles bien honnêtes, mais bien solennelles, s'écria Ninette joyeuse et une pointe de malice dans les yeux. Pourquoi supposez-vous que je me serais offensée de votre silence ?

Vous ne me devez rien.

— Une réponse précieuse et franche montait aux lèvres de Julien, mais il la contenit.

— Pourquoi, pourquoi, ça c'est mon secret, se contenta-t-il de dire ; un secret que vous connaîtrez peut-être un jour. Toujours est-il que je voulais vous voir

ce matin, mademoiselle Ninette, et qu'en allant à mon bureau j'ai fait un détour afin de me trouver sur votre chemin quand vous rentreriez, après avoir accompagné votre sœur à l'école.

Il la regardait, suppliant et anxieux comme s'il attendait qu'elle lui pardonnât l'audacieuse démarche dont il venait de lui faire l'aveu.

Elle soutint son regard et il put lire dans le sien que le pardon qu'il sollicitait, elle le lui accordait.

En même temps avec l'audace candide de son âge, elle dit :

— Ce secret dont vous parlez, je le connais monsieur Julien, je crois le connaître.

— Vous le connaissez ! s'écria-t-il bouleversé. Alors, vous savez

— Je sais que je ne vous déplaçais pas reprit-elle d'une voix qui trahissait son émotion intérieure. Depuis que nous nous rencontrons aux cours de la ville et à la tribune de la cathédrale, vous avez pour moi des encouragements, des attentions... Il faudrait avoir l'esprit bien borné pour ne pas comprendre, et comme je suis franche, j'aime mieux vous dire que j'ai compris.

La sincérité de cet aveu au quel il était si loin de s'attendre le prenait au dépourvu et le déconcertait.

Il ne put que balbutier.

— C'est donc vrai ! vous avez deviné !

— Ce n'était pas bien difficile.

— Me désapprouvez-vous ?

— Cela dépend de vos intentions.

— Mes intentions sont pures, mademoiselle Ninette, et vous ferez de moi le plus heureux de hommes si vous consentez à devenir ma femme.

Elle ne parut pas surprise. D'un mouvement spontané sa main prit celle de Julien et sa bouche murmura des mots de remerciement auxquels il aurait pu conclure qu'elle consentait à tout, si aussitôt elle n'avait ajouté :

— Votre femme, moi ? Avez-vous seulement réfléchi à la différence de nos conditions ? Je ne suis qu'une pauvre fille, née de bien braves gens, mais aussi humbles qu'ils sont braves, tandis que vous, le fils unique de M. Râdier, pilote en chef de la flottille du lac, vous êtes un

monsieur, Employé dans les bureaux de la préfecture, songez donc. Votre père ne vous permettra pas.....

Julien l'interrompit et victorieux triomphant, il reprit.

—Vous vous trompez, mademoiselle Ninette, mon père permettra. Il n'est pas fier, mon père. N'a-t-il pas commencé par être ce qu'est le vôtre ? Et puis, il ne veut que mon bonheur, et comme je lui ai déjà déclaré que je n'aurais jamais d'autre femme que vous, je suis en mesure de vous affirmer que ce n'est pas de lui que viendront les difficultés. Il m'en a donné l'assurance pas plus tard qu'hier. Il me demande seulement d'attendre un an encore, à cause de votre jeunesse, de la mienne Oh ! mon Dieu, ajouta Julien avec un soupir, si j'étais aussi sûr de votre consentement que je suis sûr du sien !

—Ai-je rien dit qui puisse vous faire douter du mien ? interrogea Ninette, se faisant violence pour dissimuler le trouble où la jetaient les paroles qu'elle venait d'entendre,

—Non sans doute et si j'en jugeais par la bienveillance avec laquelle vous m'écoutez, je devrais espérer. Mais, depuis hier, tout est si changé pour vous !

—Changé ! fit-elle rougissant d'avoir surpris chez Julien des préoccupations analogues aux siennes et en feignant de ne pas comprendre. Qu'y a-t-il de changé pour moi ?

—Rien ne l'est encore, répondit le jeune homme. Mais, tout peut l'être demain. Ce matin, il n'est bruit dans la ville que de votre succès à la cathédrale. Toutes les personnes que j'ai vues depuis m'en ont parlé et M. Bonafons que j'ai rencontré tout à l'heure m'a dit qu'il allait conseiller à vos parents de vous envoyer au Conservatoire de Paris.

Le Conservatoire ! répéta Ninette, une question dans les yeux.

—C'est une école de musique et de chant où vont les personnes qui se destinent au théâtre.

—Mais je ne veux pas me faire actrice, protesta-t-elle.

—Comment pouvez-vous résister à la volonté de vos parents s'il est démontré que suivant la route qui s'ouvre devant

vous, vous pouvez vous enrichir, enrichir votre famille ?

Elle ne trouvait rien à répondre.

La question que venait de lui poser Julien elle l'avait envisagée sans déplaisir.

Elle était encore si jeune et la jeunesse est si prompt aux illusions.

D'ailleurs, l'attrait de l'inconnu n'est-il pas puissant sur nous, à tout âge, lorsque derrière les voiles qui nous déroberont l'avenir, nous nous plaisons, à voir les conditions de notre existence transformées et améliorées ?

Il est certain qu'il me serait bien difficile de ne pas obéir, avoua-t-elle, livrant ainsi le fond de sa pensée.

J'ai donc raison de douter de votre consentement à votre mariage, poursuivit Julien. Que deviendrai-je si vous parlez

Vous m'oublierez, dit-elle d'un accent où se trahissait son incrédulité.

Je ne vous oublierai jamais, mademoiselle Ninette, et je me vois dans l'avenir bien des sujets de tristesse.

—Renoncerez-vous donc à m'épouser si je devenais chanteuse ? demanda-t-elle.

—En quelque condition que vous soyez mes sentiments resteront les mêmes. Il n'y a pas à penser que je ne voudrais plus de vous. C'est vous alors qui ne voudrez plus de moi.

Elle se redressait dans une attitude de protestation. Il put croire qu'elle allait affirmer qu'il se trompait, qu'il la jugeait mal. Mais son espoir fut déçu. Transformée tout à coup et devenue maîtresse d'elle-même, elle dit :

—Je suis encore bien jeune, monsieur Julien, pour prendre un engagement sans avoir consulté mes parents. Croyez cependant que si je n'écoutais que mon cœur, je n'hésiterais pas à vous le donner et que si je m'engage à vous, rien ne m'empêchera de tenir ma promesse. Contentez-vous pour aujourd'hui de cette déclaration et ne m'oubliez pas. Vous auriez tort de m'oublier. Et maintenant, adieu. Maman doit se demander ce que je suis devenue.

Elle n'attendit pas de réponse et s'enfuit.

Au moment de s'éloigner, Julien la

vit poasser disparaître

Maintenant pas l'allée éson.

Elle s'éta d'être grond

Elle entra salle où se t l'embrasur chée sur ur son infatiga

Je crois q en route, lu chapeau et l tir elle avau te n'en est p qui m'ont ar pour la soir

Elle tenai les reproche figure de sa tentement c des nues en objecter avec tort de se pr

—Il faut c mais, ma Ni très mauvais sède un insti se ménager.

Que signif ses parents c elle d'un ave plus, tout se cre.

Ce jour-là lero y rentra c sonnait midi, réservoir le p pleins

Le déjeune table aussitô

Ordinairen durant lequel leur de la m femme et sa f dents de leur ble.

Mais faisat bitudes, il dei les morceaux vite et jetant robée un rej

Decevant

vit passer la grille du petit jardin et disparaître sous les arbres.

Maintenant, elle remontait à grands pas l'allée étroite qui conduisait à la maison.

Elle s'était mise en retard et craignait d'être grondée.

Elle entra comme un ouragan dans la salle où se trouvait sa mère. Assise dans l'embrasure de la croisée, celle-ci penchée sur un ouvrage de couture, tirait son infatigable aiguille.

Je crois que j'ai perdu un peu de temps en route, lui dit Ninette, en ôtant son chapeau et le fichu qu'au moment de sortir elle avait jeté sur ses épaules. La faute n'en est pas à moi. C'est celle des gens qui m'ont arrêtée pour me complimenter pour la soirée d'hier,

Elle tenait ces propos pour conjurer les reproches qu'elle redoutait. Mais la figure de sa mère n'exprimait que contentement et indulgence et elle tomba des nues en entendant Mme Villeroy lui objecter avec douceur qu'elle avait eu tort de se presser.

— Il faut que tu sois raisonnable désormais, ma Ninette. Courir, s'essouffler c'est très mauvais pour la voix. Quand on possède un instrument comme le tien il faut se ménager.

Que signifiaient ces paroles sinon que ses parents commençaient à rêver pour elle d'un avenir nouveau ? De plus en plus, tout se combinait pour l'en convaincre.

Ce jour-là comme les autres jours Villeroy rentra de la pêche au moment où sonnait midi, après avoir vidé dans son réservoir le poisson dont ses filets étaient pleins.

Le déjeuner l'attendait et on se mit à table aussitôt.

Ordinairement, il faisait durer ce repas durant lequel il se délassait de son labeur de la matinée et s'entretenait avec sa femme et sa fille aînée des menus incidents de leur existence uniforme et paisible.

Mais faisant trêve, cette fois, à ses habitudes, il demeurait silencieux, mettant les morceaux doubles pour en finir plus vite et jetant de temps en temps, à la dérobée un regard sur l'antique horloge

Decevants mirages 2

quise dressait au fond de la chambre, dans sa gaine de bois soigneusement cirée et toute luisante.

Sa femme ne se montrait pas plus loquace que lui et Ninette, impressionnée par leur attitude, la pensée en proie à des réflexions nouvelles, bien différentes de ses réflexions de tous les jours ne trouvait pas un mot à jeter dans ce silence.

Ses yeux interrogeaient le visage de ses parents et quoiqu'elle se sentit impuissante à en égayer l'impassibilité, elle devinait que c'était à elle qu'ils songeaient, que c'était d'elle qu'ils se préoccupaient.

Elle eût voulu les questionner, apprendre de leur bouche les causes de leur mutisme. Mais elle n'osait, dans la crainte de paraître pressée de provoquer des résolutions qui devaient avoir pour premier effet, elle le supposait, de la séparer d'eux.

— Tu es toute chose, ajour l'hui, Jérôme dit soudain la femme à son mari. As-tu quelque inquiétude ?

La question le précipita du haut de ses rêveries dans la réalité.

— Aucune inquiétude, répliqua-t-il.

— Alors pourquoi ne parles-tu pas, toi toujours si bavard

— Je ne parle pas pour ne pas perdre de temps. M. Bonafous m'a fait prier de passer chez lui à une heure. Il a besoin, paraît-il de causer avec moi, et je ne veux pas le faire attendre.

Mme Villeroy se contenta de cette réponse et n'insista pas pour en obtenir une moins laconique. On eût dit qu'elle avait compris son mari à demi-mot et qu'elle eût craint de lui déplaire en poussant plus loin ses questions.

Quant à Ninette, elle fut convaincue qu'elle allait faire tous les frais de l'entretien que devait avoir son père avec le professeur et s'étonna qu'avant tout on ne l'interrogeât pas.

Il lui semblait que quoi qu'on dût décider, on était d'abord tenu de la consulter sous peine de s'exposer à la voir désavouer les résolutions qu'on prendrait à son sujet.

Ne serait-ce pas monstrueux qu'on disposât de sa personne sans son consentement ? Si elle se fût écoutée, elle eût in-

vité son père à lui expliquer ce qu'il comptait faire d'elle dans l'avenir et à s'enquérir de ses dispositions avant de rien décider.

Peut-être même allait-elle l'inciter à parler et se disposait-elle à discuter avec lui les questions dont on lui faisait mystère, lorsqu'elle en fut empêchée par une objection qui se présentait à son esprit.

A quoi bon lui parler avant qu'il eût vu Bonafous et qu'il sût ce que le professeur voulait de lui ?

Elle s'arrêta donc au parti de ne l'interroger qu'à son retour et le déjeuner s'acheva comme il avait commencé, c'est à dire dans un profond silence.

En sortant de table, Villeroy courut dans sa chambre où sur le désir qu'il exprima, sa femme le suivit.

Lorsque au bout d'un quart d'heure, ils en sortirent, il avait quitté ses vêtements de travail et revêtu ses habits de cérémonie, un costume de drap noir d'une coupe quelque peu surannée que solennisait un chapeau haute forme qui datait de son mariage et qu'il ne portait que cinq ou six fois par an, les jours de grande fête.

Les incertitudes et les doutes de Ninette furent alors dissipés. La vérité lui apparaissait. De graves événements se préparaient qui allaient modifier son existence.

Mais, son père s'obstinant à n'y faire aucune allusion, elle ne pouvait que persévérer dans sa réserve en s'armant de résignation et de patience pour ne pas trahir la surexcitation de sa légitime curiosité.

IV

Au second étage d'une vieille maison du quartier de la cathédrale, une plaque de cuivre fixée à la porte et sur laquelle était gravé le nom de Baptistin Bonafous "organiste et professeur de musique" indiquait son appartement.

Comme une heure sonnait, la haute silhouette de Jérôme Villeroy se dressa sur le palier. Il était venu très vite et avait gravi les degrés quatre à quatre.

Tout essoufflé de sa course hâtive, et non moins ému qu'essoufflé, il attendit pour tirer le cordon de la sonnette d'avoir

repris haleine. Il avait ôté son chapeau, et de son mouchoir il essuyait son front mouillé de sueur.

A ce moment, de l'intérieur de l'appartement, les sons d'un harmonium arrivèrent jusqu'à lui. C'était M. l'organiste qui se livrait à l'une de ces improvisations dans lesquelles il était passé maître.

Tant que dura le morceau, Villeroy n'osa signaler sa présence. Il ne tira le cordon que lorsque les accords eurent cessé.

La porte s'ouvrit aussitôt. En le voyant, la vieille servante de Bonafous s'effaça, lui faisant signe d'entrer et lui désigna une vaste pièce, salon et cabinet de travail, au fond de laquelle il aperçut l'organiste assis devant son harmonium.

— Ah ! vous voilà, Villeroy ! s'écria Bonafous ; j'en pensais bien que vous seriez exact.

Il se levait, venant à la rencontre du visiteur, et lui indiquait une chaise à côté de laquelle il en poussait une pour lui.

— C'était mon désir de ne pas manquer à votre rendez-vous monsieur Bonafous, dit Villeroy dont le cœur battait plus fort et mon intérêt aussi, car je devine bien pourquoi vous m'avez appelé et de quoi vous voulez me parler.

— Je veux vous parler de votre fille, mon ami. Est-ce cela, que vous avez deviné ?

— C'est bien cela, oui, monsieur.

— En bien ! asseyez-vous et causons, reprit l'organiste. Et surtout, ne vous étonnez pas de ce que je vais vous dire, quelque extraordinaire que cela vous paraisse. C'est toujours un gros événement dans la vie d'un astronome quand il découvre une étoile. L'étoile, c'est votre gentille Ninette, et l'astronome c'est moi car il n'y a pas à dire, c'est bien moi qui l'ai découverte.

— Pour sûr, monsieur, et personne ne peut affirmer le contraire.

— Elle a tout pour elle cette petite, une voix admirable que le travail développe, un rare instinct d'artiste et le tempérament dramatique le plus caractérisé que j'aie jamais rencontré au cours de ma longue carrière professorale.

— Vous fous.

— Je n'a là une traits éc se rendre vez bien, le consta faut en t rêt supé fesseur q rêt de vo plus bril dans voti c'est la f trop inse fitez pas. je voulais

— Je v sieur Bon étonné. I fin, ce q vous con une chan

— Et ce

— Cela pense à c comme m Bonaf

s'allonges

— Je ve

jugés, fit-

perdition

qui veule

vent reste

surtout da

n'a rien d

la comédi

A l' p

mon jeune

attachées

vous, mor

comme di

sottes gen

— Sans

roy embai

Mais cep

— N'en

professeur

vous faire

pas

Mais ce

re de Nine

de plus d'

—Vous êtes bon monsieur Bonafous.

—Je ne suis pas bon, je suis juste. Il y a là une vocation qui s'affirme par des traits éclatants et ce serait folie de ne pas se rendre à l'évidence. Mais vous concevez bien, mon ami, qu'il ne suffit pas de le constater, et qu'après l'avoir constaté il faut en tirer parti. Il le faut dans l'intérêt supérieur de l'art, poursuit le professeur qui s'exaltait ; il le faut dans l'intérêt de votre enfant devant qui s'ouvre la plus brillante carrière : il le faut aussi dans votre propre intérêt, Villeroy, car c'est la fortune qu'elle vous apporte, par trop insensé vous seriez si vous n'en profitez pas. Eh bien ! c'est de tout cela que je voulais vous entretenir.

—Je vous en suis reconnaissant, monsieur Bonafous ; mais je suis aussi bien étonné. Il me semble que je rêve, car enfin, ce que vous allez me proposer, si je vous comprends c'est de faire de ma fille une chanteuse, une actrice.

—Et cela vous répugne ?

—Cela m'inquiète un peu, et ce que je pense à cet égard, ma femme le pense comme moi.

Bonafous eut un air piqué. Sa figure s'allongeait dédaigneuse.

—Je vous croyais au-dessus de ces préjugés, fit-il. Le théâtre n'est un lieu de perdition que pour les jeunes personnes qui veulent s'y perdre. Les autres peuvent rester honnêtes là comme ailleurs surtout dans la carrière du chant. Elle n'a rien de commun avec la carrière de la comédie.

A l'Opéra de Paris, j'ai connu dans mon jeune temps de bien braves femmes attachées à leurs devoirs. Et puis, voyez-vous, mon cher, il n'y a pas de sot métier, comme dit le proverbe ; il n'y a que de sottes gens.

—Sans doute, sans doute, objecta Villeroy embarrassé pour formuler sa pensée. Mais cependant.....

—N'en parlons plus dit vivement le professeur. J'avais une proposition à vous faire. Elle vous déplaît. Je n'insiste pas.

Mais ce n'était pas le compte du père de Ninette. Il y avait dans son attitude plus d'hésitation que de volonté.

—Vous pouvez toujours me la faire, cette proposition, reprit-il timidement. Vous de la faire, moi l'écouter, ça n'engage personne. Et puis, si vous m'affirmez que ma fille pourra rester honnête. Enfin, dites, monsieur Bonafous. Nous réfléchirons, ma femme et moi, et quoi que nous décidions, vous ne pourrez craindre que nous avons méprisé vos conseils.

Le regard du professeur pétilla de malice comme s'il eût trouvé dans le langage de son interlocuteur la preuve que celui-ci mordait à l'hameçon.

—Oh ! mes conseils se bornent à ceci, continua-t-il. Si j'étais de vous, j'enverrais ma fille à Paris et je la ferais admettre au Conservatoire. Dans trois ans, elle en sortirait avec un premier prix et elle serait engagée à l'Opéra.

—Il faudrait donc nous séparer d'elle sa mère et moi ! s'écria Villeroy.

—A moins de vous décider à l'accompagner et à vous fixer là-bas avec elle.

—J'aimerais mieux l'accompagner, et ma femme l'aimerait mieux aussi. La petite ne nous a jamais quittés et nous serions trop tourmentés de la savoir seule loin de nous..... On dit qu'il y a tant de dangers à courir dans cette grande ville.

—Eh bien ! soit, vous irez avec elle, déclara Bonafous.

—Mais de quoi vivrions-nous à Paris ? demanda le chantre. Nous sommes pauvres et n'avons d'autres ressources que notre travail. Or, du travail nous en trouverons toujours ici, où nous sommes connus et où on nous estime. A Paris, ce serait une autre paire de manches. Peut-être ma bourgeoise parviendrait-elle à s'employer comme couturière. Mais, moi je ne sais d'autre métier que celui que j'exerce.....

Tandis qu'il parlait, le sourire du vieux professeur s'accroissait, sourire de victoire, comme s'il eût été déjà sûr de pouvoir opposer aux objections de Villeroy des arguments décisifs.

—Je vous laisse dire, fit-il quand celui-ci cessa de parler. Mais, je serais impardonnable de n'avoir pas prévu vos craintes. Je les ai prévues, ajouta-t-il triomphalement, et j'ai de quoi y répondre.

—Vous avez de quoi, monsieur ?

— Vous allez en juger. Vous venez de dire qu'à Annecy, vous et votre famille êtes connus et estimés. C'est justement sur cela que je compte pour assurer l'exécution du projet que je vous suggère.

— L'assurer ! Comment, monsieur Bonafous ?

Le professeur s'était levé et maintenant le front courbé, les mains derrière le dos il allait de long en large dans le salon, suivant sa pensée qu'il exposait en paroles mesurées et lentes, d'un accent de conviction.

— Voici l'idée qui m'est venue et que je crois facilement réalisable. La ville d'Annecy a le devoir de favoriser l'éclat du génie de ses enfants et d'encourager ceux dont la gloire peut dans l'avenir rejaiillir sur la sienne. Elle est intéressée à ce qu'un jour votre fille lui fasse honneur. Par conséquent, elle est tenue de faciliter ses études en lui assurant, pour toute leur durée, une pension qui lui permette à elle comme à sa famille de vivre à Paris et d'attendre que son talent leur fournisse des moyens d'existence.

Villeroy était tout oreilles et son visage exprimait la satisfaction et l'étonnement que ces perspectives inattendues lui causaient.

— Une pension ! murmura-t-il. Et vous croyez qu'on pourrait l'obtenir ?..

— Tout s'obtient avec des protections. Si nous nous mettons en tête d'obliger le conseil municipal à voter une rente de douze cents francs en faveur de votre fille, afin qu'elle puisse suivre les cours du Conservatoire, il la votera. Douze cents francs, il n'y a certes pas de quoi rouler carrosse. Mais enfin c'est du pain, et pour peu qu'à cette ressource vous parvenez à joindre le produit d'un peu de travail, vous aurez le nécessaire jusqu'au jour où Ninette sera en état de vous dédommager de vos sacrifices.

Villeroy n'en revenait pas. Sa fille pensionnée par la ville, voilà ce à quoi il n'avait pas pensé.

— Il est certain que comme ça, c'est une autre affaire, dit-il, déjà rallié à l'opinion de Bonafous. Mais le conseil municipal consentira-t-il à voter une si grosse dépense ? Douze cents francs, c'est une somme.....

— On la votera si nous savons nous y prendre. Donnez-moi seulement carte blanche, mon brave ami, et je me charge de préparer le terrain sur lequel nous n'aurons plus qu'à lancer vos protecteurs au moment voulu.

— Mes protecteurs ! Mais je n'en ai pas, je ne m'en connais pas, avoua Villeroy. L'organiste levait les épaules en signe de négation.

— Vous n'en avez pas ! Allons donc ! Vous avez moi d'abord, et je compte, vous le savez. Vous aurez aussi tous les gens qui ont entendu votre fille hier, tous ceux qui l'entendront encore pendant la durée du mois de Marie, car nous ferons le nécessaire pour que toute la ville vienne à la cathédrale. C'est l'opinion publique qui appuiera votre demande. Comment le conseil municipal pourrait-il résister à la poussée de l'opinion publique ? Et puis, nous intéresserons à nos démarches nos sénateurs, nos députés...

A ces mots, Villeroy tressaillit et sa bonne grosse figure s'illumina.

— Nos députés ! s'écria-t-il. Mais j'en connais un et qui s'est toujours montré très bon pour nous.

— Qui, celui là ?

— M. Flamarin.

— Le plus influent des représentants de la Savoie ! Un homme en passe de devenir ministre. Et vous ne le disiez pas ! S'il veut nous donner son appui, la partie est gagnée.

— Oh ! je pense bien qu'il ne nous la refusera pas, Mme et Mlle Flamarin sont les clientes de ma femme. C'est elle qui confectionne toute leur lingerie.

Bonafous se frottait joyeusement les mains.

— Il y aura donc lieu de faire une démarche de ce côté. Allons, ajouta-t-il les choses vont mieux et plus vite que je ne pensais. Vous pouvez vous préparer à ce grand changement d'existence, Villeroy. Dans quatre mois d'ici, vous serez à Paris et dans quatre ans, si je suis encore de ce monde, j'irai applaudir aux débuts de Ninette sur la scène de l'Opéra.

Sa joie se manifestait débordante. Mais à sa grande surprise, Villeroy ne la partageait pas. En entendant Bonafous chanter victoire, il était devenu plus sérieux,

et dans
de doute

L'org

— Tou

croire, d

la cathé

geoise n

tement e

tenir. E

nafous,

venu au

voir du

s'en alle

on ne sa

amies, ç

Bonaf

grets, au

primés,

— Je v

oui, je c

prendre

celle que

pas seule

qu'il fau

sultats d

— Les

seuleme

ont quitt

gez à le

trouver l

trouvé q

— Sans

mêmes c

Et con

l'attitude

core con

— Du 1

le temps

Je crois v

parlez-en

filles, qui

son âge ;

te de mes

convainc

— Que

ne les su

derons pa

l'intérêt e

monsieur

En pro

taut levé j

vieux pro

rien à se

la main, e

et dans son regard passait une expression de doute et d'anxiété.

L'organiste s'en étonna et lui dit.

— Tout cela est si beau que je n'ose y croire, dit avec mélancolie le chantre de la cathédrale, sans compter que la bourgeoisie n'a pas encore donné son consentement et que ce ne sera pas facile de l'obtenir. Et puis, voyez-vous, monsieur Bonafous, quitter le coin de terre où on est venu au monde, où on est quasi sûr d'avoir du pain et d'être toujours heureux s'en aller au hasard vers l'inconnu, vers on ne sait quoi, cesser de voir les figures amies, ça donne à penser tout de même.

Bonafous avait l'âme sensible. Ces regrets, aussi sincères que simplement exprimés, l'attendrirent.

— Je vous comprends, Villeroy, dit-il ; oui, je comprends qu'il vous en coûte de prendre une décision aussi radicale que celle que je vous conseille. Mais ce ne sont pas seulement les sacrifices du présent qu'il faut considérer, ce sont aussi les résultats de l'avenir.

— Les résultats de l'avenir en est-on seulement sûr ? Il y a bien des gens qui ont quitté leur pays comme vous m'engagez à le faire. Eux aussi ils croyaient trouver la fortune à Paris et ils n'y ont trouvé que la misère.

— Sans doute mais ils n'avaient pas les mêmes chances que vous.

Et comme Villeroy se taisait, gardant l'attitude hésitante d'un homme non encore convaincu, Bonafous ajouta :

— Du reste, rien ne presse ; vous avez le temps de réfléchir et de vous décider. Je crois vous avoir donné un bon conseil parlez-en avec votre femme, avec votre fille, qui possède une raison au-dessus de son âge ; consultez-vous et ne tenez compte de mes avis qu'autant que vous serez convaincu de leur sagesse.

— Que nous les suivions ou que nous ne les suivions pas nous ne vous en garderons pas moins de reconnaissance pour l'intérêt que vous nous avez témoigné, monsieur.

En prononçant ces mots, Villeroy s'était levé pour partir, comprenant que le vieux professeur et lui n'avaient plus rien à se dire. Mais, celui-ci lui prenait la main, et le retenant, il prononça d'un

accent presque solennel ces paroles que le chantre de la cathédrale ne devait pas oublier :

— Ne parlez pas de reconnaissance et gardez-vous de croire que, de ce chef, vous ayez contracté une dette envers moi. Ce que j'ai fait, ce que je serai peut-être amené à faire encore ne m'a été suggéré que par le désir d'enrichir d'une splendide étoile le ciel de l'art. J'ai foi dans l'avenir glorieux de votre fille et si je vous ai entr'ouvert cet avenir, si je la pousse à y marcher ce n'est pas pour elle, mais pour l'art, pour l'art immortel dont je suis l'adorateur fervent et dont le culte m'a donné les plus belles joies de ma vie. Et maintenant, j'ai dit. Nous ne parlerons plus de ces choses que lorsque vous viendrez m'annoncer que vous êtes décidé dans un sens ou dans un autre. Ne tardez pas trop cependant. Ninette aura bien tôt dix-sept ans. Nous n'avons plus de temps à perdre.

Très ému en arrivant chez l'organiste, Villeroy l'était plus encore quand il en sortit. Tout ce qu'il venait d'entendre était si troublant !

Assurément, depuis quelques semaines il pressentait que des événements extraordinaires se préparaient.

Mais, que leur réalisation fût imminente, que l'heure approchât où il faudrait se prononcer et choisir entre deux partis contraires qui consistaient l'un à ne pas quitter Annecy et à persévérer dans le sillon coutumier, l'autre se lancer à l'aventure dans une voie inconnue sans être assuré d'atteindre le but, voilà ce qui lui avait échappé, ce dont son entretien avec Bonafous venait de le convaincre et ce qui précipitait les battements de son cœur.

Il rentra chez lui en un état d'émotion qui trahissait son regard pensif et sa mine bouleversée.

Il y était attendu par sa femme et sa fille qui devaient une impatience égale à la sienne. En le voyant apparaître, elles l'interrogèrent des yeux.

— Nous avons à causer, répondit-il à leur question muette, à causer sérieusement.

Et sans plus tarder il leur répéta tout ce que lui avait dit Bonafous, avide de sa

voir ce qu'elles penseraient de ces propositions inattendues.

Pour dire le vrai, il s'attendait à entendre sa femme récriminer et protester. Il s'était figuré qu'elle ne consentirait pas à changer d'existence et que, dominée par la peur de Paris, par la crainte de n'y pas réussir, elle refuserait d'y aller et de vivre. Mais c'est d'une opinion toute contraire que s'inspira le langage d'Estelle Ville-roy.

— Il est certain, observa-t-elle, que si nous sommes assurés en partant d'un revenu de 1,200 francs, nous n'aurons pas le droit de nous dérober à ce que nous conseille l'avenir de Ninette.

Cette réponse stupéfia le mari.

— Alors tu quitterais ton pays ! s'écria-t-il ?

— Pourquoi pas, si la fortune doit nous payer un jour de ce sacrifice ?

— C'est qu'à Paris la vie est plus coûteuse qu'ici.

— Eh bien ! on tâchera de suffire à ses exigences. On se privera un peu, s'il le faut. Ce serait jouer de malheur si toi et moi nous ne trouvions pas à nous employer. Le produit de notre travail, la pension du conseil municipal, nos petites économies, le loyer de notre maison, car nous la mettrions en location, si nous ne devons plus l'habiter, tout cela nous fera des ressources.

Elles nous permettraient d'attendre que Ninette soit en état de gagner.

Ces choses étaient dites simplement, posément et témoignaient d'une résolution déjà prise et tout à fait conforme aux idées de Bonafous.

Devant une opinion exprimée avec tant de netteté, les hésitations et les doutes de Villeroy commençaient à se dissiper.

Pour résister à la tentation qui avait opéré déjà sur lui, il s'était plu à compter sur la volonté, sur la sagesse, sur la raison de sa femme. Mais voilà qu'elle se montrait plus prompte à convaincre que lui et se laissait séduire dès les premiers mots.

Dès lors, comment eût-il résisté ?

Sa prudence expirante lui dicta encore un dernier effort. Il s'adressa à sa fille.

— Et toi Ninette que penses-tu de l'o-

pinion de M. Bonafous ? serais-tu contente d'aller à Paris ? d'entrer à ce Conservatoire ? Je ne sais pas trop ce que c'est. Mais tout le monde m'en parle, et il paraît qu'il faut passer par là quand on veut apprendre à chanter sur un théâtre.

Réponds franchement puisque après tout c'est de toi qu'il s'agit plus encore que de nous. Notre devoir, à nous, ne consiste guère qu'à faire ce que tu voudras.

— C'est à moi, mon père, à faire ce que vous voudrez, répondit Ninette. Je ne veux me guider que d'après vos conseils.

— Mais, n'as-tu pas une opinion à exprimer ?

— Je serai heureuse partout où mes parents seront avec moi et si je parviens à leur assurer du repos et du bien-être pour leurs vieux jours.

De telles réponses achevaient de rendre inévitable le dénouement suggéré par Bonafous.

Un dernier regard jeté par Villeroy sur sa femme et sur sa fille lui prouva qu'elles y étaient préparées, et l'ayant constaté, il ne pouvait que penser comme elles.

— S'il en est ainsi, reprit-il, et puisque tout le monde est d'accord, c'est comme si nous étions partis pour Paris.

— Doucement, Jérôme, objecta sa femme. Ne vendons pas la peau de l'ours avant qu'il soit tué. Le conseil municipal n'a pas encore voté la pension de Ninette.

— Monsieur l'organiste affirme qu'elle sera votée pour peu que nous ayons des protecteurs assez chauds qui lui. Et ces protecteurs, il déclare que nous les avons.

Moi, je n'en vois qu'un ; M. Flammarin.

— Celui-là ne vaut-il pas à lui seul tous les autres ? demanda Estelle. Au moment voulu, Ninette et moi parlerons à sa femme, et je suis bien sûre qu'elle nous viendra en aide.

Villeroy était confondu en constatant avec quelle soudaineté des graves questions se trouvaient presque résolues. Ses yeux, où montaient des larmes, parurent se fixer sur l'espace inconnu qui venait de s'ouvrir devant lui. Il regarda rêven-

comme s'il épais qui l'attristé qu'

— Il faut demander.

Mais la r

Plus certaines heures et plus toires les l'elles mûris

Aucune n'est pas natives.

C'était u famille Vill auquel elle visite de s'cahédrate.

La décis nante, d'un blait pas prise, père ger d'avis.

Dès le n après le so la question lement, l'e hension qu lui de la jo de l'enthou ils s'étaien

La crain des de l'ex paraient p'

Cette ex paru simp nant sous tés et le b but qu'ils plus tôt, à trait plus bor lée de

Aller à si l'un dev ment de to pour effet de lui ouv bien-être.

Mais, ét Etait-on gement ? C reux pour

comme s'il eût espéré percer les voiles épais qui lui cachaient l'avenir, et plus attristé que joyeux, il murmura.

— Il faudra donc nous occuper de la demande.

Mais la mobilité est dans la nature de l'homme.

Plus sont graves les décisions qu'à certaines heures de la vie, il est tenu de prendre et plus sont nombreuses et contradictoires les hésitations au milieu desquelles elles mûrissent dans son esprit.

Aucune de nos résolutions, tant qu'elle n'est pas exécutée, n'échappe à ces alternatives.

C'était une importante affaire pour la famille Villeroy que ce départ pour Paris auquel elle venait de se décider après la visite de son chef chez l'organiste de la cathédrale.

La décision avait été prise séance tenante, d'un commun accord et il ne semblait pas qu'aucun de ceux qui l'avaient prise, père, mère, fille, fût disposé à changer d'avis.

Dès le même soir, cependant, lorsque après le souper, ils abordèrent de nouveau la question qui les préoccupait tous également, l'entretien témoignait d'une appréhension que ne pouvait faire prévoir celui de la journée et d'un refroidissement de l'enthousiasme sous l'influence duquel ils s'étaient si promptement déterminés.

La crainte de l'inconnu et les incertitudes de l'existence nouvelle qu'ils se préparaient pesaient sur leur esprit.

Cette existence qui leur avait d'abord paru simple et facile se déroulait maintenant sous leurs yeux, hérissée de difficultés et le but offert à leurs ambitions, ce but qu'ils avaient cru, quelques heures plus tôt, à portée de leur main, ne se montrait plus qu'à l'extrémité d'une route bordée de précipices.

Aller à Paris était certes bien tentant si l'un devait y réussir et si ce déplacement de toute une famille devait avoir pour effet de la tirer de sa médiocrité et de lui ouvrir un avenir d'opulence et de bien-être.

Mais, était-on sûr du succès ?

Était-on sûr de ne rien perdre au changement ? Quitter Ancey où l'on était heureux pour aller au loin courir les aventures

ne serait-ce pas lâcher la proie pour l'ombre ? Durant de longs jours encore, cette question devait hanter ces âmes candides pour qui, jusqu'à ce moment, la vie enfermée dans un cadre étroit avait été douce et sans accidents, et la réponse qu'ils y faisaient se ressentit des dispositions si diverses en lesquelles les mettaient les circonstances extérieures et les influences du milieu où ils vivaient.

Cette année-là, durant tout le mois de mai, le temps fut merveilleux. Du matin au soir, le paysage resplendissait dans une lumière d'or sous laquelle scintillait la neige vierge des sommets et les eaux bleues du lac. A la tombée du jour, le ciel s'empourprait, inondait de sa flamme les rives peintes d'émeraude, et la nuit venue, il versait à la terre une pluie d'étoiles.

Alors, refaisais par la beauté du sol natal et par l'attrait des choses ambiantes, Ninette ne voulait plus partir et, comme elle, son père et sa mère étaient tentés de considérer ainsi qu'un sacrifice au-dessus de leur courage ce départ pour Paris que chacun leur conseillait.

Mais, pour dissiper ces impressions, il suffisait que la jeune fille allât se faire entendre à la cathédrale où ses auditeurs devenaient de plus en plus nombreux. Elle et ses parents rentraient grisés de louanges et d'encouragements et après s'être dit le matin que ce serait bien dommage de s'éloigner des sources fécondes de leur félicité domestique, ils pensaient le soir que ce serait bien autrement dommage de repousser la fortune qui s'offrait à eux.

C'est ainsi que tout en hésitant, ils ne renonçaient pas et qu'à la fin de mai, quoi qu'ils n'eussent encore confié à personne que leur résolution était définitive, ils inclinaient à partir plutôt qu'à rester.

V

Quoique le mois de juin en Savoie soit souvent le plus beau de la saison et le plus propice aux villégiatures estivales, c'est en juillet seulement que les touristes y affluent, que les hôtels se remplissent, que les villas closes pendant l'hiver commencent à se rouvrir et la circulation sur les voies ferrées et les bateaux des lacs à reprendre leur activité périodique, tou-

jours trop brève au gré de ceux qui en vivent.

Au début de juin, cette activité, rien encore n'en annonce le retour. Il est même vrai qu'à considérer alors la physiologie des points les plus fréquentés de ces pittoresques contrées où tout est encore calme et silence, on ne se douterait guère qu'à quelques semaines de là, elles vont devenir les rendez-vous d'une foule d'étrangers venus de toutes parts pour y respirer l'air vivifiant et réparateur des montagnes alpêtres.

Il eût donc semblé tout à fait incompréhensible que ce matin-là, la gare d'Anancy présentât le mouvement inusité que nous sommes tenus de constater, si ce mouvement n'eût été dû à une circonstance toute d'intérêt local.

M. Flamarin, depuis deux ans député de la Haute-Savoie, revenait de Paris où l'avait retenu, durant plusieurs mois, la session législative. La nouvelle de son arrivée avait mis en liesse sa ville natale où ses électeurs formaient une immense majorité, et toutes les notabilités de la cité s'étaient rendues à la gare pour le recevoir à la descente du wagon.

Il y avait là le maire, les membres du conseil municipal, le préfet, le général commandant la subdivision, le président du tribunal, voire le curé de la cathédrale représentant l'évêque empêché, et autour d'eux, divers fonctionnaires, des prêtres, des officiers, et tout l'élite sociale d'Anancy.

Par la diversité de ses éléments, cette réunion attestait que quoique élu surtout par les républicains, M. Flamarin était également bien vu par tous les partis et jouissait au même degré de l'estime de ses concitoyens, quelles que fussent leurs opinions.

Elle était en outre un hommage rendu à la dignité de sa vie, à la modération de ses idées, à l'empressement qu'il avait mis de tous temps, à rendre à qui s'adressait à lui les services qu'il était en pouvoir de rendre.

Jusqu'au jour où la confiance publique l'avait désigné comme le plus digne de représenter au Parlement la Haute-Savoie, son existence s'était écoulée à Anancy.

Il y exerçait la profession d'avocat.

En cette qualité, il avait rapidement conquis l'estime générale. A plusieurs reprises, ses confrères du barreau lui en avaient donné un éloquent témoignage en le nommant bâtonnier.

Son talent d'orateur égalait la conscience qu'il apportait dans l'étude des affaires confiées à ses soins. On vantait sa belle intelligence, le caractère élevé de ses improvisations oratoires, la fougue élocuente de ses accents, l'universalité de ses connaissances et, par-dessus tout, une probité professionnelle qui ne lui avait pas permis de se charger de mauvaises causes.

Sa réputation, vite établie, l'avait mis au premier rang parmi ses concitoyens. Il avait été revêtu de toutes les charges qu'un homme peut remplir dans son pays, tour à tour maire, président du conseil général et des diverses sociétés littéraires ou philanthropiques qui fonctionnaient dans le département.

Depuis longtemps, il aurait pu de même être sénateur ou député. On le savait digne en effet de figurer avec honneur sur de plus vastes théâtres.

Mais, ces mandats qu'on lui avait souvent offerts, il les avait toujours déclinés. Le bonheur dont il jouissait dans sa ville natale suffisait à ses ambitions.

Il s'était toujours élevé contre la manie funeste, fléau de notre temps, qui pousse tant de gens, lesquels pourraient être heureux en demeurant attachés au sol natal, à le désertir pour aller chercher fortune à Paris.

Il gémissait sur le sort de tous ceux qui vont grossir le nombre des nomades dont Paris est plein et que leurs espérances trompées transforment si facilement en besogneux et en aventuriers.

En refusant de les imiter, de changer d'existence et de se laisser envoyer à Paris, non seulement il obéissait à ses goûts, aux conseils de sa femme qui redoutait pour lui les embûches de la carrière politique, mais encore, il prêchait d'exemple, sans croire d'ailleurs qu'il y eût le moindre mérite, car il considérait qu'en prêchant d'exemple, il ne faisait qu'accomplir son devoir.

Toutefois, un jour était venu où, q

que fût il
ait dû
ens et se
laissant

Mais i
après av
ment lor
tions mu
vaines, i
désirs ne
départen
Il tou
année.

A cet
sa tranqu
vrai déc
soudain
tudes, d'
le palais,
ne ville d
ris où le
unique, c
seule qu

Du rest
rent pour
avaient fa
yeux.

A peine
putés, il
partitions
me un or
un esprit
dont l'ér
son.

Nommé
portantes,
dans cette
où finissai
dat, il ve
budget de
néralemen
gurer un j
nistérielle.

C'est en
mois d'aba
y passer le
avec plus
confiance
de la veille
le lendema

Au mon
les person
qui, en l'at
le quai, se

on d'avocat.
ait rapidement
s. A plusieurs
barreau lui en
témoignage en

alait la cons-
l'étude des af-
On vantait sa
tère élevé de
es, la fougue
universalité de
essus tout, une
ne lui avait
de mauvaises

, l'avait mis
concitoyens.
s les charges
ir présidents son
président du
rses sociétés
es qui focent.

aurait pu de
té. On le sa-
r avec hon-
tres.

ai avait sou-
rs déclinés,
ans sa ville
is.

tre la ma-
temps, qui
pourraient
attachés au
aller cher-

tous ceux
s nomades
rs espéran-
facilement
s.

le changer
oyer à Pa-
l ses goûts,
redoutait
rière poli-
l'exemple,
t le mou-
qu'en pré-
qu'accom-

où, q

que fût à cet égard son sentiment, il avait dû subir la volonté de ses concitoyens et se rendre à leurs exigences en se laissant nommer député.

Mais il n'avait cédé qu'à contre cœur après avoir longtemps résisté et seulement lorsque à l'appui de leurs sollicitations multipliées et longtemps demeurées vaines, ils l'eurent convaincu que leurs désirs ne s'inspiraient que de l'intérêt du département.

Il touchait alors à sa cinquantième année.

A cet âge, on ne sacrifie pas aisément sa tranquillité et son repos. Ce fut un vrai déchirement pour lui de rompre soudain avec d'anciennes et chères habitudes, d'abandonner sa noble profession, le palais, son cabinet, ses clients, sa bonne ville d'Annecy pour s'installer à Paris où le suivirent sa femme et sa fille unique, celle-ci âgée de vingt ans et la seule qu'enchantât ce déplacement.

Du reste, les circonstances se combinèrent pour donner raison à ceux qui lui avaient fait violence et les justifier à ses yeux.

À peine entré dans la Chambre des députés, il s'y distingua. D'accidentelles apparitions à la tribune le signalèrent comme un orateur de premier ordre, comme un esprit modéré, net, pratique, orné, et dont l'érudition égalait la haute raison.

Nommé membre de commissions importantes, il fit rapidement son chemin dans cette voie nouvelle, et au moment où finissait la seconde année de son mandat, il venait d'être élu rapporteur du budget des affaires étrangères. Il était généralement considéré comme devant figurer un jour dans une combinaison ministérielle.

C'est en ces conditions qu'après six mois d'absence, il rentra à Annecy pour y passer le temps des vacances, désigné avec plus d'éclat encore qu'autrefois à la confiance de ses électeurs par ses succès de la veille et par ceux que lui réservait le lendemain.

Au moment où le train entrait en gare les personnages venus à sa rencontre et qui, en l'attendant, s'étaient dispersés sur le quai, se groupèrent.

On vit les figures soudain solennelles revêtir une expression d'attente et s'éclairer ensuite d'un sourire de bienvenue lorsque aux accords de la fanfare de la ville qui venait d'entonner la Marseillaise apparut à la portière du wagon M. le député.

— Son feutre à la main, l'émotion aux yeux, image de celle qui faisait battre son cœur il saluait de la tête, souriant lui aussi au spectacle de tant d'amis accourus pour le recevoir et dont quelques-uns lui rappelaient les jours lointains de son enfance.

— Debout derrière lui, on apercevait le visage pâle et ridé de sa femme, encadré, dans les bandeaux plats de ses cheveux grisonnants et tout à côté, rayonnante de jeunesse, sous l'or d'une chevelure soyeuse dont les ailes d'un chapeau éteignaient l'éclat, un autre visage sympathique et attirant, celui de Mlle Camille Flammarin.

Comme le train s'arrêtait, le chef de gare se trouva là tout à point pour ouvrir la portière, ce qu'il fit d'une main en saluant de l'autre au bout de laquelle rayonnaient les bordures de sa casquette galonnée.

Flammarin descendit vivement de son wagon.

Il était dans la force de l'âge, élégant, alerte, jeune d'aspect en dépit de sa calvitie et d'une tendance à l'obésité qui commençait à s'accuser dans la taille un peu alourdie comme sur le visage glabre large et fortement coloré, qui tirait cependant un charme pénétrant de l'expression caressante et douce des yeux d'un bleu clair où brûlait incessamment la flamme de la vie.

À peine sur le quai il fut littéralement enlevé par ses amis. Il n'y eut, durant quelques minutes, qu'étreintes, accolades, salutations mêlées de paroles accueillantes qui exprimaient tour à tour l'admiration, la tendresse et la déférence.

Les présentations se succédaient et de brèves allocutions disaient, l'une après l'autre, à M. le député, les sentiments de joie que provoquait son retour.

À chacune d'elles, il répondait en quelques mots qui trahissaient sa satisfaction, sa gratitude et son émoi.

Pendant ce temps, quelques-uns des manifestants, liés d'amitié avec Mme et Mlle Flamarin, s'approchaient d'elles, les aidaient à descendre de wagon, se prodiguaient en prévenances, tandis qu'à pas lents et arrêtés à toute minute par des témoignages de respect, elles gagnaient la sortie.

Au bas du perron de la gare, une voiture les attendait pour les ramener chez elles. Mme Flamarin y monta la première. Sa fille debout à la portière, regardait autour d'elle et ne semblait pas pressée de prendre sa place à côté de sa mère.

— Viens donc, Camille, lui dit celle-ci.

— Mais, mon père ne vient-il pas ? demanda la jeune fille.

Nous le gardons encore quelques instants, mademoiselle, répondit une voix. Il nous appartient. Mais rassurez-vous Nous ne tarderons pas à vous le rendre. Nous voulons seulement lui faire escorte jusqu'à sa maison.

— Une rentrée triomphale, fit-elle gaiement en s'installant dans la voiture. Ne le retenez pas trop longtemps, monsieur, il a besoin de repos après ce long voyage.

La portière se referma et la voiture fila rondement par la Grande-Rue. Sur son passage des gens s'arrêtaient et reconnaissant Mme et Mlle Flamarin, ils saluaient quelques-uns marquant d'un geste d'accueil, la joie qu'ils éprouvaient à les revoir.

— C'est bien doux de rentrer chez soi après une longue absence, observa Mme Flamarin que touchaient ces témoignages de sympathie.

— Oui, il est doux de rentrer, répliqua sa fille. Mais il est aussi bien agréable de partir, ma chère maman. Il y a temps pour tout.

Mme Flamarin secouait la tête et reprit, s'obstinant dans son idée.

— Moi, c'est toujours avec regret que je quitte mon pays et c'est toujours avec plaisir que j'y reviens. Tu ne me comprends pas ? demanda-t-elle en devinant à l'air de sa fille qu'elles n'étaient pas d'accord sur ce point. C'est qu'à ton âge, on pense autrement qu'au mien. Et puis il est juste de reconnaître que tu n'as jamais aimé ta ville natale.

— Vous vous trompez, maman, s'écria Camille. J'aime beaucoup Annecy mais j'aime mieux Paris. A Paris seulement, on se sent vivre.

— On se sent vivre ! Voilà le grand mot lâché. Mais il n'y a que deux ans que tu y résides dans ce Paris ! Avant de le connaître, ne vivais-tu pas ?

— Oui, certes, je vivais..... d'une vie de marmotte, terre à terre, sans grandeur sans intelligence, sans ouverture sur les choses qui élèvent l'âme et pour lesquelles on se passionne. Ne connaissant que cette vie là, je m'en contentais, je m'y résignais. Je ne sais cependant si je m'y serais résignée toujours. En tous cas, lorsque j'ai connu l'autre, mon choix a été vite fait et l'expérience m'a convaincue que je ne peux être heureuse qu'à Paris.

Elle prononça ces mots d'un accent décidé dont l'énergie affirmait celle de sa conviction et comme si elle eût poussé un cri de guerre.

Toute son attitude accentuait son langage.

Elle s'était redressée, faisant saillir les formes délicates de son buste long et souple, que dessinait le corsage de sa robe rouge en foulard portant haut sa tête qui semblait noyée dans le flot de ses cheveux blonds, et les yeux bleus qui rappelaient ceux de son père, fixés sur l'espace, comme si, par delà les distances elle eût encore subi l'ascendant de ce Paris dont elle parlait avec tant de feu.

La main de sa mère tomba sur la sienne d'un mouvement affectueux et tendre et une voix où passait un reproche murmura :

— Laissons là cette vieille querelle, ma chérie. Si tu ne peux être heureuse qu'à Paris, même sans nous tu pourras y vivre, à la condition cependant, que telle soit aussi l'opinion de l'homme que tu épouseras.

— Celui que j'épouserai ! fit-elle rêveuse et comme subitement assouplie. Existe-t-il celui-là ? Voyez-vous chère maman, quoique vous me reprochiez parfois ce que vous appelez la vivacité romanesque de mes impressions, je ne suis pas incapable d'observer et de réfléchir. Ma prédilection pour Paris ne m'aveugle pas au

point de m' comme ici voudrais a- che je dois pas encore moi. Ce n'e puis deux a manqué. M présentés n être que ce prendrai un — Ah ! m facile, tu t'e rine.

— Où ser marier pou

— Mais p ton idéal, il pas, je pens le.

— Je n'y serez. Quoi sépare pas nir, ma mè

— Ton pé té, Camille, sais bien qu il n'a pas e qu'il est ré à l'expirativ

— Il le di de son cœur Ne t'ient il i sir ? N'est-i voue de sa v

— Ton pé doutes de se

— Non, je mille Je le l'aisance av

lieu des agit politique. Je cent pas sur une séducti désir de ne

Au surpl ce sont là l avons encor

Paris, par c changement assurée de j'adore, l'ex

— Peut être dans e

man, s'écria
Anecy mais
seulement,
le grand mot
ans que tu
vant de le
d'une vie
ns grandeur
ure sur les
our lesquel-
aissant que
ais, je m'y
t si je m'y
tous cas,
non choix a
a convain-
reune qu'à
accent dé-
elle de sa
t poussé un
ait son lan-
it saillir les
long et sou-
de sa robe
sa tête qui
les cheveux
bleus qui
fixés sur
es distances
t de ce Pa-
de feu-
sur la sien-
ix et ten-
a reproche
erelle, ma-
reune qu'à
rras y vi-
que telle
s que tu é-
lle rêveuse
). Existe-t-
e maman,
parfois ce
manesque
pas inca-
Ma prédi-
le pas au

point de m'empêcher de voir que là-bas
comme ici ceux-là sont rares à qui je
voudrais associer ma vie. Pour être fran-
che je dois même confesser que je n'ai
pas encore rencontré un homme digne de
moi. Ce n'est pas vous le savez que, de-
puis deux ans, les prétendants m'aient
manqué. Mais, aucun de ceux qui se sont
présentés ne m'attire et vous pouvez être
sûre que ce n'est pas parmi eux que je
prendrai un mari.

— Ah ! ma pauvre enfant, si tu es dif-
ficile, tu t'exposes à coiffer sainte Cathé-
rine.

— Où serait le mal ? Est-on tenue de se
marier pour être heureuse ?

— Mais pour vivre à Paris, si c'est là
ton idéal, il te faut bien un mari. Tu n'as
pas, je pense, la prétention d'y vivre seu-
le.

— Je n'y serai pas seule puisque vous y
serez. Quoi que vous en disiez, je ne vous
sépares pas de moi dans mes rêves d'ave-
nir, ma mère adorée.

— Ton père ne sera pas toujours dépu-
té, Camille, objecta Mme Flamarin. Tu
sais bien qu'il ne se plaît pas à Paris, qu'il
n'a pas cessé de regretter Anecy et
qu'il est résolu à ne pas se laisser réélire
à l'expiration de son mandat.

— Il le dit. Mais nous livre-t-il le fond
de son cœur quand il nous parle ainsi ?
Ne t'ent il pas surtout à vous faire plai-
sir ? N'est-il pas plus content qu'il ne l'a-
voue de sa vie nouvelle ?

— Ton père ! la franchise même ! Tu
doutes de sa parole ?

— Non, je n'en doute pas, déclara Ca-
mille. Je le crois sincère. Mais, à voir
l'aisance avec laquelle il se meut au mi-
lieu des agitations et des intrigues de la
politique, je me demande si elles n'exer-
cent pas sur lui, à son insu, peut-être
une séduction qui l'emportera sur son
désir de ne plus quitter Anecy.

Au surplus, pour lui comme pour moi,
ce sont là les secrets de l'avenir. Nous
avons encore deux années à demeurer à
Paris, par conséquent, deux années sans
changement et durant lesquelles je suis
assurée de mener, près des parents que
j'adore, l'existence qui me plaît.

— Peut être Mme Flamarin allait-elle
eter dans ce débat affectueux des argu-

ments nouveaux. Mais elle en fut empê-
chée par le brusque arrêt de la voiture.
On arrivait et l'entretien se trouva inter-
rompu.

Au seuil de leur demeure, les dames
Flamarin trouvèrent, les attendant, le
domestique qui la gardait en leur absen-
ce.

Il y avait tout préparé pour les rece-
voir et en y rentrant, elles pouvaient
croire qu'elles ne l'avaient jamais quittée.
Mme Flamarin en fit l'observation tandis
qu'elle parcourait son appartement où ne
se voyait nulle trace d'absence ni d'aban-
don.

— Situé au premier étage d'une belle
maison construite en face du lac et pro-
priété de son mari, cet appartement où
elle s'était installée au lendemain de son
mariage lui rappelait les jours fortunés
de son passé sans ombre.

Tous ses souvenirs de famille étaient là.

Pas un meuble qui ne lui fût familier,
pas un tableau qu'elle n'eût longtemps
contemplé, pas un livre qui n'eût été
feuilleté par elle ou par son mari et la
vision effective de tant d'objets chers à
son cœur lui était infiniment douce.

Tandis qu'elle en remplissait ses yeux,
heureuse de penser que durant trois
mois elle allait les voir tous les jours
Camille, entrée dans la chambre qu'elle
occupait depuis qu'elle était au monde,
ouvrait avec pétulance les croisées et
son regard embrassa le charmant paysa-
ge qu'elles encadraient, le lac tout bleu,
avec ses perspectives lointaines, ses ri-
ves verdoyantes et les monts altiers qui
le dominaient.

Ni sur l'eau ni sur les berges, ni sur
les montagnes, rien de changé. La jeune
fille retrouvait toutes choses telles qu'elle
les avait laissées, comme si, endormie
en son absence, elles se réveillaient pour
fêter son retour. Le soleil, qui faisait ra-
ge, les inondait de ses flammes d'or, dont
le caprice sillonnait l'espace de longues
alternances de lumière et d'ombre.

— Ça c'est beau, par exemple, s'écria
Camille en se parlant à elle-même.

Sa mère, qui la suivait, l'avait enten-
due et lui fit écho.

Oui, c'est beau. Ose donc dire qu'on
ne peut pas être heureux ici.

La figure pensive de Camille s'épanouit dans un rire jeune et clair.

Oh ! maman, vous dénaturez ma pensée. Oui, on peut être heureux ici.. en tre deux séjours à Paris. Rien ne vaut Paris, mère aimée, rien, rien.

A cette protestation qui lui démontrait l'inguérissable entêtement de sa fille, Mme Flamarin répondit par un soupir. Mais Camille ne l'entendit pas. De l'autre extrémité de la ville, du côté de la gare, venaient des bruits de fanfare.

—C'était la musique municipale qui tout à l'heure avait salué l'arrivée du train et qui recommençait à jouer. Elle avait choisi cette fois une marche militaire dont les accords de plus en plus se rapprochaient.

Voilà papa ! s'écrie Mlle Flamarin.

Elle se pencha par la croisée ouverte et ses yeux embrassèrent la grande rue qui se déroulait sur la gauche toute blanche sous le soleil.

—Le cortège dont Camille et sa mère percevaient les rumeurs mêlées aux sons des cuivres et aux roulades des tambours s'avancait entre une double file de pompiers l'arme au bras, et dans une foule qui se grossissait en marchant de tous les curieux qu'elle ramassait au coin de chaque rue.

Au centre de ce cortège, on voyait et Flamarin, ayant à ses côtés le préfet M. le maire et, tout autour, les personnages qui étaient allés le recevoir. Devant lui et derrière la musique qui ouvrait la marche, on portait un drapeau sur le passage duquel les fronts se découvraient.

Si papa n'est pas content, il sera difficile, reprit Camille.

Voilà certes une réception qui témoigne de sa popularité et donne un démenti à ceux qui prétendent que nul n'est prophète dans son pays.

—La remarque n'allait pas sans une pointe de raillerie et Mme Flamarin le comprit.

Ne te moque pas, Camille, dit-elle ; tu n'es pas encore assez de Paris pour avoir le droit de rire de cette manifestation touchante et pour la trouver ridicule. Ces pompiers, cette fanfare, ces messieurs en habit noir à onze heures du matin, tout cela est peut-être bien province, comme

on dit là-bas, dans la capitale. Tout de même, c'est un hommage rendu à une vie de probité et d'honneur par ceux qui en furent les témoins, un hommage qui doit nous émouvoir toi et moi, puisque celui à qui il va, c'est mon mari, c'est ton père.

Le reproche caché sous ces paroles atteignit Camille en plein cœur. Des larmes jaillirent de ses yeux et une protestation monta à ses lèvres. Mais elle la contint et brusquement, les traits détendus dans une expression de regret et d'attendrissement, elle se jeta sur sa mère, lui fit une chaîne de ses bras et, la couvrant de baisers, elle dit :

Je suis fière de mon père ainsi que de vous maman. Je l'aime autant que je vous aime et je bénis Dieu qui a fait de moi votre fille.

Comme un peu confuse d'avoir cédé à cet excès de sensibilité, elle n'ajouta rien et détachant ses bras du cou de sa mère elle se mit de nouveau à la croisée pour voir arriver le cortège, laissant à côté d'elle une place que Mme Flamarin vint bientôt occuper.

La troupe officielle avançait toujours. Encore quelques minutes et elle serait sur la place, à la porte de la maison. La mère et la fille le constatèrent, satisfaites en pensant que le député si fatigué de son voyage pourrait enfin se reposer.

VI

Comme sonnait midi, Flamarin qui en rentrant chez lui s'était enfermé dans sa chambre pour faire, comme il disait, un brin de toilette tandis que sa femme et sa fille en faisaient autant, les retrouva dans la salle à manger.

—Elles l'attendaient pour se mettre à table.

N'es-tu pas trop fatigué de ton voyage mon pauvre ami ? lui demanda Mme Flamarin, toujours un peu inquiète d'une santé qui lui était si chère.

—Ma foi, non, répondit-il. Une bonne douche d'eau froide, un coup de peigne, du linge blanc, c'est plus qu'il n'en faut pour reposer d'une nuit de route ? Mais toi ?

—Un peu las tout de même, mais je

ferai un son paraîtra plu

—Si tu n'emples.

Parbleu. De la gare des promesses après-midi.

Avant la chez nous.

—Il fallait main.

—Avec ça autant se

Quant à toi rin en s'ad

mande pas voir si fatig

que la fatigue —C'est d

marin.

—Ajoute mille, que j

coussins du mon lit.

Flamarin miration et

cette enfant Quoi qu'elle

toujours bi

Dans cette nable et ser

mer pour te gner de toi

mée d'idéal toujours en

tuelles, il s

En toute comptait pe

autres. Il a de sa raison

Depuis que re politique

rien d'impoc elle et pris

entre Camille espèce part

le ils étaient se trouver

sans qu'il l discuter et

jets sur leurs cord.

C'est à l'

ferai un somme après déjeuner et il n'y paraîtra plus.

— Si tu m'en crois, tu suivra mon exemple.

Parbleu ! j'ai bien le temps de dormir ! De la gare ici je me suis laissé arracher des promesses de rendez-vous pour cet après-midi.

Avant la nuit, toute la ville aura défilé chez nous.

— Il fallait remettre tes audiences à demain.

— Avec ça que c'était facile ! Et puis autant se débarrasser des solliciteurs. Quant à toi, ma mignonne, reprit Flamarin en s'adressant à sa fille, je ne te demande pas si tu es lasse. Il n'y a qu'à te voir si fraîche, si reposée pour deviner que la fatigue a glissé sur toi.

— C'est de son âge, observa Mme Flamarin.

— Ajoutez aussi, maman, déclara Camille, que j'ai dormi toute la nuit sur les coussins du wagon aussi bien que dans mon lit.

Flamarin l'enveloppa d'un regard d'admiration et de tendresse. N'ayant que cette enfant, il en était fier et il l'adorait. Quoi qu'elle dit et quoi qu'elle fit, c'était toujours bien.

Dans cette âme généreuse, impressionnable et sensible, prompt à s'enthousiasmer pour toute noble cause et à s'indigner de toute action lâche et vile, affamée d'idéal, passionnée pour l'étude, et toujours en quête de découvertes intellectuelles, il se retrouvait tout entier.

En toutes choses l'opinion de sa fille comptait pour lui plus que l'opinion des autres. Il avait confiance dans la droiture de sa raison, dans ses jugements.

Depuis qu'il était entré dans la carrière politique, il ne décidait rien de grave, rien d'important sans avoir causé avec elle et pris ses conseils, ce qui avait créé entre Camille et lui une intimité d'une espèce particulière à la faveur de laquelle ils étaient réciproquement assurés de se trouver d'accord en tout et pour tout sans qu'il leur fût même nécessaire de discuter et d'examiner ensemble les sujets sur lesquels devait se faire cet accord.

C'est à l'influence de sa fille qu'avait

obéi Flamarin en se laissant nommer député alors que, durant si longtemps il s'était systématiquement tenu éloigné de la vie publique et de ses intrigues. Il lui soumettait ses rapports avant de les présenter à la chambre et de quelques louanges que fussent salués ses discours, il n'en était satisfait qu'autant qu'elle les avait approuvés.

Cette incessante communion de sentiments et de pensées n'offensait pas la bonne Mme Flamarin. Elle professait pour son mari une admiration égale à celle que lui-même professait pour leur fille et, puisqu'il faisait si grand cas des mérites de celle-ci, c'est, pensait sa femme, qu'évidemment ces mérites étaient réels.

Elle acceptait donc toujours avec déférence les opinions qui résultaient de cette association de deux intelligences qu'elle jugeait supérieures à la sienne. Si parfois elle était tentée de les contredire elle n'apportait dans sa résistance qu'une énergie brève et accidentelle toujours prête à battre en retraite et à reconnaître qu'elle avait tort.

Cette ordinaire disposition de son esprit, qui se manifestait à tout instant allait encore se montrer ce jour-là à propos d'un incident sans portée.

Au milieu du déjeuner, Flamarin, favorablement impressionné par le calme qui régnait autour de lui, comme par la perspective des vacances qui commençaient à l'ombre de son bonheur familial, s'écria tout à coup.

— Décidément, on n'est heureux que chez soi.

— C'est ce que je disais tout à l'heure, affirma vivement Mme Flamarin.

Tournée vers sa fille, elle poursuivit :

— Tu vois que ton père pense comme moi.

— Nous ne m'apprenez rien, maman, répondit Camille. Je sais que ce père chéri, s'il avait été libre de suivre son penchant, n'eût pas accepté la députation. Mais, au-dessus de nos préférences personnelles, il y a le devoir.

— Le devoir, le devoir, qu'a-t-il à faire ici ? Personne n'est indispensable. A défaut de M. Flamarin, les électeurs d'An-

necy auraient bien trouvé un autre candidat et encore aujourd'hui, si leur élu se retirait, ils ne seraient pas embrassés pour lui donner un successeur.

— Il n'est pas question de se retirer observa gravement Flamarin.

— Oh ! je n'en demande pas tant, reprit sa femme. Laisse moi seulement espérer qu'à l'expiration de ton mandat, tu ne te laisseras pas réélire.

Elle s'attendait à une réponse affirmative.

Mais contrairement à son attente, Flamarin protesta.

— C'est un engagement que je ne puis prendre. Ma conduite dépendra des circonstances. Je t'étonne, continua-t-il répondant aux objections qu'il lisait dans les yeux de sa femme.

— Oni, c'est vrai, tu m'étonnes et je vois que ta fille avait raison lorsque tout à l'heure elle me laissait entendre que quoi que tu en dises, tu as pris goût à ton nouveau métier et ne regrettes plus l'ancien.

— Tu te trompes, ma chère femme : je regrette, je regretterai toujours les vingt-cinq belles années que j'ai passées au barreau de ma ville natale. Mais ce regret ne me fera pas abandonner le service de mon pays s'il m'est prouvé que je peux lui être utile.

Camille triomphait. Cependant elle n'abusa pas de sa victoire. Quitant sa place elle se rapprocha de sa mère et l'embrassa en disant :

— Il faut vous résigner à retourner à Paris, chère maman. Mon père a raison. Il n'a pas le droit d'abandonner son poste. Il le tient de la confiance de ses concitoyens : il y a fait grande figure et peut-être un brillant avenir s'ouvre-t-il devant lui. A cet avenir, il est contraint de sacrifier ses préférences et les vôtres.

Les caresses de sa fille trouvaient Mme Flamarin sans résistance. Vaincue par les démonstrations affectueuses dont elle était l'objet, elle souriait et murmura :

Enjôleuse, va ! Il faut toujours en passer par là où tu veux. Tu es si bien enquirlandé ton père qu'après avoir longtemps pensé comme moi, c'est comme toi qu'il pense maintenant.

— Mais non, mais non, répétait Flamarin. J'ai toujours été d'avis qu'à de certaines hauteurs sociales, on est tenu de donner des exemples de dévouement à la chose publique.

L'entretien en resta là et le déjeuner s'acheva sans incident. En sortant de table, Mme Flamarin rentra dans sa chambre.

Elle tombait de sommeil et, comme elle se l'était promis, elle voulait faire un somme.

Demeuré seul dans son cabinet avec sa fille, Flamarin bourra sa pipe, l'alluma, et parut goûter avec délices la douceur de sa liberté reconquise.

Les croisées étaient ouvertes. Mais, pour tempérer l'éclat de l'ardente lumière du dehors, on avait fermé les persiennes. Dans ce demi jour où montait la chaleur de juin, le lac envoyait des bouffées de brise fraîche.

Voulez-vous que nous mettions un peu d'ordre dans ces papiers que vous avez rapportés de Paris ? demanda Camille.

Je veux tout ce que tu veux, répondit Flamarin.

Camille traîna jusqu'au milieu du cabinet une grande valise, l'ouvrit, et commença à tirer des dossiers, notes, consultations, procès-verbaux de commissions, tous les éléments des rapports que son père devait rédiger et auxquels il s'était promis de travailler pendant ses vacances.

À la manière dont elle prenait dans la valise ces paperasses et les passait à Flamarin, après avoir lu à haute voix les indications sommaires inscrites sur ces chemises on devinait qu'elle en connaissait tout aussi bien que lui le contenu et que les questions à répondre lui étaient familières.

Le député rangeait les dossiers. Voilà du travail sur la planche, soupira-t-il comme à regret.

Bah ! un de ces matins, nous nous y mettrons tous deux, déclara Camille, et vous verrez dans huit jours, nous en aurons fini.

Le fait est que si je ne t'avais pas, je ne sais comment j'en pourrais sortir.

Heure

En un

sement

dans la r

ordre qu

lés aurai

jamais p

A ce n

fit entenc

Voilà

mence, d

gendrier

dans son

médaille,

Oh ! p

leur ven

réaliser l

rement u

à faire u

Le dép

C'est t

recevoir

acquitter

la vocati

Comm

son père

avec le d

les visite

— Elle

roy.

— Notr

cette visi

Elle est j

voir.

— J'en

le, reprit

monsieur

que.

Du res

l'accoump

— Fait

vais expé

de. ajoute

libre à ci

ler avec t

La pert

châtaut

— Alor

nous prei

elle. Moi,

Pauline

Flamari

— Mlle

de la gue

Heureusement vous m'avez.

En une demi-heure, ce travail de classement était accompli et toutes choses dans la maison se retrouvaient si bien en ordre que les Flamarin à peine réinstallés auraient pu croire qu'ils n'étaient jamais partis.

A ce moment, un coup de sonnette se fit entendre.

Voilà le défilé des solliciteurs qui commence, dit Flamarin en vidant dans un cendrier sa pipe qu'il enferma ensuite dans son étui ; ça, c'est le revers de la médaille, la corvée.

Oh ! père, rendre service aux gens en leur venant en aide et en contribuant à réaliser leur vœux, ce n'est pas nécessairement une corvée. N'y-a-t-il pas plaisir à faire un peu de bien, quand on le peut.

Le député se mit à rire.

C'est toi qui devrais être le député et recevoir ces braves gens, dit-il. Tu t'en acquitterais bien mieux que moi. Tu as la vocation.

Comme elle allait sortir du cabinet de son père Camille se croisa sur le seuil avec le domestique qui venait annoncer les visiteurs.

— Elle l'entendit nommer Mme Villeroi.

— Notre lingère ! s'écria-t-elle. Mais, cette visite n'est pas pour vous mon père. Elle est pour maman et je vais la recevoir.

— J'en demande pardon à mademoiselle, reprit le domestique. C'est bien par monsieur que Mme Villeroi veut être reçue.

Du reste, elle n'est pas seule, sa fille l'accompagne.

— Faites entrer, ordonna Flamarin. Je vais expédier rapidement tout mon monde, ajouta-t-il, parlant à sa fille, Je serai libre à cinq heures et nous pourrons aller avec ta mère faire un tour de lac.

La perspective de cette promenade enchantait Camille.

— Alors, prévenez Mme Villeroi que nous prendrons la barque de son mari, dit-elle. Moi je me sauve. Je veux écrire à Pauline Caumesnil.

Flamarin eut un haut-le-cœur.

— Mlle Caumesnil, la fille du ministre de la guerre ?

Il prononça ces mots avec emphase, révélant à son père rien que par l'accent qu'il y mit, la satisfaction d'amour-propre que lui donnaient les belles relations de Camille.

— Je lui ai promis de lui donner de mes nouvelles dès mon arrivée.

— Alors, reprit-il, ne ferme pas ta lettre sans que je t'aie remis une note que je veux faire parvenir à son père. Par cette voie, cela ira plus vite que par les bureaux.

Avant qu'il eût terminé sa phrase, il vit paraître Estelle Villeroi et Aline que le domestique introduisait et qui, la porte franchie, s'arrêtèrent, n'osant avancer.

En vue de cette visite, la mère s'était endimanchée. Les plis de sa robe en soie brune attestaient son long séjour au fond de l'armoire d'où on ne la tirait que dans les grandes circonstances. Au simple bonnet qu'elle portait habituellement, elle avait substitué, ce jour-là, une large capote moitié feutre, moitié velours, depuis longtemps démodée et qu'écrasait une énorme grappe de raisins.

Quant à sa fille, elle portait la très simple toilette si bien en harmonie avec sa condition, sous laquelle nos lecteurs l'ont déjà rencontrée dans la sacristie de la cathédrale. Le charme qui se dégageait d'elle ne devait donc rien à ses modestes atours. Sa jeunesse, sa fine figure de brune, l'expression de son regard, la masse soyeuse et lourde de ses cheveux, sa taille souple en faisaient tous les frais.

— Comment, c'est toi, Ninette ! s'écria Camille, séduite. Sais-tu que je ne t'aurais pas reconnue ? Comme te voilà grandie et charmante !

— Nous avions laissé une enfant il y a six mois, et nous retrouvons une belle jeune fille, ajouta Flamarin. Tous mes compliments, madame Villeroi. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Camille s'éloignait. C'est cependant à elle que s'adressa Estelle Villeroi et ce fut pour la retenir.

— Ne vous éloignez pas mademoiselle Camille, supplia-t-elle. Nous avons besoin de vous. Je suis si troublée par la démarche que je fais aujourd'hui ! De moi-même je n'aurais jamais osé la faire. Mais c'est Jérôme, mon mari, qui l'a vou-

lu. Il m'a dit que des braves gens comme monsieur Flamarin, comme sa dame et sa demoiselle ne refuseraient pas de nous tendre la main.

—Votre mari a eu raison, dit Camille.

Que puis-je pour vous ?

—Soyez notre avocat auprès de monsieur votre père.

—Je ne demande pas mieux. Mais, encore faut-il que je connaisse la cause que vous me demandez de plaider. Expliquez-vous, ma bonne Villeroy.

S'expliquer ! Elle en parlait à son aise. Comme si c'était si facile. Estelle ne savait trop par où commencer.

Enfin elle se lança, parlant sans ordre du mois de Marie, de la belle voix de sa fille, de la sacristie de la cathédrale, des leçons et des conseils de Bonafous, des éloges de M. le curé, des encouragements qu'Aline recevait de toutes parts, de la demande adressée au conseil municipal à l'effet d'obtenir une pension pour elle, du Conservatoire, de l'Opéra et sollicitant au total l'appui de M. le Député, qui avait le bras si long, pour réaliser tant de radieuses espérances.

Comme elle s'étonnait qu'il ne parût ni choqué ni surpris que des humbles tels qu'elle et son mari eussent pu concevoir des prétentions si hautes :

—Je ne suis ni choqué ni surpris, ma bonne femme dit-il, parce que j'ai entendu déjà parler de l'admirable voix de votre fille. J'ai connu par une lettre qui m'a été envoyée à Paris le succès de ses débuts, et dès lors je comprends très bien les ambitions de ses parents.

—Vous voyez Estelle, que mon appui ne vous est pas nécessaire, observa Camille. Mon père est tout disposé à vous donner le sien.

—Vous avez donc envoyé au conseil municipal une demande de pension ? reprit Flamarin.

—Oui, monsieur ; c'est M. Bonafous qui nous l'a conseillé.

—Et b'en, je m'en entretiendrai avec lui, et si, comme je n'en doute pas, il me confirme tout ce que vous venez de me dire ; s'il m'est prouvé que ses avis se sont inspirés d'une conviction sincère et non d'une simple complaisance, je vous pro-

metts le seconder vos efforts...oui, je vous le promets et vous savez que ce que je promets, je le tiens.

Feignant de ne pas entendre les remerciements que balbutiait Estelle Villeroy, il poursuivit :

—Alors, vous iriez vivre à Paris pendant la durée des études de votre fille ?

—Il le faudrait bien, monsieur. Nous ne pouvons la laisser là bas toute seule.

—Savez-vous que c'est une grosse résolution ? La vie est dure dans la capitale et abandonner son pays est toujours chose grave. Ici, vous êtes et serez toujours heureux. En sera-t-il de même à Paris ?

Ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous détourner de votre dessein, mais simplement pour vous mettre en garde contre des périls que vous ne soupçonnez même pas.

A ces mots, la timidité d'Estelle Villeroy parut se dissiper. Elle leva les yeux sur le député, et le regardant bien en face, elle osa lui dire :

—Ces périls ne vous ont pas effrayé, vous, monsieur.

Il ne fut pas offensé par ce coup droit :

—Oh ! moi, ce n'est pas la même chose, répliqua-t-il simplement. Savez-vous d'ailleurs ce que j'aurais fait si j'avais eu le choix ? Etes-vous sûre que je ne me repente pas d'avoir changé d'existence ?

—Pourquoi la tourmenter, mon père ? intervint Camille. Ne voyez-vous pas qu'elle brûle du désir d'aller à Paris !

—On nous dit que nous y trouverons la fortune, dit Ninette, qui n'avait pas encore parlé

— Si vous le croyez-vous ne devez pas hésiter, continua Camille. Suivez votre inspiration sans demander d'autres avis. Mon père verra ces messieurs du conseil municipal et s'il font droit à votre requête, si vous allez à Paris, vous nous y rencontrerez, lui, ma mère, moi, et disposés à vous être utiles.

L'engagement était terminée. Flamarin, toujours d'accord avec sa fille, ne chercha pas à en affaiblir la portée et permit son concours, sans condition cette fois. Il se proposait d'enlever le vote de la municipalité d'Ancey et ne désespérait pas d'y parvenir, grâce à son influence personnelle.

— Mon n
le Villeroy
monsieur.

—Qu'il r
député. Si r
aura mille
gratitude, c
sommés ge
peut aujour
ce dames e
l'eau. Dites
sition à cinc

—Il sera

—Et toi r
avec nous, s
dras, j'y ti

Ce qu'éta
Jérôme Vill
quelques he
barcation da
ce avec son
du lac, elle

—Mainten
chanter. No
voix déliciet
et que tout l
lons la conn

Nous t'écc

Depuis le
dre à la cat
bagage musi
la petite Vi
Bonafous, a
grâce à ses
vies par une
de rapides pi

Elle n'étai
début. Son
vre, s'était e
de romances
par son prof
du siècle de
ère toutes le
leurs organé,

—La dems
pas pour l'e
pendant par

C'est que à
chanter sans

Va toujours
que tu as tra

—Et puis
ajouta Villero
faire entendre

Decevan

«oui, je vous
le ce que je

re les remer-
lle Villeroy,

à Paris pen-
votre fille ?
asieur. Nous
toute seule.
grosse réso-
la capitale
oujours cho-
rez toujours
à Paris ?
pour vous
ais simple-
arde contre
onnez même

stelle Ville-
ra les yeux
at bien en

pas effrayé,

coup droit :
même cho-
Savez vous
i j'avais eu
e ne rare re-
stence ?
mon père ?
vous pas
Paris !
trouverons
'avait pas

devez pas
ivez votre
tres avis.
lu conseil
votre re-
us nous y
si, et dis-

Flamarin,
e chercha
omit son
ois. Il se
la munici-
it pas d'y
e person-

— Mon mari sera bien content dit Estelle Villeroy. Il viendra vous remercier monsieur.

— Qu'il ne se dérange pas, répondit le député. Si mes démarches aboutissent, il aura mille occasions de me prouver sa gratitude, car, à Paris comme ici, nous sommes gens de revue. D'ailleurs, il le peut aujourd'hui même. Nous voulons, ce dames et moi, faire une promenade sur l'eau. Dites-lui de se tenir à notre disposition à cinq heures.

— Il sera à vos ordres, monsieur.

— Et toi ma petite Ninette, tu viendras avec nous, s'écria Camille. Oui, tu viendras, j'y tiens beaucoup ; j'ai mon idée.

Ce qu'était l'idée de Mlle Flamarin, Jérôme Villeroy et sa fille ne le surent que quelques heures plus tard lorsque l'embarcation dans laquelle elle avait pris place avec son père et sa mère étant au large du lac, elle dit à Ninette :

— Maintenant, ma mignonne, tu vas chanter. Nous ne connaissons pas cette voix délicieuse dont tout le monde parle et que tout le monde admire ; nous voulons la connaître.

Nous l'écouterons.

Depuis le jour où elle s'était fait entendre à la cathédrale, n'ayant pour tout bagage musical que quelques cantiques, la petite Villeroy, sous la direction de Bonafous, avait beaucoup travaillé et, grâce à ses heureuses dispositions, servies par une rare sûreté de mémoire, fait de rapides progrès.

Elle n'était plus aussi timide qu'à ses débuts. Son répertoire, naguère si pauvre, s'était enrichi d'une demi douzaine de romances très heureusement choisies par son professeur, dans un recueil d'airs du siècle derniers pour mettre en lumière toutes les ressources de son merveilleux organe, si souple et si sûr.

— La demande de Camille n'était donc pas pour l'effrayer. Elle commença cependant par y résister, en disant :

C'est que M. Bonafous m'a défendu de chanter sans son autorisation.

Va toujours fit Camille, il ne saura pas que tu as transgressé ses ordres.

— Et puis une fois n'est pas coutume ajouta Villeroy, qui brûlait du désir de faire entendre la merveille à M. le Député.

Decevants Mirages 3

Ninette n'hésita plus et s'exécuta.

Ce fut d'abord, comme une résonnance de cristal, une voix très pure d'une douceur infinie, mais aussi vibrante, aussi caressante qu'elle était pure et douce.

Puis elle s'élargit, faisant succéder à des rouades de fauvette des sonorités profondes, pleines et volutées que sans effort la poitrine jeta dans l'espace d'où l'écho les ramenait sur des ailes invisibles.

L'expression en était si dramatique et si passionnée qu'à voir cette enfant candide et frêle, on n'eût pu croire que c'était elle qui chantait si les jeux de son visage n'eussent prouvé que tout ce que disait sa voix venait de son âme.

M. et Mme Flamarin stupéfaits étaient sous le charme. Villeroy assis au gouvernail et sans perdre de vue sa voile que gonflait la brise, tremblait comme elle, tant il était ému, tandis que Camille, donnant libre cours à son exaltation, ouvrait les yeux et les oreilles, battait des mains et admirait :

— Mais, c'est superbe, dit-elle quand Ninette cessa de chanter ; c'est superbe. Oui certes, il faut que tu ailles à Paris - Bonafous a bien raison. Tu seras une étoile de l'Opéra.

Mme Flamarin fut seule à protester. Mais, elle le fit d'un accent indigné.

Oh ! Camille, y songes tu ? Cette petite sur les planches de l'Opéra ! Est-ce de telles idées qu'il faut lui mettre dans la tête ?

— Mon Dieu, que vous êtes arriérée, maman !

Arriérée tant que tu voudras. Mais, je songe à son âme, moi, à son salut dans ce monde et dans l'autre.

Ne peut-on faire son salut dans toutes les professions.

Partout où elle sera, Ninette restera digne de ses parents affirma Flamarin.

Villeroy fit chorus :

Elle n'a eu que de bons exemples dans sa famille.

La bonne Mme Flamarin eut un geste de découragement et de désespoir et ne protesta plus. Du reste, Ninette, à la prière de Camille, entonnait un second morceau et de nouveau, sa voix faisait merveille.

VII

Il y avait déjà quinze jours que le conseil municipal d'Annecy détenait la demande présentée par Jérôme Villeroy au nom de sa fille et il ne s'était pas encore prononcé.

Aux personnes qui s'en plaignaient à messieurs les conseillers, ceux-ci faisaient remarquer que jamais le conseil n'avait eu à résoudre question pareille et qu'en attendant qu'il la discutât officiellement, il était tenu de s'informer, de recueillir les opinions diverses qui circulaient en ville et de préparer escient, c'est à dire avec la certitude d'être approuvé par le plus grand nombre de ses électeurs.

— En fait, les électeurs s'étaient divisés.

Il y avait, d'une part, formant une imposante majorité, les admirateurs de Ninette, attachés à répandre cette idée que la ville était tenue d'encourager la vocation naissante de cette jeune fille et d'assurer son avenir en facilitant ses études musicales.

Mais, d'autre part, et quoique moins nombreux, il y avait les indécis, les timorés, parmi lesquels des personnes pieuses dont l'hostilité à toute mesure de faveur, à tout encouragement officiel s'inspirait des péris qu'aurait à courir la petite Villeroy, si elle entrait dans la carrière théâtrale.

On discutait ferme et passionnément sur ce sujet.

— Vous l'envoyez à sa perte, disaient à Bonafous ces messieurs de la cathédrale ; vous la vouez à la damnation éternelle.

Naturellement, Bonafous protestait, raillait, et son activité en faveur de la cause dont il s'était fait le défenseur contribuait à grossir le nombre des partisans de la pension.

A sa demande, Mlle Flamarin entreprit d'exciter le zèle des conseillers municipaux. Elle suggéra à son père l'idée de donner une soirée où on les inviterait tous et où on leur ferait entendre Ninette.

Cette soirée eut lieu à la veille du jour où devait être discutée officiellement la pétition de Jérôme Villeroy. L'effet en fut foudroyant et, le lendemain, lorsque

le conseil se réunit pour délibérer, nul ne mettait en doute sa décision finale.

Afin d'être plus promptement informé, Villeroy, sur le conseil de sa femme, était venu rôder aux abords de l'hôtel de ville. Il y fut rejoint par Bonafous, à qui un conseiller avait promis d'accourir aussitôt après le vote, pour lui en faire connaître le résultat.

Bientôt arrivèrent quelques amis de l'organiste qui s'intéressaient à Ninette. Parmi eux, se trouvait Julien Rédier, qu'on a vu, au lendemain de l'ouverture du moi de Marie, apporter ses compliments à la jeune chanteuse et dont elle avait deviné le timide et pur amour.

On était bien ému, dans ce groupe, en attendant le dénouement de la délibération qui se prolongeait. Mais l'émotion ne produisit pas sur tout le monde des effets pareils. Celle de Bonafous si vive, si profonde, car s'était de son élève préférée qu'il s'agissait, de l'étoile dont il se vantait d'avoir été l'astronome, se manifestait par la plus singulière intempérance de parole.

Le vieux professeur ne cessait de parler, il supputait les chances de la petite, la suivait dans sa carrière et lui prédisait d'innombrables succès. Il en disait tant et tant qu'il eût été impossible à ses auditeurs de placer un seul mot parmi ceux qu'il débitait avec volubilité.

Pour Villeroy, c'était autre chose. Sa pâleur, son silence, ses airs inquiets et perplexes trahissaient l'état de son âme, son angoisse et ses craintes que les belles prédictions du professeur ne parvenaient pas à dissiper.

Quand à Julien Rédier, il écoutait sans entendre, blême, la gorge serrée, n'osant exprimer le vœu de son cœur, dernière protestation de son amour menacé par le vote que tout le monde autour de lui souhaitait et qu'il était seul à ne pas vouloir, comprenant bien que ce vote acquis, c'en était fait pour lui de Ninette et du bonheur dont il avait conçu l'espoir.

Brusquement, au seuil de l'hôtel de ville, se montra un nouveau venu. C'était un des membres du conseil qui s'était échappé de la salle des séances.

Du haut du perron, il appelait en gesticulant.

Bonafous t
lança vers lu
ses amis.

— Enlevé !

— La décision est votée !

— Bravo ! !
— J'en étais bien sûr !

— Mais, pleu
plus ni ce qu
ni même où i
main en main
à la tomber da
municipal qui l
o tant.

— Les person
si l'embrasse
pas d'une étr
bras et lui ad
lui recommand
dette qu'il ve
ville d'Annec

— Vous en
envers moi, c
Tout ce qui v
me le devez.

— Je le sais
sais

— Mais cela
réclame rien.
urgisise et je

Cette toucha
geant, Viller
était ivre de j
femme et fil
daient fiévreu
ce du conseil.

Il connaiss
quart d'heure
les.

— Il faut qu
sous : chez m

— Je vous s

N'est-il pas ju

féliciter Nin

Ils se mirer
douter qu'ils

moment où du

de ville le co

çait la bonne

vu Julien Réd

du groupe dar

resté avec eu

dans la directi

délibérer, nul
cision finale.

ptement informé
de sa femme
rds de l'hôtel de
Bonafous, à qui
mis d'accourir,
ur lui en faire

elques amis de
saient à Ninette
dien R-dier, qu'
l'ouverture du
es compliments
nt elle avait de
ur.

s ce groupe, en
de la célébrer
is l'émotion ne
nde de : effe
si vive, si pro
élève préférée
dont il se van
e, se manifes
e intempérance

essait de parler
le la petite, la
lui prédisaient
en disait tant
ible à ses audie
ot parmi ceux
té.

utre chose. Sa
irs inquiets et
it de son âme
que ses belles
ie parvenaient

il écoutait sans
serrée, n'osant
œur, dernière
menacé par le
our de lui sou
ne pas vouloir
te acquis, c'é
ite et du bon
spoir.

l'hôtel de vi
venu. C'était
qui s'était é
tes,
pelait en gesti

Bonafous fut le premier à le voir et s'élança vers lui, suivi à distance de tous ses amis.

— Enlevé ! criait le conseiller. La pension est votée à sept voix de majorité.

— Bravo ! fit l'organiste. Je l'avais dit ; j'en étais bien sûr. Remerciez, Villeroy remerciez, mon brave.

Biant, pleurant, bégayant, ne sachant plus ni ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait, ni même où il était, Villeroy, passant de main en main, comme un objet inerte, alla tomber dans les bras du conseiller municipal qui lui donna l'accolade en le félicitant.

Les personnes présentes voulurent aussi l'embrasser. Bonafous ne se contenta pas d'une étreinte. Il le retint dans ses bras et lui adressa tout un discours pour lui recommander de ne jamais oublier la dette qu'il venait de contracter envers la ville d'Annecy.

— Vous en avez contracté aussi une envers moi, continuait-il avec exaltation. Tout ce qui vous arrive, mon ami, vous me le devez.

— Je le sais, monsieur Bonafous, je le sais.

Mais cela ne vous engage à rien. Je ne réclame rien. Que seulement la petite réussisse et je serai payé.

Cette touchante manifestation se prolongeant, Villeroy perdait un peu la tête. Il était ivre de joie et il avait oublié que sa femme et fille, restées à la maison, attendaient fiévreuses, le résultat de la séance du conseil.

Il connaissait ce résultat depuis un quart d'heure lorsqu'il se souvint d'elles.

— Il faut que je rentre, dit-il à Bonafous : chez nous, on a hâte de savoir.

— Je vous accompagne fit l'organiste. N'est-il pas juste que je sois le premier à féliciter Ninette.

Ils se mirent en route, bien loin de se douter qu'ils avaient été devancés. Au moment où du haut du perron de l'hôtel de ville le conseiller municipal annonçait la bonne nouvelle ils n'avaient pas vu Julien Rédier se détacher vivement du groupe dans lequel il était jusque là resté avec eux et s'éloigner à grands pas dans la direction du lac.

Pauvre Julien. Quand tout le monde applaudissait et se réjouissait, lui ne trouvait en son cœur que sujets de tristesse et de larmes.

Ce que les autres appelaient une bonne nouvelle le désespérait en brisant les espérances auxquelles, ne consultant que lui même, il s'était imprudemment abandonné. Détruites et flétries, maintenant, ses espérances, à l'eau ses projets. Ninette allait quitter Annecy, et peut-être pour n'y jamais revenir.

Paris l'appelait et l'attendait. A Paris, lancée dans une carrière nouvelle, elle oublierait les compagnons de sa jeunesse ; elle cesserait d'entendre battre les cœurs où cependant son image, qu'elle fût près ou qu'elle fût loin, se dresserait toujours. Quoi de plus torturant et pourquoi ce qui fait la joie des uns fait-il la douleur des autres ?

Cependant, quoique bien malheureux, Julien avait voulu être le premier à annoncer à Ninette le grand événement. Il lui était doux de lui faire plaisir et il pressait le pas afin que personne n'arrivât avant lui.

Il pressait le pas, étouffant ses larmes, s'essayant à courir et se demandant s'il oserait, au milieu de circonstances si graves, parler encore de son amour.

En moins d'un quart d'heure, il eut fait la presque totalité du chemin. Des bords du lac qu'il venait d'atteindre, il aperçut tout à coup, un peu plus loin, Ninette debout au seuil de son jardin, les yeux tournés du côté de la ville.

Comme il se rapprochait, elle le vit et quoiqu'ils fussent encore assez éloignés l'un de l'autre, il comprit que toute fiévreuse de sa longue attente, elle l'interrogeait du regard.

Alors d'un mouvement héroïque, il prit son chapeau, et l'agita joyeusement en criant d'un accent que brisait les larmes :

— Victoire ! Victoire ! La pension est votée.

Ninette lui fit écho. Se tournant du côté du jardin sans changer de place, elle criait à son tour :

— Maman ! maman ! la pension est votée.

Un court silence suivit et dans ce silen-

ce, comme Julien rejoignait sa petite amie s'éleva la voix d'Estelle Villeroy qui, de la maison, répondait :

Elle est votée ! Elle est votée ! Ah mon Dieu. Je vais venir..... J'endors ton petit frère ... Mais es-tu sûr ? Comment sais-tu ?

— C'est M. Julien qui me l'annonce, N'est-ce pas, monsieur Julien, que c'est vrai ?

— Oui, oui, c'est vrai, madame Villeroy Il y a eu sept voix de majorité. Mademoiselle, reprit-il, la poitrine oppressée, des pleurs pleins les yeux, sans entendre les remerciements qu'Estelle lui en voyait de loin, j'ai voulu que vous l'appriessiez par moi avant de l'apprendre par d'autres.

— Merci, fit-elle en lui tendant la main.

Tout tremblant, il prit cette petite main dans la sienne qui était brûlante et dont le contact révéla à Ninette toute l'amertume du chagrin qu'il s'était cependant bien promis de lui cacher.

Ils restèrent ainsi, la durée d'une minute, se dévisageant.

Puis, il interrogea :

— Cette nouvelle vous réjouit, n'est-ce pas ?

Toute triste, elle répondit :

— Puis-je vous l'avouer quand je vois qu'elle vous rend malheureux ?

— Eh bien ! c'est vrai, je suis bien malheureux. Mais, comment ne pas l'être, alors que vous allez partir pour longtemps. Reviendrez-vous jamais ! Pardonnez-moi, mademoiselle Ninette. J'aurais mieux fait de laisser à d'autres le soin de vous avertir.

— Vous auriez eu tort, répliqua-t-elle vivement. Peut-être votre peine sera-t-elle allégée quand vous saurez que je la partage.

Vous la partagez ! C'est bien humain à vous de me le dire. Mais, si vous la partagez, pourquoi partez-vous ?

— Pourquoi je pars ? Ne le devinez-vous pas ? N'est-ce pas mon devoir que j'accomplis en partant ? On me prêche un bel avenir. Ai-je le droit de m'en détourner et de fuir l'occasion qui m'est offerte de venir en aide à mes parents ? Ils sont pauvres. Ils se saignent aux veines pour élever leurs enfants. Et quand je peux leur rendre une petite part de ce qu'ils ont

fait, de ce qu'ils ont à faire encore, je refuserais ! Je ne suis pas une fille dénaturée, monsieur Julien.

— Pour prouver que vous ne l'êtes pas est-il donc nécessaire d'aller courir les aventures ? N'y a-t-il pas d'autres moyens ?

— Lesquels ? demanda Ninette.

— J'ai une bonne place. Mon père a du bien et je suis son seul héritier. En m'épousant vous donneriez un fils à vos parents un protecteur à votre sœur et à votre frère et puisque une fois mariés nous serions riches, vous et moi, ils le seraient aussi.

— Oh ! monsieur Julien, quel que soit votre courage, la charge serait bien lourde.

— Qu'importe son poids, s'écria-t-il fièrement, si je suis de force à le porter. Mademoiselle Ninette, continua-t-il réfléchissant, il en est temps encore. Je vous aime, je vous l'ai dit, mon père le sait, je vous l'ai dit aussi et son consentement nous est assuré.

Je vous offre une existence honorable et paisible dans laquelle nous envelopperons ceux que vous aimez. Cette existence, je l'affirme, vous donnera le bonheur. Pouvez-vous en dire autant de celle que vous voulez choisir ?

Cette fois, l'offre était précise et formelle.

À côté de la route vers l'inconnu que venait de lui ouvrir le vote du conseil municipal, l'amour de Julien en ouvrait une autre à Ninette qu'il lui était aisé de parcourir par la pensée et où tout était douceur, repos, félicité.

Mais, cet amour qu'elle n'avait pas eu le temps d'encourager n'était pas encore assez profondément entré dans son sang et dans son cœur pour qu'elle pût l'élever à la hauteur des ambitions que tout ce qu'on lui disait depuis deux mois de son jeune talent et de son avenir avait déchaînées en elle.

Il constituait un sérieux élément de bonheur, mais non tout le bonheur qu'elle avait rêvé et souhaité.

Elle ne pouvait donc faire et ne fit pas la réponse qu'appelait Julien.

— Je ne sais ce que l'avenir me réserve dit-elle. Mais, si je vous suis destinée, ce

n'est pas le séjour chera d'être à vos côtés monsieur Julien tant nous. Laissez toutes choses.

Elle s'en tint qui ne l'engageait reux pouvait int eut bientôt comj de plus décisives celles-là qu'elles de prononcer.

Plus tard, penter qu'en cette ci encore maîtresse cœur n'eût pas p à l'unisson que c moins, ne devait de lui avoir résis elle ne l'entenda surexcitées parla cœur et plus haut frait.

Peut-être avec longéant et en l plaider plus éloquent produit des résu moins aléatoires. longer, car de l'etelle Villeroy, so posé dans son bu aux yeux et des i che pour ce jeune mis tant de zèle :

Ces remerciements peine à les lui offrir dans la main Jérôme et Bonafé

Ils croyaient p de plaisir et furent tant qu'elle avait arrivé le premier. le blâmer d'un eilroy joignit ses de sa femme tant plus exalté, accents enthousiastes l'éclatante fanfare

Jusqu'à la fin beaucoup d'agitation Villeroy Les vis voisins apportait Estelle avait en l ques bouteilles d

n'est pas le séjour de Paris qui m'empêchera d'être à vous. Nous sommes jeunes monsieur Julien. Nous avons le temps devant nous. Laissons le faire. Il arrange toutes choses.

Elle s'en tint à ces paroles évasives qui ne l'engageaient pas et que son amoureux pouvait interpréter à son gré. Elle eut bientôt compris qu'il en eût voulu de plus décisives. Mais, c'est justement celles-là qu'elles ne se sentait pas en état de prononcer.

Plus tard, peut-être, devait-elle regretter qu'en cette circonstance où elle était encore maîtresse de choisir sa vie, son cœur n'eût pas plus complètement battu à l'unisson que celui de Julien. Mais, du moins, ne devait elle jamais se reprocher de lui avoir résisté ; car, à cette heure, elle ne l'entendait pas. Ses ambitions surexcitées parlaient plus haut que son cœur et plus haut que l'amour qui s'offrait.

Peut-être aussi, l'entretien en se prolongeant et en permettant à Julien de plaider plus éloquemment sa cause eût-il produit des résultats moins vagues et moins aléatoires. Mais il ne put se prolonger, car de l'extrémité du jardin, Estelle Villeroy, son garçon endormi et déposé dans son berceau, accourait, la joie aux yeux et des remerciements à la bouche pour ce jeune M. Rédier qui avait mis tant de zèle à la renseigner.

Ces remerciements, elle commençait à peine à les lui offrir, en l'invitant à entrer dans la maison, lorsque arrivèrent Jérôme et Bonafous.

Ils croyaient provoquer une explosion de plaisir et furent un peu déçus en constatant qu'elle avait eu lieu, grâce à Julien arrivé le premier. Mais ils ne pouvaient le blâmer d'un excès d'obligeance et Villeroy joignit ses remerciements à ceux de sa femme tandis que Bonafous plus en plus exalté, accablait Ninette de félicitations enthousiastes et l'asourdisait de l'éclatante fanfare de ses prophéties.

Jusqu'à la fin de l'après midi il y eut beaucoup d'agitation dans la maison des Villeroy. Les visites se succédaient. Les voisins apportaient leurs compliments. Estelle avait en hâte tiré de la cave quelques bouteilles de vins. On but aux suc-

cès de la future cantatrice et Ninette se découvrit ce jour là des amis qu'elle ne se connaissait pas.

Exaltée par leurs encouragements et par les prédictions de Bonafous, elle marchait dans son rêve, trop crédule et trop confiante pour mesurer la distance qui la séparait de sa réalisation. A son âge on croit aisément au bonheur.

Vers le soir, on lui remit une énorme gerbe de roses. A ce bouquet était épinglée la carte de Mlle Flamarin, sur laquelle étaient écrits ces mots :

"A ma petite amie, Aline Villeroy, avec tous mes vœux."

Puis, ce fut une lettre de M. le député adressée aux parents. Il les félicitait et se mettait à leur service à l'effet de faciliter les démarches qu'il fallait faire à Paris pour obtenir que Ninette fût admise au Conservatoire.

Lorsque s'acheva cette émouvante journée, la jeune fille tombait de fatigue. Elle se coucha de bonne heure. Mais elle attendit longtemps le sommeil.

Elle était trop agitée, trop émue pour dormir. Trop de pensées enfiévrèrent son imagination au seuil de la vie nouvelle qui commençait, pour qu'elle pût retrouver promptement un peu de calme.

Le souvenir de Julien Rédier ajoutait à son trouble.

Dans la parole loyale de ce jeune homme elle avait entrevu le bonheur, l'amour tout ce qui embellit l'existence et acquis la conviction que ces biens précieux et inattendus, elle n'avait qu'à les accepter, tels qu'ils s'offraient, pour en jouir sur l'heure. Et cependant, elle allait se sacrifier à des ambitions qui n'étaient réalisables qu'au prix d'efforts laborieux et avec l'aide du temps ?

Était-ce là le parti que commandait la sagesse ?

Durant une partie de la nuit, elle fut obsédée par cette question sans pouvoir se résoudre à y répondre comme l'eût voulu Julien. La vie qu'on lui promettait à Paris l'attirait plus vivement que celle qu'offrait l'amour et c'est en essayant d'y regarder qu'elle s'endormit.

A son réveil, ses dispositions n'étaient pas changées. Mais, un remords s'empara de sa conscience, le remords de n'avoir pas

fait part à ses parents de la recherche dont elle était l'objet.

A qui demander conseil si ce n'est à eux ?

Peut-être en apprenant qu'il dépendait d'elle, d'elle seule, de contracter un mariage inespéré considéraient-ils qu'il assurerait le bonheur de leur fille et renonceraient-ils à changer d'existence, à quitter leur pays. Cette confiance, elle la leur devait donc et elle résolut de la leur faire. Ne leur ayant rien caché, elle serait plus tranquille, quelque fût leur décision.

Ce matin-là, Jérôme Villeroy n'était pas sorti, Ninette le trouva sans son jardin, arrosant ses légumes, aidé de sa femme, qui utilisait ainsi les loisirs qui lui laissait son noarriesson encore endormi.

En la voyant, ils quittèrent leur tâche pour s'informer de l'état de sa santé. Elle surprit dans leur allure une sorte de solennité et plus de déférence que les jours précédents. Toutes leurs espérances désormais, ne reposaient-elles pas sur leur fille ? Leur naturelle tendresse s'augmentait maintenant de tout ce que Ninette représentait pour eux dans l'avenir.

Après avoir répondu à leurs questions, elle s'ouvrit à eux du sujet qui la préoccupait et ils apprirent ainsi les démarches de Julien Rédier.

Quelques semaines plus tôt, ils se fussent offensés de n'en avoir pas été avertis et ils auraient reproché à Ninette de s'être prêtée à un conciliabule secret avec ce jeune homme. Aussi s'attendait-elle à des remontrances. Mais, à son grand étonnement, ils n'en formulèrent pas. On la traitait en grande personne, émancipée déjà et ayant acquis le droit de diriger librement sa vie.

Son père le lui dit tout net, non sans témoigner cependant quelque inquiétude de l'indécision dont sa demande de conseils semblait être la preuve.

Le fils de M. Rédier, ajouta-t-il, c'est assurément un beau parti. Nous n'y aurions pas songé, tant est grande la différence entre la situation de ce jeune homme et la tienne. Mais ce qui était avantageux il y a quelques jours ne l'est plus aujourd'hui, alors que tu es devant toi un brillant avenir.

Si tu épouses Julien Rédier, intervint sa mère, ce n'est plus toi qui feras la bonne affaire, c'est lui. Te voilà maintenant une personne d'importance, car enfin, quand on possède une voix comme la tienne, on peut prétendre à tout.

C'est pour cela que je vous consulte répondit Ninette. Je ne veux rien faire que ce que vous approuverez.

Tu sais bien que nous approuverons tout ce que tu auras décidé, reprit avec vivacité Villeroy, imposant d'un regard silence à Estelle. C'est ta raison qu'il faut consulter. Si tu crois trouver le bonheur en te mariant, marie-toi. Nous ne nous y opposerons pas. Mais, tout de même, tu devrais reconnaître que tu te seras montrée égoïste, car, enfin, c'est ton bonheur seul que tu auras assuré, et non le nôtre, puisque, ce mariage conclu, c'est fini de la fortune que tu pouvais acquérir en utilisant ton talent, dont nous aurions tous profité.

Ces paroles étaient significatives. Ninette en saisit et le sens et la portée. Ses parents n'oseraient empêcher son mariage si elle se mariait. Mais, ils en seraient attristés et décus.

Cette constatation décida de sa conduite.

Je tenais à connaître votre opinion, dit elle, et je vois avec plaisir qu'elle est conforme à la mienne.

Tu aimes mieux aller à Paris ! s'écria Villeroy.

Naturellement, répondit-elle, puisque vous désirez que j'y aille.

— Nous pensons que c'est le meilleur parti, avoua son père. Cependant, pèse, compare, réfléchis.

— C'est tout réfléchi. Je ne me marierai pas maintenant. Du reste, je l'ai dit à M. Julien, sans le trop décourager, continua-t-elle, car il m'aime bien, le pauvre garçon, et parce qu'après tout, ce qui ne peut se faire aujourd'hui pourra se faire plus tard.

Ainsi se consumma la défaite de Julien Rédier. Sans hésiter, Ninette l'offrait en holocauste à ses parents. Il est même vrai que le sacrifice ne lui coûtait pas trop d'effort.

Elle se sentait attirée vers Julien et l'eût aimé si elle était devenue sa femme.

Mais elle n'a ces sentiments minateurs qu'

Elle confesse la déception de ce lequel l'amour et elle le secoue si, plus développait session d'elle appelant à elle de repousser

Tout était la plus. D'ailleurs s'occupait partirait on ensemble, c'est Ninette et c'est qu'Estelle e rivassent qu'entrée au C

C'est à ce sage de s'arrêter mois devant mois qu'allait Ninette.

Dans les ne, fraîche toute vapeur près midi temps depuis s'était endormi s'éveilla et dans une g l'avait tiré

Allongée gon de trois yeux. A l'elle aperçut nue, immobile ses vêtements

Il dormait des roues re ne l'avait trine rom son comm

Ninette Ils l'étaient lance du ayant assisté réservé. l

Mais elle n'avait pas conçu pour lui un de ces sentiments absorbants, exclusifs, dominateurs qui paralysent et aveuglent.

Elle conservait encore assez d'indépendance de cœur pour secouer le joug sous lequel l'amour avait cherché à la courber et elle le secouait sans regrets, convaincue que si, plus tard, l'amour grandissait, se développait et prenait définitivement possession d'elle, elle pourrait y répondre en appelant à soi l'amoureux qu'elle venait de repousser.

Tout était dit sur ce sujet et on n'en parla plus. D'autres s'imposaient dont il fallait s'occuper sans retard ! A quelle date partirait-on pour Paris ? Partirait-on tous ensemble, ou ne valait-il pas mieux que Ninette et son père prissent les devants et qu'Estelle et ses deux autres enfants n'arrivassent qu'après que la jeune fille serait entrée au Conservatoire ?

C'est à ce dernier parti qu'il semblait sage de s'arrêter. Ou avait d'ailleurs trois mois devant soi pour se décider, trois mois qu'allaient emplir les études de Ninette.

VIII

Dans les ténèbres d'une nuit d'automne, fraîche et pluvieuse, le train filait à toute vapeur. Parti d'Annecy dans l'après-midi de la veille, il avait depuis longtemps dépassé Dijon, lorsque Ninette, qui s'était endormie au delà de cette station s'éveilla en sursaut. On venait d'entrer dans une gare et c'est l'arrêt du train qui l'avait tirée de son assoupissement.

Allongée sur la dure banquette d'un wagon de troisième classe, elle ouvrit les yeux. A la lueur jaunâtre de la lanterne elle aperçut son père en face d'elle, tête nue, immobile et replié sur lui-même, ses vêtements tout froissés.

Il dormait, lui aussi. Le bruit strident des roues sous les voûtes vitrées de la gare ne l'avait pas éveillé et celui de sa poitrine ronflante attestait la profondeur de son sommeil.

Ninette constata qu'ils étaient seuls. Ils l'étaient depuis Annecy. La bienveillance du personnel du chemin de fer leur ayant assuré au départ un compartiment réservé, le long de la route personne n'é-

tait monté. Ils avaient dû à cette circonstance de pouvoir s'étendre à l'approche de la nuit et se reposer en utilisant les couvertures et les oreillers dont les avait pourvus la sollicitude d'Estelle.

Où sommes-nous ? se demanda Ninette.

Une voix lui répondit du dehors, celle du conducteur qui courait le long du train, en criant.

— Joigny, Joigny, cinq minutes d'arrêt.

Les reins brisés et toute frissonnante, elle quitta sa place, s'approcha de la portière qu'elle ouvrit sans bruit et se penchant au dehors elle respirait l'air froid de la nuit.

— Es-tu folle, Ninette ? Veux-tu fermer bien vite. Ce n'est pas le cas de t'enrhumer, à la veille de ton audition.

Elle obéit et se retourna. Villeroy venait de s'éveiller.

— As-tu entendu le nom de la station ?

— Joigny, répondit Ninette en se rasseyant.

— Nous approchons de Paris. Plus que trois heures.

— Trois heures encore ! comme c'est long !

Tâche de dormir, reprit son père qui, de nouveau, fermait les yeux.

Elle l'imita, regrettant le bon sommeil qui venait d'être troublé si mal à propos, souhaitant qu'il recommencât, souhaitant surtout de ne plus penser.

Mais elle dut l'attendre et l'insomnie ramena devant ses yeux la vision attristante dont, depuis le départ, sa mémoire n'avait pu se délivrer que pendant qu'elle dormait : sa mère et sa petite sœur en larmes au moment où elle s'arrachait de leurs bras, comme si la séparation eût dû être de longue durée : les paysages familiers et les rues de sa ville natale s'enveloppant de mélancolie pour lui dire adieu, les paroles affectueuses prononcées par les bouches amies, qui témoignaient des regrets qu'excitait son départ et enfin, dans la fuite du train, la figure désolée de Julien Bédier chargée de reproches, semblant lui dire ;

— Ninette, Ninette, pourquoi aller

chercher si loin le bonheur quand il était ici ?

De nouveau, toute cela revécut mêlé aux plus douces impressions de son passé, laissées là-bas avec tant de chers souvenirs accrochés aux murs de la maison et aux arbres du jardin.

Pour un rien elle eût pleuré et si ses pleurs ne coulèrent pas, c'est que sur tant de causes de tristesse se dressa tout à coup la silhouette de Camille Flamarin venue à la gare, elle aussi, pour lui souhaiter un heureux voyage.

Elle revit cette délicieuse fille, allant et venant autour du wagon, la recommandant au conducteur du train, la combant d'attentions et lui criant à la dernière minute :

— A bientôt, ma petite amie. Nous serons à Paris dans quinze jours. Ne manquez pas de venir nous voir.

En se rappelant ces paroles elle fut soulagée. L'espoir de retrouver bientôt Camille rendait à son esprit un peu de sérénité.

Pendant les trois mois qui venaient de s'écouler elles s'étaient vues souvent en se promettant de se fréquenter une fois à Paris, et de faire de la musique ensemble.

La perspective de ces relations dissipait la tristesse de Ninette. Dans l'obscurité de cet avenir vers lequel elle marchait inquiète et craintive, la riante physionomie de Camille rayonnait. Elle était comme un phare.

Le sommeil qu'appelait la voyageuse la surprit parmi ces rêveries et jusqu'à Paris elle ne s'éveilla plus. Lorsqu'elle descendit du train, elle était encore à moitié endormie. Elle ne recouvra toute sa lucidité qu'en se voyant assise sur un banc dans la salle des bagages où son père l'avait laissée le temps de se procurer une voiture et d'y faire charger les malles.

Autour d'elle, sous la flamme blanche des lampes qui éclairaient la gare à cette heure matinale, voyageurs et employés circulaient, gesticulaient, s'interpellaient remplissant l'air de tumultueuses rumeurs.

Assourdie et désorientée par ce vacarme, un peu troublée de se sentir seule

sous les regards dont parfois les gens l'enveloppaient au passage frappés sans doute par sa jolie figure et par l'éclat de ses yeux elle attendait anxieuse que son père revint, serrée dans sa mante, le buste droit, déconcertée par cette première vision de Paris, si différente de l'idée qu'elle s'en était faite jusque-là.

Soudain, dans le cadre de la large porte qui s'ouvrait sur la cour, elle aperçut Villeroy qui lui faisait signe de venir.

Elle courut à lui.

— Suis moi et prends bien garde de ne pas te refroidir.

Au dehors, c'était pire encore qu'au dedans. Le jour pointait. Mais ses premières lueurs obscurcies par un brouillard humide étaient encore si faibles qu'on y voyait à peine.

Pendant quelques minutes, le père et la fille errèrent sur le pavé gras et glissant à la recherche du fiacre qu'avait retenu Villeroy et qu'il ne retrouvait pas. Ils le découvrirent enfin à l'extrémité d'une longue file de voitures, chargé des deux malles sur lesquelles tombait une pluie fine.

Attelé d'un cheval affaqué, ce fiacre lourd et immense était hideux et le cocher en tenue débraillée, voix avinée était digne de l'équipage.

— Où vous conduit-on ? demanda-t-il gougilleur.

Tu as l'adresse, Ninette, fit Villeroy.

Elle la savait par cœur, depuis le jour où Julien Rédier la lui avait donnée lui apprenant que c'était celle d'une petite maison meublée que tenait à Paris une sœur de son père et où les natifs de Savoie était toujours bien reçus et bien traités.

...Rue Bayen, 90, aux Termes, répondit-elle.

— Aux Termes ! A l'autre bout de Paris ! s'écria le cocher, et vous croyez que je vais chercher cela pour cinquante sous !

— Je payerai le prix du tarif, promit Villeroy.

Il n'y a pas de tarif qui tienne. Vous payerez quatre francs où je ne marche pas. Et puis, vous savez, faut pas grimper.

La face patibulaire du cocher, véritable rôleleur de nuit, accentuait le caractè

re sinistre de se serra tout

— Promett

pa. — Payer c

Villeroy.

Installé d

hors d'un bo

le qui avait

le et ses larg

— Je ne s

mais je suis

pas l'habitue

J'ai pris me

de la course,

sous et vous

Et maintena

c'est moi qu

Stupéfait

yeux.

Son client

et ouvrait de

battoirs.

— C'est bo

comprenant

frotter à ce

plaisanter !

Ce n'était

peu que ce f

nette en lui

arrivée à Pa

caverne.

Une fois e

vint d'abord

Dans le crép

mençait à ét

genient noire

des hautes u

re sinistre de sa menace. Ninette effrayée se serra contre son père en murmurant :

—Promettez-lui ses quatre francs, papa.

—Payer ce que je ne dois pas, protesta Villeroy.

Installé déjà dans la voiture, il fut dehors d'un bond, et dressant devant le drôle qui avait cru l'intimider sa haute taille et ses larges épaules il reprit :

—Je ne suis pas un Parisien, l'amie, mais je suis d'un pays où nous n'avons pas l'habitude de nous en laisser conter. J'ai pris mes renseignements. Au bout de la course, je vous devrai cinquante sous et vous n'aurez pas un liard de plus. Et maintenant, montez sur votre siège ou c'est moi qui vais vous y coller.

Stupéfait et maté, le cocher leva les yeux.

Son client le dépassait de toute la tête et ouvrait des mains larges comme des battoirs.

—C'est bon ! c'est bon ! grommela-t-il comprenant qu'il ne ferait pas bon de se froter à ce géant. On ne peut donc pas plaisanter !

Ce n'était rien, cet incident. Mais si peu que ce fut, il accrut la tristesse de Ninette en lui donnant l'impression, à son arrivée à Paris, qu'elle entrait dans une caverne.

Une fois en route, cette impression devint d'abord plus vive et plus pénible. Dans le crépuscule, les rues, où l'on commençait à éteindre les réverbères, s'allongeaient noires et boueuses. Par les portes des hautes maisons, qui s'ouvraient, on apercevait des allées étroites et des cours aussi sombres que le fond d'un puits.

Mais quand la lourde voiture qui cahotait les voyageurs sur le pavé fut sortie du dédale qu'elle avait parcouru en quittant la gare. Ninette commença à se rassurer.

On suivait la ligne des quais. Elle admira la largeur du fleuve, le développement des voies bordées d'édifices immenses.

Son père, qui, vingt ans avant, lorsqu'il faisait son service militaire, avait passé quelques mois à Paris, lui désignait au passage des monuments : Notre-Dame,

le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville, le Louvre.

Sur la place de la Concorde, quand ils la traversèrent il lui montra la Madeleine, le Palais-Bourbon et tout au bout de l'avenue des Champs-Élysées, sur laquelle s'engageait la voiture, l'Arc de Triomphe encadrant dans son cintre gigantesque un horizon sans fin que blanchissait l'aube naissante.

—Ce n'est pas seulement une grande ville, pensait Ninette, c'est aussi une belle ville. Et c'est là que je vais vivre désormais, là que se trouve la fortune, là qu'il faut la conquérir !

Si vaste lui paraissait le théâtre offert à son entreprise et si lointain le but vers lequel elle allait qu'en se voyant mince, frêle, faible comme elle était elle se demanda si elle serait de taille à vaincre et si son filet de voix suffirait pour remplir cet espace.

Ses rêveries furent à l'improviste interrompues. À l'extrémité d'une rue étroite, la voiture venait de s'arrêter devant une maison de trois étages, qui semblait écrasée par ses voisines une fois plus hautes et à laquelle on accédait par une porte étroite surmontée d'une enseigne peinte sur bois.

Cette enseigne portait un nom : " Madame Guionnet " et, au-dessus, ces mots : " Maison de famille " .

De l'entrée jusqu'à l'escalier, dont on voyait au fond de l'allée les premières marches, se déroulait un étroit tapis en sparterie, embranché à mi-chemin, à gauche, sur une pièce étroite qu'une plaque de cuivre désignait comme le bureau de l'hôtel.

De cette pièce, au moment où s'arrêtait la voiture sortit une femme déjà mûre, petite et grasse dont un bonnet en dentellees noires orné de rubans bleus, élargissait la face rougeaude à triple menton, égayée par des yeux clairs, percés en vrille et d'une vivacité singulière.

—Madame Guionnet ? demanda Villeroy, déjà sur le trottoir, aidant Ninette à descendre.

—C'est moi, monsieur.

—Nous venons d'Annecy et nous sommes envoyés par votre neveu Julien Rédier.

La face rougeade s'épanouit dans le plus accueillant sourire.

— M. et Mlle Villeroy, alors ? Parfaitement. Julien m'a écrit. Soyez les bienvenus.

Cet accent de bonté n'avait rien de feint.

Sa sincérité eut raison des appréhensions de Ninette surexcitée par la tristesse du voyage et l'incident de l'arrivée. Elle se sentit tout de suite en confiance. Elle entra dans le bureau et murmura, timide :

— Bonjour, madame.

Elle restait debout. Mais Mme Guionnet la poussa doucement dans un fauteuil en disant :

— Mettez-vous là, ma petite, pendant que nous allons voir à vous installer car je suppose que vous allez vous mettre au lit pour quelques heures. Vous venez de faire un long voyage et vous devez être terriblement lasse.

— Oui, je crois que je dormirai.

— Vous n'avez rien à faire de mieux, à l'heure qu'il est.

A la porte, aidé du cocher devenu souple comme un gant, Villeroy déchargeait les malles.

— Voulez-vous des chambres au premier ou au second ? interrogea Mme Guionnet, qui l'avait rejoint.

— Nous voulons ce que vous avez de moins cher, madame. Votre neveu a dû vous dire que je ne suis pas riche. Je n'aurais jamais songé à quitter le pays si ma fille n'avait eu une belle voix. Nous venons à Paris avec l'espoir de la faire admettre au Conservatoire et quoique nous ayons une pension de notre conseil municipal, il ne nous est pas permis de faire des folies.

— Oui, Julien m'a raconté tout ça et il vous a recommandés à moi comme de bons amis. C'est donc en amis que je vais vous traiter. J'ai au second une belle chambre avec un cabinet où on peut mettre un lit, le cabinet sera pour vous la chambre pour la petite. Je pense que vous voudrez prendre vos repas avec nous avec nos pensionnaires, de braves gens. Notre cuisine est saine et abondante. C'est mon mari qui la fait. Il y excelle et pour avoir tout de première qualité et à meilleur

marché, il va lui-même aux Halles trois fois par semaine. Il vient de partir. C'est pour cela que je suis seule à vous recevoir.

— Nous mangerons volontiers avec vous si le prix.....

— Je suis toute ronde, interrompit Mme Guionnet. Ce sera six francs par jour pour votre fille et pour vous, tout compris.

Convenu, n'est-ce pas ?

— C'est convenu, répliqua Villeroy qui s'était attendu à pire.

— Alors, la bonne va nous aider à monter vos malles. Pendant ce temps, je vais servir à cette enfant du café au lait, et puis elle ira se mettre au dodo.

— Et moi, poursuivit Villeroy, je ferai un brin de toilette pour aller déposer les lettres de recommandation qu'on nous a données là bas pour des personnes influentes. Seulement, je ne sais pas si je me reconnaitrai dans ce grand Paris. J'y suis bien venu autrefois, quand j'étais soldat. Mais il y a longtemps et je ne me souviens que du quartier de ma caserne, place du Château d'Eau.

Bien, bien, dit Mme Guionnet condescendante : Nous nous arrangerons pour vous mettre sur le bon chemin et pour que vous ne vous perdiez pas.

Décidément, c'était une excellente femme, toute ronde, comme elle venait de le dire, et le cœur sur la main. Ninette en fut convaincue après avoir éprouvé les effets de sa sollicitude.

Le café au lait qu'on lui servait avec un petit croissant qui sortait du four était délicieux et ce qui lui fut plus bienfaisant encore, c'est que tandis qu'elle le buvait à petites gorgées, Mme Guionnet, très maternellement, s'informa d'elle, de sa famille, de ses espérances d'avenir et par de bonnes paroles reconforta son âme défaillante.

Touchée et attendrie par l'accueil qu'elle recevait d'une inconnue, elle exprima sa reconnaissance.

— Je n'oublierai jamais votre bonté, madame, lui dit-elle, et je serai heureuse si vous m'en jugez toujours digne.

— Ah ne me remerciez pas, ma petite. C'est tout plaisir pour moi de dorloter une belle jeunesse comme vous.

Encore
cœur, celle
Ninette y
net, qui e
seulement
brave fen
jou-s'étai

Est-ce
peine, de

Oui, c'
n'avez ri
que anné
que en
elle est n

— Nin

étreinte
ment, et
dant ave
reue de
raviver l

Deux
dormait,
vint moi
tres de r
portées
manière
ter aux

— Ell

précieux

L'une
Destinée
elle rec
jeune p
de facil

La se
marin,
rieur de
demand
veur de

La tr
fous à
d'étude
lants ti
fesseur
servato
sion.

Anc
n'était
Mme C
re com
puisa
saient

Mm
ce qu'a

Encore un cri bien sincère et parti du cœur, celui-là. Pour y mieux répondre, Ninette voulut embrasser Mme Guionnet, qui s'y prêta de bonne grâce. Alors, seulement, la jeune fille s'aperçut que la brave femme venait de pleurer et que ses joues étaient encore humides de ses larmes.

Est-ce moi qui vous ai causé de la peine, demanda Ninette.

Oui, c'est vous, ma petite. Mais, vous n'avez rien à vous reprocher. Il y a quelque années, j'ai perdu ma fille, mon unique enfant. Elle avait votre âge quand elle est morte et vous me l'avez rappelée.

— Ninette, bien émue, renouvela son étreinte et la fit plus tendre. Puis, tristement, elle acheva son café au lait, regardant avec compassion cette mère malheureuse dont, sans le vouloir, elle venait de raviver la blessure.

Deux heures plus tard, pendant qu'elle dormait, Villeroy, qui s'était endimanché vint montrer à Mme Guionnet les lettres de recommandation qu'il avait rapportées d'Anrecy et la consulter sur la manière dont il convenait de les présenter aux destinataires.

— Elles étaient au nombre de trois, ces précieuses lettres.

L'une d'elles émanait de M. le maire. Destinée au directeur du Conservatoire, elle recommandait à sa bienveillance la jeune pensionnaire de la Ville et le priait de faciliter son admission.

La seconde, signée de M. le député F'amarin, était destinée à un employé supérieur de la direction des beaux-arts. Elle demandait avec instance son appui en faveur de Mlle Villeroy.

La troisième avait été écrite par Bonafous à Léon Vernet, son ancien camarade d'études naguère encore un des plus brillants ténors de l'Opéra, maintenant professeur de déclamation lyrique au Conservatoire et membre du jury d'admission.

Aucune de ces chaleureuses missives n'était cachetée. Villeroy exigea que Mme Guionnet les lût. Il eût voulu faire connaître à toute la terre ce que les puissants protecteurs de Ninette pensaient de sa voix et de son talent.

Mme Guionnet fut surtout émue par ce qu'en disait Baptistin Bonafous à Lé-

on Vernet. C'est avec admiration qu'il lui parlait de sa petite élève. Au nom de leur vieille amitié, il le suppliait de la soutenir et de la guider dans les difficiles épreuves de l'examen.

Avec de telles recommandations, l'admission de votre fille est certaine, déclara tout net Mme Guionnet. Il faut porter vous-même ces lettres et tâcher de les mettre en mains propres. Mais n'y allez pas seul. Il vaut mieux que la petite vous accompagne. Elle est bonne à voir et peut-être, avant de s'interresser à elle ces messieurs voudront ils l'entendre.

Le conseil était sage et Villeroy résolut de le suivre. Mais la perspective de ces graves démarches le troublait et l'effrayait.

Un pauvre diable comme lui chez de si gros personnages ! Serait-il seulement reçu ?

S'il l'était, oserait-il ouvrir la bouche, exposer sa requête ? N'allait-on pas rire de ses airs de payan et de quel secours lui serait Ninette ? N'était-elle pas aussi timide, aussi dépourvue d'expérience que lui ?

— On est bien entrepris, soupira-t-il, quand on n'a, pour ainsi dire, jamais quitté son trou !

Sensible à son embarras et à ses perplexités, Mme Guionnet eut un beau, un généreux dévouement.

— Je vois ce que c'est, dit-elle, vous voudriez n'être pas seul avec votre fille quand vous ferez ces visites. Vous seriez bien aise d'avoir avec vous une personne d'âge et d'expérience, hardie et ne se laissant pas démonter et vous pensez que la maman Guionnet pourrait bien être cette personne là.

— Ah ! si j'osais... fit Villeroy.

— Eh bien ! c'est dit, j'irai avec vous. Je suis quasi Parisienne, moi, puisque voilà trente ans que j'habite Paris. J'ai commencé par être gouvernante chez une comtesse. J'ai l'habitude du monde. Je vous piloterai et vous verrez que nous serons bien accueillis partout.

Villeroy se confondait en témoignages de reconnaissance.

— Quoi ! vous voulez bien ?

— Ne faut-il pas s'aider entre braves gens ? Tenez, voilà justement mon mari

qui rentre. Je me serais bien trompée s'il n'était de mon avis.

Un petit homme, les cheveux poivre et sel, la figure ridée, jaunie comme un vieux parchemin, balafrée d'une épaisse moustache blanche, entrain dans le bureau en s'essuyant le front après avoir confié à une jeune bonne deux paniers contenant les provisions qu'il était allé quêrir aux Halles.

Mme Guionnet n'ignorait pas les usages.

Elle présenta M. Guionnet à M. Villeroy, et quand on eût fait connaissance, elle expliqua pourquoi elle sortirait dans la journée avec ces nouveaux venus qui ne savaient rien de Paris et qui avaient encore besoin qu'on les guidât dans leurs démarches.

— J'approuve ma vieille, déclara Guionnet. J'approuve toujours quand tu as décidé. Voyez vous, monsieur, c'est une maîtresse femme. Elle a du jugement et l'habitude du monde par dessus le marché. Avec elle, il n'y a pas de danger de faire une gaffe.....

— Alors, c'est convenu, monsieur Villeroy, reprit elle, triomphante, nous irons voir vos protecteurs aujourd'hui même. Prévenez en votre fille dès qu'elle s'éveillera. Je m'habille; si avant déjeuner et je l'engage à en faire autant afin que nous puissions partir en sortant de table. Et surtout qu'elle se pare, qu'elle se fasse belle. Je connais ces messieurs. Ils aiment les élégances.

Elle se rengorgeait en prononçant ce mot. Elle en avait plein la bouche; il lui plaisait et elle le répétait avec emphase.

IX

M. le directeur du Conservatoire reçoit-il ? C'est à l'un des gardiens de l'entrée principale du grand établissement national du faubourg Poissonnière que s'adressaient ces paroles prononcées à haute et intelligible voix et d'un accent dont la fermeté l'étonna.

Assoupi sur une chaise, sous la voûte au delà de laquelle s'étendait l'immense cour solitaire et silencieuse en ce temps de vacances, il ouvrit l'œil et dévisagea la personne qui l'interrogeait.

Il vit une grosse dame coiffée d'un chapeau clair à larges ailes, empanaché et fleuri et visiblement trop serrée dans sa robe verte en soie dont le corsage, sous un collet de même étoffe, bordé de dentelles, dessinait les contours robustes.

Derrière elle venaient une jeune fille, mince et jolie, portant une toilette sombre, presque un uniforme de couvent et dont l'attitude témoignait d'autant de distinction naturelle que de timidité, et dominant ces deux femmes de sa haute taille une espèce de géant au visage débouffé qui semblait ne savoir que faire de ses grands bras et des larges mains recouvertes jusqu'aux phalanges par les longues manches de sa redingote en épais drap noir.

Comme le gardien ne se hâtait pas de répondre, la grosse dame reprit avec autorité :

Ne m'avez-vous pas entendu, l'ami ? Je vous ai demandé si M. le directeur reçoit.

Il reçoit toujours quand il est là. Mais j'ignore s'il y est.

— Alors veuillez vous en informer, ordonna cette femme audacieuse. Avonous l'air de gens qu'on fait poser.

Quoique choqué par ton impérieux et sa mine hautaine, le gardien se décida à obéir, supposant qu'une personne qui parlait si net et si clair n'était pas la première venue et devait être fortement pistonnée.

Qui dois je annoncer ? demanda-t-il en se levant.

M. le directeur ne me connaît pas. Mon nom ne lui apprendrait rien. Dites-lui que nous venons de la part de la municipalité d'Ancey. Faites mieux : remettez-lui cette lettre de M. le maire.

Le gardien prit le pli qu'on lui présentait et s'éloignait. Alors Mme Guionnet s'assit sur la chaise qu'il venait de quitter et regardant d'un air victorieux Ninette et son père :

Voilà comme il faut leur parler. Vous, monsieur Villeroy, vous auriez prié, supplié, fait des courbettes et ce grand propre à rien se serait moqué de vous. Pas de crainte qu'il bronche avec moi maintenant. Il a compris que j'ai l'habitude du monde.

C'est nue, réosé ordce n'est d'emba: Ob ! que pa

Un s menait teur, oi indomp te et so tour du

Il re

M. le

remis l

Il l'a l

vous éc

Evid

à mieu

L'absen

général

recevoi

lité d'A

son sen

ter et j

tres.

C'est

dre.

Nou

pellera

Elle

vie de l

de n'av

recteur

bait les

accabl

Une

mome

la port

pour n

active

Le p

nos vit

flexion

nous l

tant de

Beaux

On

et rue

où étai

import

rent,

ahurie

C'est bien heureux que vous soyez venue, répondit Villeroy. Je n'eusse pas osé ordonner comme vous l'avez fait, et ce n'est pas ma fille qui nous aurait tiré d'embarras.

Oh ! moi, j'aurais eu encore plus peur que papa, confessa Ninette.

Un silence suivit. Mme Guionnet promenait autour d'elle un regard dominateur, où se trahissaient des résolutions indomptables. Debout devant elle Ninette et son père attendaient anxieux le retour du gardien.

Il reparut bientôt.

M. le directeur est sorti, dit-il. Mais j'ai remis la lettre à M. le secrétaire général. Il l'a lue et me charge de vous dire qu'on vous écrira.

Evidemment Mme Guionnet s'attendait à mieux et peut-être pensa-t-elle qu'en l'absence du directeur, M. le secrétaire général aurait pu se donner la peine de recevoir la pensionnaire de la municipalité d'Annecy. Mais elle renonça à trahir son sentiment. Elle craignait de s'emporter et jugeait imprudent de briser les vitres.

C'est bien, se contenta-t-elle de répondre.

Nous reviendrons quand on nous appellera.

Elle sortit très fière et très digne, suivie de Ninette qui se réjouissait presque de n'avoir pas comparu devant M. le directeur et du pauvre Villeroy qui courbait les épaules, tout penaud et comme accablé de cette petite déconvenue.

Une fois dans la rue, ils restèrent un moment groupés sur le trottoir, devant la porte, ne sachant que faire, s'effaçant pour ne pas obstruer la circulation très active à cette heure et dans ce quartier.

Le plus simple est encore de continuer nos visites, dit Mme Guionnet après réflexion. Si nous ne trouvons personne, nous laisserons nos lettres. Ce sera autant de fait. Allons à la direction des Beaux Arts.

On se remit en route ; par le boulevard et rue Vivienne on gagna le Palais-Royal où étaient installés les bureaux de cette importante administration. Heureusement, il ne pleuvait pas et quoiqu'un peu ahurie par les allées et venues des pas-

ants, Ninette ne trouva pas la route trop longue.

Elle marchait à côté de Mme Guionnet. Villeroy les suivait, silencieux, indifférent au spectacle de ce Paris si troublant où la vie, une vie à outrance, se manifestait sous des formes avec lesquelles nos pauvres provinciaux n'étaient guère familiarisés.

Ils arrivèrent enfin au terme de leur course. Mais le destinataire de la lettre était absent. On la laissa entre les mains de son garçon de bureau qui fut chargé de le prier d'y répondre.

Ces messieurs des administrations sont toujours si occupés qu'on ne les rencontre jamais en dehors de leurs jours d'audience, dit philosophiquement Mme Guionnet en se retrouvant avec ses compagnons sur le pavé de la rue de Valois. J'aurais dû y songer et écrire à l'avance pour qu'on nous fixât un jour et une heure. C'est une leçon pour une autre fois. En attendant, allons chez M. le professeur Léon Vernet.

— Nous risquons de ne pas le trouver, objecta Ninette, et peut-être vaudrait-il mieux lui demander un rendez vous.

— Bah ! puisque nous sommes sortis pour les voir, tentons quand même et allons-y. Toutefois, comme je suis un peu lasse et qu'il y a encore un bout de chemin d'ici à la rue de Tournon où habite ce monsieur, nous allons, si vous le voulez bien, prendre l'omnibus Clichy-Odéon qui nous mettra à sa porte.

Le bureau des omnibus était à deux pas. On y fut bientôt rendu. Mais, il y avait affluence et plusieurs voitures passèrent au complet. Dans la cinquième seulement, on trouva trois places.

Ce n'était là qu'un infime détail. Mais une fois de plus la vie de Paris apparaissait à Ninette comme terriblement difficile et, à la voir de près, elle s'en effrayait pour ses parents et pour elle.

Par bonheur, M. Léon Vernet était chez lui et il recevait. En entendant le concierge faire cette réponse, Ninette, quoique bien troublée à la pensée d'affronter ce terrible juge, sentit se dissiper les pénibles impressions qu'elle venait de subir. Mais il n'en fut pas de même de

Mme Guionnet qui fit la grimace lorsqu'elle apprit que M. le professeur habitait au quatrième étage.

L'ascension fut laborieuse, tout aussi bien pour Ninette et son père qui n'étaient jamais montés si haut, que pour la grosse dame dont l'embonpoint entravait la marche, et qui s'essouffait facilement.

Enfin, la terre promise s'ouvrit devant les visiteurs, c'est-à-dire le cabinet de Léon Vernet, vaste pièce coquettement arrangée comme le reste du logis, dont les murailles disparaissaient sous les innombrables trophées qu'avait recueillis dans sa carrière le brillant artiste, lauriers d'or tressés en couronnes, parchemins enrubannés, tableaux et bronzes offerts par des admirateurs.

Dans ce cabinet, il était assis en train de lire la lettre de Bonafous que Mme Guionnet avait présentée en guise de carte de visite au domestique.

Comme l'attention qu'il donnait à sa lecture le clouait sur sa chaise, Ninette eut le temps de le regarder et de la comparer à un portrait de lui accroché au mur entre les croisées, portrait en pied, qui le représentait dix ans avant, lorsque encore il pouvait simuler la jeunesse et ne songeait pas à quitter le théâtre.

Combien changé depuis ! Ce n'était plus le suggestif comédien d'autrefois, si beau, si majestueux, et pour tout résumer, si décoratif, qu'on applaudissait alors sur toutes les grandes scènes lyriques d'Europe et toujours incomparable dans les divers rôles où il avait récoité tant de gloire : Robert, Raoul, Faust, Roméo.

En quittant les planches, il avait perdu sa sveltesse, ses cheveux blonds et soyeux dont son crane n'offrait plus la place vide qu'il couvrait habituellement d'un bonnet bleu en velours. Sa figure jadis si fine et si pure de lignes s'était empâtée et sa taille bien épaissie.

De cette époque, il ne conservait que l'éclat du regard, l'habitude de porter beau, sans parler des restes d'une voix qu'animaient encore ses lèvres, lorsque au cours des leçons, il chantait pour leur enseignement des fragments de ses anciens rôles.

Néanmoins Ninette qui ne l'avait pas connu dans ces temps lointains et le vo-

yait pour la première fois, le trouva charmant. Elle fut touchée et captivée par la bonne grâce avec laquelle, ayant achevé de lire la lettre, il lui dit :

Il paraît que vous avez de la voix, des dispositions.

C'est donc vous, mon enfant, dont, m'entretient mon vieux camarade Bonafous. Il va bien ce brave ami ? Toujours enthousiaste malgré son âge, et le cœur chaud, à ce que je vois. Vous venez en son nom. Soyez la bienvenue.

Ninette voulait répondre. Mais tout dansait autour d'elle. Elle avait perdu la parole.

— Monsieur le professeur te parle, Ninette, murmura son père.

— Elle est timide, dit Vernet en souriant. Ça lui passera. Voyons repondez-moi, ma petite. Il faut vaincre cette timidité puisque vous voulez embrasser une carrière où vous ne pouvez réussir que si vous plaisez au public à qui on ne plait qu'en le regardant bien en face.

— Une voix admirable, monsieur le professeur, affirma Mme Guionnet intervenant sans être interrogée.

— Vous êtes la mère ? demanda Vernet.

— Mon, monsieur, je n'ai pas cet honneur, je suis une amie, une Parisienne à qui ces braves gens ont été recommandés..... Mais voici le papa.

Elle désigna Villeroy qui salua de nouveau prêt à répondre aux questions qu'on lui adresserait.

Le regard du professeur alla du papa à cette Parisienne qui parlait si bien, puis revint sur Ninette assise au bord d'une chaise. C'est elle qu'il avait interrogée et c'est d'elle qu'il attendait une réponse.

Mais, Ninette se taisait, paralysée par la crainte. Alors, il reprit :

— Quel âge avez-vous ?

— Dix sept ans, monsieur, dit-elle rassurée par la bienveillance dont elle se voyait l'objet.

— Depuis quand travaillez-vous ?

— Depuis cinq mois.

— C'est M. Bonafous qui lui donnait des leçons, ajouta Villeroy.

— Cinq mois, avec un maître tel que Bonafous, cela compte double et vous devez déjà savoir beaucoup.

— Oh ! non j'ai tout à sa bonne volon-

— Et bien

Le professeur rapprocha un angle de qu'il avait

Toute triduire.

En passant ces mots

— Je ne

— Mais

lons, du vous vouldécise, il c voyer à Pa préparer u

— Oui, que qu'il f mourir. N semble l'a

— "A pe

Le pian toute réco de la rom Elle prit s au momer ceau.

En que inculqué té de son le elle ab qu'elle av fesseur.

C'était rite Elle sa voix sc l'expressi

Tout e l'encoura ta toute s p'us mai qu'au pre d'organe ration de

— Il y affirma être som grêle pot Il nous plus.

— Oh ! non monsieur, soupira Ninette ; j'ai tout à apprendre. Mais, ce n'est pas la bonne volonté qui me manque.

— Et bien, voyons un peu cette voix.

Le professeur quitta son fauteuil et se rapprocha d'un piano à queue placé dans un angle du cabinet, entraînant Ninette qu'il avait prise familièrement par le bras.

Toute tremblante, elle se laissait conduire.

En passant devant son père, elle lui jeta ces mots :

— Je ne vais pas trouver un son.

— Mais si, mais si ! s'écria Vernet. Allez, du courage. Chantez-moi ce que vous voudrez. Et comme il la voyait indécise, il continua : — Avant de vous envoyer à Paris. Bonafous a dû vous faire préparer un morceau.

— Oui, monsieur, dit Ninette convaincue qu'il fallait maintenant vaincre ou mourir. Nous avons souvent répété ensemble l'air de Benjamin dans Joseph.

— « A peine au sortir de l'enfance ? »

Le piano résonna et Ninette se sentit toute reconforcée en attendant le prélude de la romance, joué d'une main experte. Elle prit son temps, battit la mesure, et au moment voulu, elle entonna le morceau.

En quelques mois, Bonafous lui avait inculqué les bons principes. Par la sûreté de son chant, par l'aisance avec laquelle elle abordait les difficultés, elle prouva qu'elle avait profité des leçons de son professeur.

C'était là, d'ailleurs, son moindre mérite. Elle en tenait d'autres de la nature, sa voix souple et caressante, le sentiment, l'expression du visage, l'attitude, le geste.

Tout en l'accompagnant, Vernet ne la perdait pas de vue, suivait ses moments, l'encourageait de signes de tête. Elle chanta toute sa romance sans être interrompue, plus maîtresse de soi au second couplet qu'au premier et déroulant cette richesse d'organe qui avait naguère excité l'admiration de ses auditeurs.

— Il y a de l'étoffe, beaucoup d'étoffe, affirma Vernet, quand ce fut fini ; peut-être sommes-nous un peu menue, un peu grêle pour les premiers rôles d'opéra. Il nous faudrait quelques pouces de plus.

— Mais elle grandira, monsieur. Elle est si jeune.

— C'était Mme Guionnet qui hasardait cette observation.

Le professeur approuva et Ninette crut voir s'ouvrir le ciel quand elle l'entendit lui dire :

— Si vous chantez devant le jury d'examen comme vous venez de chanter devant moi, votre admission est certaine, mon enfant. Préparez-vous donc pour cette épreuve, et si comme je l'espère vous en sortez victorieuse, je vous prendrai dans ma classe. Je n'ai rien à refuser à Bonafous. A propos, connaissez-vous d'autres membres du jury.

C'est Villeroy qui répondit :

Nous ne connaissons personne à Paris, avoua-t-il. Mais nous sommes recommandés à M. le directeur du Conservatoire et à M. Rieuter, inspecteur des Beaux-Arts.

— Tout cela vous sera très utile, reprit Vernet. Je parlerai à ces messieurs et nous combinerons nos efforts. Ayez bon espoir mademoiselle.

Je serais bien surpris si vous n'étiez pas admise. Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir. Travaillez ferme jusqu'au jour de l'examen.

— C'est que je ne sais trop avec qui travailler, objecta Ninette.

— Ah ! c'est vrai. Vous n'avez pas de relations. Il s'interrompit pour écrire au crayon quelques mots sur une carte et la remettant à la jeune fille, il ajouta :

— Présentez-vous de ma part chez cette dame. Elle a l'habitude de nos cours et vous stylera. Je lui demande de vous faire un prix de faveur. A bientôt, mon enfant.

Quand elle sortit de chez Vernet après avoir épuisé les formules de remerciements, Ninette était folle de joie. Elle avait recouvré toute sa confiance et ne doutait plus du succès de ses démarches.

Son père faisait chorus avec elle et se prodiguait en louanges sur la perspicacité de Bonafous dont les prédictions commençaient à se réaliser.

Mme Guionnet s'associait à la satisfaction du père et de la fille comme si elle eût été intéressée à leur succès.

— Quelle brave femme vous faites madame Guionnet, lui répétait Villeroy.

S'il se fût écouté, il l'eût embrassée car il lui attribuait une part de la chance qu'il voyait se dessiner en faveur de Ninette.

Comme il convenait de battre le fer pendant qu'il était chaud on décida d'aller sans plus tarder voir la dame professeur de chant désignée par Vernet. Lui-même avait pris soin de lui écrire ce qu'elle aurait à faire.

Elle comprit à demi mot et s'engagea moyennement un prix modique, à donner tous les matins jusqu'aux examens, qui devaient avoir lieu quelques jours plus tard, une leçon de deux heures à Ninette.

La journée touchait à sa fin, lorsque Mme Guionnet ramena aux Ternes ses nouveaux amis. Elle était radieuse et s'attribuait naïvement le résultat de la visite chez Vernet, oubliant presque la part qu'y avait eue la voix de sa petite protégée.

Mais sa disposition à tirer vanité de sa conduite n'altérait en rien le désintéressement de sa joie. Elle avait fait le bien pour le plaisir de le faire et la reconnaissance de Villeroy lui fut à jamais acquise ce jour-là.

De légers ridicules ne pouvaient faire perdre de vue à Ninette les efforts d'une bonté qui lui avait été si secourable dès son premier contact avec ce Paris qui de loin lui faisait peur et que maintenant, elle ne désespérait plus de conquérir.

Comme elle venait de rentrer, Mme Guionnet lui dit :

— Allez passez un peu d'eau sur votre figure, ma petite, et vous recoiffer. Je veux vous présenter ce soir à mes pensionnaires.

Ce sont de bien braves gens qui seront heureux et fiers connaître une future étoile de l'Opéra.

Ninette se prêtait de bonne grâce à ce que la femme attendait d'elle. Le dîner qui réunissait tous les soirs à la table de la maison de famille une vingtaine de personnes, fut un peu plus cérémonieux que de coutume et la soirée prit un air de fête.

— Ninette se fit entendre, accompagnée au piano par un des pensionnaires de

Mme Guionnet. Dans ce milieu, modeste et simple, la jolie voix produisit son effet ordinaire et les auditeurs furent unanimes à prédire à la fille de Villeroy le plus brillant avenir.

X

Durant les huit jours qui suivirent, Ninette travailla avec acharnement, le matin chez la dame professeur à qui Vernet l'avait adressée et où son père l'accompagnait ; l'après-midi, au vieux piano de Mme Guionnet.

Chez le professeur, elle répétait le morceau qu'elle devait chanter devant le jury d'admission ; chez Mme Guionnet, elles exerçaient à des roulades et filait des sons en plaquant sur le piano des accords pour soutenir sa voix.

Jamais on n'avait tant entendu de musique dans la pension de famille. Mais personne ne s'en plaignait, ni les pensionnaires qui, d'ailleurs étaient absents, pour la plupart, une partie du jour, ni Mme Guionnet.

Sous prétexte qu'elle adorait le chant, elle venait à tout instant se planter derrière le petit rossignol et malgré l'aridité de ces études, malgré leur uniformité, elle écoutait comme si c'eussent été d'harmonieuses mélodies.

C'est ainsi qu'une après-midi, elle entra sans bruit et s'assit au fond du salon où elle demeura attentive et recueillie. Ninette s'était absorbée dans son travail au point de ne rien voir et de ne rien entendre, elle ne s'aperçut pas de sa présence.

Au bout de vingt minutes, s'étant arrêtée pour reprendre haleine et se retournant, elle la surprit bouche bée, dans une attitude admirative et les yeux brillants de larmes.

— Vous pleurez, madame ! s'écria-t-elle en accourant.

— Ne faites pas attention, ma petite. Ce n'est rien. Il y a des moments où je suis un peu nerveuse. Ça va passer.

Alors Ninette, dont les bontés que lui prodiguait Mme Guionnet avaient pris le cœur, se pencha et d'un élan tout filial l'embrassa sur le front en murmurant souriante :

— Il ne faut pas pleurer pour les yeux.

Elle se pencha et se retournant, elle embrassa la fille de Villeroy le plus brillant avenir.

— Elle comprit à demi mot et s'engagea moyennement un prix modique, à donner tous les matins jusqu'aux examens, qui devaient avoir lieu quelques jours plus tard, une leçon de deux heures à Ninette.

La journée touchait à sa fin, lorsque Mme Guionnet ramena aux Ternes ses nouveaux amis. Elle était radieuse et s'attribuait naïvement le résultat de la visite chez Vernet, oubliant presque la part qu'y avait eue la voix de sa petite protégée.

Mais sa disposition à tirer vanité de sa conduite n'altérait en rien le désintéressement de sa joie. Elle avait fait le bien pour le plaisir de le faire et la reconnaissance de Villeroy lui fut à jamais acquise ce jour-là.

De légers ridicules ne pouvaient faire perdre de vue à Ninette les efforts d'une bonté qui lui avait été si secourable dès son premier contact avec ce Paris qui de loin lui faisait peur et que maintenant, elle ne désespérait plus de conquérir.

Comme elle venait de rentrer, Mme Guionnet lui dit :

— Allez passez un peu d'eau sur votre figure, ma petite, et vous recoiffer. Je veux vous présenter ce soir à mes pensionnaires.

Ce sont de bien braves gens qui seront heureux et fiers connaître une future étoile de l'Opéra.

Ninette se prêtait de bonne grâce à ce que la femme attendait d'elle. Le dîner qui réunissait tous les soirs à la table de la maison de famille une vingtaine de personnes, fut un peu plus cérémonieux que de coutume et la soirée prit un air de fête.

— Ninette se fit entendre, accompagnée au piano par un des pensionnaires de

Mme Guionnet. Dans ce milieu, modeste et simple, la jolie voix produisit son effet ordinaire et les auditeurs furent unanimes à prédire à la fille de Villeroy le plus brillant avenir.

Durant les huit jours qui suivirent, Ninette travailla avec acharnement, le matin chez la dame professeur à qui Vernet l'avait adressée et où son père l'accompagnait ; l'après-midi, au vieux piano de Mme Guionnet.

Chez le professeur, elle répétait le morceau qu'elle devait chanter devant le jury d'admission ; chez Mme Guionnet, elles exerçaient à des roulades et filait des sons en plaquant sur le piano des accords pour soutenir sa voix.

Jamais on n'avait tant entendu de musique dans la pension de famille. Mais personne ne s'en plaignait, ni les pensionnaires qui, d'ailleurs étaient absents, pour la plupart, une partie du jour, ni Mme Guionnet.

Sous prétexte qu'elle adorait le chant, elle venait à tout instant se planter derrière le petit rossignol et malgré l'aridité de ces études, malgré leur uniformité, elle écoutait comme si c'eussent été d'harmonieuses mélodies.

C'est ainsi qu'une après-midi, elle entra sans bruit et s'assit au fond du salon où elle demeura attentive et recueillie. Ninette s'était absorbée dans son travail au point de ne rien voir et de ne rien entendre, elle ne s'aperçut pas de sa présence.

Au bout de vingt minutes, s'étant arrêtée pour reprendre haleine et se retournant, elle la surprit bouche bée, dans une attitude admirative et les yeux brillants de larmes.

— Vous pleurez, madame ! s'écria-t-elle en accourant.

— Ne faites pas attention, ma petite. Ce n'est rien. Il y a des moments où je suis un peu nerveuse. Ça va passer.

Alors Ninette, dont les bontés que lui prodiguait Mme Guionnet avaient pris le cœur, se pencha et d'un élan tout filial l'embrassa sur le front en murmurant souriante :

Decevar

— Il ne faut pas pleurer, c'est mauvais pour les yeux.

Elle se redressait, n'osant interroger et prête à se remettre au piano. Mais Mme Guionnet qui lui tenait la main la garda, fixa ses regards avec tendresse sur ceux de Ninette et murmura tristement :

Vous me rappelez ma pauvre enfant. Ce piano c'était le sien ; c'est là qu'elle commença ses études si vite interrompues. Quoiqu'elle n'eût pas un bel organe comme le vôtre, elle chantait gentiment tout de même, et quand je vous vois à cette place quand je pense que si elle avait vécu elle vous ressemblerait, alors, vous comprenez.....

Elle n'acheva pas, les pleurs recommencèrent à couler. Ninette de nouveau l'embrassa, mais en silence. Elle ne trouvait rien à dire qui fût assez efficace pour dissiper cette inguérissable douleur et, compassion ou reconnaissance, elle donna d'un cœur plus ardent à Mme Guionnet.

Tandis que la vie de sa fille était aussi remplie, Villeroy parcourait Paris à la recherche d'un logement pour sa femme et pour lui.

Restée à Annecy avec ses autres enfants, Estelle n'attendait qu'un signe pour expédier le mobilier et arriver ensuite. Il était donc urgent de trouver le nid où on s'établirait, puisque l'admission de Ninette au Conservatoire semblait de plus en plus certaine.

Pour le choix de ce nid, il avait consulté Mme Guionnet. Il aurait bien voulu, et Ninette comme lui, ne pas s'éloigner de la pension de famille et rester dans le quartier, mais ils durent bientôt reconnaître qu'en y restant, la petite serait à une trop longue distance du Conservatoire, ce qui entraînerait des frais d'omnibus et des pertes de temps.

Il fallait donc se rapprocher du faubourg Poissonnière. Ce fut l'avis de Mme Guionnet et Villeroy chercha de ce côté.

Au bout de quarante-huit heures, il eut trouvé dans le haut du faubourg, au fond d'une cour arrangée en jardin, un petit pavillon de cinq pièces où on pourrait s'installer commodément et pas trop cher.

Estelle, accoutumée au grand air des champs, s'y trouverait mieux sans doute qu'au cinquième étage d'une de ces

Decoivants Mirages 4

grandes et sombres casernes où les locataires sont empilés les uns sur les autres et qui suent la misère et la tristesse.

Le propriétaire à qui Villeroy avait raconté son histoire consentit à lui louer à titre éventuel, le bail ne devant devenir définitif que si Ninette était admise au Conservatoire.

En même temps, Villeroy commençait à s'enquérir d'un emploi. Il se recommandait à toutes les personnes qu'il voyait. Mme Guionnet, de son côté, faisait partout son éloge, parlait de lui comme d'un homme de confiance dont il serait avantageux de s'assurer les services.

Mais dès ces premières démarches et bien qu'elles ne fussent encore que conditionnelles, Villeroy constatait la rareté des places. Partout, dans toutes les professions, pour un emploi vacant, il y avait vingt candidats et tous également pourvus de protecteurs influents.

Déjà, les oreilles du père de Ninette s'accoutumaient à cette réponse qu'on opposait de tous côtés à ses requêtes et qu'il devait entendre si souvent par la suite :

Ce sera bien difficile de trouver ce que vous voudriez.

Du reste, il n'en était pas encore à s'inquiéter, convaincu que lorsqu'il se mettrait sérieusement à la recherche d'un moyen de vivre, il l'aurait bientôt déniché.

Et puis, M le député Flamarin, qui lui avait promis son appui, allait arriver. Il l'attendait et comptait sur son concours pour se caser avantageusement.

— Ainsi, le destin qui devait amener à Paris toute la famille s'accomplissait. Les événements qui se faisaient ses complices suivaient leurs cours avec l'inexorable activité des choses de la vie qui arrivent toujours à leur heure.

— Le jour qui allait décider du sort de Ninette se leva enfin. Il se leva comme tous les jours, avec son cortège de tristesses et de peines pour les uns, son cortège de joies pour les autres, les plus rares.

Alors que pour tant de pauvres êtres qui végètent ici-bas, dans les duretés d'une existence monotone, sans soleil ni bonne surprise, il ne devait différer en rien de la veille et ressembler au lendemain.

main, il allait être pour Ninette le plus important et le plus extraordinaire des jours.

Elle l'avait espéré et appelé et maintenant qu'il se présentait, il lui faisait peur, bien que le professeur Vernet, l'ayant entendue de nouveau, lui en eût prédit l'heureux dénouement.

Lorsqu'elle descendit dans le bureau de la maison de famille, habillée, prête à partir, sa pâleur, l'inquiétude imprimée dans ses yeux témoignaient des angoisses de son âme.

Son père et Mme Guionnet qui se tenaient là, se préparant à l'accompagner au Conservatoire, furent effrayés de la voir ainsi.

Ils essayèrent de la reconforter. Il durait croire que leurs efforts étaient inutiles, tant elle demeurait insensible à leurs encouragements.

Cependant le père Guionnet avait préparé pour elle un petit déjeuner fin et monté de la cave une demi bouteille de vin de Champagne, afin d'égayer ses idées et de lui donner du ton. Mais elle ne put avaler une bouchée et ce ne fut que contrainte et forcée qu'elle toucha du bout des lèvres la coupe emplie de mousse.

— Vous dînez mieux ce soir, ma mignonne, finit par dire Mme Guionnet.

Puis, comme approchait l'heure du départ, elle voulut inspecter la toilette de sa petite pensionnaire, Ninette entr'ouvrit la mante qui l'enveloppait des pieds à la tête et sous laquelle elle portait sa plus belle robe grise en laine et soie, rayée de bleu, faite à Annecy en vue du voyage de Paris.

Elle vous sied, cette toilette, déclara Mme Guionnet. Mais, c'est tout de même un peu sec un peu sévère. Il faut égayer cela et paraître devant le jury avec tous vos avantages. Ces messieurs aiment les élégances.

Attendez une minute.

Elle disparut et revint bientôt portant un carton d'où elle tira successivement, pour en parer Ninette, des nœuds qu'elle-même épingla à son corsage, un bouquet de roses artificielles qu'elle attacha à sa ceinture et, enfin, des boucles d'oreilles en strass qui remplacèrent celles que por-

taient la petite. Un camée monté en broche et fixé à une cravate de dentelle acheva la transformation.

Ninette, docilement, laissait faire sa divine amie.

— Comme elle la remerciait, celle-ci reprit à voix basse :

— Ce sont les reliques de ma fille. Elles vous porteront bonheur. Je l'ai priée pour vous.

Guionnet ayant hélé un fiacre, Ninette y monta avec ses deux compagnons, après avoir fait le signe de la croix. Le matin elle avait voulu assister à la messe à Saint Ferdinand des Terres et à toute minute, depuis, elle demandait à Dieu de la faire sortir triomphante de la terrible épreuve.

En route elle continuait à prier mentalement et toujours si triste que Mme Guionnet se rappela la journée affreuse, où pâmée au fond d'un fiacre, elle suivait la cercueil de sa fille.

Elle en fit la remarque et ajouta :

Allons, Ninette, secouez-vous, ma petite. Nous ne sommes pas à un enterrement.

Sous cette remontrance affectueuse, saisie du désir de rassurer son père, Ninette se remonta. Le péril approchait. Ce n'était plus le moment d'être sans courage. Elle songea à sa mère qui là-bas, attendait anxieuse, à l'avenir qu'il dépendait de sa volonté de rendre raide et le courage revint.

Je suis mieux, dit-elle bientôt. Je crois maintenant que ça marchera.

La face de Villeroy s'illumina et Mme Guionnet cria bravo.

Au Conservatoire on fit entrer Ninette et, ses compagnons dans une salle du premier étage voisine de celle où siégeait le jury.

Il venait de se réunir et les aspirantes n'avaient qu'à attendre d'être appelées devant lui.

— Elles y comparaissaient l'une après l'autre, seules les séances d'examen n'étaient pas publiques.

— Ninette ôta sa mante et son chapeau, défit sa robe, arrangea ses cheveux, boutonna ses gants et demeura debout, sa musique à la main, surprise d'être devenue soudain plus calme, alors que tout

à l'heure le son cœur c

Mais à la appelait la le très élég yeux au ve beau rire c envie, car i son succès

Dans la s ler. A la fa l'autre côte no qui pré une voix s accent.

Le morce pendant un rien. Enfin date tout à revenait la refusée.

— Tandis onde inecr en larmes d dames d de la soustr la persistan confusion.

Cette scèl goise de to s'abima da qui la rendi te à ce qui brusquement prononcer s

On l'appre d'un ton rents, ma fi faits pour t

— C'est b peler l rép Mme Guion mes sont bé Il n'y a que

Ninette a voir l'huiss s'effaçait po porte se refe rant des sie sence de ses très graves pèrent.

Clouée at dans un tuu

à l'heure la violence des battements de son cœur coupait sa respiration.

Mais à la porte apparut un huissier. Il appelait la première inscrite, une jolie fille très élégante, le nez en l'air, les cheveux au vent, qui le suivit en riant d'un beau rire de confiance que Ninette lui envia, car il prouvait qu'elle était sûre de son succès.

Dans la salle d'attente on cessa de parler. A la faveur du silence arrivaient de l'autre côté de la porte les accords du piano qui préludait et auxquels vint s'unir une voix aigrelette, tremblante et sans accent.

Le morceau dura cinq minutes. Puis, pendant un temps égal on n'entendit plus rien. Enfin, la porte se rouvrit. La candidate tout à l'heure si confiante et si fière revenait la figure à l'envers. Elle était refusée.

— Tandis que l'huissier appelait la seconde inscrite, la première tomba tout en larmes dans les bras des deux vieilles dames qui s'empressèrent en l'emmenant de la soustraire aux regards apitoyés dont la persistance ajoutait à son dépit et à sa confusion.

Cette scène consterna Ninette. Son angoisse de tout à l'heure la reprenait, Elle s'abîma dans une torpeur involontaire qui la rendait sourde, muette, indifférente à ce qui se passait autour d'elle et d'où brusquement elle fut tirée en entendant prononcer son nom.

On t'appelle, Ninette, lui disait son père d'un ton larmoyant. Songe à tes parents, ma fille, aux sacrifices qu'ils ont faits pour toi.

— C'est bien le moment de les lui rappeler ! répliqua d'un accent de colère Mme Guionnet. Mon Dieu ! que les hommes sont bêtes ! Du courage, ma petite. Il n'y a que ça à lui dire.

Ninette avançait machinalement sans voir l'huissier qui, debout à la porte, s'effaçait pour la laisser passer, ni cette porte se refermer derrière elle, la séparant des siens et la laissant seule en présence de ses juges, sept à huit messieurs très graves dont les regards l'enveloppaient.

Clouée au parquet, elle croyait être dans un tunnel très sombre à l'extrémité

duquel elle aperçut tout à coup, rayonnant dans les ténèbres la figure un peu hautaine mais bienveillante de ce bellâtre de Vernet qui lui souriait.

Dès ce moment elle ne vit plus que lui.

Elle avança en le regardant et quand les accords du piano lui eurent donné le signal, c'est pour lui qu'elle chanta.

Elle avait choisi un morceau de Roméo et Juliette. " Un seul mot, puis adieu ! " Elle le savait à merveille et sûre de sa mémoire, elle se livra tout entière, s'incarnant sur l'heure dans la tendre héroïne de ce splendide drame d'amour et s'élançant d'un bond, grâce à son tempérament d'artiste, des réalités de la vie jusqu'aux brillantes étoiles du ciel shakspearien.

Soudain, elle vit Vernet se renverser dans son fauteuil en regardant victorieusement ses collègues et il sembla lire sur le visage de ceux-ci d'abord la surprise, puis la stupéfaction que cause aux professionnels de l'art la découverte d'un instrument rare et précieux.

Elle se rassurait et sa voix délivrée de toute erreur, donna son plein sans effort. Elle emplît la salle de ces roulades aux accents veloutés et pénétrants et de vibrantes sonorités qui s'éteignirent mélodieusement dans les résonnances du piano, tel un rouge soleil qui s'abîme dans la mer.

C'était fini et, se ressaisissant lentement, essayant de vaincre son émoi, Ninette restait là immobile, tandis que le président du jury recueillait des yeux les opinions des ses collègues, sans dire un mot.

— Mademoiselle, fit-il au bout de quelques secondes, je suis heureux de vous féliciter, vous êtes admise.

On le lui avait tant prédit qu'elle s'y attendait bien un peu. Elle chancela cependant comme si elle avait reçu un coup salua et sortit sans trop savoir où elle était ni ce qu'elle faisait et c'est une pauvre petite créature fiévreuse, toute décontenancée, toute tremblante, que Mme Guionnet et Villeroy reçurent dans leurs bras.

En revenant à elle, ranimée par leurs félicitations et leurs caresses, elle dit :

— Il faut envoyer bien vite une dépê-

che à maman, et une autre à M. Bonafons.

En pensant à son vieux professeur, son cœur s'emplissait de tendre reconnaissance, car c'est grâce à lui qu'elle venait de franchir victorieusement le premier obstacle.

Maintenant la voie était ouverte. Elle y pouvait marcher avec l'espoir du succès final qu'elle entrevoyait à trois ans de là et auquel elle aspirait de toute sa jeune énergie et de toute sa volonté.

Bon courage, petite Ninette.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

SECONDE PARTIE

I

Par un froid après midi de décembre, un peu avant deux heures, Ninette descendait à grands pas la rue du Faubourg Poissonnière. Elle allait au Conservatoire.

Depuis dix-huit mois qu'elle habitait Paris et sauf pendant les vacances, elle y venait tous les jours, tantôt pour les cours de chant, tantôt pour les cours de déclamation lyrique, tantôt enfin pour le cours de piano auquel elle s'était fait admettre afin d'apprendre à s'accompagner en chantant et de faciliter ainsi ses études.

Ce jour-là, c'était à la classe de déclamation lyrique qu'elle se rendait. Elle la préférait aux deux autres parce que ses progrès y étaient plus sensibles.

Son professeur la considérait comme sa meilleure élève. Il avait puissamment contribué au succès de ses examens de fin d'année et continuait à lui témoigner une bienveillance particulière.

Coiffée d'une toque en fausse loutre, serrée dans une mante en drap noir à peine suffisante pour la protéger contre les rigueurs de la saison, elle marchait très vite pour se réchauffer et aussi par suite de l'habitude qu'elle avait prise de ne pas flâner dans les rues où trop souvent à son gré, sa jolie figure et son élé-

gance naturelle faisaient retourner les passants.

— En ce moment, d'ailleurs, elle était préoccupée et quiconque aurait observé son regard tout chargé de mélancolie eût deviné que ses préoccupations n'avaient rien de joyeux.

— Ce n'est pas qu'elle eût cessé d'avoir confiance dans l'avenir.

Plus que jamais elle y avait foi. Mais, dur et difficile était le présent. A la maison, les choses n'allaient pas toutes seules.

Après diverses tentatives infructueuses et malgré l'appui de M. le député Flamarin, le père était encore sans emploi. Prêt à tout faire et allant s'offrir partout, il ne réussit qu'accidentellement à utiliser son courage et ses bras.

Il battait le pavé dès le matin en quête d'une place et le soir rentrait bredouille fatigué, découragé après avoir constaté combien étaient nombreux dans Paris les pauvres diables qui cherchaient comme lui à gagner leur pain et combien en combrées étaient les carrières.

Les dépenses du déménagement et du voyage une fois payées, il n'était plus rien resté des économies de la mère.

Les frais de réparation et d'entretien de la vieille maison d'Annecy, louée à un jardinier, absorbaient la presque totalité du prix de sa location.

— Pour faire vivre cinq personnes, on n'avait donc en tout et pour tout, à l'approche de l'hiver, que la pension de la ville, cent francs par mois qui se grossissait régulièrement de ce que parvenait à gagner l'héroïque Estelle dans les rares instants qu'en dépit des multiples occupations de son ménage, elle pouvait consacrer à la couture.

Grâce à Mlle Flamarin toujours bonne et dévouée, Ninette avait, il est vrai, trouvé deux petites élèves à qui tous les jours, après ses cours, elle avait enseigné le solfège. Mais outre que ses leçons lui étaient peu payées, ce qu'elles lui rapportaient s'en allait en mille dépenses que nécessitait son état, toilette, location d'un piano, achat de partitions.

La situation était donc devenue pénible et elle resterait telle tant que le père n'aurait pas trouvé un emploi.

Jusqu'à
avait fait
étaient très
misère et
Flamarin
temps, all
Mme Guic
dimanche,
se.

Elles ne
ses, des m
étaient, des
des dettes
seurs du q
depuis sor
vait pu se
elle aurait
besoin.

Mais, pu
n'en était
en pensait
nette qui
N'était ce
avaient qu
raient pu
jetés dans
taure qu'e
responsabi
n'est à ell

Quand
ne s'être p
cure et m
Julien Ré
jours avec
timide et c

Mais ta
Elle n'av
plus vieil
fallait deu
de paraître

Telles é
tions. Elle
presque s
ser derrière
rances req

Sous l'i
prit toujo
la rech-rc
pre à met
ses deven
décidait d
M. Flama
Elle vo
riété et le s

Jusqu'à ce jour cependant, on n'en avait fait l'aveu à personne. Les Villeroy étaient trop fiers pour apitoyer sur la misère et pour tendre la main. Ni Mlle Flammarin avec qui Ninette, de temps en temps, allait faire de la musique, ni Mme Guionnet qu'on voyait parfois le dimanche, ne soupçonnaient leur détresse.

Elles ne savaient rien de leurs angoisses, des maigres repas dont ils se contentaient, des privations qu'ils s'imposaient, des dettes contractées chez les fournisseurs du quartier. Elles ignoraient que, depuis son arrivée à Paris, Estelle n'avait pu se faire une robe neuve dont elle aurait eu cependant le plus pressant besoin.

Mais, pour être cachée, cette détresse n'en était pas moins cruelle. Le fardeau en pesait lourdement aux épaules de Ninette qui s'accusait d'en être la cause. N'était-ce pas pour elle que ses parents avaient quitté leur ville natale où ils auraient pu vivre heureux et qu'ils s'étaient jetés dans la gueule de l'insatiable Minotaure qu'est Paris ? A qui imputer la responsabilité de leurs souffrances si ce n'est à elle ?

Quand elle y pensait, elle regrettait de ne s'être pas résignée à une destinée obscure et modeste de n'avoir pas épousé Julien Rédier dont elle se rappelait toujours avec attendrissement la recherche timide et désintéressée.

Mais tardifs et superflus ces regrets. Elle n'avait plus qu'à souhaiter d'être plus vieille de deux ans, puisqu'il lui fallait deux ans encore pour être en état de paraître sur un théâtre.

Telles étaient ce jour-là ses préoccupations. Elle songeait à la maison sans feu, presque sans pain qu'elle venait de laisser derrière elle et dont toutes les espérances reposaient sur elle.

Sous l'aiguillon de son chagrin, son esprit toujours en mouvement se lançait à la recherche de quelque combinaison propre à mettre un terme à cet état de choses devenu intolérable et voulait, elle décidait d'aller, dès le lendemain trouver M. Flammarin.

Elle voulait lui confesser toute la vérité et le supplier de redoubler d'efforts

pour venir en aide à son père en lui procurant un emploi coûte que coûte. Après tout, un homme aussi influent que lui ne pouvait-il pas tout ce qu'il voulait ?

Comme elle venait de prendre cette résolution elle arrivait au Conservatoire. Elle y entra déjà calmée et soulagée tant elle avait confiance dans la démarche qu'elle voulait tenter.

Et puis l'atmosphère de l'école où elle sentait plus qu'ailleurs se développer sa vocation et ses goûts et où elle puisait l'esprit de cueillir un jour les lauriers de la gloire, cette atmosphère contribuait toujours à la délivrer de ses peines et de ses craintes.

Elle se plaisait aux bruits stridents que, dès l'ouverture des classes, on entendait de toutes parts derrière les fenêtres closes de cette roche en travail, — roulaides de voix des deux sexes, accords de pianos et de violons sont des cors de cornets à piston, des hautbois, des flûtes, qui tombaient de chaque étage et remplissaient le quartier d'un vacarme confus et discordant.

Dès le seuil, elle se métamorphosait laissant à la porte les réflexions douloureuses, instruments de sa torture, que souvent la certitude de ses progrès, marche-pied de ses succès futurs, l'empêchait d'y retrouver quand elle sortait.

Arrivés avant elle, quelques-uns de ses camarades de classe attendaient dans la cour la venue du professeur. Ils arpentaient le pavé pour ne pas prendre froid, divisés en groupes qui s'étaient formés naturellement au gré des sympathies réciproques et de l'intimité des relations.

Jeunes hommes et jeunes filles causaient familièrement avec le joyeux entraîneur de leur âge. Les vingt ans de quelques unes de celles-ci s'embellissaient de toilettes élégantes qui attestaient l'opulence du protecteur qu'elles s'étaient déjà donné.

D'autres mises plus simplement, prouvaient par leur tenue qu'elles se contentaient de filer le parfait amour avec quelqu'un de leurs compagnons d'études au bras duquel on les voyait suspendues tandis qu'il en était dont l'attitude révélait qu'elles n'avaient pas encore disposé de leur personne et de leur cœur.

Les yeux de Ninette étaient accoutumés aux spectacles de ces petites intrigues comme ses oreilles aux propos qui les dénonçaient.

Bien qu'elle ne suivit pas cet exemple, ce qu'elle voyait et entendait ne pouvait l'effaroucher. On s'accoutume à tout. Elle se contenta de serrer les mains qui se tendaient vers elle et de répondre à qui lui parlait.

Il fut d'ailleurs visible qu'elle inspirait à tous le respect. Ne l'eût-elle pas mérité par sa bonne grâce et la rectitude de sa conduite que le rang qu'elle occupait dans la classe du professeur Vernet le lui eût assuré.

Sans conteste, elle était la première et nul ne doutait qu'à la fin de ses études le premier prix ne lui fût décerné. Il n'était pas une seule élève au Conservatoire dont la voix et les aptitudes égalassent les siennes. On disait couramment qu'en quittant l'école elle serait engagée à l'Opéra.

Elle n'en tirait pas vanité, cependant, et rien ne le prouvait mieux que sa simplicité qui lui avait gagné tous les cœurs.

Elle était là depuis quelques minutes et les élèves se trouvaient maintenant au complet quand le professeur le papa Vernet, comme on disait arriva.

A son apparition dans la cour il fut en une minute entouré ; des mains cherchaient sa main, des yeux quêtèrent son sourire. Très droit, le chapeau sur l'oreille, cambré dans sa pelisse sous laquelle son torse bombait, il répondait en bon enfant avec un peu de hauteur en s'adressant aux hommes, et des airs de pacha débonnaire envers l'essaim de jolies filles qui se pressaient autour de lui.

— Bonjour, bonjour, mes enfants, répétait-il. Ça va bien, ma petite Villeroy ?
— Vous êtes bien bon, monsieur, répondit Ninette.

Mais, brusquement. Vernet se détournait d'elle. Son regard venait d'être attiré par une grande fille blonde d'une rare beauté, dont la robe jaune sortie de chez la grande faiseuse, balayait de ses volants et de ses dentelles le pavé de la cour et qui laissait voir un corsage agrémenté de noue de satin cramoisi, sous la pèlerine en velours noir bordée de petit gris et

toute miroitante d'arabesques en jais jetée sur ses épaules.

Il contempla cette somptueuse toilette, le chapeau à plumes qui la complétait les brillants qui brillaient aux oreilles puis d'une voix gouailleuse :

— Mes compliments, mademoiselle, fit-il. Mais dites-moi, allez-vous nous humilier longtemps avec ce luxe ? Il est donc bien riche votre amoureux ?

La jolie fille ne se laissa pas déconcerter et riant d'un beau rire qui montra ses dents d'ivoire elle répondit :

— Il est très riche, il est jeune et il m'aime.

— Ah ! il est jeune. Ça se voit. Pour sûr, vous le ferez interdire par ses parents.

— Pas de danger, répliqua-t-elle il est orphelin.

— Toutes les chances alors.

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte au fond de la cour. Ses élèves s'engouffrèrent derrière lui dans un étroit escalier, aux murs blanchis à la chaux.

La salle des cours se trouvait au second étage, pareille à toutes les autres, une pièce haute en voute où les vitres sans rideaux laissaient entrer la lumière, affectant des airs de théâtre avec ses banquettes bourrées en crin et couvertes de damas rouge décoloré, usé jusqu'au fil, son estrade encadrée, dans les armatures des portants destinés à des décors absents.

Les élèves se placèrent, les garçons à gauche, les filles à droite, séparés par un poêle plein jusqu'au bord de charbon embrasé et d'où se dégageait une chaleur lourde

Vernet, en entrant, jeta son chapeau sur une table placée devant l'estrade, mit sa calotte bleue et tandis qu'il ôtait sa pelisse, sous la quelle il portait un veston de velours dont la rosette des officiers de l'instruction publique s'étalait à la boutonnière, on l'entendit murmurer :

Ça pue ferme ici !

Sa réflexion tomba dans le silence qui succédait au tumulte de l'entrée. Maintenant, debout, la canne à la main, passant dans ses rares cheveux grisonnants et frisés en couronne autour de son crâne nu, ses doigts très fins et chargés de ba-

gues ou toumouchet qu'il avait fait sur son nez, tel un pes

Bientôt il avait tou

— Nous, mademoiselle F

voire scène

Toujours qui n'avait

de guerre, quitta lent

l'estrade.

Mais comment, il l'arr

et l'éloigna mira, disait

Quelle r

La demo

ère.

N'est-ce

Alors, f

ramage res

Et il la

Eile y n

les march

ants. Quar

blic,

— Sa fig

eut atta

pour tradi

le main s

d'une voi

Et d'

Un cou

no l'arrêtu

Pas ça !

Tâchez de

et ce que

lui que

Mais tout

vous la re

traits, vos

vèlent ces

mais une

du feu, de

que diabl

Elle ret

gues ou tortillant les extrémités de ses moustaches qu'il laissait pousser depuis qu'il avait quitté le théâtre, il promenait sur ses élèves un regard investigateur, tel un général inspectant ses troupes.

Bientôt s'adressant à la jolie fille dont il avait tout à l'heure raillé la toilette :

— Nous commençons par vous, mademoiselle Foscari, lui dit-il. Allons-y de votre scène du Prophète.

Toujours riieuse, cette jeune personne qui n'avait d'italien que son nom un nom de guerre, laissa tomber sa pèlerine et quitta lentement sa place pour gagner l'estrade.

Mais comme elle passait devant Vernet, il l'arrêta en la prenant par le bras et l'éloignant de lui sans la lâcher, il l'admira, disant :

Quelle robe ! quelle robe !

La demoiselle se cambrait, minaudière.

N'est-ce pas qu'elle me va bien ?

Alors, fit-il, montrez-nous que votre ramage ressemble à votre plumage.

Et il la poussa vers la scène.

Eile y monta, traînant derrière soi sur les marches ses falbalas soyeux et bruyants. Quand elle y fut, elle fit face au public.

— Sa figure, dès que l'accompagnateur eut attaqué le morceau, se transforma pour traduire les anxiétés de l'attente, et le main sur son cœur, elle commença d'une voix sonore mais sèche :

Il va venir

Et d'effroi, je me sens frémir.

Un coup de canne sur le buffet du piano l'arrêta.

Pas ça ! pas ça, du tout, criait Vernet. Tâchez de comprendre ce que vous faites et ce que vous dites. Qui va venir, celui que vous aimez. Vous l'attendez. Mais tout en souhaitant sa présence, vous la redoutez. Il faut donc que vos traits, vos gestes, toute votre attitude révèlent ces sentiments si divers. Joie, oui mais une joie mêlée de terreur. Et puis, du feu, de l'âme. Ne soyez pas de bois, que diable ! Allons, recommencez.

Elle recommença, mais du même ton,

un peu monotone et uniforme, sans plus d'accent, comme si elle n'eût pas compris l'observation qui venait de lui être faite. Vernet leva les épaules et se tournant vers les élèves, il murmura en aparté :

Il n'y a rien à faire. Elle donne tout ce qu'elle peut donner.

Il ne l'interrompt plus. Il s'était assis et de sa canne il battait la mesure sur le piano ne manifestant son impatience qu'en frappant plus fort, ou par moments, précipitant ou ralentissant le mouvement selon que l'exigeait le morceau, tandis que de son côté, l'accompagnateur multipliait à la chanteuse les "plus vite" et les "pas si vite."

Quant à elle, de ce qu'on la laissait aller sans l'arrêter, elle tirait cette conclusion que tout marchait à souhait et le contentement de soi se lisait dans ses yeux.

— Quand elle eut fini, Vernet vida un seau d'eau froide sur cette satisfaction inintelligente et vaniteuse.

Vous n'arriverez que si vous travaillez, mademoiselle, gronda-t-il en se levant. Mais, on ne peut pas en même temps travailler et s'amuser. Entre le travail et la noce il faut choisir.

Elle descendait de l'estrade, indiquant par son geste et sa mimique que son choix était fait et retourna à sa place.

Le professeur soupira :

Trop de luxe, trop de luxe, c'est dommage.

De nouveau, il cherchait des yeux parmi les élèves.

A votre tour, mademoiselle Villeroy, reprit-il d'un ton plus doux et à vous aussi Gelliber.

Voyons ce duo de Roméo et Juliette. Et tâchons que ce soit mieux encore que la dernière fois.

Ce duo c'était le triomphe de Ninette. Elle s'y transfigurait. La légende des amants de Vérone l'avait captivée. Dans sa pauvre robe noire en laine, elle se croyait sous la parure de la fille des Capulets et les planches poussiéreuses du petit théâtre de la classe devenaient à ses yeux le jardin dans lequel descend Roméo, le matin venu, en sortant des bras de sa divine amie qui du haut de son balcon le regardait s'enfuir et lui jette les derniers adieux.

Il y eut un frémissement parmi les auditeurs quand elle commença à lui murmurer ces adieux émouvants et tragique Sa voix dont la douceur avait un charme indicible et quand elle atteignait toute sa puissance, on eût dit un large fleuve roulant sans contrainte entre ses rives ses eaux pures et majestueuses.

Ce frémissement redoubla quand elle reprit après Roméo :

Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'heure
C'est le doux rossignol, confident de l'amour.

Puis sa voix s'unit à celle de l'amant qu'électrisait le contact de ce foyer de passion et ce fut un enchantement que d'entendre leurs voix unies, encore que chacune d'elles suivit une route différente, se fondre dans l'harmonie des accords pour célébrer les délices de l'amour.

Pendant tout le morceau, Vernet était resté immobile, la canne en l'air, prêt à interrompre si quelque observation lui eût paru nécessaire. La fin du morceau le trouva dans la même attitude. Il n'avait pas eu besoin d'interrompre.

C'est très bien, mes enfants, dit-il tandis que Ninette et son compagnon descendaient de l'estrade. Ce sera mieux encore ma petite Villeroy, quand vous vous serez décidée à vous donner toute votre voix dans la phrase finale, et quand vous, Gellibert, vous retiendrez la votre. Étudiez-moi ça chacun de votre côté, je veux qu'à la prochaine classe, ce soit impeccable.

A Ninette et au camarade qui lui avait donné la réplique, succédèrent d'autres élèves ; ils défilèrent à leur tour, sur l'estrade, apprenant de ce maître expert et savant comment on doit se tenir et se mouvoir en scène et ces jeux de physiologie et de gestes à l'aide desquels le comédien exprime les sentiments et les passions des personnages qu'il est chargé de représenter.

La classe suivant l'usage, prit fin à quatre heures. Ninette se hâta de sortir. Les deux fillettes à qui elle donnait des leçons de solfège habitaient dans le quartier de la Madeleine. La course était lon-

gue elle ne voulait pas arriver en retard.

Mais dans la cour du Conservatoire elle fut rejointe par Mlle Foscari qui l'arrêta pour lui dire.

— Qu'avez-vous donc fait au papa Vernet, ma chère ? Il n'a d'éloges que pour vous.

— N'est-il pas très bon pour vous aussi mademoiselle ? demanda Ninette que choquèrent les paroles et le ton. Il me semble qu'il est bon pour tout le monde.

— Pas pour moi. Ils me traitent comme si j'étais une dinde. J'ai bien sûr que si je voulais. Mais voilà je ne veux pas. Après tout je m'en moque. Je n'ai pas besoin de ça pour manger.

Qu'entendait-elle par ce langage ? Ninette ne le comprit pas et n'eut pas le loisir d'en demander la signification. La demoiselle passait impertinente, après avoir lancé son venin. A la porte un élégant coupé l'attendait et elle y monta, accompagnée de plus d'un regard d'envie.

Instinctivement irritée peut-être aussi victime de la contagion des mauvais exemples, Ninette se mit en route triste et accablée. Un subit découragement s'empara d'elle au spectacle de cette fortune acquise à si peu de frais.

A son existence dure et décevante, elle comparait celle de cette vaniteuse personne qui certainement ne la valait pas et dans son esprit se formulait cette pensée.

— Et moi comme elle si je voulais !....

A quoi lui servait de rester sage, de reculer devant la déchéance irréparable ? Qui lui savait gré de sa conduite ? Elle n'aurait cependant qu'un geste à faire, qu'un mot à dire pour trouver l'homme généreux qui la dédommagerait de ses privations, la dispenserait de tant de laborieux efforts et lui permettrait de répondre un peu de bien être dans la maison de ses parents.

C'était la première fois qu'une tentation de ce genre s'éveillait en elle la poursuivait, l'obsédait, la trouvait complaisante presque sans défense et la première fois aussi qu'elle remarquait sans en être indignée ou sans en rire que des hommes

à chaque pas sa jeune et intelligente d'intelligence peu dédaignée

Machinal confections Dans une virent les nouvelles, idelles et

En les cot la vision d' à souhait to plus obligés désirs serait taisie.

Puisant d' té des étala de ces mille bien fait p accroître le autour d'ell

Mais voill mâle, un pe — Si vous teaux voule l'offrir.

Elle sure d'un signill me entrepre propos.

Il était d' mise et d'al un homme accoutumé

Elle avait sentait.

Tout de s personne s'i tout un ave clairement native elle r

La sensat qui s'empar les pensées fait abandon éprouvait, éloquence s

L'audacie gret, des exte si lourde mi les gens

à chaque pas la dévisageaient, arrêtés par sa jeune et mélancolique figure rayonnante d'intelligence sous son expression un peu dédaigneuse.

Machinalement, devant un étalage de confectons elle ralentit sa marche. Dans une vitrine derrière les hautes glaces parmi les mille colifichets dont se parent les femmes des manteaux étaient exposés— délicieux spécimens des modes nouvelles, ingénieux assemblage de riches dentelles et d'étoffes aux vives couleurs.

En les contemplant elle eut subitement la vision d'une existence où elle recevrait à souhait toutes choses, où elle ne serait plus obligée de se priver de tout et où ses desirs seraient exaucés au gré de sa fantaisie.

Puisant des forces dans la somptuosité des étalages, dans l'élégance luxueuse de ces mille riens véritables merveilles si bien faits pour embellir la beauté et en accroître le charme la tentation montait autour d'elle.

Mais voilà qu'à son oreille une voix mâle, un peu trébuchante, murmurait.

—Si vous avez envie d'un de ces manteaux voulez-vous me permettre de vous l'offrir.

Elle sursauta comme sous la pointe d'un aiguillon et tourna la tête vers l'homme entreprenant qui venait de lui tenir ce propos.

Il était d'âge mûr mais distingué de mise et d'allures avec des yeux très doux un homme du monde assurément, riche accoutumé à la vie élégante et facile.

Elle avait appelé le tentateur, il se présentait.

Tout de suite il lui fit horreur. En sa personne s'incarrait aux yeux de Ninette tout un avenir de désordre et d'abjection, clairement entrevu et auquel en sa fierté native elle ne se résignerait jamais.

La sensation de répulsion et de dégoût qui s'emparait d'elle fut si violente que les pensées malades auxquelles elle s'était abandonnée se dissipèrent. Ce qu'elle éprouvait, son regard l'exprima avec une éloquence significative.

L'audacieux balbutia des mots de regret, des excuses, s'éloigna confus de s'être si lourdement mépris et disparut parmi les gens qui se pressaient aux abords

du magasin.

Pour elle, ce misérable incident l'avait rendue à elle-même ; elle s'était ressaisie et poursuivit sa route, triste encore, mais réconfortée, convaincue que, quoi qu'il arrivât, elle ne se résignerait pas à déchoir.

II

En arrivant à Paris après son élection, M. Flamarin avait commencé par s'installer avec sa femme et sa fille dans un appartement meublé, non loin du Palais-Bourbon.

Il considérait alors son séjour dans la capitale comme tout à fait provisoire. Le mandat législatif, qu'il n'avait accepté que sur l'instance prière de ses consitués, lui pesait. Il semblait qu'il eût hâte de s'en délivrer pour rentrer dans son pays et y recommencer son ancienne existence.

Mais, peu à peu, il avait pris goût à la vie politique, et conçu des ambitions nouvelles. Sous l'influence incessante de Camille à qui Paris plaisait, il s'était abandonné au courant des événements qui l'emportaient dans une carrière où ses qualités d'orateur, ses facultés d'assimilation, la sûreté de son jugement devaient hâter sa marche en avant et lui assurer des succès.

Finalement, il avait décidé de ne la point désertier, d'en tirer tout ce qu'elle pouvait lui donner et de substituer à son installation provisoire une installation définitive.

Les circonstances favorisèrent cette transformation. Mme Flamarin venait de faire un assez important héritage. Sans se mettre à la gêne et sans dégarnir l'appartement d'Annecy où il était nécessaire de revenir tous les ans, on put en meubler un autre à Paris, au troisième étage d'une des plus belles maisons de la rue Bellechasse. Désireux de plaire à sa fille, Flamarin voulait recevoir.

C'est là où nous le retrouvons dès le matin, le lendemain du jour où nous avons vu Ninette Villeroy assister à sa leçon de déclamation lyrique dans la classe du professeur Vernet.

Toujours fidèle à ses vieilles habitudes il s'était levé de bonne heure. Lorsque

les premiers rayons d'un pâle soleil d'hiver, pénétrant dans son cabinet, firent pâlir la clarté des deux lampes posées sur son bureau il y avait déjà longtemps qu'il travaillait.

Autour de lui, tout était calme et silencieux. Les croisées de ce cabinet s'ouvraient sur les jardins entourés d'hôtels où les bruits de la rue n'arrivaient qu'étouffés et amortis. Camille et sa mère avaient passé une partie de la nuit au bal de l'Elysée. Rentrées tard, elles dormaient encore.

Quant à Flamarin, s'il avait dû renoncer à les accompagner à ce bal, c'est que depuis une semaine, à la suite d'un vote de la Chambre, la France se trouvait sans ministère et qu'il s'était très activement entremis pour hâter la fin de cette crise.

Tandis que sa fille dansait chez le président de la République, il assistait à une conférence chez son collègue Louis Rigal, député du Rhône, chargé de former un nouveau ministère, et qui l'avait fait appeler pour lui offrir un portefeuille.

On avait discuté durant toute la soirée sans parvenir à se mettre d'accord. Flamarin ne voulait d'autre portefeuille que celui des affaires étrangères et Rigal s'obstinait à lui imposer celui de l'instruction publique. On s'était séparé à minuit sans avoir pris de décision, en se promettant de se revoir le lendemain, dès le commencement de la journée.

C'est en attendant d'aller à ce rendez-vous fixé à neuf heures, que Flamarin mettait à profit les quelques instants qui lui restaient en parcourant les journaux, en ouvrant son courrier et en écrivant des lettres, soucieux de mettre à jour ses affaires électorales pour le cas où il deviendrait ministre.

Très ému, monsieur le député, très anxieux, et combien différent de ce qu'il était lorsque, trois ans avant, il avait été élu !

En ce temps, il ne voulait ni du pouvoir, ni de ses pompes, ni de ses œuvres. Il entendait demeurer dans son obscurité et ne pas faire parler de lui pour être plus libre de rentrer dans la retraite à l'expiration de son mandat.

Son état d'âme était depuis bien changé

La vie de Paris l'avait séduit et enveloppé.

Comme tant d'autres, il subissait l'attrait du pouvoir et lorsque la lecture des journaux lui eut démontré que son entrée au ministère était souhaitée par l'opinion, il dut s'avouer qu'il serait cruellement déçu si le poste pour lequel, avec une unanimité flatteuse, elle le désignait, lui échappait.

L'heure approchait où son sort devait se décider. Il se prépara pour sortir. Il aurait bien voulu ne pas s'éloigner sans avoir embrassé sa femme et sa fille. Mais quand il sut par la femme de chambre qu'elles n'étaient rentrées qu'au jour, et qu'elles n'avaient pas encore appelé, il renonça à les voir, tenant par dessus tout à ne pas troubler leur repos.

— Vous direz à madame et à mademoiselle que je n'ai pas voulu les réveiller, ordonna-t-il. Si je n'étais pas là à midi, qu'elles déjeunent sans moi. Dès que j'aurai des nouvelles à propos de ce qui nous préoccupe, je les leur apporterai ou je les leur ferai tenir.

La femme de chambre feignit de ne pas comprendre ce langage mystérieux. Mais en réalité, elle comprenait très bien.

En servant à table, elle avait surpris des lambeaux de conversation significatifs. D'ailleurs, à l'office, on lisait les journaux et depuis plusieurs jours, on discutait les chances qu'avait monsieur de devenir ministre.

Dix minutes après que Flamarin fut parti, Camille sortit de sa chambre. Elle venait de se réveiller et de sauter de son lit, passant en hâte un peignoir afin de rejoindre son père. Elle brûlait du désir de savoir ce qui s'était passé la veille à la conférence tenue chez le député Rigal.

Camille était elle aussi, très émue, très anxieuse. Aux égards dont elle s'était vue l'objet à l'Elysée, aux témoignages de déférence prodigués à sa mère par les membres du corps diplomatique, à l'empressement que mettaient à l'inviter elle-même à danser de jeunes attachés d'ambassade, elle avait deviné qu'aux yeux de ces personnages, elle était déjà fille de ministre. Mais ne s'étaient-elles pas trompées et leurs prévisions allaient-elles se réaliser ?

— Mon père
la femme de
— Monsieur
celle-ci. Ma
mission po
selle.

Elle répé
été tenus. I
mille de se
seulement
ni dans un

Un peu
d'une atten
cabinet de
et en attend
en prenant
servir, elle
l'heure et l
té.

Depuis la
de secrétai
tendeur de c
ne dont le
voie faisait
frais et touj
places de c

— Elle c
pétitions p
précédentes
encore répc
elle-même

— Autant
ment.

Parmi ce
de l'avant
à l'improvi
le était sig
sollicitait

En marge
Accordé ce
main same

— Samedi
sa Camille
ra pas rent
senters.

Dans ce
vrai. Je vai
de la receu

Encore u
place pour
fois debout,

Soit que
au bal pesé

— Mon père est-il là ? demanda-t-elle à la femme de chambre.

— Monsieur vient de sortir répondit celle-ci. Mais il m'a chargée d'une commission pour madame et pour mademoiselle.

Elle répéta les propos qui lui avaient été tenus. Ils n'étaient pas pour tirer Camille de ses inquiétudes et lui prouvèrent seulement que rien n'était encore décidé ni dans un sens ni dans un autre.

Un peu éternée par la perspective d'une attente elle entra pensive dans le cabinet de Flamarin, s'assit à son bureau et en attendant le réveil de sa mère tout en prenant son thé qu'on venait de lui servir, elle lut les lettres arrivées tout à l'heure et laissées ouvertes par le député.

Depuis longtemps déjà elle lui servait de secrétaire. Elle était accoutumée à la teneur de cette correspondance quotidienne dont le département de la Haute Savoie faisait presque à lui seul tous les frais et toujours les mêmes demandes de places, de croix, de bureaux de tabac.

— Elle classait méthodiquement ces pétitions parmi d'autres arrivées les jours précédents auxquelles elle n'avaient pas encore répondu et murmura se parlant à elle-même :

— Autant tenir un bureau de placement.

Parmi ces lettres il en était une datée de l'avant-veille qui tomba sous sa main à l'improviste et attira son attention. Elle était signée comtesse de Marcillac et sollicitait de M. le député une audience. En marge de cette lettre il avait écrit : " Accordé cette audience pour après-de-main samedi, dix heures. "

— Samedi ! mais c'est aujourd'hui pensa Camille et probablement papa ne sera pas rentré quand cette dame se présentera.

Dans ce cas, c'est moi qui la recevrai. Je vais m'habiller afin d'être en état de la recevoir.

Encore un peu dolente elle quitta la place pour rentrer chez elle. Mais une fois debout, elle ne se hâta pas

Soit que la fatigue de cette nuit passée au bal pesât trop lourdement sur son cer-

veau, soit que l'incertitude de ce qui allait survenir la disposât à la nonchalance, elle se sentait incapable du moindre effort.

Elle s'arrêta même en chemin avant d'être sortie du cabinet, près d'une croisée aux vitres de laquelle un pâle soleil d'hiver buvait la buée glacée de la nuit, qui en voilait la transparence.

A travers ces vitres ternies, son regard embrassait trois ou quatre jardins dépendant d'hôtels aristocratiques dont on apercevait les perrons et les façades entre les branches effeuillées des arbres auxquelles scintillaient des perles de givre.

Ils étaient charmants ces jardins endormis dans leur sommeil hivernal. Des murs peu élevés couverts d'un rideau de lierre les séparaient les uns des autres. Des feuilles jaunies et humides jonchaient le sable de leurs allées.

A l'extrémité de l'une d'elles que l'absence des feuillages laissait voir dans toute son étendue, sur un piédestal tout blanc, au centre d'un bassin dont le froid avait enseveli le fond sous une couche de glace, se dressait un Amour en marbre, un doigt sur la bouche, son carquois à ses pieds.

Ce spectacle était familier à Camille. Elle l'admirait tous les jours et ne s'en lassait pas. Il évoquait en sa pensée des rêveries reposantes et des temps moins prochains que le sien.

De dernière cet Amour, quand elle le contemplait, elle s'attendait toujours à voir surgir une jeune femme en cheveux poudrés, en paniers et en vertugadin venant rejoindre à quelque rendez vous secret un brillant seigneur Louis XV.

Ses yeux errèrent un instant sur cette solitude qui lui rappelait les poétiques élégances d'autrefois. Puis, d'un mouvement brusque, elle ouvrit toute grande la croisée comme si elle eût espéré que cette atmosphère glacée, où son imagination trouvait tant de lointains souvenirs, dissiperait sa lassitude.

Mais au même moment, en face d'elle, au premier étage d'un des hôtels, à une fenêtre qui s'était ouverte en même temps que la sienne, apparut un jeune homme dont le regard rieur vint audaci-

eusement, à travers la distance, sa fixer sur le sien.

Ce n'est pas la première fois qu'il la recherchait ainsi, ce regard. Elle ignorait le nom de ce jeune homme. Mais à plusieurs reprises, depuis le commencement de l'hiver et dans des circonstances analogues, elle l'avait vu de loin dans la même attitude, et chaque fois, elle avait dédaigné de paraître le remarquer.

Il en fut de même ce jour-là. Mais soudain un flot de sang brûla ses joues. Cet impertinent voisin, comme s'il jouait un vatout, venait de lui envoyer du bout des doigts, un baiser.

Irritée, et pour marquer son mécontentement, elle ferma la croisée avec bruit, se demandant si désormais elle ne pourrait plus l'offrir sans rencontrer ce visage aimable enfantin, railleur, qui ne pouvait être que celui d'un jeune étourdi, mal élevé, qui sûrement la prenait pour une autre.

— La vision disparut, sa colère tomba. Elle se raila même d'avoir pu s'offenser de ce geste d'un inconnu, qui se trompait d'adresse, et tout en le trouvant biquosé, elle n'y pensa plus.

D'ailleurs, sa mère venait d'entrer, un peu honteuse d'avoir dormi si tard et pressée elle-même de savoir où en était la crise ministérielle.

Camille lui fit connaître la sortie matinale de Flamarin lui donna lecture des informations que publiaient les journaux et toutes deux devinrent assez longtemps sur les événements qui se préparaient.

En apprenant, quelques jours plus tôt, qu'il était question d'attribuer un portefeuille à son mari. Mme Flamarin avait commencé à vivre dans les trances.

— Venue dans la capitale comme un chien qu'on fouette, elle avait mis deux ans à se résigner à sa vie nouvelle. Mais, si elle s'y était résignée c'est qu'elle croyait avoir épuisé les sacrifices et qu'après celui de se fixer à Paris, loin de sa ville natale, dans un milieu si contraire à ses habitudes et à ses goûts, on ne lui en demanderait pas d'autre.

— Et voilà que maintenant on voulait faire de son mari un ministre ! Depuis qu'elle le savait, elle ne cessait de gémir, terrifiée à l'avance par les grands qui

la menaçaient et par les lourdes et multiples obligations d'un poste auquel elle ne s'était pas préparée.

Mais ce fut bien pire après que Camille lui eut lu les journaux et quand elle sut que c'était du portefeuille des affaires étrangères qu'il était question pour Flamarin.

— Pendant un quart d'heure elle se lamenta :

— Ministre des affaires étrangères, lui ! Qu'allons nous devenir ?

Ne vous désolez donc pas, maman suppliait sa fille. Papa s'en tirera très-bien.

Possible qu'il s'en tire. Mais moi ? Moi dans ce palais du quai d'Orsay, obligée de recevoir les ambassadeurs, les ambassadrices ! Je me sens déjà si dépaycée dans le monde officiel Je serai gênée, gauche ; je ne trouverai pas un mot à dire et on se moquera de nous. Et puis des réceptious, des diners... Non je ne m'en tirerai jamais !

— Je serai-là, maman pour vous aider.

Oh ! toi, parbleu, tu ne doutes de rien. On t'offrirait une couronne que tu l'accepterais !

Ça dépendrait du roi avec qui j'aurais à partager le trône, fit Camille en riant.

— Mais s'il me plaisait, pourquoi pas ? Etre reine, ça n'est pas bien difficile, surtout avec le protocole.

Tel fut le ton de l'entretien qui se prolongea, Mme Flamarin continuant à se plaindre de la destinée qui s'obstinait à la pousser dans une voie semée d'écueils Camille s'efforçant de la rassurer en lui citant d'autres femmes non moins simples qu'elle et qui avaient fait belle figure au ministère.

Elles n'en avaient pas fini, la mère de gémir, la fille de la reconforter, quand sonnèrent dix heures. Au même instant la femme de chambre revint portant deux cartes.

Une visite pour monsieur, dit elle.

Ah ! mon Dieu, je l'avais oubliée, s'écria Camille.

Elle prit les cartes et lut sur l'une : Comtesse de Marcellac, sur l'autre : Le vicomte de Marcellac.

Qu'est ce
rin.

— Des per
rendez-vous
Puisqu'il
de revenir.

Je l'ai fai
bre, mais ce
Monsieur n'
dez-vous co
il va rentrer
ne l'eût pas

Elle a rai
qui se passe
moins néces
et que j'exo
personnes
vais les rej
une robe.

— Elle s'e
chambre, a
le temps d'
introduisait

Elle étou
ba des nues

— A côté
majestueuse
cinquantain
cheveux gri
très élégant
tenait un je
te, dans le
celui qui, u
montré à u
osant la sal
trouvé sou

Une fois
lon où on
comtesse de
la cheminée
avait allum
mençait à l

Le vicom
çon de ving
dédaigneuse
ta debout. L
canne dans
bâillant, in
indifférence
mille bibel
sur des tab
dans une v

Qu'est ce donc ? demanda Mme Flammarin.

— Des personnes à qui papa a donné rendez-vous pour ce matin.

Puisqu'il est absent, il faut les prier de revenir.

Je l'ai fait, reprit la femme de chambre, mais cette dame m'a répliqué que Monsieur n'ayant pas contremandé le rendez-vous convenu, c'est que, sans doute il va rentrer et qu'il serait surpris qu'elle ne l'eût pas attendu.

Elle a raison, puisqu'elle ne sait pas ce qui se passe, déclara Camille. Il est au moins nécessaire que je le lui explique et que j'excuse papa. Faites entrer ces personnes au salon, ordonna-t-elle. Je vais les rejoindre; le temps de passer une robe.

— Elle s'enfuyait. Mais, du seuil de sa chambre, au moment d'y entrer, elle eut le temps d'apercevoir les visiteurs qu'on introduisait dans le salon.

Elle étouffa un cri de surprise et tomba des nues, stupéfaite.

— A côté de la comtesse de Marcillac, majestueuse personne en route pour la cinquantaine, mais belle encore sous ses cheveux gris et dans sa toilette sombre, très élégante et du goût le plus raffiné, se tenait un jeune homme, son fils sans doute, dans laquelle Camille reconnaissait celui qui, une demi-heure plutôt, s'était montré à une fenêtre en face de la sienne, osant la saluer d'un geste qu'elle avait trouvé souverainement inconvenant.

III

Une fois seul avec son fils dans le salon où on venait de les introduire la comtesse de Marcillac s'assit les pieds à la cheminée, où le feu, qu'avant de sortir avait allumé la femme de chambre, commençait à flamber.

Le vicomte de Marcillac, un beau garçon de vingt-cinq ans, la figure un peu dédaigneuse et la mine aristocratique resta debout. Son chapeau dans une main, sa canne dans l'autre il tournillait, sifflotant, bâillant, inspectant d'un air de hautaine indifférence les meubles, les livres et les mille bibelots rangés comme au hasard sur des tables, les plus précieux enfermés dans une vitrine.

— C'est gentil ici, dit-il enfin d'un ton de condescendance.

— Oui, répondit sa mère. On voit que Mme Flammarin et sa fille sont des personnes de goût.

— Il y a donc une demoiselle Flammarin ?

— Sans doute. Ne le sais-tu pas ?

— Comment le saurais-je ? Ces gens-là ne sont pas de notre monde. Mais vous-même ma mère comment le savez-vous ?

— Crois-tu donc qu'avant de tenter une démarche auprès d'un homme que je ne connaissais que parce qu'il est député et rapporteur du budget des affaires étrangères je n'ai pas pris mes informations.

M. Flammarin est marié. Il a une fille de vingt ans. On la dit charmante.

— Par qui êtes-vous si bien informée ?

— Par notre ami, le général Caumesnil.

— Le ministre de la guerre ?

— Lui-même. Sa fille Madeleine est étroitement liée avec Mlle Flammarin et nous sommes annoncés au père de celle-ci.

— C'est égal, chère mère, reprit en riant le vicomte de Marcillac vous ne doutez de rien. Tenter de voir aujourd'hui M. Flammarin est une pure folie. Si comme le racontent les journaux, il est au moment de devenir ministre il doit avoir autre chose à faire qu'à donner audience à des solliciteurs. Peut-être eût-il été sage d'ajourner notre visite.

— La comtesse de Marcillac et son fils ne sont pas des visiteurs ordinaires, Adalbert, répliqua-t-elle avec vivacité et M. Flammarin est un homme trop bien élevé, pour oublier qu'il m'a fixé un rendez-vous. D'ailleurs s'il doit être ministre, l'occasion est opportune pour recourir à lui. Comme ministre il pourra encore plus pour toi que comme rapporteur du budget des affaires étrangères.

La figure d'Adalbert s'allongea. S'asseyant en face de sa mère, il demanda.

— Vous tenez donc bien à faire de moi un diplomate ?

— Ton père, ne l'a-t-il pas été ?

— Soit M. Thiers, sous le Maréchal.

— Il est mort trop tôt pour que nous puissions savoir ce qu'il eût fait sous

leurs successeurs. Mais j'ai toujours pensé qu'il ne leur eût pas refusé ses services.

— Il n'était pas républicain pourtant, mon pauvre père, objecta Adalbert.

— Sans doute, sans doute. Mais s'il n'y eût pas été, croyez-vous qu'il aurait choisi pour y entrer le moment où nous sommes ?

— C'est toujours le moment de bien faire.

La comtesse prononça ces mots d'un accent qui révélait l'énergie de sa conviction et de sa volonté. Adalbert s'était levé, et se promenait mécontent et boudeur, à travers le salon.

— Je ne vais pas être à la noce, moi, quand vous m'aurez jeté dans la diplomatie, murmura-t-il. Avez-vous seulement songé à ce que diront les salons ?

La comtesse se redressait.

— Les salons ! s'écria-t-elle. Je m'en moque. Je n'accepte pas leurs idées à courte vue, leurs opinions surannées. J'ai la prétention de leur imposer les miennes qui sont celles de mon temps. Nous avons tous le devoir de nous efforcer d'être utiles à notre pays ; et plus on est haut placé dans la hiérarchie sociale, plus on doit le bon exemple. Si nos amis le voulaient, nous aurions notre part dans le gouvernement. Pour moi, je suis bien résolue à les pousser dans cette voie.

En y poussant mon fils, je prouve à tout le monde que je veux mettre en pratique mes théories. Et du même coup, malheureux enfant, je te tire du boubier dans lequel tu croupis.

— Oh ! ma mère, vous êtes dure, lui reprocha son fils.

Mais elle ne désarmait pas.

— Boubier est le mot juste, poursuivit-elle. Où vis-tu ? Comment vis-tu ? Avec qui vis-tu ? Quelles sont tes occupations ? Tes nuits au jeu ou chez des filles ; tes journées à dormir ou à flâner au Bois. Dans mon salon à Paris, comme à la campagne, tu meurs d'ennui. Rien de sérieux ne t'intéresse. A trois reprises, j'ai payé tes dettes et finalement j'ai dû te pourvoir d'un conseil judiciaire pour te protéger contre toi-même et contre la vilaine femme qui t'exploitait.

— Vous n'êtes pas juste, observa le jeune vicomte qui baissait la tête sous ces remontrances, j'ai lâché Louise Barrai.

— Pardon, c'est elle qui t'a mis à la porte lorsqu'elle a su que j'avais coupé court au gaspillage de ta fortune, car tu la gaspillais pour elle, ce qui, soit dit en passant, aurait dû t'ouvrir les yeux et te prouver que ces demoiselles n'en veulent qu'à ton argent.

— Avec ça que je l'ignore, avoua Adalbert. Nous ne sommes plus au temps où l'on était aimé pour soi-même.

— On n'est aimé pour soi-même que lorsqu'on est digne de l'être, et il n'y a de véritable amour que dans le mariage.

Cette affirmation eut pour effet de mettre aux lèvres du jeune vicomte un sourire de raillerie. Mais, comme s'il le regrettait, il s'approcha de sa mère et, se penchant, il l'embrassa, lui glissant :

— Comme vous êtes vieux jeu, ma chérie.

— C'est possible, dit-elle d'une voix qu'elle affectait de rendre sévère, bien qu'en réalité elle fut sensible à la caresse de son fils. Mais ce travers que tu railles ne m'empêchera pas d'avoir de la fermeté. Je te déclare donc que si tu veux désormais compter sur ma tendresse, tu devras la mériter par tes efforts pour me plaire.

— Que faut-il faire pour cela ?

Travailler, donner un but à ta vie, avoir un intérêt plus élevé que celui de tes plaisirs, et par ce changement d'existence, te préparer au mariage. A ce prix mais à ce prix seul, tu me trouveras.

— Oh ! vous n'avez pas besoin de poser des conditions. Vous savez bien que je finis toujours par vous obéir. Vous voulez que j'entre dans la carrière diplomatique. J'y entrerai si toutefois on y veut de moi, car il n'est que trop vrai que je ne suis pas bon à grand'chose et que si, par exemple, il faut passer des examens,

Il faut en passer certainement. Mais si tu manques d'application tu ne manques pas d'intelligence et tu n'auras qu'à vouloir pour pouvoir. Par conséquent c'est bien entendu. Je vais, en te présentant à M. Flamarin, lui demander de te faire attacher au ministère des affaires étran-

gères. S'il e

département
Tu feras l
prépareras à
je solliciterai
ger.

— Vous n'

lez l'exiler !
— C'est un
la comtesse.

rier, tu abré

Le vicom

re. Longten

daines, fern

ne pouvait

tout à coup

ne sévérité

lieu par un

nomination

Et voilà

qu'il embr

ment elle d

comprenait

Tout en

prochait de

veur tombe

la monoton

bres depou

de feuilles

connut. La

— Mais, c

hôtel qu'on

res, les écu

partement.

Mme de

dant à son

— C'est v

déjà vu Ml

cette jeune

té m'avait

aussi.

— Oui, j

Un gran

la pensée q

qu'à plusie

jours, il av

matin mêm

— Si elle

penser de r

Au mêm

derrière lui

trait.

Quoique

térieure, il

gères. S'il est ministre et s'il prend ce département, la chose sera facile.

Tu feras là ton apprentissage, tu te prépareras à tes examens, et plus tard, je solliciterai pour toi un poste à l'étranger.

—Vous n'avez qu'un fils et vous voulez l'exiler ! s'écria Adalbert.

—C'est une épreuve nécessaire, reprit la comtesse. Mais en consentant à te marier, tu abrègeras toi même ton exil.

Le vicomte ne reconnaissait pas sa mère. Longtemps indulgente pour ses frêdaines, fermant les yeux sur ce qu'elle ne pouvait empêcher, elle était devenue, tout à coup, bien différente, déployant une sévérité qui s'était traduite en dernier lieu par une action en justice et par la nomination d'un conseil judiciaire.

Et voilà que maintenant elle exigeait qu'il embrassât une profession. Décidément elle devenait terrible et Adalbert comprenait qu'il n'avait plus qu'à céder.

Tout en pensant à ces choses, il s'approchait de la fenêtre d'où son regard rêveur tomba sur les jardins endormis dans la monotonie mélancolique de leurs arbres depouillés de leurs allées jonchées de feuilles jaunies. Tout de suite, il se reconnut. La surprise lui arracha un cri.

—Mais, dites donc, mère, c'est notre hôtel qu'on découvre d'ici. Voilà les serres, les écuries, les croisées de mon appartement.

Mme de Marciillac le rejoignait et regardant à son tour :

—C'est vrai, dit-elle. Mais alors, j'ai déjà vu Mlle Flamarin ; c'est sans doute cette jeune personne blonde dont la beauté m'avait frappée. Tu as dû la voir, toi aussi.

—Oui, je crois bien, balbutia-t-il.

Un grand trouble s'emparait de lui à la pensée que c'était à la fille du député qu'à plusieurs reprises, en ces derniers jours, il avait fait des signes et que le matin même, il avait envoyé un baiser.

—Si elle me reconnaît, que va-t-elle penser de moi ? se demanda-t-il.

Au même instant, une porte s'ouvrit derrière lui. Il se retourna, Camille entra.

Quoique tout contrit de sa conduite antérieure, il conserva assez de sang froid

pour remarquer sa grâce charmante, ses cheveux d'or, sa fine figure, son regard intelligent, sa taille souple, et pour constater qu'en l'admirant à distance, il n'avait pas fait mauvais usage de ses yeux.

Habitué à la fréquentation des jolies femmes, il ne lui fallut qu'une minute pour se convaincre que celle-ci eût été digne de figurer parmi les plus séduisantes. La question maintenant consistait à savoir si elle reconnaîtrait en lui son impertinent voisin.

A la manière dont elle le regarda, un peu moqueuse, il résolut affirmativement cette question et ne songea plus qu'à se tirer avec esprit de la situation délicate en laquelle il s'était mis.

Mlle Flamarin saluait la comtesse, s'excusait de l'avoir fait attendre et en même temps, excusait son père.

—Je sais qu'il vous avait donné rendez-vous, madame. Mais une affaire importante l'a obligé de sortir ce matin et je crains bien qu'il ne rentre pas de sitôt.

—Ne vous excusez pas, ma demoiselle j'aurais dû prévoir qu'au moment d'être ministre, monsieur votre père ne s'appartiendrait pas.

—Il ne l'est pas encore, dit Camille.

—Mais il va l'être. Les journaux l'annoncent et tout le monde le croit. On parle même pour lui du portefeuille des affaires étrangères, ce qui, je vous l'avoue, rend encore plus intéressante pour moi la démarche qu'il a bien voulu autoriser.

—Mon père eût été très heureux de vous recevoir, madame, et il regrettera.....

Elle s'interrompit. Elle avait entendu dans l'antichambre une porte s'ouvrir et se refermer. Elle courut à celle du salon qui, au même instant, fut poussée avec force par un nouvel arrivant. C'était Flamarin.

Il se précipita dans la pièce en coup de vent, jetant son pardessus et son chapeau à la femme de chambre qui le suivait et, comme la comtesse et son fils s'étaient discrètement mis à l'écart, il n'aperçut d'abord que Camille.

—Ah ! mon enfant ! Quel événement ! s'écria-t-il. Ça y est. Je suis ministre des affaires étrangères. Où est ta mère ?

Camille aurait voulu arrêter ce flot de paroles, désigner à son père les deux vi-

siteurs. Mais elle ne put placer un mot. Agité à l'excès, Flammarin parlait avec volubilité :

— Ministre des affaires étrangères ! Comme les choses arrivent ! Rigal est président du conseil et prend l'intérieur. Nous avons décidé le général Caumesnil à rester à la guerre. L'amiral Ronsard prend la marine, Villedieu la justice, Gallard les finances. C'est un beau ministère. Tu peux croire cependant que j'ai résisté tant que j'ai pu. Mais tout le monde m'a supplié tant et tant que j'ai fini par accepter.

Il haletait, fiévreux, plein de son sujet, l'œil en feu. Mais la voix lui manqua.

— Nous ne sommes pas seuls, mon père, put alors lui dire Camille. Mme la comtesse de Marcillac à qui vous aviez donné rendez-vous, son fils..

Un peu confus d'avoir vidé son sac devant des témoins, Flammarin saluait avec embarras, s'efforçant d'être courtois envers ces importuns, qu'en son for intérieur il envoyait à tous les diables.

Mais, bien vite l'exquise distinction de la comtesse eut raison de son humeur. Il eut assez de présence d'esprit pour comprendre qu'au poste de premier plan où il venait d'être placé, il ne serait pas inutile pour lui de s'assurer le patronage et la reconnaissance d'une grande dame qui recevait tout le corps diplomatique et y comptait beaucoup d'amis.

Alors, redoublant d'amabilité, il dit :

— Je me félicite d'être rentré à temps pour ne pas manquer votre visite, madame la comtesse et quoique très pressé je suis à vos ordres. A quoi puis-je vous être bon ?

Mais au lieu de s'asseoir et de répondre elle faisait mine de se retirer s'excusant de se trouver là très inopportunément.

— Je ne veux pas vous occuper de moi aujourd'hui, monsieur le ministre. Je vous demande seulement la permission d'aller vous demander audience au quai d'Orsay, quand vous y serez installé.

— Pourquoi au quai d'Orsay et pas ici, fit-il gaiement. Au quai d'Orsay, la veuve d'un ancien ambassadeur qui y a laissé de si brillants souvenirs sera toujours reçue avec empressement. Mais il peut

arriver que le ministre y soit moins libre plus occupé. Puisque vous le tenez madame, profitez-en, il sera heureux de vous servir, s'il le peut.

Il était sincère. Le charme de la comtesse opérait sur lui. Et puis, n'était-ce pas débiter heureusement dans ses fonctions nouvelles que de donner de soi de son obligeance, de son esprit d'équité une idée favorable à quelqu'un qui pourrait en témoigner.

Discrètement, Camille gagnait la porte, pressentant qu'elle était de trop et désireuse de s'esquiver sans bruit. Mais Adalbert qui du coin de l'œil veillait sur elle la rejoignait au moment où elle allait sortir.

— Un mot, mademoiselle, supplia-t-il à demi-voix après s'être assuré que ni sa mère ni M. Flammarin engagés déjà dans leur entretien, ne pouvaient l'entendre. Je ne veux pas que vous gardiez de moi une opinion déplaisante. Je me suis conduit vis-à-vis de vous comme un homme mal élevé.

Ma seule excuse c'est que je ne vous connaissais pas et n'avais point l'intention de vous offenser. Je vous dois cependant l'expression de mes regrets pour la plaisanterie de mauvais goût que je me suis permise sans savoir qui vous étiez, et qui vous eût été évitée si vous étiez vieille et laide. Je vous prie instamment de les agréer. Si les circonstances me rapprochent de vous je m'efforcerai de vous faire oublier l'impression défavorable que vous garderez nécessairement de moi, si vous persistez à me juger d'après cet acte d'étourderie.

Il débita ce petit discours d'un ton fort digne, sans servilité ni fausse honte mais d'un accent de repentir qui prévinait Camille en sa faveur. Elle avait très bien compris à quoi il faisait allusion. Elle n'en feignit pas moins d'être étonnée.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Mais si, rappelez-vous ces signes que de ma croisée je vous ai faits ces jours-ci et ce matin encore, ce

Il n'osa dire le mot. Mais portant ses doigts à ses lèvres, il esquissa le geste.

Un éclat de rire lui répondit.

— Comme qu'il était a

— Mais, à vous ?

— J'ai cru personne qui pouvais voir

— N'est-ce acte bien content à ce rit qu'on lui pa

— Je n'ai Camille, dev seulement q

ler. — Que de d'esprit.

Il eût bien Flammarin et ajouter Il n regard bien v loppé en le c

— Voilà u il.

Il était m aimable per garder rancu donner cette

Il revint a à l'autre ext marin.

Elle lui ex les services son fils. Si monsieur le jeune homm rément, Ada sonnel.

Mais ceux être portés à éloge.

C'était un très appliqué son âge.

Adalbert r sa mère parl attribuer de soupçonnées

Comme to Flammarin te prit une attit propre enfin il était l'ouje

Decevant

— Comment, fit Camille c'est à moi qu'il était adressé ?

— Mais, à qui donc si ce n'eût été à vous ?

— J'ai cru que c'était à quelque autre personne que, le la place où j'étais je ne pouvais voir

— N'est-ce pas que ce n'était pas un acte bien coupable ? demanda-t-il, devant à ce rire de franchise et de loyauté qu'on lui pardonnait.

— Je n'ai pas à l'apprécier, répondit Camille, devenue plus sérieuse. J'estime seulement qu'on ne doit pas le renouveler.

— Que de bonté, mademoiselle, et que d'esprit.

Il eût bien voulu continuer. Mais Mlle Flammarin le salua et disparut sans rien ajouter. Il ne se méprit pas cependant au regard bienveillant dont elle l'avait enveloppé en le quittant.

— Voilà ma sottise réparée, pensa-t-il.

Il était maintenant convaincu que cette aimable personne était incapable de lui garder rancune alors qu'il venait de lui donner cette preuve de son repentir.

Il revint alors vers sa mère qui causait à l'autre extrémité du salon avec M. Flammarin.

Elle lui exposait sa requête, rappelait les services de son mari et recommandait son fils. Si seulement pour commencer monsieur le ministre voulait attacher ce jeune homme à son cabinet. Assurément, Adalbert n'avait pas de titre personnel.

Mais ceux de son père ne pouvaient-ils être portés à son actif ? Elle faisait son éloge.

C'était un esprit très droit, très réfléchi, très appliqué plus mûr qu'on ne l'est à son âge.

Adalbert n'en revenait pas d'entendre sa mère parler de lui en ces termes et lui attribuer des qualités qu'il ne s'était pas soupçonnées.

Comme tout en écoutant la comtesse M. Flammarin le devisageait et l'étudiait, il prit une attitude modeste, grave, réservée, propre enfin à justifier les louanges dont il était l'objet.

— Peut-être vous dirait-on monsieur le ministre que nous sommes royalistes, continuait la comtesse. N'en croyez rien. Dans le passé, les Marcellac ont été les serviteurs fidèles de la monarchie, dans le présent ils ne sont plus que les fidèles serviteurs de la France.

Pour moi, si j'étais assez heureuse pour devenir votre obligée ; je le reconnaîtrais en vous recrutant des partisans dans la droite des Chambres où j'ai des parents, des amis. Je ne crois plus à la royauté. Je suis républicaine, une républicaine de raison, et ce que je pense, mon fils le pense aussi. Qu'on jette un pont sur le fossé qui nous sépare. J'y passerai, nous y passerons tous.

— Ce sont là des sentiments qui vous font honneur, ma tante la comtesse, remarqua courtoisement Flammarin.

— Je les ai dans le sang, affirma-t-elle. Je sors du peuple. Mon père était un bourgeois enrichi fils d'un humble sabotier des Vosges et je ne suis devenue comtesse que parce que j'avais une grosse dot. Allons, un bon mouvement, fit-elle, en accentuant sa prière d'un regard dominant qui chatouilla très agréablement l'amour-propre du nouveau ministre. Faites droit à ma sollicitation. J'ai tant de moyens de vous témoigner ma gratitude. Il me sera si doux de vous la témoigner.

Ce dernier trait eut raison des hésitations de Flammarin. Très flatté par le langage de la comtesse, il décida de faire ce qu'elle le souhaitait.

— Je serai enchanté d'ouvrir la carrière diplomatique à votre fils, madame, dit-il, et pour commencer, il aura sa place à mon cabinet, puisque tel est votre désir. J'espère qu'il se montrera digne du nom qu'il porte et de la preuve de confiance que je lui donne.

La comtesse se confondait en remerciements, et Adalbert, venu à cette audience bien à contre-cœur, se félicitait maintenant, en songeant à cette délicate petite Flammarin, du succès de la démarche de sa mère.

IV

Après avoir remené jusque sur le pa

lier la comtesse de Marcillac et son fils, Flamarin revint en tout hâte dans son cabinet.

En rentrant chez lui quelques instants avant, il n'avait pas vu sa femme et n'avait fait qu'entrevoir Camille. Empêché de leur raconter les importants événements de la matinée, il devinait qu'elles l'attendaient avec impatience.

Il ne se trompait pas et les trouva dans son cabinet : Camille agitée, la joie aux yeux, ne tenait pas en place ; Mme Flamarin, au contraire, affolée dans un fauteuil et comme accablée sous l'excès d'une tristesse que sa fille ne parvenait pas à dissiper.

Camille s'élança vers son père.

— Vos visiteurs sont partis ?

— Oui, nous sommes seuls.

Mme Flamarin se levait languissante et soupira :

— Te voilà donc ministre, mon pauvre ami !

— N'es-tu pas heureuse ? demanda-t-il surpris et mécontent du ton larmoyant de sa femme.

— Heureuse ! s'écria-t-elle. Comment ce désastre qui fond sur nous pourrait-il me rendre heureuse ? Car, c'est un désastre. Je ne puis appeler autrement ce qui nous arrive : notre intimité détruite ; moi, à mon âge, avec mes habitudes simples, asservie à une existence de cérémonie et de représentation ; toi, contraint de sacrifier ton repos. Tu seras nuit et jour à la tâche ; tu y détruiras ta santé qui n'est pas déjà trop solide, sans compter que tu n'es pas fait pour te débattre dans les intrigues du pouvoir. Avant huit jours, tu n'auras plus que des ennemis. Ah ! je vois bien que j'ai mangé mon pain blanc le premier.

— Vous assombrissez à plaisir le tableau, maman, objecta Camille.

— Dieu t'entende, mon enfant. Malheureusement, je crains bien de ne pas me tromper et jamais je n'ai tant regretté qu'aujourd'hui notre paisible vie d'Anancy.

— Tu la retrouveras dans quelques années, fit doucement Flamarin. Attache-toi à cet espoir et cesse de gémir ce qui est inutile et ne change rien à la réalité. Ce qui est fait est fait.

— Pourquoi n'as-tu pas refusé ? insistait sa femme. Tu savais bien que tu me déplaçais en acceptant. Je te l'avais dit, Mais voilà, au contact de Paris, vous êtes devenus ambitieux, Camille et toi, et vous avez tout à fait perdu la tête.

Flamarin haussait les épaules, impatient, nerveux, se dominant cependant pour ne pas éclater.

— J'ai accepté parce que je n'ai pu faire autrement, déclara-t-il. Refuser eût été grave et je n'ai pas voulu endosser la responsabilité d'un refus que mes amis et mes électeurs m'eussent sévèrement reproché. Les considérations générales passent avant les considérations personnelles. On se doit à son pays.

Mme Flamarin n'était pas convaincue. Elle allait protester de nouveau. Mais Camille intervint.

— Voyons, maman, soyez raisonnable. dit-elle, et songez que papa n'a jamais eu plus besoin de tout son sang-froid, de tout son calme. Vos reproches sont inutiles et ne peuvent que troubler son esprit.

— C'est bien ; je me sacrifierai, répondit Mme Flamarin.

Ce fut dit un peu sèchement. Mais son attitude et ses yeux révélèrent bientôt que le ressentiment qu'elle avait manifesté était sur ses lèvres et non dans son cœur. L'excellente femme adorait son mari autant qu'elle l'aimait et dans sa tendresse, elle pouvait la force de se résigner.

Flamarin profita de cette accalmie pour raconter comment il avait été conduit à accepter un portefeuille, s'étant trouvé dans l'impossibilité de le refuser, et ce récit acheva la conversion de sa femme.

— Ce que je vois de plus clair, reprit-elle, c'est que nous allons être obligés de déménager.

— Mais pas du tout, répondit Flamarin.

Au ministère où nous devons habiter il y a plus de meubles qu'il ne nous en faut, le linge, l'argenterie. Rien donc à déplacer ici. Nous gardons notre appartement : il sera fermé, voilà tout.

— C'est dur tout de même d'être condamnée à vivre comme à l'auberge quand on a un chez soi confortable !

Elle promenait autour d'elle un regard désolé où se traînait une dernière fois

le regret des jours abandonnés court à cette

— Songez j'ai à faire !

Il vent se réuni sident de la F

passer par le me présente

recommande prendre com

— Ne chois dit Camille. l

vous secrétai des personnes

— Je te sou moiselle Min

dant, veille à vi à l'heure. i

me mettre en

Un coup de couvrit la fin

ta vers la por

chambre et u

me de chamb recevoir pas

visiteur fût p

— Qui était

— Mlle Vil

chambre. J

— Oh pau

Camille. Pou

Elle, ce n'est

— Rappelle

déjeunera a

Bien triste

pendait lente

entendit la p

de chambre l

— Veuillez

sieur avait co

consigne n'es

Elle revint

cabinet de tra

nie. L'accueil

cœur. Mme E

brassaient, l'

té, celle de

comment rem

— On a eu

petite. Les

vous concern

de trouble da

Quel bon vent

le regret des choses familières qu'il fallait abandonner. Mais, son mari coupait court à cette contemplation en disant :

— Songeons maintenant à tout ce que j'ai à faire. Les nouveaux ministres doivent se réunir à deux heures chez le président de la République et je veux avant passer par le quai d'Orsay où l'on doit me présenter M. Herballe qu'on me recommande et qu'on me conseille de prendre comme chef de mon cabinet.

— Ne choisissez pas à la légère, papa, dit Camille. Le chef de votre cabinet et votre secrétaire particulier doivent être des personnes de confiance.

— Je te soumettrai mes choix, mademoiselle Minerve, fit-il en riant. En attendant, veille à ce que le déjeuner soit servi à l'heure. Il ne m'est pas permis de me mettre en retard aujourd'hui.

Un coup de sonnette venant de l'entrée couvrit la fin de sa phrase. Il se précipita vers la porte qui donnait sur l'antichambre et marqua d'un signe à la femme de chambre qui allait ouvrir qu'il ne recevrait pas. Il attendit ensuite que le visiteur fût parti.

— Qui était ce ? demanda-t-il alors.

— Mlle Villeroy, répondit la femme de chambre. Je l'ai renvoyée.

— Oh pauvre petite Ninette ! s'écria Camille. Pourquoi ne pas la recevoir à Elle, ce n'est pas quelqu'un.

— Rappelez-la, ordonna Flammarin. Elle déjeunera avec nous.

Bien triste et bien déçue, Ninette descendait lentement l'escalier quand elle entendit la porte se rouvrir et la femme de chambre lui dire :

— Veuillez monter mademoiselle, Monsieur avait condamné sa porte. Mais la consigne n'est pas pour vous.

Elle revint sur ses pas et entra dans le cabinet de travail où la famille était réunie. L'accueil qu'elle reçut réchauffa son cœur. Mme Flammarin et Camille l'embrassaient, l'interrogeaient sur sa santé, celle de ses parents. Elle ne savait comment remercier. Flammarin lui dit :

— On a eu tort de vous renvoyer ma petite. Les ordres que j'ai donnés ne vous concernaient pas. Mais il y a un peu de trouble dans la maison aujourd'hui. Quel bon vent vous amène ?

— J'avais à vous parler, monsieur, répondit Ninette en surmontant son ordinaire timidité. Mais peut-être suis-je venue au mauvais moment. Je reviendrai.

— Mais non, mais non. Parlez, puisque vous êtes là. Seulement, pressez-vous un peu. Vous me trouvez très occupé.

— Papa est nommé ministre, ministre des affaires étrangères, expliqua Mlle Flammarin.

Dans cette nouvelle qui tombait sur elle à l'improviste et dont peut-être elle ne mesura pas d'abord toute l'importance, Ninette ne vit qu'une chose, c'est que M. Flammarin était devenu tout-puissant et que s'il voulait exercer sa puissance au profit de ses protégés, la démarche qu'elle venait faire auprès de lui aboutirait sûrement.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria-t-elle, vous pourrez donc, monsieur, nous venir en aide. Je voulais justement vous entretenir de mon père, de notre situation.

Et laissant échapper l'aveu qui gonflait son cœur, elle ajouta :

— Si vous ne nous portez secours, nous sommes perdus.

A l'appui de cet aveu, elle débitait d'une voix toute vibrante d'émotion et de crainte le petit discours qu'elle préparait depuis la veille ; son père, toujours sans place, l'insuffisance des ressources, la maison menacée par la misère et sa douleur à elle lorsqu'elle songeait que c'était dans son intérêt que ses parents aient abandonné leur ville natale pour venir habiter Paris.

— Oui, c'est toujours la même histoire, observa plaintivement Mme Flammarin ; on s'est lassé d'une position modeste, on a rêvé la fortune, et dans l'espoir de la conquérir, on a lâché la proie pour l'ombre. Vos parents ne sont pas les seuls qui aient fait cette sottise, mon enfant. Il est beaucoup de braves gens qui ont commis la même faute et que nous voyons maintenant victimes de leur illusion, victimes de ce terrible Paris où, quoi qu'on en dise, les alouettes ne tombent pas toutes rôties.

Un regard suppliant de Camille arrêta ses doléances.

— Mais, chère maman, Ninette n'est

A cette minute, Camille fut maîtresse de la destinée d'Adalbert. Il lui eût suffi d'une allusion à l'acte inconvenant qu'il s'était permis à son égard pour le perdre à jamais dans l'esprit de Flammarin et pour faire revenir celui-ci sur sa promesse.

Mais elle ne fut même pas tentée de prononcer le mot qui aurait condamné le vicomte de Marcollac. Elle avait oublié son incartade et ne se souvenait plus que de la bonne grâce de ses excuses, de sa physionomie charmante. Peut-être songeait-elle au profit qu'on pouvait tirer de son expérience des usages mondains.

Loin donc de vouloir l'écartier, elle accueillait avec plaisir la nouvelle de sa nomination comme attaché. Elle en revint même mieux pour lui et dit à son père :

— Que n'en faites-vous votre secrétaire particulier ? Avec un chef de cabinet tel que ce M. Herballé qu'on doit vous présenter et un secrétaire particulier tel que le vicomte, vous auriez un entourage de choix.

La proposition ne séduisit pas Flammarin.

— Il me faut comme secrétaire particulier un garçon plus laborieux que brillant, très sûr, très modeste et devant qui je puisse penser tout haut sans avoir à craindre une indiscretion, sans compter qu'il vivra près de nous, dans l'intimité de la famille, et qu'il importe, en conséquence, que sa situation passée ne le mette pas socialement au-dessus de nous. Je chercherai pour cet emploi un compatriote, un jeune homme disposé à s'attacher à ma fortune et qui, attendant tout de moi, me donnera son entier dévouement.

— Vous aurez du mal à le trouver, papa.

— Je crois le contraire. Je vais écrire au préfet d'Anney. Je me figure qu'il me dénichera l'oiseau bleu.

Ninette écoutait silencieuse et n'eût pas permis de placer un mot dans un si grave entretien. Mais le portrait tracé par M. le président, et idéal du secrétaire particulier qu'il voulait avoir évoquait dans la pensée de la jeune fille une image en qui elle voyait réunies toutes les qualités requises.

Et cette image était celle de Julien

Rédier le timide amoureux qu'elle avait laissé là-bas si désolé, si triste. Bien que depuis dix-huit mois qu'elle habitait Paris, ils n'eussent échangé que de rares lettres elle pensait souvent à lui sans trop chercher à savoir si elle l'aimait ou l'aimerait jamais, mais convaincue que ce fidèle ami ne l'avait pas oubliée et serait heureux de la revoir.

Ne serait-ce pas récompenser sa fidélité que de contribuer à le tirer de son obscurité et à lui ouvrir un brillant avenir ? Une fois à Paris, protégé d'un puissant ministre, où n'atteindrait-il pas ?

Sans doute en l'aidant à monter si haut elle allait mettre entre elle et lui une distance plus grande. Parvenu au sommet qu'il pouvait se flatter de gravir, il ne voudrait plus s'allier aux humbles et pauvres qu'étaient les Villeroy.

Mais elle n'avait jamais cru qu'elle pût devenir sa femme depuis surtout qu'elle se destinait au théâtre. Un homme comme lui quoi qu'il en eût dit, n'épouse pas une chanteuse. Il était bien trop fier pour devenir le mari d'une étoile, d'ailleurs la vie qui se préparait pour elle lui semblait incompatible avec les devoirs du mariage et de la maternité.

A l'improviste, sous l'empire de ses réflexions et du souvenir qu'elle gardait de son ami, sans même se dire que peut-être elle se sacrifiait en ajoutant une difficulté à toutes celles qui déjà s'opposaient à ce qu'elle devint sa femme, Ninette trouvait en elle une audace qu'elle ne soupçonnait pas.

— Je crois, monsieur, qu'il existe, l'oiseau bleu dont vous parlez, fit-elle.

— Vous le connaissez, Ninette ? demanda Flammarin surpris.

— Nomme-le ma chérie, ajouta Camille.

— Julien Rédier, avoua-t-elle, le fils du pilote en chef de la flotille du lac. Il a vingt-cinq ans, beaucoup d'instruction et il est employé dans les bureaux de la préfecture.

— Mais elle a raison cette petite, s'écria Flammarin. Je connais ce jeune homme et c'est trop fort que je n'y aie pas songé plus tôt. J'ai même contribué à lui faire obtenir la position qu'il occupe. De lui comme de son père il n'y a que du bien à dire et je vais le faire venir à Paris.

Mme Flamarin se récria :

— C'est une grosse responsabilité que tu prends, mon ami. Que deviendra-t-il quand tu quitteras le pouvoir ?

Ce qu'il deviendra ? Mais ce qu'il ne deviendrait jamais s'il restait à Annecy. Je le ferai entrer au Conseil d'Etat ou dans l'administration. S'il est nommé un jour sous-préfet ou percepteur il ne sera pas bien à plaindre.

Mme Flamarin se le tint pour dit et quoique les arguments de son mari n'eussent pas ébranlé sa conviction elle renonça à le contredire. Elle comprenait que persister dans sa résistance ce serait prêcher dans le désert et que ses raisonnements quelle qu'en fût la sagesse seraient inutiles.

Elle feignit donc d'approuver ce qu'elle ne pouvait empêcher. Mais, intérieurement, elle continuait à gémir de son impuissance à calmer le vent de folie qui soufflait sur sa maison.

Son mari ministre, sa fille transportée sur un plus vaste théâtre, elle-même, obligée d'y parader, alors qu'elle était si peu préparée aux grandeurs, l'intimité de la vie familiale pour longtemps détruite, n'était-ce pas à désespérer de tout ?

Elle se résignait cependant, offrant à Dieu ce nouveau sacrifice de ses désirs et de ses goûts et s'armant de courage pour surmonter les épreuves qu'elle redoutait. Le déjeuner s'acheva sans incident.

En sortant de table, Flamarin fila bien vite après avoir renouvelé sa promesse à Ninette et ce le-ci se hâta de prendre congé des dames Flamarin.

Elle était pressée de revoir ses parents pour leur annoncer la bonne nouvelle et d'écrire à Julien Rôdier à qui elle ne voulait pas laisser ignorer qu'il devait à la présence d'esprit de sa petite amie les importants changements qui allaient se produire dans son état et lui ouvrir, comme par miracle, un avenir inespéré.

V

Ce même jour, vers une heure, dans la petite maison du faubourg Poissonnière, toute assombrie par les brumes de décembre et dont les voitures qui passaient dans la rue faisaient trembler les fragiles

murailles, Estelle Villeroy attendait son mari et sa fille.

Ils étaient sortis tous deux, dès le matin, Ninette pour se rendre chez M. le député, Villeroy pour continuer les incessantes démarches auxquelles il se livrait en vue de trouver un emploi, démarches toujours pénibles, souvent humiliantes, restés vaines jusque-là et qu'il était tenu de poursuivre jusqu'au jour où elles auraient enfin réussi.

En quête d'une position, le pauvre homme parcourait ainsi Paris d'une extrémité à l'autre, par la chaleur ou par le froid, sous le soleil ou sous la pluie, tantôt au Nord, tantôt au Midi, espérant un jour être admis comme homme d'équipe dans une Compagnie de chemin de fer, ou comme allumeur de réverbères à la Compagnie du gaz ; un autre jour entrer chez un libraire pour empaqueter des livres ou chez un droguiste pour piler des cristaux, ou chez un médecin pour ouvrir la porte, quelque part enfin où pourraient être utilisés ses bras vigoureux et sa bonne volonté.

Il avait également sollicité un kiosque de journaux, une médaille de marchand des quatre saisons, une place de concierge un emploi de chantre dans les églises et enfin il s'était fait inscrire dans plusieurs bureaux de placement en qualité d'homme prêt à tout accepter et à exercer tous les métiers qui ne nécessitaient pas des connaissances techniques.

La multiplicité de ses tentatives auxquelles il n'avait du jusque-là que des occupations intermittentes l'obligeait à d'innombrables allées et venues. Souvent il ne trouvait personne. D'autres fois on l'engageait à revenir quand on aurait pris des renseignements. Il arrivait même qu'on ne daignait pas le recevoir et qu'il ne parvenait jusqu'au patron qu'à force de visites, d'attentes, l'insistance et pour s'entendre dire le plus souvent qu'on n'avait besoin de personne où qu'il ne convenait pas.

Il rentrait alors harassé, crotté, découragé, lamentable, exaspéré de son oisiveté, le cœur gros de révolte contre le destin qui semblait se rire de ses efforts et contre cet abominable Paris trompeur et faiseur de dupes, si séduisant vu de loin, si cruel

à la plupart d'cher fortune attirés il n'as tidien.

Il la maud de misère, fis heureux de l sans issus po n'était pas tr ment de sa monter.

Par bonne roles qui réco de leur triste l'espoir. Elle que les marv que ce n'était pas-er et qu' gnerait as-vez besoins de la

Elle raniu tre formé, au faisceau de f prenait ses c

Mais quan tour à elle d sence elle tai goisses. Seu re, se deman qu'au jour e fixer à Paris

On devait quartier ; av retard d'un cement de cl cy la maigr elle était ab

Les ouvri été engagés. On se nourri de terre ; on

C'en était là-bas en Sa son du lac, l jardin, les a semaine le que celle d' d'autrefois.

Ce jour li envoyée à l son fils en l couture en mari et Nin l'étroite piè

à la plupart de ceux qui venaient y chercher fortune et auxquels après les avoir attirés il n'assure même pas le pain quotidien.

Il la maudissait, cette ville de luxe et de misère, flambeaux lumineux pour les heureux de la vie, souterrain sombre et sans issues pour les pauvres mères, et ce n'était pas trop alors du tendre dévouement de sa vaillante femme pour le remonter.

Par bonheur, elle avait le don des paroles qui réconfortent. Dans les ténèbres de leur triste existence, elle faisait briller l'espoir. Elle excellait à le convaincre que les mauvais jours ne dureraient pas, que ce n'était qu'un temps d'épreuves à passer et qu'à deux ans de là Ninette gagnerait assez pour subvenir à tous les besoins de la famille.

Elle ranimait son courage. Après s'être formé, au contact de son affection, un faisceau de forces nouvelles, Villeroy reprenait ses courses de Juif-Errant.

Mais quand il était parti, c'était à son tour à elle de tomber accablée. En sa présence elle taisait ses inquiétudes et ses angoisses. Seule, elle en subissait la torture, se demandant comment on vivrait jusqu'au jour en vue duquel on était venu se fixer à Paris.

On devait à tous les fournisseurs du quartier ; avec le propriétaire, on était en retard d'un terme. Lorsque au commencement de chaque mois, arrivait d'Anancy la maigre pension de la municipalité, elle était absorbée en quelques heures.

Les pauvres bijoux du ménage avaient été engagés. Il fallait se priver de tout. On se nourrissait de pain et de pommes de terre ; on ne buvait que de l'eau.

C'en était fait des temps heureux où là-bas en Savoie, on avait à foison le poisson du lac, les légumes et les fruits du jardin, les œufs, le laitage, et une fois par semaine le pot-au-feu. Quelle triste vie que celle d'à présent comparée à celle d'autrefois.

Ce jour là, sa fille cadette Madeleine envoyée à l'école dans le voisinage, et son fils endormi, Estelle, penchée sur sa couture en attendant pour déjeuner son mari et Ninette, pensait à ces choses dans l'étroite pièce où sur un coin du poêle

demeurait au chaud le pauvre repas qu'elle avait bâclé.

Des larmes emplissaient ses yeux au spectacle du dénûment qui couronnait les vieilles espérances dont elle avait cru la réalisation prochaine. Ces espérances, elle les gardait toujours. Mais quand se réaliseraient-elles ?

Que fait-il cependant pour mettre fin à tant de légitimes appréhensions ? Rien ou presque rien. Que Villeroy trouvât enfin une place, et la tranquillité renaîtrait dans la maison battue maintenant par la tempête.

Cette place, était-il possible qu'il ne la trouvât pas ? Non, il la trouverait. L'épreuve durait depuis longtemps. Le ciel ne voudrait la prolonger et peut-être Ninette et son père allaient ils, en rentrant, rapporter de meilleures nouvelles.

Le malheur était qu'ils ne renaîtraient pas. Estelle entendit une heure sonner à la vieille horloge, venue avec eux d'Anancy et toujours luisante dans sa gaine de bois.

— Comme ils sont en retard ! pensa-t-elle.

Son ouvrage tombait de ses mains lassées. Elle se leva en soupirant, jeta un regard de sollicitude sur le berceau où dormait son fils et s'approchant, docente de la fenêtre, elle appuya son front aux vitres glacées d'où, à travers un voile de buée, on apercevait le jardinet qui s'étendait entre le petit pavillon qu'habitaient les Villeroy et le bâtiment principal construit en façade sur la rue.

Soudain un cri de joie entr'ouvrit sa bouche. Dans le jardinet sans feuilles et tout boueux, elle venait de voir apparaître une figure amie, celle de Mme Guionnet.

La grosse dame, les jupes troussées jus qu'aux genoux et un panier au bras, marchait aussi vite qu'elle pouvait, soufflant, suant malgré la rigueur de la température, le visage écarlate et plus que jamais élargi par les boudins gris descendant au long de ses joues sous un chapeau tyrolien crânement posé sur sa tête.

Estelle courut ouvrir et Mme Guionnet entra en demandant :

— Est-ce que j'arrive à temps ? A-t-on déjeuné ?

—Pas encore, répondit Estelle. Villeroy et Ninette ne sont pas rentrés, je les attends.

—Fameux, fameux. Voilà des siècles qu'on ne s'était vu, mes enfants. J'en avais le cœur tout gros. Alors, ce matin, j'ai dit à Guionnet que j'allais venir déjeuner avec vous. Mais j'avais si peur d'être en retard et de vous trouver sortant de table. Enfin tout est bien puisque vous êtes encore à jeun. Mettez mon couvert, ma chère.....

—C'est que nous n'avons rien de bien bon à vous offrir, madame Guionnet, balbutiait Estelle toute honteuse d'être prise au dépourvu.

—Ne vous troublez pas, madame Villeroy, j'apporte ce qui vous manque : un poulet rôti, de belles poires, un litre de cacheté.

—Et vous avez apporté tout cela de chez vous.

—C'était un peu lourd. Mais j'ai pris l'omnibus.

Elle déballait ses provisions, joyeuse, affairée et quand ce fut fini ses yeux rencontrèrent ceux d'Estelle ; elle y vit la rougeur des larmes.

—Ça ne va donc pas ? demanda t-elle.

—Non, ça ne va pas avoua Estelle se laissant arracher son secret. Nous avons bien des peines

—Parbleu je m'en doutais. Ne vous voyant plus j'ai pensé qu'il y avait quelque chose que vous n'osiez dire. C'est même ce qui m'a décidée à venir. Mais pourquoi me cacher vos chagrins ? Vous êtes trop fiers, mes amis, et c'est mal répondre à l'affection qu'on a pour vous que de nous faire des mystères. Voyons, qu'y a-t-il ?

—Il y a que Villeroy est toujours sans place que nos ressources sont épuisées et que si ça dure quelque temps encore nous serons réduits à la mendicité.

—La mendicité non, fit vivement la grosse dame. Il y aura toujours du pain pour vous à la maison.

—Vous êtes bien bonne madame Guionnet. Mais vous n'y songez pas. Quatre bouches à nourrir, sans parler du petit.....

—Je vous dis que chez nous il y aura toujours du pain pour vous et un peu de

fricot avec repris la brave femme. On ne vous laissera pas dans le besoin. Vous rembourserez quand Ninette vous aura enrichis.

Mais il est évident que ce n'est pas une solution. Il faut trouver une place à votre mari. Nous en reparlerons quand il sera là.

Villeroy entra sur ces derniers mots.. Rien qu'à le voir, sa femme devina qu'une fois de plus il revenait bredouille de sa chasse.

Elle jugea donc inutile de l'interroger et tandis qu'il saluait Mme Guionnet, elle lui dit :

—Remercie-la, Villeroy. Elle vient déjeuner avec nous et elle a voulu apporter son plat.

—Vous êtes une fidèle amie, madame Guionnet, observa Villeroy. On n'en fait plus comme vous.

—Je serai toujours pareille, dévouée à ceux que j'aime, un peu vive, mais le cœur sur la main. Nous allons nous occuper de vos petits intérêts et voir à vous caser ici ou là.

Villeroy remerciait non moins ému qu'Estelle qui reprenait courage.

—Mais il faut manger d'abord reprit la grosse dame. Je meurs de faim et je pense que Ninette ne va pas nous faire passer plus longtemps.

—Comment ! Elle n'est pas encore rentrée ! s'écria Villeroy. Qu'est ce que cela veut dire ?

—Je n'y comprends rien, fit Estelle. Elle ne devait aller que chez M. Flammarin. Je commence à m'inquiéter.

Mme Guionnet la rassurait.

—Vous inquiéter ! Pourquoi ? Paris est grand et les distances y sont longues. Vous allez la voir revenir.

Villeroy exprima la même opinion et ajouta.

—On peut toujours commencer à déjeuner sans elle. Elle nous rattrapera....

Mme Guionnet loua la sagesse de cet avis.

On se mit à table. Mais il y avait de la tristesse dans l'air. L'absence de Ninette et les préoccupations de ses parents paralysaient leurs langues. La grosse dame était seule à parler et ce qu'elle disait était sans intérêt, ils ne l'entendaient pas.

Une dem pas touché nu à ne p nouveau la le, Villeroy —Je me ver.

—Il ne r lui répliqu

C'était l entrant. la tait d'y rép

—Enfin, tu ?

D'où vou n'est de ch nue et je n'

—Mais t

—Nulle

Oui, à déjà plaisanterie seoir à sa t

—(Je n'é ta Estelle.

—Sans d déjeuné. M que celui d n'est rien e porte aujou l'honneur c

—Que n demanda M chait la jet

—Je ne rité M. F

Trois vo pression de

—Minist

—Minist tinna t elle quelque ch et rejoilli

—Mais, lero y.

—Depui là tout à grande nou

—Mais a à M Flam

—Bien a avec succè

heur ! pou riant et ple

place, papa

Une demi heure s'écoula ainsi ; le repas touchait à sa fin et Ninette continu à ne pas paraître. Estelle en fit de nouveau la remarque. Inquiet comme elle, Villeroy dit impatient :

— Je me demande ce qui a pu lui arriver.

— Il ne m'est rien arrivé de mauvais, lui répliqua une voix fraîche et joyeuse.

C'était Ninette. Elle avait entendu en entrant la réflexion de son père et se hâtait d'y répondre pour le rassurer.

— Enfin, te voilà, dit-il. D'où viens-tu ?

D'où voulez-vous que je vienne si ce n'est de chez M. Flamarin ? il m'a retenu et je n'ai pu rentrer plus tôt.

— Mais tu dois mourir de faim.

— Nullement. Il m'a gardée à déjeuner. Oui, à déjeuner, insista-t-elle d'un ton de plaisanterie. J'ai eu l'honneur de m'asseoir à sa table.

— Ce n'était pas la première fois, objecta Estelle.

— Sans doute, à deux reprises, j'y ai déjeuné. Mais il ne possédait d'autre titre que celui de député, un beau titre, lequel n'est rien cependant à côté de celui qu'il porte aujourd'hui et qui rend plus grand l'honneur qu'il m'a fait.

— Que nous chantez-vous là, Ninette ? demanda Mme Guionnet, sur qui se penchait la jeune fille pour l'embrasser.

— Je ne chante rien qui ne soit la vérité. M. Flamarin est nommé ministre.

Trois voix unies dans une même expression de surprise lui firent écho.

— Ministre ! Ministre !

— Ministre des affaires étrangères, continua-t-elle en se rengorgeant, comme si quelque chose du prestige ministériel et rejailli sur elle.

— Mais, depuis quand ? interrogea Villeroy.

— Depuis ce matin. Je me suis trouvée là tout à point pour apprendre cette grande nouvelle.

— Mais alors, tu n'as pu parler de moi à M. Flamarin.

— Bien au contraire, j'en ai parlé et avec succès. Ah ! mes chéris, quel bonheur ! poursuivit Ninette qui s'exaltait, riant et pleurant. Vous allez avoir une place, papa. Laquelle ? Je ne sais encore.

Mais, vous en aurez une, et une bonne. M. le ministre s'y est formellement engagé. Il a chargé Mlle Camille de lui rappeler dès demain sa promesse. C'est donc l'affaire de quelques jours. Remercions Dieu, mes chers parents. Nous voilà au bout de nos peines.

On ne passe pas impunément d'un excès de tristesse à un excès de joie et, quand on a beaucoup souffert, on doute aisément du bonheur.

Après que Ninette eût parlé, il y eut d'abord plus de stupéfaction que de plaisir. Ce ne fut qu'en revenant sur les détails de sa visite aux Flamarin qu'elle convainquit ses parents de la réalité de l'heureuse nouvelle.

Lorsqu'ils en furent convaincus, lorsqu'il leur eût été démontré et prouvé que leur fille n'avait pas dénaturé les paroles de monsieur le ministre, mais qu'elle les avait répétées avec une scrupuleuse exactitude, leur ivresse, à laquelle s'associait de tout son cœur la bonne Guionnet, les conduisit à se demander de quelle fonction allait être pourvu Villeroy.

Gardien de square, ou surveillant de musée, ou garçon de bureau dans un ministère, avait dit M. Flamarin.

Tous ces emplois étaient également enviables, bien payés et n'exigeaient ni grands efforts ni beaucoup de fatigue. Mme Guionnet fit remarquer que les titulaires portaient l'uniforme, ce qui était particulièrement avantageux. Puis, elle dit, non qu'elle le pensât, mais parce que la phrase était de circonstance :

— Vous allez être dans les grandeurs, maintenant, vous oublierez vos amis.

Ces paroles malencontreuses provoquèrent des protestations indignées que Ninette exprima au nom de ses parents.

— Vous nous connaissez donc bien mal, madame Guionnet. Vous oubliez, alors que nous sommes comblés de vos bienfaits ! Vous ne le pensez pas. Nous ne vous oublierons pas, ni aujourd'hui ni plus tard. Vous serez toujours notre meilleure amie. Et maintenant, je vous quitte. Je dois être au Conservatoire à deux heures, et avant de partir, j'ai une lettre à écrire.

— Une lettre ! Pour qui ? questionna sa mère.

— Pour Julien Redier. Je tiens à être la première à lui annoncer qu'il est nommé secrétaire particulier de M. Flamarin et qu'on va l'appeler à Paris.

Sans s'abrider, elle racontait comment la chose s'était faite et quelle part elle y avait eue.

— Mais, alors ce jeune homme te doit sa nomination, ajouta Villeroy que les extraordinaires nouvelles qu'on lui révélait coup sur coup laissaient encore un peu incrédule.

— Il me la doit, c'est certain et c'est même afin qu'il ne l'ignore pas que je lui écris.

— Saura-t-il se souvenir, à l'occasion de ce que tu as fait pour lui ?

— Oh ! cette question, papa, oui, certes, il se souviendra et nous aurons au près du ministre un avocat dévoué, un ami fidèle qui lui parlera de nous, si c'est nécessaire.

Les propos de Ninette témoignaient de tant d'assurance qu'il n'était guère possible de n'y pas croire. Villeroy et sa femme achevèrent de se laisser convaincre et s'abandonnèrent sans arrière-pensées au courant du bonheur dont leur fille avait eu découvrir la source.

Elle était déjà partie, l'active Ninette, pour aller au Conservatoire et Mme Guionnet elle-même les avait quittés depuis longtemps, qu'ils devisaient encore des incidents inattendus qui allaient transformer leur vie.

Cet après-midi, Villeroy resta à la maison, les pieds dans ses chaussons, répétant sans cesse :

— Je n'aurai donc plus à courir après les places.

Quarante-huit heures plus tard, dans la matinée, alors qu'il commençait à trouver long le silence de M. le Ministre et commençait à se croire oublié, la concierge vint lui remettre un large pli cacheté qu'avait apporté un cavalier de la garde républicaine.

— Estelle ! Ninette ! appela-t-il aussitôt.

Et tremblant, agité, le sang au visage, il ouvrit la lettre en leur présence.

Puis, la passant à sa fille, il dit :

— Tiens, lis, toi. Moi, je n'y vois pas.

Ninette lut, M. Villeroy était invité à

se présenter sur l'heure au cabinet de M. le directeur du matériel du ministère des affaires étrangères.

— Vous voyez bien que M. Flamarin tient parole, s'écria Ninette d'un accent de confiance et d'enthousiasme.

— Habille-toi et vas y, Jérôme, lui dit sa femme. Il ne faut pas te faire attendre.

Il se hâta et partit un quart d'heure plus tard pour se rendre au ministère. Quand il revint, ses vœux étaient réalisés. Reçu par M. le directeur, un monsieur très bien, empli de bienveillance, il avait appris que, par ordre du ministre, il était attaché à la caisse du ministère comme garçon de bureau, un poste de confiance, payé d'un traitement de dix-huit cents francs. Il devait entrer en fonctions à partir du 1^{er} janvier et comme on était alors à la mi-décembre, il avait quinze jours pour s'y préparer.

Et comme au milieu de sa tristesse elle manifestait un peu de satisfaction, Camille à qui appartenait l'honneur de ses arrangements fut payée de ses peines.

— Il me semble que je rêve ! soupirait Estelle en écoutant son mari.

Mais elle ne rêvait pas. C'était bien une réalité que cette brusque cessation de leurs durs épreuves, cette entrée dans une nouvelle existence où l'on aurait assez de bien être et de repos pour attendre sans impatience que les études musicales de Ninette fussent terminées.

— Voilà le cas de le dire : après la pluie le beau temps, observa gaiement Villeroy.

Quoique au dehors le temps fût gris et maussade, il y eut beaucoup de soleil dans la maison durant cette journée et beaucoup de joie aussi dans les cœurs et dans les yeux.

Le hasard voulut que Ninette n'eût pas de cours ce jour-là. Elle n'eut donc pas à quitter ses parents et put causer avec eux des dispositions qu'il convenait de prendre en vue de ces importants changements. Elle voulut les annoncer aux amis d'Anenecy. Les Guionnet non plus ne furent pas oubliés. Un petit bleu leur apporta la nouvelle.

Les existences simples ne se métamorphosent pas sans être profondément trou-

blées. Les veau des j

Ils se dé

ger de dou

Dans les

Poissonni

quai d'Or

matin un

se rendre

D'autre

venait de

toire.

Il fallai

égale dist

re.

Autant

centre mē

Ce fut l

dans la r

la rue de

quième ét

C'était

accoutum

bourg de

tant en pl

maison et

rivant à

chaussée

Toutefoi

sé par ce

de l'imam

gance rei

communi

loyer.

On se

Anne.

Mais, c

s'avisa q

Savoie y

seulemen

mais aus

geait que

Lorequ

ssaires on

nagemen

installati

contracté

fallut pa

trouva et

bourser

des gens

Villeroy

gent com

Depuis

blées. Les Villeroy allaient vivre à nouveau des journées d'agitation et de fièvre.

Ils se décidèrent tout d'abord à changer de domicile.

Dans leur petite maison du faubourg Poissonnière, ils eussent été trop loin du quai d'Orsay et le père aurait eu chaque matin un trop long trajet à parcourir pour se rendre à son bureau.

D'autre part, à cause de Ninette, il convenait de ne pas s'éloigner du Conservatoire.

Il fallait donc trouver un logement à égale distance de son école et du ministère.

Autant dire qu'il fallait le chercher au centre même de Paris.

Ce fut Mme Guionnet qui le découvrit dans la rue Sainte-Anne, à proximité de la rue de Rivoli, quatre pièces au cinquième étage.

C'était haut pour des gens de province accoutumés à la libre existence d'un faubourg de petite ville où l'on vit tout autant en plein air qu'entre les murs de sa maison et qui avaient eu la chance, en arrivant à Paris, de trouver un rez-de-chaussée et un jardinet.

Toutefois, cet inconvénient était compensé par certains avantages : la bonne mine de l'immeuble, sa tenue décente, l'élévation relative du quartier, la facilité des communications et la modicité du prix du loyer.

On se décida donc pour la rue Sainte-Anne.

Mais, quand il fallut s'y installer, on s'aperçut que le pauvre mobilier apporté de Savoie y ferait bien piètre figure. Non seulement il avait besoin d'être réparé, mais aussi d'être complété, ce qui exigeait quelques achats.

Lorsque au montant des achats nécessaires on eut ajouté la dépense du déménagement, les indispensables frais d'une installation nouvelle, le total des dettes contractées depuis dix-huit mois et qu'il fallait payer en quittant le quartier, on se trouva en présence d'une somme à déboursier qui n'eût été qu'une misère pour des gens à leur aise mais qui, pour les Villeroy représentait beaucoup plus d'argent comptant qu'ils n'en possédaient.

Depuis longtemps, ils étaient à bout de

ressources et ne vivaient que d'expédients, si bien qu'au moment même où Villeroy obtenait enfin une place, il était contraint de se demander comment il ferait subsister sa famille en attendant que le premier mois de ses appointements lui fût compté.

Il n'avait à toucher jusque là que la mensualité de la ville et quand cette petite somme arrivait l'emploi en était toujours déterminé d'avance ; et elle se fondait en quelques jours dans les mains de la pauvre femme.

Il fallait donc de l'argent ; il en fallait à tout prix.

La nécessité suggéra à Villeroy le moyen de s'en procurer. Il émit l'idée d'emprunter sur la maison d'Annecy.

Un emprunt est toujours chose grave pour qui possède peu ou ne possède rien.

Mais en n'emprunterait que ce dont on avait strictement besoin, et chaque mois, on mettrait de côté la somme nécessaire au paiement des intérêts et à l'amortissement du capital.

Au temps où ils habitaient Annecy une telle combinaison eût été considérée par ces braves gens comme désastreuse et comme une source de calamité prochaines.

Mais, assurés maintenant d'un revenu normal et régulier jusqu'à la fin des études de Ninette qui marquerait nécessairement le terme de leur gêne, tout leur semblait facile.

Au nom de ses parents, Ninette écrivit au notaire d'Annecy qui les avait mariés pour lui faire part de leur désir.

Quand il eut répondu qu'il trouverait aisément la somme dont ils avaient besoin et qu'il n'y fallait que les formalités légales, toujours un peu longues, la bonne Mme Guionnet, constamment prête à obliger ses amis dans la mesure de ses moyens, offrit de leur faire les avances qu'exigeaient le déménagement et l'installation dans le nouveau domicile qu'ils s'étaient choisis.

— Grâce à elle les choses marchèrent rondement.

— Le jour même où Villeroy entra en fonctions, sa famille était installée rue Sainte-Anne.

C'est de là qu'il partit un matin pour aller à son bureau, heureux et fier d'avoir enfin une bonne place.

La semaine suivante, arriva d'Annecy l'argent attendu.

Lorsqu'on eut remboursé Mme Guionnet et payé toutes les dettes, il resta quelques centaines de francs qu'Estelle serra précieusement dans son armoire, comme une ressource destinée à pourvoir aux éventualités futures. Cette ressource semblait alors inépuisable.

Les Villercy envisageaient l'avenir avec confiance. Le père pourvu d'une bonne place, la fille quasi assurée d'une brillante carrière, c'était tout ce qu'ils pouvaient souhaiter.

Pour la première fois depuis qu'il habitaient Paris, le soleil dorait leur horizon.

VI

Les Flammarin, eux aussi, prenaient possession de leur nouvelle existence.

Au ministère des affaires étrangères les employées du ministère, sous la direction de Camille, transformaient les salles du premier étage, soennelles et un peu froides, qui forment l'appartement privé du ministre, en y rangeant les souvenirs de famille transportés d'Annecy par Flammarin quand il était venu résider à Paris.

Tandis que dans la maison qu'elle allait quitter Mme Flammarin, étouffant ses soupirs et ses larmes, veillait à la mise sous clef des objets qu'elle y laissait et dressait l'inventaire de ceux qu'elle envoyait au quai d'Orsay, son mari se mit à ses hautes fonctions, recevait son personnel, les membres du corps diplomatique, prenait connaissance des dépêches concernant les affaires en cours que lui avait léguées son prédécesseur.

Déjà, difficultés et soucis se multipliaient autour de lui, en raison des questions qui surgissaient à toute heure et aux quelles il était tenu de répondre.

A peine au pouvoir, il ne s'appartenait plus.

Sa femme et sa fille le voyaient à peine aux heures des repas. La dernière bouchée avalée, il les quittait. Le soir, il ne venait se coucher que lorsqu'elles dormaient. Le

matin elle n'étaient pas éveillées quand il retournait à son cabinet.

Mme Flammarin se plaignait-elle, il s'efforçait de la rassurer, en lui disant qu'il ne serait pas toujours aussi occupé et qu'une fois familiarisé avec ses fonctions il trouverait quelque répit.

Mais elle n'en croyait rien.

Elle avait acquis depuis deux ans assez d'expérience pour savoir que la vie politique est impérieuse, dominatrice, absorbante. Elle se disait destinée à vivre désormais séparée de son mari sans compter qu'elle redoutait qu'à force de fatigue il ne compromit sa santé.

C'est livrée à ces impressions douloureuses qu'elle entra au ministère.

Elle y vint, le déménagement achevé, à la fin d'un froid après-midi d'hiver après avoir, en quittant son appartement pleuré toutes les larmes de ses yeux, quelque effort que fit Camille pour la consoler.

Cette femme si modeste et si simple qui, en fait d'équipage n'avait jamais rien rêvé de plus que la vieille berline familiale dont elle se servait à Annecy et qui à Paris se contentait de fiacres, faillit s'évanouir en voyant à sa porte, l'attendant pour la transporter au quai d'Orsay, un coupé tout neuf attelé d'un joli cheval et conduit par un cocher en livrée au chapeau duquel était attachée la cocarde tricolore.

Ce cocher, le valet de pied debout à la portière, la curiosité des gens de la maison, visiblement excitée, tout cela était si nouveau pour elle, si peu conforme à ses habitudes et à ses goûts !

Camille jubilait. Mais, elle, la pauvre femme, regrettait sa province, son passé. L'avenir que symbolisait cette voiture lui faisait peur.

Ce fut pire encore quand elle descendit devant le perron du palais.

La livrée accourue pour la recevoir était rangée sous la marquise de l'entrée.

Un huissier tout de noir vêtu, la chaîne au cou, la précéda sous les hautes voûtes et par le monumental escalier, la guida jusqu'à son appartement.

Dans les salons on avait allumé des grands feux. Sur les chenêts massifs, brûlaient des bûches énormes dont

la flamme
pas claire
lambris

Et c'est
lence qu'
Elle ne
perspecti
frir la tr

Elle r
entrant d

Cette p
jardin et
de ses ch

Avec
mille y
qu'ils sa
les meut
més, les
mans et

C'était

Elle a
le refuge
parties d

et pour
nouvelle

— Vou
y ferez,

vous tro
— Mais
mandait

— Là,
mille en

sur la cl
de l'autr

vous ter
Pensez-
bre ?

Mme F
sur une
sourire

Nou e
dre ni p

Mais t
lui mou

la vie q
Elle r

blant et
coup de

subir les

— Lor
fut term

Elle sui
marin d

Les lan

la flamme éclairait vivement les tapis clairs et accrochait des étincelles aux lambris des plafonds dorés.

Et c'est dans ce cadre de luxe et d'opulence qu'elle était condamnée à vivre ! Elle ne s'y accoutumerait jamais. La perspective de tout ce qu'elle allait souffrir la troublait au-delà de la raison.

Elle ne ressentit quelque calme qu'en entrant dans sa chambre.

Cette pièce, prenait jour sur le vaste jardin et même en cette saison s'égayait de ses clairs espaces.

Avec une sollicitude intelligente, Camille y avait rangé les objets parmi lesquels sa mère était accoutumée à vivre les meubles familiers, les portraits aimés, les livres préférés, tout ce dont ses mains et ses yeux avaient l'habitude.

C'était l'oasis dans le désert.

Elle apparut à Mme Flamarin comme le refuge où mieux que dans les autres parties du palais elle vivrait à sa guise et pourrait se reposer de ces grandeurs nouvelles qu'elle maudissait.

— Vous verrez, maman, que vous vous y ferez, dit-elle, et qu'avant peu, vous vous trouverez très bien ici.

— Mais, ton père, où couche-t-il ? demandait Mme Flamarin avec inquiétude.

— Là, tout près de vous, répondit Camille en poussant une porte qui s'ouvrait sur la chambre du ministre. Moi, je suis de l'autre côté, à deux pas de vous. Ainsi vous serez entre votre mari et votre fille. Pensez-vous encore que vous êtes à plaindre ?

Mme Flamarin se rassurait, s'apaisait et sur une réflexion plaisante de Camille un sourire éclaira son visage.

Nou elle ne voulait plus se faire plaindre ni protester.

Mais tout de même, son imagination lui montrait semée d'inombrables écueils la vie qui commençait pour elle.

Elle n'y pouvait marcher qu'en tremblant et il lui faudrait du temps, beaucoup de temps pour s'accoutumer à en subir les innombrables exigences.

— Lorsque son installation personnelle fut terminée, il était près de huit heures. Elle suivit Camille dans un salon où Flamarin devait les rejoindre avant le dîner. Les lampes s'étaient allumées comme

par enchantement. Elles répandaient de toutes parts une lumière aussi éclatante que celle du plus beau jour,

Là seulement Mme Flamarin apprit que son mari avait invité quelques personnes.

Comment !

Nous avons du monde ! s'écria-t-elle avec effroi.

Et ton père qui ne m'a pas avertie. Je n'ai rien commandé.

Je l'ai fait à votre place dit Camille. J'ai conféré ce matin avec le chef, un homme très enten lu.

Un chef. Que me dis-tu ?

Mais, oui, maman, il fallait bien.

Je n'ai pas même veillé au couvert. Je n'ai donné ni linge ni argenterie.

Ne vous inquiétez pas, chère maman. Ici, c'est l'affaire de ces maîtres du matériel. Vous n'aurez qu'à vous mettre à table.

Ainsi chez elle, elle était servie par des gens qu'elle n'avait pas choisis ; elle ne connaissait même pas le menu du repas qu'on allait servir et ce simple trait de sa situation nouvelle renversait ses vieilles idées de ménagère attentive et prévoyante.

Et puis, fit-elle encore, saisie soudain d'une autre inquiétude, ma toilette est-elle bien de circonstance ? Peut-être eût-il été convenable de mettre une autre robe.

Aucune autre ne vous va mieux que celle-ci, observa Camille. D'ailleurs, vos convives n'ignorent pas que nous sommes à peine installées, et vous excuseront ; ils sont prévenus que le dîner est tout intime.

— Intime, un dîner de personnes que je n'ai jamais vues !

Ne vous en troublez pas maman. Papa n'a invité que les directeurs du ministère qu'il tenait à nous présenter, son chef de cabinet M. Marcel Herbalte, et ce jeune M. de Marcillac qui remplit provisoirement les fonctions de secrétaire particulier, en attendant l'arrivée du titulaire de l'emploi, Julien Rédier, que nous expédie la préfet.

Renonçant à comprendre comment une telle réunion pourrait conserver un caractère d'intimité, Mme Flamarin reprit :

— Julien Rédier ! Le candidat de Ninette s'est donc décidé à quitter sa ville natale.

Oh ! ça ne marche pas tout seul, paraît-il. Il a commencé par refuser ; son père est âgé, il ne veut pas se séparer de lui. Mais il finira par céder aux instances du préfet.

— Sa résistance l'honore et il serait à souhaiter qu'il y eût force gens animés des mêmes sentiments que lui. Ni la province ni Paris ne s'en porteraient plus mal.

— Camille ne releva pas cette boutade. Elle n'ignorait pas ce que pensait sa mère de l'incessante invasion de province aux qui viennent chercher fortune dans la capitale. Elle fit seulement remarquer qu'il serait très heureux que Julien Rédier acceptât les offres du ministre.

Ton père trouverait aisément un secrétaire à Paris, objecta Mme Elamarin ; ce M. de Marcillac, par exemple...

— Nous le connaissons si peu ! A-t-il quelque valeur ? Serait ce prudent de lui confier des fonctions si délicates, des fonctions toutes de confiance ? Avec la personne que mon père a choisie il serait plus tranquille.

Oh ! je sais bien tu as réponse à tout.

Ce petit débat cessa sur ces mots. La porte venait de s'ouvrir. Un domestique annonçait M. Marcel Herballe.

N'ayant fait encore qu'entrevoir dans la matinée de ce même jour le chef de cabinet de son père, Camille avait été frappée par une physionomie sympathique et attrayante qui devait le charme qu'elle respirait non à la régularité des lignes du visage, car, au premier abord, ce visage, qui n'était ni beau ni laid, ne se distinguait en rien de beaucoup d'autres, mais à l'expression du regard toujours prêt à fixer bien en face, droit devant lui.

Toutefois, elle n'avait pas eu le temps de prolonger son examen ni de se pénétrer de ce qu'il y avait de simplicité, d'intelligence et de franchise dans ces yeux clairs, qui sous la calotte épaisse des cheveux blonds, un peu rudes comme la moustache, adoucissaient de leur flamme la rudesse trop accusée des traits.

— Il en fut autrement à cette seconde rencontre.

Tandis que s'avavançait vers sa mère et vers elle ce nouveau venu, auquel on eût peut-être pu reprocher de manquer de cette distinction de manières qui n'est pas toujours, quoi qu'on en dise, le témoignage d'une éducation raffinée, elle eut le temps de l'examiner plus à loisir.

Sa première impression, quoique bien rapide avait été la bonne, puisque celle-ci la confirmait et la justifiait.

— Elle se sentit tout à fait à l'aise devant ce grand garçon, bien qu'il eût évidemment dépassé la trentaine et par conséquent fut son aîné de dix ans, et qui, malgré sa démarche un peu lourde et ses gestes un peu gauches, ne dominait qu'à force de volonté, semblait animé à un rare degré d'un très vif sentiment de sa valeur intellectuelle et de sa dignité morale.

Elle fut convaincue que tôt ou tard il serait pour elle un ami et que son père trouverait en lui plus de dévouement que ne sont accoutumés à en trouver de nos jours chez leurs collaborateurs les hommes publics.

— Marcel Herballe, que ne connaissait pas encore la femme de son ministre, s'inclina et dit à Camille :

Voulez vous me faire l'honneur, mademoiselle, de me présenter à Mme votre mère ?

Camille s'exécuta et comme elle, Mme Elamarin fut prévenue tout aussitôt en faveur du chef du cabinet.

Incapable de feindre, son impression se trahit par la spontanéité avec laquelle elle lui tenait la main, sur laquelle, très respectueusement, il posa les lèvres.

Et mon mari, monsieur, demanda-t-elle avec bonne grâce, qu'en avez-vous fait ? A-t-il oublié que nous avons du monde ?

Monsieur le ministre m'a prié, madame, de vous dire qu'il me suit. Il a été retenu à son cabinet jusqu'à présent. Mais il vient de monter chez lui pour s'habiller.

— Mon pauvre homme ! soupira Mme Elamarin, le ministre va me le tuer pour sûr.

— Oh ! maman, reprocha Camille rieuse voilà des craintes bien exagérées.

— Je sais ce que je dis ; il n'est pas

très solide vigoureux tinua la l vous pour nités et la la multip de travail

— J'y f chef de c réussir. N qui veule s'en reme mesuré l lité.

— Faite F'amarin dévouem

Il mar avaient ri s'étant cr eut y li d'une con anticipée.

Succes convives, commis e hommes de leurs f sur la rée et à n'évo prudence naiesaient te Adalbe affectant i ainsi que re.

Marcel mes et la creuse, al qu'au mo

Il se fit

Instinct bordonnés se taisait ils n'avaie tudier son que le me avec lui.

Mais sa rent bien se.

Quand dat.

Penian

très solide, ton père, sous ses apparences vigoureuses. Ah ! monsieur Herballe continua la brave femme, je compte bien sur vous pour le protéger contre les importunités et lui épargner autant que possible la multiplicité des audiences et les excès de travail.

— J'y ferai effort, madame, répondit le chef de cabinet, mais je n'espère pas y réussir. M. le ministre est de ces hommes qui veulent tout voir par eux-même ne s'en remettent à personne quand ils ont mesuré l'étendue de leur responsabilité.

— Faites pour le mieux, insistait Mme F'amarin. Nous comptons bien sur votre dévouement ma fille et moi !

Il marqua d'un geste que ces dames avaient raison d'y compter et son regard s'étant croisé avec celui de Camille, il eut y lire l'expression non dissimulée d'une confiance entière et d'une gratitude anticipée.

Succesivement arrivaient les autres convives, d'abord messieurs les grands commis et chefs de service du ministère hommes graves, pénétrés de l'importance de leurs fonctions, accoutumés à se tenir sur la réserve à ne parler qu'à demi-mots et à n'évoluer qu'avec la plus extrême prudence sur tout terrain qu'ils ne connaissent pas; puis derrière eux le vicomte Adalbert de Marcellac, brillant, élégant affectant une tenue discrète et modeste, ainsi que le lui avait recommandé sa mère.

Marcel Herballe les présenta aux dames et la conversation s'engagea banale creuse, alimentée de lieux communs jusqu'au moment où entra F'amarin.

Il se fit alors un silence.

Instinctivement et par habitude les subordonnés respectueux et circonspects, se taisaient en présence de leur chef car ils n'avaient pas encore eu le temps d'étudier son caractère et ne savaient dans que le mesure on pouvait se familiariser avec lui.

Mais sa bonhomie et sa simplicité eurent bientôt mis tout le monde à l'aise.

Quand on passa à table la glas se fonda.

Pendant le repas Camille placée à la

droite de son père observait les invités, essayait de les juger, de les comparer entre eux, de jauger leur valeur personnelle.

Pour les vieux messieurs qui se trouvaient là, elle fut bientôt fixée. Ils réalisaient tous plus ou moins le type éternel du fonctionnaire accoutumé à n'avoir d'autre opinion que celle du chef dont il reçoit les ordres.

Seuls Marcel Herballe et Adalbert de Marcellac faisaient tache sur ce fond un peu uniforme de visages graves, guindés, compassés et facilement obséquieux ; le vicomte Adalbert par sa mine fûtée et malicieuse révélatrice de son esprit frondeur et léger, par sa distinction naturelle que relevaient ses gestes, le raffinement de sa mise et qui le dépayssait dans ce milieu dépourvu de chaleur de sincérité, où personne ne se montrait tel qu'il était, Marcel Herballe par la loyale expression de son visage, par le ton de ses paroles qui attestaient la hauteur de son caractère et l'indépendance de ses idées.

Décidément, pensait Camille, eux seuls sont dignes d'intérêt et d'attention.

Leur jeunesse attirait la sienne.

Lorsque après le dîner, on revint au salon, ils se groupèrent tous les trois dans un coin, sans s'être donné le mot, par le seul effet d'un attrait réciproque.

Laissant les hommes d'âge qui s'étaient réunis autour de Mme F'amarin deviser de politique et de diplomatie, ils causèrent de choses moins sérieuses.

A la fin de cette soirée, Camille avait acquis la conviction que le vicomte Adalbert était un gai compagnon, facile à vivre, quoique étourdi, volontaire et mobile, mais bon enfant, spirituel, très versé dans les choses mondaines, dont les conseils seraient précieux pour l'organisation des fêtes que le ministre des affaires étrangères était tenu de donner.

Par exemple, elle n'eût osé affirmer qu'il était homme de cœur et qu'il y eût lieu de faire fond sur son dévouement et son amitié. Son joyeux scepticisme la décoconcertait.

Tout différent Marcel Herballe.

Sous ses dehors sans éclat elle avait surpris une belle intelligence, et deviné une âme généreuse.

Assurément cet homme-là devait être long à se donner, mais, quand il s'était donné, il ne se reprenait pas. Dans l'épreuve comme dans la joie, la fidélité de son amitié devrait être inébranlable.

Assise près de lui, elle s'abandonnait sans en ressentir le moindre trouble à la joie d'avoir trouvé un homme digne de sa confiance lorsqu'un valet de pied apportant au ministre une dépêche qui venait d'arriver.

De sa place, tout en écoutant Adalbert dont les boutades la faisaient rire elle vit son père ouvrir le télégramme, y jeter les yeux et l'entendait s'écrier :

— Ah ! voilà qui est fâcheux !

— Qu'est-ce donc, mon père ? demanda-t-elle en allant vers lui.

— C'est le préfet d'Annecy qui me prévient que Julien Ravier refuse mes propositions. Il ne veut pas quitter sa famille.

Il a bien raison, observa vivement Mme Flammarin ; ces motifs sont très respectables.

Ils me mettent dans l'embarras, venait le ministre, et me voilà sans secrétaire particulier.

Tu n'auras pas de peine à en trouver un autre, mon ami, dit sa femme.

— Il faudra chercher, fit-il. C'est égal, voilà donc un jeune homme sans ambition.

On n'en trouve plus guère de pareils aujourd'hui.

— A ce moment, Adalbert qui s'était rapproché de Camille lui glissa à l'oreille :

Depuis plusieurs jours, je fais l'intérim, mademoiselle. Que ne me laissez-vous l'emploi à titre définitif ? Je m'en tirerai aussi bien que ce monsieur.

Serez-vous assez sérieux ? interrogea Camille en souriant.

Et toi mademoiselle, je puis être sérieux quand il faut l'être. Intéressé pour moi. Vous n'aurez pas à le regretter.

Marcel Herballé avait vu Camille le consulter du regard.

— Pourquoi pas ? dit-il. M. le vicomte po-sède, j'en suis sûr toutes les qualités requises pour l'emploi qu'il sollicite et dont il a déjà l'apprentissage. Et puis,

s'il se trouve parfois embarrassé, je serai heureux de le conseiller.

— Merci monsieur, fit Adalbert, croyez bien que je mérite votre bienveillance.

En même temps, il se disait :

Si maman pouvait me voir, elle serait satisfaite de moi.

Camille avait rejoint son père ; elle lui parlait à demi voix. Adalbert sentit le regard du ministre se reposer sur lui et l'envelopper.

Ma fille me dit, monsieur, fit soudain celui-ci que vous vous offrez pour la fonction vacante. J'avais d'autres projets sur vous. Mais, par considération pour madame la comtesse et pour le nom que vous portez je ne me refuse pas à exaucer vos désirs et je vous confirme dans l'emploi que vous n'occupiez que provisoirement. Monsieur Herballé, ajouta-t-il en s'adressant au chef de cabinet, vous présenterez demain l'arrêté de nomination à ma signature.

A ce moment, un des vieux ministres qui se trouvait à côté du ministre se pencha vers lui et murmura.

Ce jeune homme semble tout à fait distingué, monsieur le ministre, mais sa famille est connue comme royaliste. Ne craignez-vous pas qu'on vous reproche d'être allé chercher dans un tel milieu votre secrétaire ?

Flammarin eut un haut-le-corps.

Comment, je n'aurais pas le droit de le choisir à mon gré ! s'écria-t-il. Si l'on m'attaque à ce sujet, je repoudrai. C'est tant mieux pour la République si ses anciens adversaires désarment, viennent à elle et demandent à la servir. D'ailleurs, M. de Marcillac est d'une race de diplomates. Son père a été ambassadeur et c'est une raison de plus pour justifier mon choix.

Personne ne souffrit plus mot. Adalbert, silencieux, remerciait du regard, et Camille se félicita intérieurement d'avoir contribué à sa nomination.

VII

Le lendemain était un dimanche.

Dispensée d'aller au Conservatoire, Ninette avait fait la grasse matinée.

— Un pâle soleil d'hiver, perçant les

froides bruyères de la.

Maintenant, confitait pas de

Elle se enveloppée couvertur

Elle revêts de la brette, un première non d'un se procure fortable.

trois jours joie et sur si longtem

— Et si de la possi

On l'ava usage dans partement lu la laissez qui l'occup

N'était-e important

Toutes le reposaient-

— Sa san aient-ils pa servation d turs ?

Il était de fût à ces co

Mais si e c'est qu'elle le reconnaît au centuple avait fait.

Elle se d les yeux s ce qui l'ent ne de la fen ccuvrait les que et les cheminée c ni en terre delles, la en cuivre, l en dans de jou et enfin le meuble p

Decevait

froides brumes du matin, jaunissait les vitres de sa chambre quand elle s'éveilla.

Maintenant délivrée de ses cruels soucis, confiante dans l'avenir, elle ne se hâtait pas de se lever.

Elle se trouvait si bien dans son lit, enveloppée de la tiédeur moelleuse des couvertures.

Elle remplissait ses yeux à peine ouverts de la vision riante de cette chambre, un nid sous les toits, où pour la première fois de sa vie, elle jouissait sinon d'un luxe qu'elle ne pouvait encore se procurer, du moins d'un peu de confortable. Elle ne l'habitait que depuis trois jours et tout y était encore pour elle joie et surprise. Elle la souhaitait depuis si longtemps.

— Et si longtemps elle avait désespéré de la posséder.

On l'avait arrangée tout exprès à son usage dans la pièce la plus vaste de l'appartement. Ses parents à qui elle eût voulu la laisser avaient exigé que ce fût elle qui l'occupât.

N'était-elle pas le personnage le plus important de la maison ?

Toutes les espérances de la famille ne reposaient-elle pas sur elle ?

— Sa santé, son bien-être ne constituaient-ils pas la condition même de la conservation de sa voix et de ses succès futurs ?

Il était donc juste que chacun se sacrifiât à ces considérations supérieures.

Mais si elle avait accepté ce sacrifice, c'est qu'elle se croyait assurée de pouvoir le reconnaître un jour et en dédommager au centuple les êtres chéris qui le lui avait fait.

Elle se disait ces choses en promenant les yeux autour de soi, admirant tous ce qui l'entourait : les rideaux en cretonne de la fenêtre, dont le clair papier qui couvrait les murs reproduisait les arabesques et les ramages, la garniture de la cheminée composée d'un buste de Rossini en terre cuite flanqué de deux chandeliers, la carquette tendu au pied du lit en cuivre, le canapé et les deux fauteuils en damas de laine, le petit bureau en acajou et enfin le meuble le plus précieux, le meuble professionnel, un piano qu'on

s'était décidé à acheter, payable à tant par mois, et audessus duquel étaient rangées sur une étagère, au nombre d'une vingtaine, les partitions dont le professeur Vernet avait fait entreprendre l'étude à son élève préférée.

Mais bientôt, de l'autre côté de la porte close, elle entendit un glissement de pas légers sur le parquet.

Puis ce fut un coup à la boiserie, frappé discrètement, d'une main timide.

— Entrez, répondit-elle du fond de son lit.

Par la porte entre-baillée, passa d'abord la tête brune de sa sœur Madeleine puis tout le corps maigre et dégingandé de la fillette déjà presque une petite femme, moins par l'âge, — elle avait à peine onze ans, — que par la raison, une raison qui attestait la gravité du regard et qu'avait précocement murie depuis une année le pénible spectacle des épreuves de ses parents.

— C'est toi, ma chérie, dit Ninette en se soulevant pour embrasser le visage qui se tendait vers elle.

— Papa et maman sont allés à la messe.

Ils m'ont laissée à la maison pour veiller sur Philippe et sur toi jusqu'à leur retour.

— Oh ! sur notre petit frère passe, s'écria Ninette en riant, mais sur moi.....

— Oui, parfaitement, reprit sa sœur d'un ton piqué ! Maman m'a bien recommandé de t'apporter ton café au lait dans ton lit quand tu t'éveillerais et de le tenir chaud en attendant. Elle te fait dire de ne pas t'exposer à prendre mal. Il fait très froid ce matin. Si tu veux du feu ta cheminée est garnie il n'y a qu'une allumette à mettre.

Ninette protestait gaiement.

— Elle me voudrait dans du coton maman, et si je l'écoutais elle ferait de moi une petite maîtresse à qui il faudrait trois femmes de chambre pour la servir.

— C'est pour ta voix objecta l'enfant, répétant une parole qu'elle avait entendue cent fois dans la bouche de sa mère.

— Oh ! ma voix en a vu bien d'autres, répliqua Ninette.

Elle se dressait d'un mouvement brusque et tout en prenant à pleines mains ses cheveux pour en relever les lourdes tresses et les nouer au-dessus de sa tête, elle lança à pleine voix une roulade dont les sons s'accrochant tour à tour à toutes les cordes du superbe instrument qu'elle devait à la nature, emplirent la chambre d'une longue vibration.

— Te semble-t-elle en péril, ma voix ?

A cette question Madeleine toujours grave et toute à son idée reprit :

— Tu vas réveiller Philippe.

— Pauvre mignon ! Je l'avais oublié..

Je me tais et puisque vous voulez tous me dorloter je prendrai mon déjeuner ici ma chérie. Tu peux l'apporter.

Madeleine fila comme un trait.

Ninette restée seule garda le silence, n'ayant plus envie maintenant de faire un nouvel essai de sa voix.

Elle s'attendrissait devant ces incessants témoignages de la sollicitude dont elle était l'objet de la part de ses parents et l'excès de son bonheur présent ce bonheur qu'elle avait tant attendu la troublait.

Quoique, à cette heure elle n'eût qu'à se louer du tour heureux que prenaient les événements venait une fois de plus et à l'improviste d'être saisie par cette angoisse qui serrait son cœur lorsque par la pensée, elle mesurait la distance qu'elle avait à parcourir pour arriver au but en vue duquel depuis tantôt deux années elle travaillait avec acharnement.

Entre elle et ce but aucun obstacle ne se dresserait-il ?

Pouvait-elle raisonnablement se flatter de l'atteindre ?

Oui, sans doute. Mais comme le disait son professeur Vernet accoutumé à citer les grands auteurs il y a loin de la coupe aux lèvres.

Je suis folle, pensa-t-elle soudain, oui folle et ingrate envers Dieu dont la protection, dans ces derniers temps, s'est visiblement étendue sur nous.

Est-ce le moment de douter de sa bonté ?

Elle possédait toute la vive foi de ses années d'enfance, cette foi dont la pieuse Estelle avait mis et entretenu le germe dans le cœur de ses enfants.

Elle se souvint de la parole des Livres saints qui déclare que c'est chose vaine et inutile de s'attrister ou de se réjouir par avance de ce qui n'arrivera peut être jamais et pour chasser les idées funestes qui venaient d'effleurer sa confiance, elle fit le signe de la croix.

Puis rassérénée elle se jeta hors de son lit se chaussa, se vêtit d'un peignoir de laine et alla elle-même ouvrir à sa sœur qui revenait en apportant sur une assiette une tasse pleine jusqu'aux bords de café au lait tout fumant et un petit croissant d'un sou.

— Comment ! tu t'es levée ? dit l'enfant d'un ton de reproche.

— Oui, ma chérie, j'avais assez de mon lit.

La sonnette, en cet instant résonna dans le silence de l'appartement.

— Voilà nos parents ! s'écria Ninette.

— Oh ! non, observa Madeleine, ils n'auraient pas sonné si fort, crainte de vous réveiller toi et Philippe.

Elle disait vrai, la petite. C'était la concierge qui distribuait à ses locataires le courrier du matin. Il y avait une lettre pour Mlle Aline Villeroy.

Elle vient d'Ancey, dit Madeleine en la lui remettant.

— C'est de Julien Rédier, reprit Ninette.

Elle l'ouvrit vivement et la lut pendant que Madeleine allait voir si le bruit de la sonnette n'avait pas réveillé son petit frère.

Elle était ainsi conçue, cette lettre :

— Mademoiselle Ninette,

— Peut-être allez-vous m'en vouloir après avoir pris connaissance de la réponse que je suis obligé de faire aux propositions que j'ai reçues de M. le préfet et que vous aviez mis tant d'empressement à m'annoncer après en avoir eu l'initiative et tout le mérite.

— Peut-être aussi vous direz-vous que je suis indigne de vos bontés et qu'en repousser les effets, c'est être ingrat envers vous.

Ne vous hâtez pas cependant, de me juger et attendez pour le faire de savoir mes raisons.

— Je venais de recevoir votre gentille

lettre et du fond mes remerciements m'a fait appel vous me disiez :

— Que le motif que un inconvénient sur moi, n'en reviens pas s'il m'avait été confiance que doivent ardemment lui aviez tracé flatter.

— Mais ma tromper sur moi me faire oublier consulter moi à M. le préfet.

— Il a paru que Il m'a fait rem secrétaire part faites étranger tout, que c'était inespéré qui s' je n'en ai pas solution que mon devoir fut

— Le langage je le prévoyais, mon intérêt, m l'occasion d'un qu'elle s'offrait belle pour que siter.

— Mais tandis vu de grosses l compris que la lui déchirait le ment qu'il me lui le plus dou mademoiselle, toute tracée et

— Mon père a veuf, je suis son heur ici-bas et vent, sa seule nous sommes ja deste existence que parce qu'el ment dans la d réciproque, laq le paiement le père a vait pou au monde. Ce st

lettre et du fond du cœur je vous envoyais mes remerciements, lorsque M. le préfet m'a fait appeler pour me dire tout ce que vous me disiez vous-même.

«Que le ministre pour qui je suis presque un inconnu, eût daigné jeter les yeux sur moi, si humble et si obscur je n'en reviens pas encore et je pense que s'il m'avait choisi pour des fonctions de confiance que tant de gens autour de lui doivent ardemment désirer c'est que vous lui aviez tracé de moi un portrait trop flatteur.

«Mais ma gratitude ne pouvait me tromper sur mon insuffisance ni surtout me faire oublier que je devais avant tout consulter mon père. C'est ce que j'ai dit à M. le préfet.

«Il a paru surpris de mes hésitations. Il m'a fait remarquer qu'après avoir été secrétaire particulier du ministre des affaires étrangères, je pouvais prétendre à tout, que c'était donc un avenir superbe, inespéré qui s'ouvrait devant moi. Mais je n'en ai pas moins persisté dans la résolution que me dictaient mon cœur et mon devoir final.

«Le langage de mon père a été tel que je le prévoyais. Je ne devais consulter que mon intérêt, m'a-t-il dit, et assurément, l'occasion d'une brillante fortune telle qu'elle s'offrait à moi est trop rare et trop belle pour que je puisse hésiter à en profiter.

«Mais tandis qu'il me parlait ainsi j'ai vu de grosses larmes dans ses yeux j'ai compris que la pensée de me voir partir lui déchirait le cœur et que le consentement qu'il me donnait constituait pour lui le plus douloureux sacrifice. Dès lors, mademoiselle, ma conduite n'était-elle pas toute tracée et pouvais-je hésiter ?

«Mon père a soixante huit ans il est veuf, je suis son fils unique, tout son bonheur ici-bas et comme il le répète souvent, sa seule raison de vivre. Nous ne nous sommes jamais quittés. Notre modeste existence n'est surtout heureuse que parce qu'elle nous réunit incessamment dans la douceur de notre tendresse réciproque, laquelle n'est de ma part que le paiement légitime de tout ce que mon père a fait pour moi depuis que je suis au monde. Ce serait criminel de m'arra-

cher à lui, d'empoisonner ses derniers jours et de m'exposer à n'avoir même pas la consolation de lui fermer les yeux. Je ne pouvais d'ailleurs songer à le déplacer. Il veut mourir là où il est né.

«Telles sont mes raisons mademoiselle Ninette et plus j'y pense, plus je suis convaincu que vous les approuverez.

«Et puis, vous l'avouerez-je, Paris me fait peur. Je ne me sens pas fait pour un si vaste théâtre. Je craindrais de n'être pas assez armé pour soutenir les luttes qu'il faut à toute heure y livrer. Rappelez-vous, du reste, ce que je vous ai dit quand vous alliez partir. Pourquoi désertez-vous le pays où nous reçûmes le jour ? Pourquoi aller chercher le bonheur si loin quand nous le tenons là où nous sommes ?

«Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mademoiselle Ninette. Le chagrin que m'a causé votre départ ce chagrin qui est toujours aussi vif et que rien ne pourra dissiper si ce n'est votre retour parmi nous ne me rend pas injuste. Il ne me fait pas perdre de vue les honorables motifs auxquels vous avez obéi en abandonnant votre terre natale. Mais il n'a pas affaibli dans mon cœur la puissance des raisons à l'aide desquelles j'essayai alors de vous retenir et qui me déterminent aujourd'hui à ne pas vous imiter. Vous sentirez combien j'en suis pénétré en constatant qu'elles me font renoncer volontairement à l'immense joie de me rapprocher de vous.

«Je reste donc ici ; j'y reste pour mon père ; j'y reste pour l'exemple pour protester contre la folie de tant d'ambitieux que je vois s'éloigner de leur berceau pour aller se jeter dans la mêlée de ce Paris redoutable d'où j'en ai déjà vu plusieurs ravenir, l'aile cassée, traînant la patte, cruellement désillusionnés.

«Je reste enfin pour vous attendre.

«L'affection que j'ai conçue pour vous, mademoiselle Ninette, ne me fait pas souhaiter que vous reveniez jamais deçue et malheureuse ainsi que les pauvres diables dont je parle. Mais si cela devait arriver un jour du moins sauriez-vous que vous avez au pays vous attendant, souhaitant de vous revoir et vous aimant

toujours un ami dévoué, respectueux et fidèle.

« Quoique monsieur le préfet ait transmis ma réponse à M. le ministre peut être ma lettre vous suggérera-t-elle l'idée de remercier celui-ci en mon nom et de lui indiquer de vive voix mes raisons. Ce que mon père qui le connaît mieux que moi, m'a dit de lui me donne la certitude qu'il me comprendra et m'excusera. Puisqu'il me veut du bien, il pourra m'être utile en me recommandant à M. le préfet. Une place de chef de bureau sera prochainement vacante à la préfecture et, ayant cinq ans de services je me suis mis sur les rangs pour l'obtenir.

«Rappelez moi au souvenir de vos parents, mademoiselle Ninette, et croyez toujours aux sentiments que je vous ai voués pour la vie.

«Julien RÉDIER.»

En terminant sa lecture, Ninette laissa tomber la lettre sur ses genoux. Cette lecture l'avait émue jusqu'au fond de l'âme.

Quel homme ce Julien ! Que de sages se révélait son langage et quel dévouement affectueux et tendre éclatait entre ces lignes d'une éloquence si simple, si pénétrante.

—Et dire que j'aurais pu être la femme d'un tel homme, pensait Ninette la compagne de toute sa vie et qu'encore à cette heure, si je voulais.....

Son front se courbait et dans son esprit se dressait une vision qui brusquement l'entraînait vers les montagnes de la Savoie, au bord du lac étincelant où s'était écoulée son enfance.

Que n'y était-elle restée sur ces rives riantes, alors qu'elle eût pu y mener une heureuse existence, obscure et modeste sans doute, mais embellie, transfigurée par l'amour !

Et si vif fut son regret qu'à l'improviste sa pensée s'immobilisa dans l'espérance d'une prochaine réalisation de ce rêve charmant et que le brillant avenir auquel elle avait sacrifié le bonheur s'assombrit, s'effaça sur les perspectives plus douces de celui dont la lettre de Julien évoquait le tableau.

—Ton déjeuner sera froid, dit une voix près d'elle.

Elle releva les yeux et vit Madeleine qui venait de rentrer, portant dans ses bras raidis sous le fardeau trop lourd le petit Philippe qu'avait réveillé tout à l'heure le bruit de la sonnette.

L'enfant tendait les mains vers sa grande sœur dont sa bouche rieuse prononçait distinctement et répétait le nom d'un ton suppliant.

Ce spectacle ramenait Ninette à la réalité en lui montrant dans Madeleine et dans Philippe les deux êtres qui devaient profiter le mieux de sa fortune future.

A cette fortune, était subordonné leur propre avenir comme celui des parents.

Et l'héroïque fille tressaillit en pensant que cet avenir était dans ses mains, qu'elle avait charge d'âmes et que sous le toit dont elle était maintenant la lumière et l'espérance, jeunes et vieux comptaient sur elle, ne pouvaient compter que sur elle.

Cette pensée dissipait le rêve ; elle ramassa la lettre qui de ses genoux était tombée sur le parquet, la plia et, ouvrant les bras, y reçut Philippe en le couvrant de baisers.

Puis, elle déjeuna silencieuse, tendant parfois à l'enfant la cuillère pleine de café au lait qu'il avalait avec une avidité gourmande.

Lorsque, quelques instants après rentrèrent les parents, il n'y avait plus trace en elle de sa défaillance passagère.

Elle avait recouvré son sang-froid. Elle leur fit part de la lettre reçue et leur en donna lecture.

—Il est bien dégoûté, ce monsieur, objecta le père d'un ton de mécontentement. Refuser une belle place auprès d'un ministre.

—Sans compter, ajouta la mère, que s'il t'aimait autant qu'il dit, l'occasion était belle pour vous marier. Lui, avec un emploi à Paris, toi à l'Opéra, les choses auraient pu s'arranger.

Une objection monta aux lèvres de Ninette. Julien eût-il consenti à l'épouser quoique chanteuse qu'elle n'en eût pas moins écarté sa demande. Elle avait déjà de la vie de théâtre une expérience suffisante pour être convaincue qu'elle est, seule exception, incompatible avec les exigences du foyer domestique.

Mais ce qu'e de le dire, cr rents.

—Que ses mauvaises, se dre, cela impo

J* tenterai Flamarin pou lettre. Après celui qui l'a é

Sans rien ajo son piano et q était plongée d auxquels, chaq longues heures

Environ six ment, le nouve re aux douceu ne de miel.

Très favorab nion publique, heureux.

Dans les deu ture de son p majorité s'étai

Au dehors, i gesse, inspirer

A l'intérieur d'autre but qu publique au se les hommes de

Sans doute l tendance ordin la politique fut peu.

En d'autres fondé de grand les promesses.

Personne, n saient, ni parmi ne se serait illu que le ministèr les tenir toutes

Mais, on sort monde avait sou pas voir recou comme les pere rendre le pouvo qu'en désirait e qui possédait u avait à la tri

Mais ce qu'elle pensait, elle s'abstint de le dire, craignant de peiner ses parents.

— Que ses raisons soient bonnes ou mauvaises, se contenta-t-elle de répondre, cela importe peu, puisqu'il refuse.

Je tenterai de voir aujourd'hui Melle Flamarin pour lui communiquer cette lettre. Après tout elle fait honneur à celui qui l'a écrite.

Sans rien ajouter, elle alla s'asseoir à son piano et quelques instants après, elle était plongée dans les exercices de chant, auxquels, chaque jour, elle consacrait de longues heures.

VIII

Environ six semaines après son avènement, le nouveau ministère en était encore aux douceurs et aux ivresses de la lune de miel.

Très favorablement accueilli par l'opinion publique, ses débuts avaient été heureux.

Dans les deux Chambres, après la lecture de son programme, une imposante majorité s'était prononcée en sa faveur.

Au dehors, il entendait, à force de sagesse, inspirer la confiance et le respect.

A l'intérieur, il ne voulait poursuivre d'autre but que la consolidation de la République au service de laquelle il appelait les hommes de bonne volonté.

Sans doute les mots sont des mots et la tendance ordinaire des professionnels de la politique fut toujours d'en abuser un peu.

En d'autres temps on n'eût donc pas fondé de grandes espérances sur ces belles promesses.

Personne, ni parmi ceux qui les faisaient, ni parmi ceux qui les recueillaient, ne se serait illusionné au point de croire que le ministère aurait la possibilité de les tenir toutes.

Mais, on sortait d'une crise dont tout le monde avait souffert, on souhaitait de n'en pas voir recommencer une nouvelle et comme les personnages qui venaient de rendre le pouvoir avaient tenu le langage qu'en désirait entendre, comme Flamarin qui possédait un beau talent de parole, avait à la tribune, très éloquemment

commenté leur programme, on se rattachait volontiers à l'espoir que le gouvernement durerait plus longtemps que n'avait duré celui de leurs prédécesseurs et qu'on était au seuil d'une de ces périodes d'apaisement, et de réformes fécondes dont l'histoire de notre pays offre, depuis trente ans, de trop rares exemples.

Cette confiance personne ne la ressentit aussi vivement que Camille Flamarin.

Elle assistait à la séance de la Chambre des députés durant laquelle son père avait porté la parole, elle s'était un peu grisé de ses accents, des applaudissements, qui, à tout instant, les soulevaient ; elle avait vu en quelque sorte se former sous ses yeux la majorité ministérielle bientôt révélée par le scrutin et quand le ministre, au milieu du plus vif enthousiasme, était descendu de la tribune elle s'était tournée, les yeux brillants de larmes, vers sa mère assise, toute pâle, toute tremblante, entre elle et la comtesse de Marcillac, en murmurant :

Vous deviez être fière maman !

Toujours défiante Mme Flamarin s'était contentée de répondre.

Oui je suis fière de ton père, mon enfant, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Mais à quoi bon ces prodiges d'éloquence devant une chambre accoutumée à traiter les ministères comme des capucins de cartes ?

La comtesse de Marcillac s'était alors écriée :

— Celui-ci madame, ne sera pas traité ainsi, soyez-en sûre. Il ne sera pas aisé de trouver une majorité pour le renverser.

Et tandis que Camille approuvait d'un geste à cet écho de sa propre pensée, elle avait entendu le vicomte Adalbert debout derrière elle lui glisser gaiement à l'oreille :

C'est ma mère qui a raison, mademoiselle. Nous sommes ministres pour longtemps.

Durant la soirée du même jour, dans le salon de son père, elle avait retrouvé la même opinion exprimée non seulement par Marcelle Herballe, au jugement de laquelle elle attachait le plus grand prix, mais encore par divers personnages, di-

plomates ou hommes politiques, venus pour féliciter le vainqueur de la journée.

Puis, avaient commencé à arriver des télégrammes disant la même chose, et ce qu'ils disaient, les journaux du lendemain l'avaient pour la plupart répété en enguirlandant l'orateur des épithètes les plus louangeuses.

— Si l'on veut maintenant se souvenir que Camille était à l'âge des illusions et des enthousiasmes et que son âme généreuse en puisait à toute heure les éléments dans son imagination prompte à s'enflammer, on comprendra sans peine pourquoi et comment elle fut convaincue si vite de la durée du ministère, pourquoi si vite aussi sa voix dans cette durée devint robuste et ramenait incessamment à son esprit cette parole d'Adalbert :

— Nous sommes ministre pour longtemps.

C'était l'avis de son père.

A cette aube de sa carrière nouvelle il n'en voyait que les beaux côtés.

Quoique excédé de travail et accablé de soucis il n'en était pas moins heureux.

Un vent favorable gonflait sa voile. Il croyait travailler avec profit pour la cause libérale et pour lui-même, et portait allègrement ce fardeau des affaires sous lequel avant lui, tant d'autres avaient succombé.

Mme Flamarin fut bientôt entraînée par ce courant de confiance auquel autour d'elle, tout le monde s'abandonnait.

Ses craintes se dissipèrent.

La santé de son mari semblait résister à sa besogne quotidienne. Sous ses airs absorbés et préoccupés, elle ne surprenait aucune trace d'inquiétude ou de mauvaise humeur.

Elle se rassura, allant jusqu'à confesser à sa fille qu'elle avait eu tort de s'alarmer.

Du reste l'accueil qu'elle et Camille avaient reçu dans la société diplomatique était bien pour la rassurer.

La jeunesse de Mlle Flamarin, sa grâce et son charme rendaient pour celle-ci tout naturel ce accueil.

Mme de Marcillac avec qui elle et sa mère étaient maintenant en échange de visites et qui se plaisait à les chaperonner

n'avait eu aucun mérite à le leur prédire non pas simplement parce qu'elle s'était appliquée à le préparer, mais aussi parce que la fille d'un ministre, ne fût-elle pas aimable et jolie ne saurait manquer d'être bien accueillie dans le monde officiel et à plus forte raison si le prestige qu'elle doit à la situation de son père est relevé par les dons de son intelligence et par l'éclat de ses vingt ans.

Mais pour Mme Flamarin, les conditions n'étaient pas les mêmes, ni pareilles les chances de plaire.

Prématurément vieillie, trop timide et trop modeste pour dépouiller tout à coup son enveloppe de provinciale, elle s'était exposée à ce que même des gens sans malveillance fussent amenés à considérer que dans le monde où la conduisait l'élévation de son mari, elle n'était pas à sa place.

Ce péril, cependant, elle ne le court pas, ou plutôt, elle le conjura par ces qualités qui tiennent lieu de toutes les autres : le naturel, la simplicité, la bonté.

C'est par là qu'elle conquit en peu de temps la sympathie et le respect.

On s'accorda pour reconnaître qu'elle savait recevoir, demeurer saine sans pose, être simple sans vulgarité et mettre les gens à l'aise, ce qui pour une maîtresse de maison est le mérite suprême.

On se plut donc à fréquenter son salon.

Ses réceptions hebdomadaires du soir comme celles du jour furent bientôt très courues.

A côté d'elle, Camille en faisait les honneurs avec une aisance propre à révéler que dans ce monde si brillant, elle était dans son élément et que de tout temps, elle avait été destinée à y vivre.

Ce qu'en y entrant, elle ignorait de ses usages, elle le devinait ou elle l'apprenait par le vicomte Adalbert.

En sa qualité de secrétaire particulier du ministre, il avait ses grandes et ses petites entrées dans l'intérieur familial.

Il y déjeunait presque tous les jours et à tout instant se rencontrait avec Camille.

Souvent, il accompagnait ces dames dans leurs sorties du soir, dans les fêtes officielles ou au théâtre, lorsque Flamarin ne pouvait y aller avec elles.

Il était de et leur

Nul ne d'une robe
tait satisfait
ce jeune
elle avait

Les atte
le qu'il dé
son amou
sait en el
son esprit
péraient
que le nat
veur du p

Ce qui
sion, c'éts
Marcillac

Devenu
dame Fl
prévenant
fois par
à leur ser
ces où son
ne pouvait
Elle en
des relati
comme po
ques et qu
cieuses.

Elle fai
mi les me
ré ce mir
d'entre en
nistérielle

Avide d
rôle d'uni
me temps
tipliait le
tre, enver

Il y avi
cul, mais
turelle po
pouvne c
et du cos

En tout
biles de la
Camille
flattait le
la crédule
tout le m

Elle ne
ner les co

Il était en diverses occasions leur guide et leur conseil.

Nol ne s'entendait comme lui au choix d'une robe ou d'un chapeau et Camille n'était satisfaite de ses toilettes que lorsque ce jeune raffiné daignait reconnaître qu'elle avait un bon goût.

Les attentions qu'il lui prodiguait, le zèle qu'il déployait pour lui plaire flattaient son amour-propre et dès ce moment naissait en elle l'illusion que l'influence de son esprit et le charme de ses yeux n'opéraient pas sur lui moins efficacement que le naturel désir de conquérir la faveur du père en plaisant à la fille.

Ce qui achevait d'encourager cette illusion, c'était l'exemple que la comtesse de Marcillac donnait à son fils.

Devenue en peu de temps l'amie des dames Flamarin, elle les environnait de prévenances, venait les voir plusieurs fois par semaine, heureuse de se mettre à leur service en une foule de circonstances où son expérience de grande mondaine pouvait leur être utile.

Elle entretenait aussi avec le ministre des relations cordiales qu'il considérait comme pouvant seconder ses vues politiques et qui lui étaient à ce titre très précieuses.

Elle faisait campagne en sa faveur parmi les membres de la droite et avait opéré ce miracle de décider quelques-uns d'entre eux à accepter les invitations ministérielles.

Avide de jouer auprès de Flamarin le rôle d'une Egérie et de faciliter en même temps la carrière de son fils, elle multipliait les bons procédés envers le ministre, envers sa femme, envers Camille.

Il y avait en tout cela une part de calcul, mais aussi une part de sympathie naturelle pour cette jeune fille si richement pourvue de toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

En tous cas, quels que fussent les mobiles de la conduite de la mère et du fils, Camille n'en distinguait que ce qui flattait le plus son amour propre, et avec la crédulité de son âge s'en attribuait tout le mérite.

Elle ne cherchait pas d'ailleurs à deviner les conséquences de la charmante

intimité qui s'était créée entre sa famille et les Marcillac.

Elle en jouissait comme de tous les autres avantages qu'elle devait à la haute situation de son père. Trop belles les heures qu'elle vivait pour qu'elle fût tentée de regarder au-delà.

Il lui était d'autant plus facile de se contenter du présent que son cœur restait aussi libre que son esprit et qu'elle conservait tout entière la faculté de discerner ce que la jeunesse d'Adalbert recouvrait de légèreté, d'étourderie et de défauts résultant de ses mauvaises fréquentations.

Séduisant et aimable, sans doute, ce joli garçon aux allures élégantes et fines, mais, tout en surface, et trop naturellement égoïste et sceptique pour qu'on pût l'écouter sans défiance.

C'est ainsi qu'elle le jugeait.

L'idée ne lui serait pas venue qu'il pût être pour elle autre chose qu'un camarade bon à utiliser dans les conditions courantes de la vie, autant qu'il n'y aurait rien de sérieux à exiger de lui.

À ce point de vue elle faisait un tout autre cas de Marcel Herballe.

Il n'avait pas le brillant éclat d'Adalbert.

Il eût été incapable de se faire le bou-te-en-train d'une réunion mondaine, de conduire un cotillon, de donner un conseil utile en fait de toilettes ; incapable aussi de démontrer les qualités ou les vices d'un chien de chasse, de dicter le choix d'un attelage, de raconter par le menu le dernier scandale parisien ou les retentissantes aventures des demi-mondaines à la mode.

Mais ses paroles comme ses actions révélèrent une âme toute de loyauté, de générosité, de franchise, un esprit cultivé, le goût du travail, le jugement le plus droit, le robuste bon sens qui est le guide le plus sûr parmi les difficultés de la vie, la constance dans les sentiments et l'habitude de réfléchir avant d'agir.

Sa froideur apparente ne dissimulait qu'aux yeux de ceux qui ne savaient pas voir ce qu'il y avait en lui de chaleur et d'élan passionnés. Il semblait n'être qu'un foyer de cendres. Mais la flamme couvait au-dessous.

Camille lui avait donc voué une estime particulière qui l'eût empêchée de le traiter avec le sans-gêne amical mais un peu dédaigneux dont elle usait avec Adalbert, alors même qu'elle eût été tentée de le faire.

Elle ressentait pour lui autant de déférence affectueuse que de confiance et s'il lui était agréable et commode d'avoir conquis le faveur du brillant gentilhomme que le hasard avait fixé près d'elle elle était fière de s'être attiré la sympathie et l'intérêt du chef de cabinet de son père qu'elle sentait flotter autour d'elle toutes les fois que les hasards de leur existence commune les rapprochaient.

Ainsi, Flamarin à peine entré au ministère, tout souriait à Camille. Sa vie était un perpétuel enchantement et combien différente de ce qu'elle avait été jusque là !

Maintenant on sortait presque tous les soirs. Quand on ne sortait pas, c'est qu'il y avait réception au quai d'Orsay.

Mais que ce fût chez elle ou chez autrui, tout le monde faisait fête à Mlle Flamarin.

Les élégantes étrangères qui forment la plus belle parure du corps diplomatique la traitaient en amie.

L'une d'elles qui portait un grand nom et avait une fille de l'âge de Camille donna un bal blanc en l'honneur de celle-ci. Elle y convia la plupart des héritières du faubourg Saint-Germain et la plus brillante fleur des jeunes attachées d'ambassade.

Mme Flamarin ayant décliné l'honneur d'assister à cette fête où elle craignait de se trouver par trop dépaysée, c'est la comtesse de Marcillac qui voulut y conduire Camille.

Sous ce haut patronage la jeune fille fut accueillie comme si elle eût appartenu à ce milieu social toujours un peu fermé et le succès que lui assurait chez un ambassadeur accrédité à Paris la fonction de son père, se doubla de celui que lui valurent sa beauté, sa bonne grâce et sa distinction.

Durant cette soirée Adalbert fut tout à ses petits soins, dansa avec elle, lui présenta les meilleurs valseurs.

Grâce à lui, elle s'amusa follement et

si jusqu'à ce jour elle avait pu douter de la sincérité de son désir de lui plaire, elle n'eût plus, ce soir-là, la possibilité d'en douter. C'était l'évidence même.

Elle ne fut cependant, à ce premier moment de sa découverte, ni troublée, ni plus heureuse. Que lui importaient des sentiments à la durée desquels ce qu'elle pensait d'Adalbert l'empêchait de croire ?

Et d'ailleurs, comment supposer que la grande dame qu'était la comtesse de Marcillac consentirait jamais à laisser son fils choisir sa femme en dehors de son monde ?

La satisfaction qu'elle ressentit en constatant sa victoire fut toute de vanité et glissa sur elle.

En revanche elle ne put se défendre d'un tressaillement lorsqu'en allant au buffet au bras du vicomte, elle aperçut tout à coup Marcel Herballe debout dans l'embrasure d'une porte et qui, de sa place, la suivait des yeux.

Oh ! ces yeux fixés sur elle, ces yeux de flamme, ces yeux d'une éloquence si vibrante, ces yeux attachés à ses pas, à ses gestes, à tous ses mouvements, et si passionnément désireux de rencontrer son regard !

Elle fut à l'improviste comme enveloppée de leur éclat.

Que de chagrins et d'amertumes elle se fût épargnés, si en cet instant elle eût pu comprendre que la vision qui se dressait sur son passage était celle du bonheur !

Mais elle se livrait fougusement au plaisir ; il l'emportait dans son tourbillon.

Elle le salua d'un signe de tête familier et passa.

L'existence en laquelle elle était lancée et qui l'aveuglait allait lui faire oublier trop longtemps cette minute fugitive.

Plus tard seulement, elle devait s'en souvenir et se rappeler, dans la circonstance la plus critique de sa vie, le grave et tendre dévouement qu'elle avait lu, ce soir-là, dans le regard de Marcel.

IX

Vers la fin d'un après-midi du mois de mars, dans l'antichambre qui précédait

le bureau direct sous le ministère et le fauteuil qu'elle minée, se lève.

L'emploi d'un trimestre n'était un peu de deux derniers.

C'est lui cher les soins ment du lendemain, lui même aux principes mensuel, s'empêche de remettre au portance un leur était dû d'émargement.

Le reste de la nuit n'avait rien de particulier.

Lorsque le préparé les fiés à ses soins à faire.

Au coup de coin de sa table qu'Estelle avait.

Il lisait en ne lui restait vaaser, ou en sette avec un voisins, à moins le chargé quartier ou qu'il s'agit de siteur pour le tériel.

Afin de revenir avait donc pr brin, en attention et la vérité, c'est.

À ce genre celle qu'il m'entraîne de s'éprouver.

Jadis accoutumée aux champs, à la sans cesse de son jardinier, à la rame, se lève au large du lit soir une activité sa belle santé.

le bureau du caissier, Villeroy très correct sous l'uniforme des garçons du ministère et allongé dans un confortable fauteuil qu'il avait rapproché de la cheminée, se livrait aux douceurs de la sieste.

L'emploi qu'il occupait depuis tantôt un trimestre lui laissait des loisirs. Il n'était un peu surmené que durant les deux derniers jours de chaque mois.

C'est lui qu'on envoyait au Trésor toucher les sommes nécessaires au paiement du personnel et lui aussi qui, le lendemain, lorsque le caissier avait porté lui-même au ministère, aux directeurs et aux principaux agents leur traitement mensuel, s'en allait de bureau en bureau remettre aux employés de moindre importance une enveloppe contenant ce qui leur était dû et leur faire signer la feuille d'émargement.

Le reste du temps, sa besogne se réduisait à rien ou presque rien.

Lorsque le matin il avait monté le bois, préparé les feux, balayé les bureaux confiés à ses soins, il n'avait plus grand'chose à faire.

Au coup de midi, il déjeunait sur un coin de sa table, avec les petites provisions qu'Estelle avait rangées dans son panier.

Il lisait ensuite son journal et alors il ne lui restait guère qu'à dormir, ou à rêvasser, ou encore à faire un bout de causette avec un de ses collègues des bureaux voisins, à moins qu'un de ces messieurs ne le chargeât d'une petite course dans le quartier ou que se présentât quelque visiteur pour le caissier ou le chef du matériel.

Afin de remplir le vide des heures, il avait donc pris l'habitude de dormir un brin, en attendant la fermeture de bureau et la vérité, c'est qu'il dormait souvent.

À ce genre d'existence si différente de celle qu'il menait en Savoie, il était en train de s'épaissir.

Jadis accoutumé au grand air des champs, à la fraîcheur de l'eau et à user sans cesse de ses bras soit qu'il cultivât son jardinet, soit qu'il allât à la voile ou à la rame, selon le temps, jeter ses filets au large du lac, il déployait du matin au soir une activité bienfaisante, propice à sa belle santé.

C'est cette activité qui maintenant lui faisait défaut et dont la privation avait précocement développé en lui des incommodités qu'il ignorait autrefois; les digestions et congestion, les nuits sans sommeil et par-dessus tout des symptômes d'obésité que dissimulaient avec peine son uniforme et les soins plus minutieux que, sur les conseils de Ninette, il prenait de sa personne depuis son entrée en place.

À le voir dans son fauteuil, le teint échauffé, la taille lourde, un double menton reposant sur sa cravate blanche, des taches grises sur ses cheveux et les yeux à demi clos, il semblait plus vieux que son âge.

Dans ce garçon de bureau déjà façonné aux allures professionnelles et trahissant dans sa démarche une nonchalance qui semblait afférente à sa fonction il eût été difficile de reconnaître le garçon alerte et solide qu'on a vu au début de cette histoire se mouvoir librement en sa vie de plein air.

Mais de ces inconvénients résultant des changements survenus dans sa situation, il ne souffrait pas, parce qu'ils s'étaient produits progressivement, presque à son insu et qu'il n'en soupçonnait pas les causes.

Le rat de la fable engraisant dans son fromage n'est pas malheureux d'engraisser et tient son sort pour le plus heureux des sorts.

Tel l'honnête Villeroy.

Depuis son entrée au ministère il n'enviait rien à personne.

L'altération de sa santé dont ni lui ni aucun des siens n'étaient encore frappés n'altérait pas sa quiétude.

Ce n'est pas cependant qu'il eût tout à souhait.

Les ressources qui étaient maintenant assurées à Villeroy grâce à son emploi et à la bienveillance de la municipalité d'Annecy suffisaient tout juste aux dépenses de la maison.

La vie est chère à Paris surtout dans le quartier qu'il habitait.

Le loyer, les intérêts et l'amortissement de l'emprunt, la mensualité du piano, la nourriture et l'entretien de cinq personnes avaient vite fait d'absorber les deux

cent cinquante francs qui entraient chaque mois dans le logis.

Sans doute, cette somme se grossissait quelque peu du prix des leçons que Ninette était parvenue à se procurer. Mais tenue à une certaine élégance à des achats de musique, à divers frais imprévus ce qu'elle gagnait personnellement, elle le dépensait.

Il est donc vrai que la position laissait beaucoup à désirer, qu'on avait du mal à lier les deux bouts.

Fatelle n'avait-elle pas été contrainte à deux reprises, de porter la main sur la réserve constituée avec la part de l'emprunt qui n'avait pas été employée ?

Toutefois si le revenu était notoirement insuffisant, peut être existait il quelque moyen de le grossir ? Le tout était de trouver.

— Affaire de chance, pensait Villeroi, qui voyait la plupart de ses camarades utiliser à l'aide d'une occupation supplémentaire les heures du soir que leur laissait leur emploi. Puisqu'ils ont trouvé, pourquoi ne trouverais-je pas ?

Malheureusement, ce qui avait été facile pour certains d'entre eux ne l'était pas au même degré pour lui.

Ainsi, il en était qui se faisaient de belles recettes en allant dans les maisons bourgeoises servir de grands dîners, en aidant au service du vestiaire ou du buffet dans les fêtes officielles.

Un huissier du cabinet, un grand bellâtre à mine solennelle et à longs favoris flottants, racontait à qui voulait l'entendre que, durant l'hiver, il gagnait avec les extras jusqu'à deux cents francs par mois.

Un autre était employé dans un théâtre et cela lui rapportait gros.

Mais, pour ces divers métiers, il fallait des qualités que le brave Villeroi ne possédait pas, non qu'il ne fût assez intelligent pour apprendre à servir à table ou à piquer des numéros sur des pardessus, mais, parce que, comme le disait Estelle, ce qui lui manquait, c'était le physique de l'emploi.

Il avait eu beau se dégrossir, tout en lui révélait son origine et sa longue existence de quasi paysan.

Elle se trahissait dans la rudesse de

ses traits et dans l'inélégante carrure de ses épaules accrue en ces derniers temps par l'embonpoint qui commençait à le déformer.

Il fallait donc chercher autre chose pour employer son temps et accroître ses revenus mensuels. Il le cherchait avec acharnement depuis quelques semaines mais en vain.

Néanmoins, il ne considérait pas comme un trop grand malheur son impuissance à le découvrir.

Après tout, la gêne dont souffrait sa famille n'était que passagère. Si maintenant encore il fallait souvent se serrer le ventre, du moins avait-on la certitude qu'on serait bientôt dédommagé.

Ninette allait finir sa seconde année d'études. Les prédictions de Vernet ne laissaient aucun doute sur le résultat de ses examens.

Le succès en était assuré et pendant sa troisième année, en attendant l'épreuve finale qui serait son triomphe et lui ouvrirait l'Opéra, elle pourrait commencer à chanter dans le monde, ce qui aurait le double avantage de l'accoutumer à affronter le public le plus difficile et de lui procurer au cours de l'hiver, quelques cachets lucratifs.

Mlle Flamarin, qui s'intéressait toujours vivement à elle, quoiqu'elles n'eussent le temps ni l'une ni l'autre de se voir autant qu'elles auraient voulu, avait parlé de sa belle voix à la comtesse de Marcillac et cette grande dame s'était engagée à patronner dans les salons du noble faubourg la protégée de sa petite amie.

Voilà de quelles espérances se flattaient les Villeroi, ce qu'ils se disaient sans cesse en des entretiens qui roulaient toujours sur le même sujet et ce qui leur faisait supporter avec patience les privations de toutes sortes qu'il fallait s'imposer. Légères sont les privations lorsqu'on en entrevoit le terme.

Quant à Villeroi, il ne pensait guère à autre chose, et c'est vers cet avenir prochain comme vers les moyens d'augmenter ses ressources insuffisantes qu'était tendue sa pensée au moment où nous l'avons surpris émolent, les pieds vers la flamme, dans l'antichambre où il se tenait d'habitude.

D
neri
nica
tabl
son
—
roy.
Ten
de c
C
dan
un
part
C
lire
sur
peu
I
les
feui
lées
le c
V
lais
L
tint
l'ac
tait
E
par
E
sait
tère
“
nou
dan
écu
Bot
“
les
en s
Nov
noté
“
san
rête
que
ce q
s'es
“
l'ex
“
com
cing

Dans le silence résonna soudain la sonnerie électrique qui le mettait en communication avec les bureaux. Il courut au tableau d'appel. C'était le chef qui avait sonné.

— Mettez donc une bûche au feu, Villeroi dit celui-ci. On gèle aujourd'hui. Tenez, en même temps, débarrassez moi de ces vieux journaux qui m'encombrent.

Ces ordres exécutés, Villeroi revint dans l'antichambre, tenant entre ses bras un gros paquet de gazettes pour la plupart déployées et froissées.

C'était de la pâture pour lui, de quoi lire durant plusieurs jours. Il jeta la pile sur sa table et commença à y mettre un peu d'ordre.

Il y avait de tout là-dedans, des feuilles politiques, des feuilles financières, des feuilles mondaines qui s'étaient accumulées pendant la semaine précédente dans le cabinet du chef.

Villeroi les défroisait et les repliait, laissant errer ses regards sur le titre.

L'une d'elles, à l'improviste, fixa et retint son attention et par son titre et par l'accumulation de chiffres qu'elle présentait.

Elle était intitulée : *La Sécurité de l'épargne.*

En tête de la première colonne, on lisait ce qui suit, imprimé en gros caractères :

« Nous rappelons à nos lecteurs que nous sommes en mesure de les diriger dans le choix de leurs placements et d'exécuter pour leur compte les ordres de Bourse qu'ils voudront bien nous confier.

« Nous pouvons aussi, s'ils le désirent, les intéresser à nos opérations. Nous leur en avons souvent expliqué le mécanisme. Nous résumons ces explications dans la note qui suit.

« Elle leur démontrera qu'en nous laissant libres d'agir au mieux de leurs intérêts, ils peuvent, sans courir aucun risque, retirer de leurs capitaux un bénéfice qui, pour quelques-uns d'entre eux, s'est élevé déjà jusqu'à cent pour cent.

« Notre système est sûr. Il a pour lui l'expérience et défie la contradiction.

« Nous n'exécutons que les ordres accompagnés d'un versement d'au moins cinq cents francs.

« Les bénéfices réalisés sont payables tous les mois. »

Suivait une note bourrée de chiffres et exposant le système.

Elle n'était pas longue, le journal était de petit format. Mais, on peut faire tenir beaucoup de mensonges en quelques lignes.

Villeroi la lut par deux fois.

Il n'y comprenait pas grand'chose sinon qu'en déposant cinq cents francs entre les mains de ces gens si habiles, il pouvait en gagner mensuellement trente ou quarante.

Cinq cents n'étaient pas au-dessus de ses moyens. La réserve restée aux mains d'Estelle après l'emprunt représentait quasi deux fois cette somme. Ne valait-il pas mieux la faire fructifier que la laisser dormir ?

Les yeux sur la gazette tentatrice il restait rêveur et tout ébloui comme s'il eût fait quelque merveilleuse découverte.

Ses lèvres épelaient machinalement l'adresse des bureaux de ce journal mirifique, et le nom de son directeur qu'escrotaient trois ou quatre petites croix, indiquant que cet honorable personnage était décoré de plusieurs ordres.

« M. de Fonréal, 83, rue Tronchet. »

La contemplation de Villeroi fut interrompue.

Un de ses camarades, Jarryer, de la direction des Consultats, entra portant un pli pour la caisse.

En voyant le journal aux mains de Villeroi, il s'écria :

— Tiens vous êtes abonné à la *Sécurité de l'épargne* ?

Villeroi fit un geste de dénégation.

— C'est la première fois qu'elle me tombe dans les mains. Mais, dites moi, Jarryer, puisque vous me paraissez la connaître : cent pour cent, est-ce possible ?

— Parfaitement possible puisque depuis trois mois que je me suis abonné et que j'ai déposé mille francs, j'en ai touché plus de deux cents !

— Et sans courir aucun risque ! Savez-vous que c'est admirable et que si l'on pouvait mettre au jeu seulement dix mille francs, on aurait de belles rentes sans se donner beaucoup de mal ?

— Malheureusement, nous ne possédons

ni l'un ni l'autre une si grosse somme.

— On peut tout au moins grossir un peu son revenu en confiant à ce monsieur une somme plus petite.

— C'est ce que j'ai fait, répliqua Jarryer, et je ne le regrette pas. Aussi, je vous engage, si vous avez quelques-sous de côté, à suivre mon exemple.

Villeroi secouait tristement la tête.

— Je ne possède pas tant d'argent que vous, fit-il. J'ai une femme et trois enfants.

Ma fille aînée, en attendant qu'elle me rapporte, me coûte gros et je n'économise guère. Mais je peux bien disposer de cinq cents francs pour commencer si ma bourgeoise est de mon avis. Il faudra seulement que je vous demande quelques renseignements.

— Tout de suite si vous voulez, mais donnez d'abord cette lettre à votre patron. Il paraît que c'est pressé. Nous causerons ensuite.

Villeroi alla remettre le pli au caissier et revint presque aussitôt.

— En bien causons dit-il à son camarade qui l'avait attendu. Je voudrais d'abord savoir comment vous avez connu ce M. de Fonréal et si c'est un brave homme.

— Pour être un brave homme c'est certain répondit Jarryer il n'y a qu'à le voir et qu'à l'entendre pour en être sûr. Du reste c'est un de ses clients, Ramard, haisier aux colonies qui m'a conduit chez lui et Ramard vous savez c'est un gaillard qui ne s'en laisse pas conter.

— Je ne le connais pas, objecta Villeroi. Mais je crois ce que vous me dites.

— Maintenant continua Jarryer tout ce que je pourrais ajouter en réponse à vos questions ne vaudra pas ce que vous dira le directeur de la Sécurité si vous consentez à lui faire une petite visite. Allez y je vous y engage et quand vous l'aurez écouté, vous verrez à vous décider. Bien entendu que je suis tout disposé à vous y conduire. Je ne peux pas aujourd'hui mais demain si vous voulez à la fermeture de nos bureaux. Il ne ferme les siens qu'à six heures.

— Va pour demain, si la bourgeoise y consent.

Villeroi plia soigneusement le journal et alla le mettre dans la poche du vêtement qu'il reprenait en quittant son uniforme, sa journée finie.

Il était très excité ce jour-là en revenant rue Sainte-Anne. Ninette n'était pas encore rentrée. Mais il trouva Mme Guionnet en tête à tête avec Estelle. Passant par le quartier elle était venue prendre des nouvelles de ses amis et les inviter à dîner pour le dimanche suivant.

La brave dame fut frappée par l'air préoccupé de Villeroi. Il avait le sang aux joues et dans les yeux un éclat de fièvre.

— Qu'a donc votre mari ? demanda-t-elle à la femme.

— C'est vrai que tu es tout chose Villeroi observa Estelle. T'est-il arrivé quelque désagrément ou es-tu malade ?

— Je ne me suis jamais mieux porté fit-il, et il ne m'est arrivé rien de fâcheux.

Seulement.....

— Ah ! parbleu ! je m'en doutais bien, s'écria Estelle avec inquiétude. Seulement ?

— Seulement nous tenons peut être un moyen de nous faire des rentes en attendant celles que nous fera Ninette.

— Que nous chantes-tu là ?

— Écoute ceci et vous aussi Mme Guionnet vous n'êtes pas de trop. Peut-être d'ailleurs pourrez-vous nous donner un bon conseil ou même profiter de notre aubaine.

Il avait tiré le journal de sa poche et l'ayant déplié il se préparait à en donner lecture lorsque Ninette entra.

En l'apercevant il le lui tendit sans lui laisser le temps d'ôter son chapeau et en disant ?

— Tiens, lis-nous cela toi. Tu lis mieux que ton père.

Ne comprenant pas encore, Ninette, toute surprise avait pris la feuille dépliée et se mit à lire à haute voix à l'endroit qui lui était désigné.

Mme Guionnet et Estelle écoutaient, le visage impassible, comme si le sens des brillantes promesses de ce papier menteur leur eût échappé tandis que Villeroi, tout joyeux, les regardait beatement ne

dou
ca
ce
qu

il
ne
de

Ce

le.
]

cri
des
Ra

l'in

am

mo
rie
un
ple

le.

Mn

un
l
se l

san
vo
Ra
vra
san
bér
des
get

Est
ma
l
déli

-
hov
ten

doutant pas de l'impression qu'il avait leur causer cette lecture et jouissant par avance de la surprise et de la satisfaction auxquelles il s'attendait.

Mais lorsque Ninette eut cessé de lire il fut mécontent et déçu de ce que personne en lui faisait écho et reprit d'un ton de reproche :

— Alors, ça ne vous fait pas bondir ? Cent pour cent de son argent ?

— Savoir si c'est vrai, remarqua Estelle.

Et Mme Guionnet d'appuyer :

— C'est trop beau pour être vrai.

— Mais puisqu'il y a des preuves, s'écriait Villeroy, puisqu'il y a des camarades à moi qui ont déjà touché, Jarryer, Ramard et d'autres.

— Ils te l'ont dit ? fit Estelle.

— Ils me l'ont dit et pour sûr ils ne l'inventent pas.

— Mais, enfin, où veux-tu en venir, mon ami.

— A ceci : nous avons dans notre armoire un pen d'argent qui ne rapporte rien. Ne serait-il pas sage d'en déposer une partie, cinq cents francs, par exemple, chez ce M. de Fonréal ?

Ninette ne le laissa pas achever.

— Ah ! papa, prenez garde, supplia t-elle. Il y a tant d'escrocs dans Paris.

— Ninette a raison, déclara gravement Mme Guionnet.

— Mieux vaut garder son argent dans un tiroir que de le perdre, ajouta Estelle.

Mais, Villeroy tenait à son idée, il ne se laissa pas désarçonner.

Assurément, il n'entendait pas agir sans s'informer, sans réfléchir, sans savoir. Mais, tout de même, si Jarryer et Ramard n'avaient pas menti, s'il était vrai qu'il y eût possibilité de gagner sans rien risquer, fallait-il de propos délibéré repousser cette occasion de se faire des petites rentes et d'améliorer son budget ?

— Et bien, on y pensera et on verra, fit Estelle qu'impatientait l'exaltation de son mari.

Mme Guionnet gardait une attitude de défiance et de doute.

— Avant tout, il faut consulter des hommes compétents, remarqua-t-elle. Justement, il y en a un, parmi mes pension-

naires, un jeune, très entendu, qui fait du courtage à la Bourse. Il me dira bien franchement ce qu'il faut penser de ce journal et de ses promesses.

On ne pouvait souhaiter mieux puisqu'on saurait bientôt à quoi s'en tenir. Villeroy, de son côté, se proposait d'aller voir M. de Fonréal et de lui poser quelques questions, afin de le confesser sur les opérations qu'il offrait à ses clients de faire pour leur compte.

Ninette inquiète, s'écria :

— Mais, papa, si ce monsieur est un coquin, il vous roulera. Vous n'entendez rien aux affaires.

Piqué au vif, Villeroy se redressait et très innocent, très candide, dans la pleine quiétude d'un cœur loyal trop honnête pour douter de l'honnêteté d'autrui, il protesta :

— Je n'y entends rien, c'est une manière de parler. Ai-je l'air d'un imbécile disposé à se laisser rouler ? D'ailleurs pour quoi soupçonner le directeur de la Sécurité s'il n'a fait jusqu'ici de mal à personne et puisqu'il y a plus de gens pour se fier à lui que pour mettre en doute sa bonne foi, sa franchise, son habileté ?

Durant toute la soirée, et même quand Mme Guionnet fut partie, la conversation s'inspira presque exclusivement de ce sujet. Ce serait si beau si le budget des recettes de la maison allait grossir de quelques cents par an !

X

Dans l'élégant et passant quartier qui s'étend entre l'église de la Madeleine et la gare Saint Lazare, les bureaux de la banque : la Sécurité de l'Épargne, et du journal qui en célébrait les hauts faits et en chantait les louanges, occupaient partie du rez-de-chaussée d'une belle maison toute neuve.

Ils étaient là bien placés.

Des degrés de la gare, les voyageurs débarquant des contrées de l'Ouest pouvaient épeler les lettres d'or de l'enseigne décorative et apprendre, au seuil même de Paris, qu'à côté des somptueux établissements financiers dont la renommée s'étend jusqu'aux extrémités du monde, il y en est d'autres d'aspect moins imposant,

et de moindre réputation, plus modestes, plus simples, où ils seraient traités comme des amis.

La physionomie extérieure des bureaux de la Sécurité révélait, sinon le caractère cordial et familier des renseignements et des services que les clients étaient assurés d'y recevoir, du moins la prospérité de l'entreprise.

Tout y flattait les regards et y parlait aux imaginations naïves.

Derrière les hautes glaces sans tain, étaient étagés et répandus des titres de sociétés financières et industrielles populaires ou inconnues, plus d'inconnues que de populaires, actions et obligations ornées de vignettes fantaisistes que relevait l'éclat de leurs couleurs variées.

Parmi ces valeurs en papier, d'autres valeurs en espèces d'or et d'argent sonnantes et trébuchantes brillaient au soleil étalées dans des sèbles de bois sans qu'on eût d'ailleurs si c'était du métal ou du simili métal et arrêtaient les gens au passage.

Dans le va-et-vient de ces curieux, stationnaient de pauvres diables, le ventre creux et la bourse vide.

Hypnotisés par ces richesses, peut-être étaient-ils tentés de briser les vitres d'un coup de poing et les eussent-ils brisées pour s'emparer de quelques miettes de ce festin royal, quittes à s'enfuir ensuite, si les barreaux de fer derrière lesquelles elles s'abritaient n'avaient déjoué les efforts de leur trop oruelle avidité.

Pour les gens sans le sou, la tentation dans les rues de Paris est de tous les instants et pour ainsi dire à chaque pas.

Ils la respirent aux cuisines des restaurants et aux étalages des marchands de comestibles, ils la subissent devant les magasins de nouveautés, aux vitrines des changeurs et des bijoutiers, partout où le spectacle des choses dont ils ont habituellement privés vient les envelopper de sa perversité, exciter leurs convoitises, enflammer leur imagination, leurs yeux et leurs mains.

Les bureaux de la Sécurité de l'Épargne n'étaient pas moins engageants au dedans qu'au dehors.

Quand on avait franchi la porte vitrée, ouvrant de plein pied sur la

trouvait dans un hail de petite dimension mais très confortablement aménagé, autour duquel, derrière des comptoirs, on voyait, penchés sur leur tâche, les employés de la banque au nombre d'une demi-douzaine.

Trois garçons en uniforme accueillaien les clients et répondaient à leurs questions en les dirigeant vers le guichet auquel ils avaient affaire.

Du reste au-dessus de chacun des guichets, une plaque indicatrice renseignait sur sa destination. Ici les Ordres de Bourse, là le Dépôt des Titres, à droite l'Escompte, à gauche les Abonnements au journal et enfin la caisse voilée en partie de petits rideaux verts.

Tout au fond du hall une portière en reps de même couleur eschait une porte, et quand elle se soulevait on lisait ce mot peint en lettres noires sur la boiserie claire :

“Direction.”

C'était le temple, le sanctuaire où siègeait le dieu, le directeur, M. de Fouréal, décoré de plusieurs ordres.

Mais l'accès de ce temple était facile et le dieu débonnaire, quand on voulait le voir, il suffisait de le demander.

Villeroy put s'en convaincre lorsque au lendemain du jour où le journal tentateur était tombé dans ses mains, son camarade Jarryer ainsi que c'était convenu le conduisit en sortant du ministère à la Sécurité de l'Épargne.

Estelle aurait préféré que son mari ajoutât sa visite et attendit les renseignements mais il passait outre en faisant remarquer qu'une visite n'engage à rien.

En entrant dans les bureaux bien que Jarryer l'eût préparé à ce qu'il allait voir, il fut impressionné par l'activité qui régnait de tous côtés, par la correction du personnel, par l'air respectable de la caisse qu'on voyait à tout instant, quoi qu'on fût à la fin de la journée, s'ouvrir et se refermer, soit pour recevoir, soit pour payer.

— Nous désirerions parler à M. le directeur, dit Jarryer au gardien préposé à la porte du cabinet.

— Il faudra que vous attendiez mes- sieurs, répondit le gardien. M. le directeur

est très re où il pouvez sieur r
Ils s dre et
mait u ve Jar sier un gles et tait le
—C' patron quitter mé car Il n' jours s Il re geant.
Le c voyait sait sig ce qu'i
—C' ne à M —A cer.
Le c gnit V l'accue son car Bru gardier directe Il re —C' voulez Ils s' battait lègue p Je v ranger, mais r moi au parlé d ses pet
—N me dér de mes corps e de me pour le der ? A à leur

est très occupé en ce moment c'est l'heure où il signe son courrier. Mais vous pouvez être sûrs qu'il vous recevra, Monsieur reçoit tout le monde.

Ils s'assirent sur un banc pour attendre et comme la figure de Villeroy exprimait une admiration déférente et craintive Jarryer lui fit remarquer que le caissier un grand gaillard tiré à quatre épingle et propre comme un sou neuf portait le ruban de la campagne de Crimée.

—C'est un ancien soldat comme son patron que ses blessures ont obligé à quitter l'armée quand il allait être nommé capitaine.

Il n'est pas de plus braves gens Et toujours si poli si fiable.

Il rougissait de plaisir en se rengorgeant.

Le caissier qui l'avait reconnu lui envoyait de loin un salut amical et lui faisait signe d'approcher pour lui demander ce qu'il souhaitait.

—C'est un nouveau client que j'amène à M. de Fonréal, répondit Jarryer.

—Alors je vais moi-même vous annoncer.

Le caissier disparut et Jarryer rejoignit Villeroy non sans tirer vanité de l'accueil qu'il venait de recevoir devant son camarade.

Brusquement au bruit d'un timbre le gardien sursauta et entra en hâte chez le directeur.

Il revint presque aussitôt en disant :

—C'est pour vous, messieurs, si vous voulez me suivre

Ils s'étaient levés. Villeroy dont le cœur battait plus que de raison laissa son collègue passer le premier et entra derrière lui.

Je vous demande pardon de vous déranger, dit en rentrant Jarryer, mais mon ami Villeroy qui est comme moi aux affaires étrangères et à qui j'ai parlé de votre maison désire vous confier ses petites affaires.

—Ne nous excusez pas Jarryer vous ne me dérangez pas. Ne suis je pas l'ami de mes clients ? Ne leur appartiens-je pas corps et âme et n'est ce pas mon devoir de me tenir sans cesse à leur disposition pour les renseigner, les éclairer, les guider ? Ah ! ils peuvent venir m'interroger à leur heure, quand il leur plaît. Ils me

trouveront toujours, prêt à leur répondre en toute loyauté, en toute franchise et les plus humbles comme les plus riches. Je suis aussi soucieux des intérêts de la petite épargne que de ceux des gros capitalistes qui daignent m'honorer de leur confiance. Hier, sous le poristyle de la Bourse, M. le baron de Rothschild me faisait l'honneur de me le dire : " Ce qui crée votre supériorité sur nous, les grands banquiers, mon cher Fonréal, c'est que vous pouvez vous occuper personnellement de chacun de vos clients." Et il avait raison, le baron. Je les connais tous, mes clients Ils sont mes amis, mes enfants.

Monsieur le directeur disait ces choses d'une voix onctueuse. Sa parole convaincue, pénétrante, respirait la vérité. Et puis, songez donc, un homme qui causait familièrement avec Rothschild !

Il allait amplifier son discours. Mais le caissier qui revenait important, affairé, l'en empêcha.

—Il n'y a donc pas moyen d'être tranquille ! gronda-t-il. Qu'on ne me dérange plus.

—Pardon, monsieur le directeur, fit le caissier. Mais la Compagnie minière de l'Auvergne prévient qu'elle a besoin de cinquante mille francs pour demain matin et je n'ai pas cette somme dans ma caisse.

—Eh bien ! vous la ferez prendre à la Banque à la première heure. Préparez le mandat. Je le signerai avant de partir.

Et après avoir jeté cet ordre d'un air d'indifférence, comme un homme qui n'est pas embarrassé pour trouver la grosse somme, M. le directeur se retournant vers ses clients ajouta :

—Nous gardons ici le moins d'argent possible. Nos fonds sont déposés à la Banque de France.

Tout cela était bien rassurant et l'inaltérable confiance dont était animé Jarryer s'emparait aussi de Villeroy. Assis, bouche bée, au bord de sa chaise, il était tout yeux, tout oreilles.

—Je vous disais donc, reprit Fonréal, que je m'occupe personnellement de tous mes clients sans exception. On raconte que Napoléon connaissait le nom de tous ses soldats. Sans me comparer à ce grand

homme, j'ose affirmer que je sais par cœur le compte de chacune des personnes dont je dirige les affaires et qu'à tout heure du jour et de la nuit, sans ouvrir mes livres, je pourrais leur dire qu'elle somme est inscrite à leur crédit. Ainsi pour vous, Jarryer, je ne me trompe pas en vous annonçant que le mois dernier vous a mis en bénéfice de cent vingt et un francs.

Un sourire de satisfaction illumina le visage du garçon de bureau.

—Merci de me l'apprendre, monsieur, dit-il. Ça fait toujours plaisir.

Un geste du directeur marqua qu'il ne méritait pas de remerciements, n'ayant accompli que son devoir.

—Arrivons à ce qui vous concerne, monsieur Villeroy, poursuivit-il. Vous désirez donc que je m'occupe aussi de vous ?

—Ce que m'a raconté Jarryer m'en a donné l'envie, monsieur le directeur, balbutia Villeroy. Je ne roule pas sur l'or. La place que je dois à la protection de M. Flamarin, ministre des affaires étrangères et député de chez nous, ne me rapporte pas gros. Ma fille aînée, qui est au Conservatoire dans la classe de M. Vernet, reçoit bien une pension du conseil municipal d'Annecy. Mais, cette pension et mes appointements réunis ne font pas beaucoup d'argent. C'est à peine de quoi manger du pain quand on a une femme et trois enfants.

—Et autour de votre pain, vous voudriez pouvoir mettre un peu de fricot, dit gaiement M. le directeur.

—Oui, monsieur, en attendant que ma fille, à qui on a prêté un bel avenir, soit engagée à l'Opéra.

—Eh bien ! nous verrons à faire fructifier vos petites économies.

—Oh ! bien petites, soupira Villeroy. Pour commencer, je ne pourrai vous déposer que cinq cents francs.

—J'aurai plus de plaisir à recevoir vos cinq cents francs que je n'en aurais à en recevoir cinq cent mille, mon brave homme, affirma le directeur. Vous êtes ici dans la banque démocratique par excellence. C'est surtout en vue de l'épargne modeste dont avant moi on ne s'occupait pas assez que j'ai fondé la Sécurité et je m'occuperai avec autant de soin de votre

dépôt si minime qu'il soit que s'il était cent fois plus considérable.

—Hélas ! monsieur, je ne pourrai jamais reconnaître.....

—Vous le pourrez très aisément, au contraire. Si vous êtes satisfait des résultats obtenus, parlez en autour de vous. Dites à d'autres ce que Jarryer a dit à vous-même Recrutez-moi des clients. Vous aurez ainsi aidé à mon entreprise humanitaire et philanthropique. J'évite avec soin les réclames retentissantes auxquelles ne craignent pas de recourir mes concurrents; et pour grossir ma clientèle, je ne compte que sur les honnêtes gens qui me doivent un peu plus de bien-être.

—Certainement, je parlerai de vous, monsieur. J'ai des amis...

Villeroy séduit et convaincu pensait aux Guionnet. Quel plaisir pour lui s'il pouvait les associer à sa bonne fortune !

—Vous êtes donc le protégé de M. le ministre des affaires étrangères ! reprit alors le brillant et sympathique directeur.

—Oui, monsieur, c'est lui qui m'a nommé.

—Le voyez-vous quelquefois ?

—Rarement, avoua Villeroy. Il est si haut et moi si bas. Mais ma fille fait de la musique avec Mlle Flamarin.

—Alors, par celle-ci, il est possible d'arriver à son père. Cela n'est pas à dédaigner. Peut-être, continua Fonréal, aurais-je recours à vous pour remettre à M. le ministre une note à l'appui d'une demande en concession de mines que j'ai adressée au gouverneur de nos possessions du Tonkin. Un peu d'aide fait toujours du bien. Si cette affaire-là réussissait, monsieur Villeroy, votre fortune serait faite.

Villeroy fut littéralement ébloui et d'autant plus disposé à la confiance que le directeur l'interrogeait avec bonté, comme déjà particulièrement intéressé à sa position.

Aussi répondit-il sans hésiter aux diverses questions qui lui étaient posées, racontant son passé, vantant la belle voix de Ninette, répétant les éloges des professeurs, dévoilant les misères de son humble intérieur et déroulant avec complaisance les rêves d'avenir où il puisait la force de les supporter.

En un entretien d'une demi-heure l'ha-

bile ho
tour de
leva po
finie il
du cré

—Ne
dre, m
tendro
vous v
verte. I
Je suis
les affa
mes cli
officier.

Il n
n'avait
paulett

C'éta
voré en
échapp
désordi
ves d'o
piré, a)
quis les
de mon

Il s'é
vre cot
saint J
tout et
de ses

Sa v
ans n'a
ventur

Aux
te, il a
sions :
graphe
cles, v
hasard
de Lyo
était p

Duri
et forc
être s'
uns de
On ne
tout il

Maie
âme il
était d
eu plus
les circ
tait pr

bile homme qu'était Fonréal eut fait le tour du candide Villeroy et quand il se leva pour marquer que l'audience était finie il n'ignorait plus rien de l'histoire du crédule Savoyard.

— Nous sommes faits pour nous entendre, mon ami, lui dit-il, et nous nous entendrons. Apportez votre argent quand vous voudrez. La caisse est toujours ouverte. Du reste le plus tôt sera le mieux. Je suis actuellement engagé dans de belles affaires et dans toutes celles où je suis mes clients sont avec moi, foi d'ancien officier.

Il mentait, monsieur le directeur. Il n'avait jamais eu l'honneur de porter l'épaulette.

C'était un fils de famille qui ayant dévoré en deux ans son patrimoine n'avait échappé aux pires conséquences de ses désordres qu'en s'engageant dans les zouaves d'où il était sorti, son engagement expiré, après avoir très péniblement conquis les galons de sergent et désespérant de monter plus haut.

Il s'était alors retrouvé sur le pavé, pauvre comme Job et nu comme un petit saint Jean, sans aptitudes spéciales, bon à tout et bon à rien, ne sachant que faire de ses dix doigts.

Sa vie depuis ce jour et durant vingt ans n'avait été qu'une longue suite d'aventures et de métamorphoses.

Aux colonies d'abord, en France ensuite, il avait exercé toutes sortes de professions : professeur de gymnastique, photographe, masseur, entrepreneur de spectacles, voire acteur et finalement par un hasard inespéré commis chez un changeur de Lyon ancien camarade de collège qu'il était parvenu à intéresser à son sort.

Durant cette existence mouvementée et forcément un peu mystérieuse, peut-être s'était-il rendu coupable de quelques-uns de ces délits que condamnent les lois. On ne saurait l'affirmer puisque après tout il n'avait pas de casier judiciaire.

Mais à qui il eût laissé lire dans son âme il l'aurait donné l'impression qu'il était digne d'en avoir un et qu'il y avait eu plus de bonheur que de justice dans les circonstances grâce auxquelles il s'était préservé de la dégradation suprême

Decevants Mirages 7

et avait pu trouver enfin un emploi honorable.

Il s'y maintenait tant bien que mal depuis quelques années dans cet emploi, non sans déplorer toutefois l'humilité de sa condition et son impuissance à mordre aux jouissances dont il gardait avec les souvenirs de son passé de libertinage le goût persistant, lorsque la mort subite d'une tante avec qui son inconduite l'avait brouillé et par laquelle il se croyait déshérité l'avait mis à l'improviste en possession d'une centaine de mille francs.

Pourvu de ce capital et déjà familiarisé avec les opérations financières il s'était décidé à quitter son changeur lyonnais à partir pour Paris et à y fonder une maison de banque dont tout le mécanisme reposait sur la prétendue participation de la clientèle aux bénéfices qu'il déclarait immanquablement réalisables grâce à sa manière d'opérer.

La banque créée, il avait publié un journal hebdomadaire pour en apprendre l'existence au public.

Ce journal, tiré à plusieurs milliers d'exemplaires et envoyé gratuitement de tous côtés, lui eut bientôt amené des adhérents qu'alléchaient les promesses mirobolantes de cette feuille prospectus et qu'il achevait de séduire en annonçant que la banque était propriétaire de l'immeuble où elle avait établi son siège social.

Et c'était vrai. Il avait acheté et payé la maison ce dont il faisait grand bruit.

Il négligeait d'ajouter qu'une opération d'emprunt avait immédiatement suivi son achat et que l'immeuble était maintenant hypothéqué pour la presque totalité de sa valeur.

Mais qui eût songé à le soupçonner, alors qu'il payait régulièrement, tous les mois, à caisse ouverte, les bénéfices annoncés aux clients ?

Qui se fût inquiété de savoir si ces bénéfices existaient autrement que sur le papier et si pour en payer le montant, il ne puisait pas dans les dépôts qui maintenaient affluents ?

La crédulité publique — et on sait qu'elle est insondable — se faisait sa complice. L'argent entré par le guichet : dé-

pôte, sortait par le guichet : dividendes, non sans laisser dans ses mains de quoi faire face à son train d'existence.

C'était une pure escroquerie qui n'eût pas tardé à être dévoilée s'il se fût avisé de recourir à la grande publicité et d'opérer sur un plus vaste théâtre.

Mais il s'en tenait à la clientèle des petites gens.

Il ne recourait pour la grossir qu'à des manœuvres ténébreuses qui n'attiraient pas l'attention, ne comptant pour lui amener de nouveaux adhérents que sur la reconnaissance des anciens qui faisaient, presque à leur insu, une active propagande en sa faveur rien qu'en répétant en toute bonne foi à leurs amis les mensonges par lesquels ils s'étaient eux-mêmes laissé duper.

Ce n'est pas Villeroy qui aurait pu pénétrer dans les dessous de cette situation alors que des gens bien autrement avisés que lui n'y avaient rien vu et que le principal employé de la banque, qui seul aurait pu dire la vérité, avait vendu son silence à son patron et fermait volontairement les yeux.

Tous les mensonges il y ajouta foi, le pauvre Villeroy.

Il crut à l'efficacité de la garantie résultant de la propriété de l'immeuble, à la réalité des bénéfices distribués, à la qualité d'anciens officiers que s'attribuait Fonréal, à son droit de se faire décorer de plusieurs ordres.

Il fut trompé lui aussi par cet échafaudage d'inventions qu'avait dressé cet ingénieux aventurier, échafaudage fragile qui n'eût pas résisté vingt-quatre heures aux investigations de la justice si seulement elle avait daigné y regarder, mais auquel elle ne regardait pas.

On sait qu'en matière d'escroquerie elle ne se met guère en mouvement que lors qu'elle est saisie d'une plainte et personne ne pensait à porter plainte contre le directeur de la Sécurité de l'Épargne.

Tous les clients de Fonréal étaient sous le charme. Chaque matin, ils bénissaient son nom. Ils eussent protesté si la justice se fût avisée de troubler leur inquiétude.

Ainsi arriva ce qui devait arriver.

Vingt-quatre heures après sa visite à Fonréal, sans même vouloir attendre d'avoir revu Mme Guionnet, Villeroy, dont la conviction s'était communiqué à Estelle et à Ninette, apportait, avec leur consentement, ses cinq cents francs au caissier dont le bienveillant sourire l'avait séduit dès la première heure.

Ce vieillard vénérable, en recevant son argent, le félicita de sa décision en si bons termes que le déposant, tout ému et convaincu qu'il tenait la fortune, signa, sans caeter les lire, diverses pièces ayant simplement pour objet, lui dit-on, de régulariser le dépôt.

— Et maintenant, ajouta le caissier, amenez-nous du monde si vous le pouvez, monsieur Villeroy. Vous êtes intéressés à notre succès.

Son argent représenté maintenant dans sa poche par un simple reçu avait déjà disparu dans les profondeurs de la caisse. Tout était dit. Il se retira le cœur un peu gros, l'esprit perplexe, confiant cependant, mais souhaitant passionnément d'être plus vieux d'un mois pour savoir à combien s'élèverait son premier bénéfice.

Par exemple, le dimanche suivant, Mme Guionnet chez qui dinaient les Villeroy ne put taire son mécontentement et sa surprise en apprenant qu'ils s'étaient décidés à verser sans attendre qu'elle se fût renseignée.

Ce n'est pas que les informations qu'elle avait recueillies sur la Sécurité de l'Épargne fussent inquiétantes.

Celui de ses pensionnaires qu'elle avait consulté ne connaissait pas cette banque et voulait se documenter avant de répondre.

Mais il avait fait remarquer que pour tenir ses engagements avec ses clients, il fallait que le directeur ne se livrât qu'à des opérations heureuses. Or, quel est le joueur à la Bourse ou ailleurs qui peut se flatter de gagner toujours, de ne perdre jamais ?

— Après tout, avait-il ajouté, il est des gens qui ont plus de bonheur que d'autres et qui font fortune là où ceux-ci se ruinent. Le tout est de savoir si votre homme est honnête ou non, ou s'il est veinard ou s'il ne l'est pas.

— Pour honnête il l'est, affirma Ville-

roy à qui
pos. Je ré
Maintenan
clerc pour
peut pas p
p'iqué et s
Guionnet,
je le suis.

— N'em
tendre des

— Att-en
gagner et s
tendre, vou
con t'irai
drez.

Villeroy
que. Le pr
onnet l'aut
le était vie
protester, c

— Nous
ble. Nous
leurs de to
emphase. L
dre parce c

— Parble
le dépôt ch
vancera de
opérations
Si je vous
mon cama
procédé au

Mme Gu
plus en plu
geait son m
anxieux.

Il ne fall
ner qu'en d
ce, ces brav
impérieuse
tendu, que
d'eux puis
vant peu, le
leurs de tou
chemin que

TRO

On toucl
juin.
Sois la cl

roy à qui Mme Guionnet répétait ces propos. Je réponds de lui comme de moi, Maintenant, je ne suis pas un assez grand clerc pour vous démontrer pourquoi il ne peut pas perdre. Il me l'a très bien expliqué et si vous aviez été là, madame Guionnet, vous seriez convaincue comme je le suis.

— N'empêche qu'il eût été prudent d'attendre des renseignements plus positifs.

— Attendez, c'était perdre l'occasion de gagner et si vous m'en croyez, au lieu d'attendre, vous suivrez mon exemple. Je vous conduirai à la Banque quand vous voudrez.

Villeroi s'attendait à un refus énergique. Le précéde langage de Mme Guionnet l'autorisait à le prévoir. Mais, elle le était visiblement ébranlée et loin de protester, elle se contenta de répondre :

— Nous n'avons pas d'argent disponible. Nous n'avons que des titres, des valeurs de tout propos, déclara-t-elle avec emphase. Nous ne voulons pas les vendre parce qu'ils monteront encore.

— Parbleu, ne les vendez pas. Faites le dépôt chez M. de Fonréal et il vous avancera dessus les fonds nécessaires aux opérations à réaliser pour votre compte. Si je vous donne ce conseil, c'est que mon camarade Jarrye m'a dit qu'il avait procédé ainsi.

Mme Guionnet gardait le silence. De plus en plus grave et pensive elle dévisageait son mari d'un air interrogateur et anxieux.

Il ne fallait pas être sorcier pour deviner qu'en dépit de leur instinctive défiance, ces braves gens commençaient à subir impérieusement l'attrait de ce gain inattendu, que la tentation montait autour d'eux puissante et enveloppante et qu'avant peu, leurs pauvres titres — des valeurs de tout repos — suivraient le même chemin que l'argent des Villeroi.

TROISIÈME PARTIE

I

On touchait aux derniers jours de juin.

Sous la chaude lumière d'une matinée

resplendissante, par les portes ouvertes du palais de l'Elysée, où, comme tout le monde le sait, réside le président de la République, les gens qui pas-aient rue du Faubourg-Saint-Honoré pouvaient voir dans la vaste cour d'honneur, sept ou huit voitures, coupés et victorias, dont les cochers portaient tous au chapeau la cocarde tricolore, insigne distinctif qu'ont seuls le droit de faire arborer à leur livrée les hauts fonctionnaires du gouvernement.

Rangées à la gauche du perron, ces voitures attendaient.

— L'attitude des cochers affaissés sur leurs sièges, somnolents ou causant entre eux ; l'air des chevaux qui allongeaient le cou, penchaient la tête et semblaient dormir, tout témoignait que l'attente durait depuis longtemps.

Mais, midi ayant commencé à sonner à l'horloge du palais, les cochers, comme obéissant ensemble à un ordre, se raillèrent, reprenant en mains rênes et fouet et sous la tension des guides, le front des bêtes se redressa.

Bientôt après en haut du perron, se montra un huisier du cabinet vêtu en noir l'épée au côté, la chaîne d'acier au cou.

Il fit un signe d'avertissement et se rangea pour laisser sortir un groupe de messieurs qui avaient tous un grand portefeuille sous le bras.

C'étaient les ministres.

Ils s'étaient réunis ce matin-là sous la présidence du chef de l'Etat et quittaient le palais de l'Elysée, le conseil fini.

Au moment de se séparer, ils échangèrent des poignées de main et tandis que les uns s'attardaient à finir une conversation, les autres plus pressés descendaient rapidement les degrés et rejoignaient leur équipage sans attendre qu'il vint les prendre au ras du perron.

Des bruits de portières qu'on ferme se succédèrent pendant quelques secondes, suivis tout aussitôt de celui des roues écrasant le sable de la cour.

Les voitures sortirent l'une après l'autre par le faubourg et filèrent bon train après avoir passé entre les factionnaires

et les gardiens du palais, derrière lesquels se tenaient des curieux.

Quelqu'un qui, au passage de ces hauts dignitaires, aurait eu le temps d'observer leur visage eût été frappé de la mine satisfaite qu'offrait celui de Flamarin.

Il était très heureux, en effet, M. le ministre des affaires étrangères.

Il avait pu annoncer au conseil le dénouement d'une longue et difficile négociation entamée par son prédécesseur, l'année précédente, et que après avoir dix fois été au moment de se rompre, venait enfin de se terminer dans les conditions les plus satisfaisantes pour l'amour-propre national.

Ce dénouement longtemps incertain allait être une surprise heureuse pour l'opinion et pour les Chambres et consoliderait par conséquent le cabinet qui pouvait maintenant se flatter de voir se prolonger son existence après avoir heureusement franchi les derniers jours de la session.

Flamarin avait été l'objet des éloges unanimes de ses collègues et du président de la République. Il ne pouvait pas plus mettre en doute la sincérité des ces éloges que les conséquences heureuses de son succès. Décidément, tout lui réussissait.

Depuis six mois qu'il était au pouvoir, il n'avait pas eu un échec et la faveur populaire qu'à son avènement il avait sentie dans ses voiles, cette faveur qui constituait sa force allait s'accuser quand le pays connaîtrait sa victoire diplomatique.

Il était donc en droit de se réjouir et nulle arrière-pensée ne troublait sa joie.

Il avait imprimé de tous les côtés à nos relations internationales le caractère le plus cordial. A l'horizon il ne voyait pas de nuages et il pouvait se promettre des vacances paisibles et heureuses.

Serré, dans un coin de son coupé, son portefeuille sur ses genoux, il s'était absorbé peu à peu dans sa méditation réconfortante, indifférent au spectacle radieux des Champs-Élysées qu'il traversait pour regagner le quai d'Orsay les parterres fleuris, les ramures ombreuses, les jets d'eau scintillants flamboyaient sous le soleil.

Soudain, la voiture s'arrêta : un valet de pied ouvrait la portière, Flamarin était arrivé chez lui sans s'en apercevoir.

Sur les marches du vestibule et par les antichambres silencieuses, huissiers et garçons avertis se précipitaient, le débarquement de son chapeau de son portefeuille, ouvraient les portes de son cabinet où il entra en jetant cet ordre :

— Priez M. Herballe de me parler.

Mais, déjà, Marcelle Herballe était accouru et attendait ses ordres.

— Tenez, mon cher, voilà le portefeuille, lui dit-il. Les divers décrets que vous m'avez remis sont signés. Renvoyez-les dans les bureaux.

Le chef de cabinet tirait les pièces de la serviette en maroquin noir et tout en les feuilletant, il demanda :

— J'ai lieu d'espérer, monsieur le ministre, que le conseil a entendu avec plaisir les communications que vous lui avez faites.

— Avec plaisir, ce n'est pas assez dire, répliqua Flamarin d'un accent de satisfaction. Le président et mes collègues étaient littéralement enthousiasmés. Ils n'ont pas trouvé un mot à changer dans le texte de la convention. Ma modestie me défend de répéter les expressions dont ils se sont servis pour qualifier mes efforts et m'en remercier.

— Le fait est, observa Herballe, que cette affaire là ne peut qu'accroître notre majorité, la rendre plus cohérente, plus confiante et que nous voilà sûrs de vivre au moins jusqu'à la session prochaine.

Le ministre approuvait du geste et de la parole.

— C'est ma conviction. Je crois que le ministère est en passe de devenir très fort et je m'en réjouis, d'abord pour notre pays ; il a tant besoin de stabilité ministérielle ; puis pour mes collaborateurs, pour vous, mon cher ami, qui me donnez un concours de toutes les heures et si précieux.

— Je ne fais que mon devoir, monsieur le ministre.

— Vous faites plus que votre devoir, et il n'est pas ordinaire qu'on rencontre un dévouement égal au vôtre. Croyez du moins qu'il est apprécié, non seulement

par moi, n ma fille...

D'un mi il tendit la et le sang sement en

— Si je r vôtres, mo tour, c'est de vous se gnages d'i

L'expres dans le sil pas. Des d il était au tes sur son attention.

Il les pr rapidemen tre à Marc

Tandis q tite porte j

de cabinet crètement, lant de ma soyeuse et sée s3 mor crainte de

— Entre lac, fit viv déranger à me dire

Le secré vança, rév déferente t umé à éu égal qu'en élevé pour

— Mme m'informe le ministre déjeuner e mère qui é nouvelles.

— Voilà toujours h mère. Mor avec nous,

Le chef de Flamar au premier qui met le nication av

par moi, mais aussi par ma femme, par ma fille....

D'un mouvement que dictait son cœur il tendit la main à Marcel qui, très ému et le sang aux joues, la serra respectueusement en murmurant :

— Si je me suis doncé à vous et aux vôtres, monsieur le ministre, et sans retour, c'est que depuis que j'ai l'honneur de vous servir vous m'accablez de témoignages d'intérêt.

L'expression de sa gratitude tomba dans le silence et Flamarin ne la releva pas. Des dépêches arrivées pendant qu'il était au conseil et placées tout ouvertes sur son bureau venaient d'attirer son attention.

Il les prit sans s'asseoir, les parcourut rapidement, les passant l'une après l'autre à Marcel Herballe.

Tandis qu'il achevait de les lire, la petite porte par laquelle était entré son chef de cabinet s'ouvrit de nouveau mais discrètement, sans bruit, et un visage pétillant de malice et que rayait d'une ligne soyeuse et blonde une moustache hérissée se montra, sur lequel se devinait la crainte de se montrer mal à propos.

— Entrez, entrez, monsieur de Marcillac, fit vivement Flamarin. Vous ne nous dérangez pas. Avez vous quelque chose à me dire ?

Le secrétaire particulier obéit et s'avança, révélant dans son attitude à la fois déferente et familière que bien qu'accoutumé à être traité par son chef plus en égal qu'en subordonné il était trop bien élevé pour en abuser.

— Mme Flamarin m'avait chargé de m'informer si vous étiez rentré, monsieur le ministre. Elle vous fait avertir que le déjeuner est servi et qu'elle a retenu ma mère qui était venue pour prendre de ses nouvelles.

— Voilà une bonne nouvelle. Je suis toujours heureux de voir madame votre mère. Montons, alors. Vous déjeunez avec nous, mon cher Herballe.

Le chef de cabinet s'inclina. A la suite de Flamarin, le vicomte et lui montèrent au premier étage par l'escalier intérieur qui met le cabinet du ministre en communication avec les appartements privés.

Dans le salon où ils étaient attendus, Mme et Mlle Flamarin causaient avec la comtesse de Marcillac, dans l'embrasement d'une croisée ouvrant sur les jardins et devant laquelle un store de coutil rayé tamisait la vive lumière du dehors.

Des parterres fleuris sur lesquels se reposaient leurs yeux, montait, dans la tiédeur du jour, le parfum des roses, qui se mêlait à celui de toutes les fleurs dont les gerbes baignant dans de grands vases s'élevaient sur la cheminée, sur le piano, sur les consoles.

Tous les matins, à la demande de Camille, les jardiniers en mettaient partout. Ce luxe spécial corrigeait quelque peu la physionomie froide et banale du mobilier ministériel et attestait le goût de la charmante jeune fille qui présidait à ces arrangements.

A l'entrée du ministre, les trois femmes s'étaient retournées et la comtesse de Marcillac avait fait mine d'aller au-devant de lui.

S'élançant d'un pas juvénile, il la prévint et se courbant avec respect il baisa la main qu'elle lui tendait.

Six mois avant, il n'avait pas l'habitude de baiser la main des femmes. Cela ne se faisait pas dans le monde où il vivait alors. Mais il vivait maintenant dans un autre monde et il s'était promptement façonné aux belles manières dont les jeunes attachés de son cabinet, le vicomte de Marcillac en tête, lui donnaient à toute heure des exemples qui étaient pour lui des leçons.

— Je ne m'attendais pas au bonheur de votre visite, madame la comtesse, dit-il et je bénis l'aimable pensée que vous avez eue de venir nous surprendre ce matin.

La comtesse répondait, en déployant toute la bonne grâce dont elle était capable.

— Je n'avais pas vu ces dames depuis mon installation à la campagne et me trouvant à Paris aujourd'hui, je n'ai pas voulu retourner à Marcillac sans m'être assurée qu'elles sont en bonne santé.

— Je suis très sensible à l'intérêt que vous leur portez.

— N'est-ce pas naturel, monsieur le mi-

nistre, reprit la comtesse. Votre bienveillance, en s'étendant sur mon fils, n'a-t-elle pas fait de moi votre obligée ?

— Mais, il l'a mérité cette bienveillance, s'écria Flamarin, elle est le prix très légitime des services qui me rendent si enchaîné de lui et c'est vous, madame, qui avez des droits à mes remerciements pour le cadeau que vous m'avez fait en me donnant un tel secrétaire.

Le vicomte Adalbert rougissait jusqu'aux oreilles et se rengorgeait en regardant sa mère qu'avait ému cet éloge et qui murmura :

— Voilà des paroles bien douces pour mon cœur.

Ses yeux allaient de son fils au ministre et l'attendrissement qu'elle éprouvait s'y révéla de façon si visible et si touchante qu'il ne pouvait échapper à personne.

Elle se hâta de le dominer. Mondaine consommée, accoutumée à dissimuler ses impressions elle eut vite recouvert son sang froid. Maintenant elle s'excusait d'avoir accepté sans trop se faire prier l'invitation de Mme Flamarin.

— Comment l'aurais-je refusée ? disait-elle. Était-il possible de la refuser alors qu'outre le plaisir de passer quelques instants avec ces dames pour qui j'ai tant de tendre amitié j'y trouvais l'occasion de causer avec vous mon cher ministre ? On peut si rarement se flatter de vous rencontrer ! Vous êtes toujours si occupé !

— Quelque occupé que je sois ma porte vous est toujours ouverte déclara Flamarin.

Je crois vous l'avoir déjà dit, madame.

— Vous me l'avez dit, en effet et je ne j'ai pas oublié.

Mais les intérêts dont je voudrais vous entretenir les intérêts de mon fils comptent si peu à côté de ceux dont vous avez la charge !

Comme des joueurs de raquettes qui se renvoient le volant ils se renvoyaient ainsi des phrases flatteuses, lui positivement enchanté d'être l'objet des hommages de cette grande dame, elle s'ingéniant à l'enguirlander à se le rendre de plus en plus favorable, afin d'atteindre plus sûrement le but qu'elle s'était proposé en entrant

en rapports avec lui et qui consistait à ouvrir à son fils la carrière diplomatique.

Le bien que Flamarin lui avait dit d'Adalbert lui fournissait un trop bon moyen de revenir à cette question pour qu'elle n'en profitât pas. Peu à peu elle y revenait en attendant qu'on annonçât le déjeuner, baissant la voix de manière à n'être entendue que du ministre.

Tout naturellement, en femme discrète, Mme Flamarin s'était éloignée sans en avoir l'air. Marcel Herballe vint aussitôt causer avec elle.

Elle professait pour lui une estime particulière. Il l'avait conquise par ses qualités d'esprit et de cœur, par une similitude d'idées qu'elle aimait à constater.

Lui même se sentait à l'aise avec cette excellente femme si naturelle si simple que les grandeurs ne pervertissaient pas et dont la modestie était comme un voile transparent jeté sur ses vertus.

Un jour lui parlant de sa mère qu'il pleurait depuis trois ans il avait osé lui dire :

— Vous me la rappelez, madame. Elle vous ressemblait.

Cet hommage avait profondément troublé Mme Flamarin et ses rapports avec Marcel avaient pris un caractère plus affectueux, plus cordial.

Il était l'homme de sa confiance.

C'était Marcel Herballe que Mme Flamarin interrogeait quand elle voulait savoir si son mari ne lui cachait rien de ses soucis politiques et s'il ne se faisait pas de trop grandes illusions quant à la durée du cabinet dont il était membre.

Ce jour là, dès que Marcel l'eut saluée elle lui demanda ce qui s'était passé au conseil et connut ainsi le succès diplomatique du ministère avant de l'apprendre de la bouche de Flamarin.

Pendant ce temps, Adalbert se rapprochait de Camille qu'il voyait seule et comme s'il eût voulu ne livrer qu'à elle le fond de sa pensée, il lui dit à demi-voix :

— Eh bien, mademoiselle vous avez entendu l'éloge que M. votre père a fait de moi. Maman en a été toute retournée. Elle s'y attendait si peu. Pauvre maman. Je crois qu'elle va commencer à me gober. C'est ce qui sera du nouveau.

De
dalle
te heu
en tou
ton de
de ré

Il e
milier
plus
de soi
société
ne fill
flattée

C'était
me br

Grâ
potins
ceurie
grande
de la v

De
rées, le
cellent

Can
de les

Enfi
tant el

défaut
se de

sa naï
avait c

cation
pées et
prendi

sante i
directi

— Je
lui res
en se s

rée qu
est che

De l
le, par

chez h
s'était
Flama

tête.

Elle r
dant ti
tre l'ot

conclu
"à le g
Ega
le rit e

Depuis que, grâce aux fonctions d'Adalbert, Camille et lui se voyaient à toute heure, elle s'était habituée à le laisser, en toutes circonstances, s'exprimer sur ce ton de camaraderie, de confiance et à user de réciprocity à son égard.

Il est même vrai que ce commerce familial ne lui déplaisait pas. De plus en plus Adalbert l'entourait d'attentions et de soins de plus en plus il recherchait sa société et semblait s'y plaire. Quelle jeune fille, à la place de Camille n'en eût été flattée ?

C'était encore à d'autres titres un homme précieux.

Grâce à lui, elle connaissait tous les potins des salons, tous les cancans, tous ces riens qui se déroulent en marge de grands événements et forment le courant de la vie de Paris.

De même pour les réceptions, les soirées, les toilettes, il donnait toujours d'excellents conseils.

Camille n'avait jamais eu à regretter de les avoir suivis.

Enfin, sous les défauts qu'à tout instant elle constatait dans cet enfant gâté, défauts développés par la longue faiblesse de sa mère, par l'orgueil qu'il tirait de sa naissance et de son rang social, elle avait découvert des qualités qu'une éducation meilleure eût également développées et qu'elle ne désespérait pas de voir prendre le dessus dans cette nature séduisante à qui avait surtout manqué une direction ferme et sage.

— Je ne voudrais pas d'un mari qui lui ressemblerait, se disait elle souvent en se séparant de lui après quelque soirée qui les avait réunis. Et pourtant, il est charmant.

De là, cette intimité encouragée par elle, par le plaisir qu'elle y prenait, et qui chez lui se manifestait par le droit qu'il s'était arrogé de dire librement à Mlle Flammarin tout ce que lui passait par la tête.

Elle ne s'effaroucha donc pas en l'entendant tirer des louanges dont il venait d'être l'objet de la part du ministre cette conclusion que sa mère allait commencer "à le gober."

Égayée au contraire par ce langage, elle rit et demanda :

— Si Mme votre mère vous gobe, comme vous dites, n'en serez-vous pas plus heureux ?

Alors avec une audace à laquelle elle était loin de s'attendre, il reprit :

— Je le serais encore plus si vous me gobiez, vous aussi, mademoiselle. Mais, vous ne me gobez pas, c'est certain. Dieu sait cependant que je n'ai pas un plus grand souci que celui de vous plaire, car, je vous gobe moi.

Elle étouffa le cri de stupéfaction que cet aveu mettait à sa bouche.

Assurément, elle n'ignorait pas qu'elle plaisait à Adalbert. Mais, qu'il eût osé le lui déclarer, c'est là ce qui brusquement la troublait. De tels propos tenus à une jeune fille comme elle équivalent à une insulte s'ils ne sont pas le prologue d'une demande en mariage.

Comment devait-elle les interpréter ?

N'était-il pas invraisemblable que ce jeune homme qu'elle considérait comme un grand fou songeât à se marier, plus invraisemblable encore que sa mère consentit à le laisser s'allier à une petite bourgeoise de province, fût-elle fille de ministre ?

Toutes ces pensées lui vinrent à la fois, la laissant indécise quant à la question de savoir si elle devait continuer à rire ou se montrer blessée.

Elle en était encore à se décider, lorsque le maître d'hôtel ouvrant à deux battants les portes de la salle à manger annonça que le déjeuner était servi. Ce simple incident coupait court à l'entretien et elle se promettait de ne pas tolérer qu'il recommençât.

Mais, voilà qu'Adalbert lui offrait le bras pour passer à table et que, de nouveau, elle était contrainte de l'écouter. Et le traître s'empresait de profiter de l'occasion qui se présentait pour vider son sac.

— Oui, je vous gobe, mademoiselle, répéta-t-il. Tenez, si M. le ministre a dit vrai, si je vaudrais mieux aujourd'hui qu'avant d'entrer au ministère, c'est à vous que je le dois. Et ce qui me chiffonne, c'est que vous n'avez pas l'air de vous en douter.

Il était devenu presque sérieux en finissant sa déclaration et cette fois Camille

le se sentit disposée à y ajouter foi. Mais prise à l'improviste, que pouvait-elle répondre ?

Il fallait répondre cependant.

Cette nécessité la rendit à elle-même et lui dicta la résolution de paraître n'avoir pas compris. Feignant de croire à une simple plaisanterie, elle répliqua toujours riieuse :

— Je m'en doute bien un peu, au contraire, et si vraiment vous vous convertissez je serai fière d'avoir contribué à votre conversion.

Adalbert dut se contenter de ces paroles. On se mettait à table et placé à table à la gauche de Mme Flamarin, il se trouvait trop loin de Camille pour continuer la conversation.

C'est Marcel Herballe qu'elle avait pour voisin. Comme ils venaient de s'asseoir, il se pencha vers elle et lui glissa à l'oreille :

— Je suis heureux de vous annoncer, mademoiselle, que M. le ministre a eu ce matin, au conseil, le plus beau succès et que ce succès n'est que le prélude de ce qui lui attend dans les deux Chambres quand il leur fera la communication qui le lui a valu.

Il ne mentait pas en disant qu'il était heureux de donner cette bonne nouvelle à Camille. Son regard, son accent, tout trahissait sa joie.

— Merci de me le dire, répondit Camille. Vous me raconterez cela tout à l'heure.

Ils cessèrent de se parler. Les convives étaient trop en petit nombre pour qu'un aparté fût possible. Mais, plus que jamais elle se sentait enveloppée par l'affectueux dévouement de ce loyal garçon et même par quelque chose de plus qui ne se précisait pas encore, mais qui confinait aux sentiments les plus tendres et elle en était bien autrement émue que par les aveux inattendus d'Adalbert de Marcillac

II

De sa longue expérience du monde, des triomphes qu'elle y avait obtenus, la comtesse de Marcillac conservait intact et tous jours aussi puissant qu'aux beaux jours de sa jeunesse, un exceptionnel don de plaire.

Sous ses cheveux qui commençaient à

blanchir, il y avait encore des restes de beauté, il y avait surtout des yeux superbes, éloquents où demeuraient du passé assez de flammes pour brûler les cœurs si elle l'eût voulu.

Elle était en outre belle parleur.

Nulla femme ne possédait à un plus haut degré qu'elle l'art de forger des phrases flatteuses et de donner à toute personne pour qui elle prenait la peine de les forger l'illusion qu'elle la préférerait à toute autre.

Ces précieuses qualités corrigeaient la hautaine indifférence qui tout d'abord frappait en elle et l'attitude un peu dédaigneuse que constataient ceux qu'elle ne tenait pas à séduire. Elles augmentaient surtout le prestige qu'elle devait à son nom, à sa fortune, à son rang, aux services de feu son mari et sa légitime réputation d'élégance.

Animé du désir de s'assurer la faveur du ministre et de sa famille, elle déploya pendant le déjeuner tout son esprit, toute sa grâce. Elle savait tout ou presque tout et ce qu'elle ignorait, elle se l'assimilait assez vite pour pouvoir parler de tout.

Depuis qu'elle connaissait les Flamarin elle s'appliquait à les servir par tous les moyens dont elle disposait.

Elle avait défendu le ministre auprès de ces messieurs de la Droite et obtenu d'eux qu'ils fissent trêve à leur opposition systématique. C'est grâce à elle du moins elle s'en vantait qu'en diverses circonstances ils avaient voté pour lui.

Ce que la comtesse avait entrepris dans un but d'ailleurs fort respectable, elle le continuait ce jour-là, à la table du ministre

Vis-à-vis de Mme Flamarin, elle s'était évertuée à montrer tout le zèle d'une amie, la consultant et la dirigeant parmi les écueils de sa vie nouvelle et d'une main si légère qu'il n'y paraissait pour ainsi dire pas.

Enfin, elle avait prodigué à Camille des témoignages de tendre intérêt, la patronnant dans le monde, faisant partout son éloge et parlant d'elle comme d'une jeune fille accomplie.

Elle s'était donc acquis de la part du père, de la mère, de la fille, la plus vive gratitude et elle espérait bien que son fils en recueillerait le bénéfice

tre et
ce d'h
gliesser

Tou
moitié
re par
presse
ton con
ses pa
ver qu
chers
de rier

Non
toute c
de vou
plus é
tout di

Flar
compt
le répo

— Je
terre
deux h
par les
matin
pas tro
aisé de
ce le l

Bien
les jou
Flama
chose fi

Elle
marqu
sait Ad
rentrée
ne sour

Elle

— De
bien vo
vous y
Paris,
ne sou
moi. I
rai vot
je ferai
trop.

Cam
de ne
de Mm
reuse si
tion.

— Ma

tre et dans l'intimité familiale où, à force d'habileté, elle était parvenue à se glisser.

Tous ses braves cœurs qu'elle avait à moitié séduits elle achevait de les séduire par sa simplicité voulue, par son empressement à offrir ses services, par le ton confiantiel que prenaient tout à coup ses paroles, comme si elle eût voulu prouver qu'elle se savait parmi des amis très chers à qui elle n'avait à faire mystère de rien.

Non seulement, elle se livrait à eux en toute confiance, mais encore elle affectait de vouloir se rapprocher d'eux s'associer plus étroitement à leur existence et pour tout dire obtenir leur affection.

Flamarin lui ayant demandé ce qu'elle comptait faire pendant l'été qui venait elle répondit.

— Je ne quitterai pas Marcillac. Cette terre a le grand avantage de n'être qu'à deux heures de Paris et d'être desservie par les trains rapides. On peut partir le matin et revenir le soir. Je ne serai donc pas trop séparée de mon fils. Il lui sera aisé de me voir fréquemment si son service le lui permet.

Rien ne l'empêchera d'aller dîner tous les jours avec vous, comtesse, observa Flamarin. Pendant les vacances, ce sera chose facile.

Elle remerciait avec effusion, sans remarquer la grimace expressive que faisait Adalbert à qui la perspective d'une rentrée quotidienne sous le toit maternel ne souriait qu'à demi.

Elle reprit ensuite :

— Du reste, mon cher ministre, j'espère bien vous recevoir tous à Marcillac et vous y garder quelque temps. Si près de Paris, les affaires de votre ministère ne souffriront pas de votre séjour chez moi. En tous cas, à défaut de vous, j'aurai votre femme, votre charmante fille et je ferai en sorte qu'elles ne s'ennuient pas trop.

Camille déclara qu'elle était bien sûre de ne pas s'ennuyer dans la compagnie de Mme Marcillac et qu'elle serait heureuse si ses parents acceptaient l'invitation.

— Mais, tu sais bien ; Camille, que nous

devons aller à Annecy, objecta Mme Flamarin.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua la comtesse. Vous m'accorderez quinze jours, soit avant votre départ pour la Savoie, soit à votre retour.

— On ne saurait vous résister ; madame intervint le ministre. Je vous promets notre visite.

Sur cette promesse, Adalbert, interpella sa mère.

— Dites donc, maman vous devriez au moins prévenir mademoiselle que ce n'est pas tellement gai à Marcillac.

— Veux-tu bien te taire, enfant terrible, fit la comtesse en riant.

Il ne se taisait pas et s'adressant à Camille il poursuivit :

Marcillac, mademoiselle, est un château historique qui date de plusieurs siècles. Il y a de vieilles tours, une enceinte crénelée des fossés, un pont-levis, toute la lyre moyenâgeuse. C'est très beau à voir de loin. De près, c'est une grande mesure bonne à jeter bas et quand vous y aurez passé, vous penserez comme moi qu'il faut de fameuses ressources d'esprit pour s'y plaire.

Camille ne put contenir un mouvement de révolte.

— Oh ! Monsieur vous calomniez le berceau de votre famille s'écria-t-elle. Pour moi, y fusse-je toute seule, je crois que je m'y plairais. J'ai un culte pour les choses du passé et je vous jure bien que si je portais un nom aussi glorieux que le vôtre l'idée ne me viendrait pas de détruire le toit de mes ancêtres.

— Bravo, mademoiselle, dit doucement Marcel Herballe.

Adalbert se taisait. Il ne trouvait pas un mot à répondre. Il fourra le nez dans son assiette et se tint coi tandis que sa mère, qu'avait choquée sa remarque, ajoutait assez durement à la leçon qu'il venait de recevoir, qu'elle était méritée.

L'incident avait, selon une expression familière, jeté un froid. La comtesse essaya de le dissiper.

— J'ai l'intention d'inviter à Marcillac, cette année, beaucoup de jeunesse et cela suffira je pense à égayer les antiques murailles de notre maison.

— Oh ! si nous avons du monde, et des

jeunes c'est bien différent et je retire ce que j'ai dit.

En se désavouant ainsi, Adalbert coula alors Camille un regard de repentir et de prière. Incapable de lui tenir rigueur, alors surtout que les mots, dans sa bouche, avaient si peu de portée, elle le rassura d'un geste amical.

Il reprit son assurance et sa gaieté.

Comme le déjeuner touchait à sa fin, un domestique vint présenter à Camille, sur un plateau, un petit carré de papier.

Elle y jeta les yeux et lut :

« Mlle Villeroy serait bien heureuse si Mlle Flamarin voulait la recevoir ou lui faire dire quand elle pourra revenir. »

Quelle que peu indécise, Camille garda le billet dans sa main, ne sachant ce qu'elle devait répondre, ni quel jour et quelle heure elle devait fixer pour le rendez-vous qu'on lui demandait. Puis, elle pensa que Ninette ne la dérangeait pas souvent, que si elle était venue, c'est qu'elle avait un service à solliciter et qu'étant très occupée, il serait peut-être cruel de l'obliger à une seconde visite.

Cette supposition décida Camille à recevoir sa protégée sur le champ. C'était d'ailleurs une bonne occasion pour la présenter à Mme de Marcillac, à qui elle l'avait déjà recommandée.

— Faites monter au salon, ordonna-t-elle au domestique.

Ce fut dit à voix basse. Mais, Flamarin avait compris :

— Est-ce une visite pour toi ? demanda-t-il à sa fille.

— C'est Ninette. Je n'ai pas voulu la renvoyer. Je la prierai de chanter et Mme de Marcillac à qui j'ai parlé de sa belle voix, verra que je n'ai rien exagéré en la lui vantant.

— De qui est il question ? interrogera la comtesse.

— De la jeune chanteuse en faveur de laquelle j'ai sollicité votre protection madame, répondit Camille. Elle est là et je serais bien aise que vous l'entendissiez. Ce sera un grand étonnement pour moi si elle ne vous charmait pas comme elle a charmé tous ceux qui l'ont entendue.

— Mais je suis toute prête à me laisser charmer.

Quand en revint au salon en y trouva Ninette très gentiment habillée quoique sans luxe et sans excès d'élégance. Elle se tenait debout dans un coin intimidée, toute craintive, un peu de rouge sur sa jolie figure dont les ailes de son chapeau de paille encadraient la blancheur et les lignes délicates.

Ninette saluait de la tête pétrifiée dans sa timidité.

— Bonjour, Ninette, lui dit Mlle Flamarin en l'embrassant, je suis bien contente de te voir. As-tu quelque requête à me présenter ?

— Oui mademoiselle. C'est même pour ça que je suis venue.

— Alors explique. Si c'est possible, c'est fait.

— J'ai besoin de causer avec M. Flamarin et de solliciter un nouveau service.....

— Eh bien ! pourquoi trembles-tu ? Mon père est là, tu vas lui parler ; il est très bon tu le sais bien ; il l'est spécialement pour toi.

— Sans doute, mais ce que j'ai à demander est si grave, et en même temps il serait si important pour nous que je réussisse dans cette démarche !.....

— Qu'as-tu donc à demander ?

— Une audience pour une personne que M. le ministre ne connaît pas.

— Mais il me semble que rien n'est plus simple, reprit Camille en riant. Un ministre ne connaît pas tous les gens qu'il reçoit et puis qu'il s'agit de vous obliger, je suis bien sûre que mon père accordera cette audience bien qu'il soit surmené.

— N'empêche que vous me feriez bien plaisir, mademoiselle Camille, si vous voulez le disposer à accueillir ma requête. C'est mon pauvre papa qui s'était chargé de la présenter. Mais il ne voit jamais le vôtre et il n'ose aller se mettre sur son passage, ce qui lui serait bien facile cependant. Voilà huit jours qu'il nous promet d'oser et il n'ose pas. Alors, j'ai déclaré que j'oserais.

Et toute triste, elle ajouta :

— Chez nous, ce n'est plus papa qui est l'homme de la maison, c'est moi.

— Je vais faire ce que tu désires, Ninette, dit Camille tout appitoyée, la prenant

pa
se

av

ne

ca

ad

ci

te

jo

ré

mi

et

te

pa

re

ge

se

le

pa

lui

av

na

ya

s'a

vel

tud

l

dei

jeu

d'u

ha

cor

tes

foi

sag

l

fies

apt

d'u

nai

qui

par la taille comme pour la reconforter ; seulement, j'y mets une condition.

— Laquelle, mademoiselle ?

— C'est que, lorsque tu auras causé avec mon père, tu consentiras à chanter,

— Oh ! de tout mon cœur ! s'écria Ninette heureuse de s'acquitter à ce prix.

— Alors, attends là. Je vais plaider ta cause auprès de M le ministre.

Camille s'éloignait gaiement. Ninette admira sa taille souple, sa démarche gracieuse, ses beaux cheveux et la charmante position qui relevait ses attraits.

— Et moi aussi, pensait-elle, je serais jolie si je pouvais me parer comme elle.

Cette réflexion ne lui était pas suggérée par l'envie. Elle n'éprouvait qu'admiration et reconnaissance pour cette Camille toujours serviable, toujours simple et toujours affectueuse en dépit de la haute position de son père.

Seulement, on est femme ou on ne l'est pas, et la pauvre Ninette qui tout à l'heure en sortant de chez elle, se trouvait si gentille dans sa robe neuve, n'osait plus se regarder à présent qu'elle avait vu celle de Camille, craignant d'être humiliée par la comparaison.

Cette impression s'effaça vite ; d'autres lui succédaient.

De l'extrémité du selon où il causait avec Mme de Marcillac, le ministre venait d'apercevoir Mlle Villeroy, lui envoyait de la main un salut familial.

Puis, Mme Flamario, toujours bonne, s'approcha pour lui demander des nouvelles de sa famille et lui parler de ses études.

Enfin, il y avait près de M. Flamario deux jeunes messieurs dont l'un, le plus jeune, la poursuivait avec persistance d'un regard bon enfant, mais vraiment hardi, qu'elle soutint d'abord sans le comprendre et auquel elle se déroba en tournant les yeux, quand il lui parut qu'il ressemblait à d'autres regards qui, parfois dans la rue, la dévisageaient au passage et qu'elle jugeait bien impertinents.

À l'improviste, elle fut tirée de ses réflexions. Flamario venait de son côté, après avoir causé avec Camille. Il tenait d'une main une tasse de café qu'on venait de lui servir, de l'autre une petite cuillère et remuait le sucre.

Il offrit cette tasse à Ninette.

— Buvez ceci, mon enfant. Puisque vous voulez bien chanter pour Mme de Marcillac il est bon d'échauffer votre voix. Attendez que je vous installe. Asseyez-vous.....

Un guéridon volant se trouvait à portée de sa main ; il l'approcha vivement, le plaça devant Ninette et y déposa la tasse fumante, en faisant signe au maître d'hôtel d'en apporter une autre pour lui.

Pénétrée de gratitude pour tant de bonté, Ninette aurait voulu remercier. Mais, elle était trop troublée pour trouver les mots.

Cette Mme de Marcillac à qui on lui demandait de faire entendre et qui avait promis de lui ouvrir des salons du faubourg Saint-Germain lui faisait un peu peur comme un juge redoutable.

Et puis, cette requête au ministre qu'il fallait maintenant formuler ! Par où commencer ?

Heureusement il prenait les devants.

— Ma fille me dit, mon enfant, que vous désirez obtenir une audience, pour un de vos amis et que cela peut vous servir... Moi, je ne demande pas mieux, que fait-il, votre ami ?

— Ce n'est pas notre ami, monsieur le ministre. C'est un banquier, M. de Fonréal, directeur de la Sécurité de l'Épargne.

— Je ne le connais pas et j'entends son nom pour la première fois, reprit Flamario, qui buvait à petites gorgées son café. Quel intérêt avez-vous à ce que je reçoive ce monsieur. Qu'avez-vous à attendre de lui et savez-vous ce qu'il attend de moi ? Mais, buvez d'abord.

Dans son empressement à obéir, Ninette se brûla les lèvres, sans d'ailleurs sentir la brûlure tant son esprit était tendu par la nécessité de répondre clairement.

— Je ne rais trop ce qu'il veut. J'ai cru comprendre qu'il a demandé une concession aux colonies et qu'il cherche à se faire appuyer. Mon père s'étant flatté devant lui de vos bontés pour nous, il l'a prié de solliciter une audience et comme il nous a souvent obligés, mon père n'a pu refuser.

— Bien, bien, je comprends, dit Flamario d'un ton de condescendance et une

pointe de dédain dans la voix, comme s'il eût conçu une assez piètre idée du solliciteur qui recourait à lui par l'intermédiaire d'un garçon de bureau. Eh bien ! c'est entendu, je recevrai ce monsieur.

Il se levait et d'un signe appelait son secrétaire qui regardait de son côté.

— Monsieur de Marcillac, ajouta-t-il vous enverrez une lettre d'audience à la personne dont M^{lle} Villeroy va vous donner le nom et l'adresse.

Il rejoignait la comtesse, tandis qu'Adalbert s'approchait avec empressement de Ninette.

— Je suis enchanté de nouer connaissance avec vous mademoiselle, fit-il familièrement. Mme Flamarin prétend qu'il y a en vous l'étoffe d'une grande artiste. Elle aurait pu ajouter : d'une jolie femme.

Et soulignant d'un sourire ses paroles il continua plus bas.

— Dites donc, êtes-vous toutes aussi jolies au Conservatoire ?

Déconcertée par ce langage, Ninette ne put dissimuler sa surprise.

— Mais monsieur je ne suis pas accoutumée à ce qu'on me parle ainsi répondit-elle.

— Oh ! ce que j'en ai dit n'est pas pour vous offenser et sans doute ne suis-je pas le premier qui vous l'ai dit. Le Conservatoire n'est pas un couvent et ne passe pas pour une école de vertu.

— Là comme ailleurs, une pauvre fille comme moi qui travaille et ne demande rien à personne a droit au respect, déclara Ninette.

Adalbert la regardait stupéfait.

Bien envoyé, déclara-t-il, moitié plaisant, moitié sérieux. Je n'ai que ce que je mérite. Heureusement, maman n'a pas entendu.

C'est égal pas de chance aujourd'hui. Voilà la seconde leçon que je reçois. Et cependant, je ne suis pas un mauvais garçon, mademoiselle, croyez-le. Un peu étourdi, peut-être mais le cœur sur la main et si jamais vous avez besoin d'un de ces services qu'un homme comme moi peut rendre à une belle personne comme vous.....

Ninette était désarmée.

Ne recommencez pas, monsieur, pria-t-

elle avec douceur, ou vous m'obligeriez à garder mauvaise opinion de vous.

Oui, oui, c'est compris. Nous avons de la vertu. C'est dommage.

Il soupira si drôlement que ce fut au tour de Ninette de rire.

Il tira de sa poche un petit carnet et questionna :

A qui dois-je envoyer cette lettre d'audience ?

Ninette lui dicta le nom et l'adresse de Fonréal.

Quand sera-t-elle envoyée ? demanda-t-elle.

Mais dans quelques instants, et pour vous prouver mon zèle, et me faire pardonner, je l'expédierai par cavalier. De cette manière, la personne à qui vous vous intéressez sera plus tôt avertie.

— Ninette s'éloigna en lui jetant un remerciement. Camille l'appelait pour la présenter à Mme de Marcillac. Le gracieux accueil de la mère lui eut vite fait oublier l'inconvenance du fils.

Je serai très heureuse de vous entendre mademoiselle, et de vous recommander à celles de mes amies chez qui on fait de la musique. Tout le monde ici me dit tant de bien de vous.

Déjà Camille assise au piano, feuilletait une partition.

Elle excellait dans l'art d'accompagner le chant et le prouvait par la manière dont elle jouait le prélude du morceau que venait de choisir Ninette.

— Maintenant, la petite Villeroy semblait grandie et transfigurée.

— Dès les premières accords de l'instrument, le feu sacré s'était emparé d'elle.

A la jeune fille toute modeste, toute timide succédait l'artiste inspirée et la voix pure, la voix passionnée, la voix de velours montait vers les voûtes du salon, en jetant, par les croisées ouvertes, ses divins accents aux échos du jardin tiédi et embaumé, dont elle emplissait de mélodies le silence.

III

— Il est des jours dans la vie qu'on voudrait marquer d'une pierre blanche pour symboliser en un signe visible le bonheur qu'ils nous ont donné.

—Ninette était dans un de ces jours quand elle quitta le salon des Flammarin.

Sa voix avait fait merveille. L'artiste ne laissait derrière soi que des gens livrés au plus vif enthousiasme.

—Elle avait senti passer sur son front un souffle d'admiration et recueilli dans les encouragements de la comtesse de Marcillac, dans les bravos chaleureux de cet étourdi d'Adalbert, dans les louanges discrètes de Marcel Herballe, la preuve nouvelle qu'il lui suffisait d'ouvrir la bouche pour électriser tous ses auditeurs.

Le ministre et sa femme avaient fait chorus avec leurs invitées.

Quant à Camille, elle s'était écriée en embrassant sa gentille compatriote :

C'est tout plaisir de vanter ton talent Ninette. Avec toi, on n'a pas de déception à craindre. Tu as dépassé mes espérances.

Et la comtesse de déclarer qu'elle se chargeait d'ouvrir plus d'un salon à la charmante artiste. C'est maintenant un peu tard pour le faire. On arrivait à la veille du Grand Prix. Les Parisiens allaient se disperser. Il n'y avait donc rien à tenter pour le moment. Mais elle s'engageait à mettre à la mode, dès la rentrée, la protégée de Mlle Flammarin.

Voilà donc l'avenir qui se dessine, pensait Ninette toute ravie. Bientôt, je commencerai à toucher le prix de mes efforts. Sans attendre cet engagement à l'Opéra qu'on m'annonce comme certain, je pourrai, grâce à Mme de Marcillac, encaisser quelques beaux cachets et apporter un peu de bien-être dans la maison.

Ce n'était point là l'unique cause de son contentement.

Cette promesse d'audience qu'elle était venue chercher, elle l'avait enlevée du premier coup, presque sans effort.

Reçu par le ministre, M. de Fonréal ne pourrait méconnaître qu'il devait de l'avoir été au plus humble de ses clients. Ce service important, il ne l'oublierait pas, et s'il obtenait sa concession aux comies, ce serait pour Villeroy, il le lui avait affirmé, une source de fortune.

Les spéculations dans lesquelles il a-

vait mis Villeroy s'étaient toutes liquidées en bénéfices si bien que ce client candide, constatant que son premier dépôt de cinq cents francs lui rapportait jusqu'à cinquante pour cent, avait, pour le grossir contracté un nouvel emprunt sur la maison d'Anney tout ce qu'on avait voulu lui prêter, et s'était empressé de l'apporter à Fonréal, en regrettant de ne pouvoir lui donner davantage, en regrettant surtout d'être obligé d'encaisser ses bénéfices tous les mois, au lieu de les laisser faire la boule de neige.

Et il n'y avait pas à craindre qu'il ne tint pas sa parole. Il la tenait trop largement depuis six mois pour être soupçonné d'y vouloir manquer.

Plantant là le vicomte qui la remerciait et qui balbutiait des excuses pour son incartade de tout à l'heure, Camille courut vert sa petite visiteuse.

—C'est dommage disait le banquier. Voyez vos amis Guionnet, qui n'encaissent pas, eux. Il y a six mois, sur votre conseil je ne l'oublie pas, ils m'ont fait un dépôt de dix mille francs en bonnes valeurs.

Leur petit capital, grâce aux gains accumulés, s'élève à douze mille maintenant et à la fin de l'année il s'élèvera à quatorze ou quinze mille.

—Hélas, je voudrais bien pouvoir les imiter, soupirait Villeroy. Mais, j'ai besoin pour vivre de tout ce que je gagne. Il faut que je le touche au fur et à mesure. Tout y passe.

Il disait vrai, le pauvre homme. Sa maison était comme un gouffre. Elle dévorait sans relâche et ne permettait pas la plus petite économie. La vie est si chère à Paris et il avait tant de bouches à remplir.

Du moins, et grâce au surcroît de revenu qu'il rapportait depuis six mois la Sécurité de l'Épargne, il faisait face à toutes les exigences de la vie.

Il considérait donc son banquier comme une Providence et ce qu'il en pensait sa femme et sa fille, convaincues par la réalité des bénéfices acquis, commençaient à le penser comme lui, et à comprendre que c'était un personnage à ménager.

Pour tous ces motifs, Ninette ne se te-

nait pas de joie quand elle descendit le monumental escalier au bas duquel des gens en ivresse, tirés de leur somnolence accoutumée par le bruit léger des pas, se précipitaient à la saluer et à ouvrir les portes.

Il lui semblait qu'elle avait des ailes.

Et une voix intérieure lui murmurait que ce serait bien autre chose lorsqu'elle aurait conquis des lauriers, lorsqu'elle respirerait l'atmosphère de la gloire, lorsqu'elle serait enfin une grande artiste.

Alors, il n'y aurait pas seulement les laquais poudrés pour s'empreser autour d'elle, et l'entourer d'égards, mais les maîtres de maison, eux, qui dans les résidences somptueuses où elle consentirait à se faire entendre, ne laisseraient à personne l'honneur de la ramener jusqu'à sa voiture.

Elle souriait à cette idée, petit accès d'orgueil dont elle n'était pas coutumière notre Ninette, et que rendait excusable la victoire qu'elle venait de remporter.

Il lui sembla d'ailleurs lorsqu'elle mit le pied dans la cour tout inondée d'un soleil brûlant.

Il y avait bien un délicieux coupé, décoré d'armoiries, qui attendait. Mais il n'était pas pour elle, et elle supposa très judicieusement qu'il appartenait à la comtesse de Marcillac.

Puis, cette autre pensée lui vint, la fit même sourire, c'est que si elle voulait, elle en aurait un à elle, tout aussi élégant, tout aussi joli et qu'il suffirait qu'elle en exprimât le désir pour que le fils de cette grande dame le lui offrît.

Elle avait perdu ce duvet d'ignorance qu'elle avait apporté d'Annecy deux années avant. Au Conservatoire, classes de déclamation et de chant, on apprend beaucoup de choses étrangères à l'art et si son éducation, sa fierté native, le respect de soi-même, le souci de ne pas déchoir avaient élevé autour d'elle un rempart assez solide pour que toutes les tentatives de mauvais aloi vinssent s'y briser, elle savait ce que parler veut dire.

Elle ne pouvait donc donner de la signification des offres d'Adalbert de Marcillac à peine dissimulées sous le tour plaisant de sa phrase. Mais, elle ne se les rappelait en ce moment que pour se convaincre une fois de plus qu'il serait toujours

audessus de ses forces d'accepter des offres pareilles.

C'était une orgueilleuse, une entêtée, elle entendait ne rien devoir qu'à son talent, à son travail et cette affirmation de sa volonté effaça la vision que venait évoquer l'aristocratique équipage qui stationnait dans la cour.

Alors, elle se rappela qu'elle avait promis à son père d'aller le voir à son bureau en sortant de chez le ministre afin qu'il connût plus vite le résultat de sa démarche.

Elle demanda son chemin à quelqu'un qui passait et le lui indiqua : Seconde cour, escalier D, troisième étage, porte à droite au fond du corridor.

Elle eut quelque mal à trouver et était un peu essouffée en arrivant dans la pièce où se tenait son père une pièce tendue de papier vert à peine meublée, poussiéreuse et où il faisait très chaud.

Tout à l'heure dans le salon du ministre traitée en égale et maintenant dans une anti-chambre où l'uniforme de son père lui rappelait l'humilité de condition, elle tombait du haut de ses illusions.

Il faut tout dire elle eut presque honte elle fut le jouet d'une sensation dont elle n'était pas maîtresse et qu'ensuite elle se reprocha sûrement.

Comme un peu interdite et plus lasse encore elle s'asseyait sur une banquette et son père qui s'était levé de son fauteuil en la voyant entrer, lui demanda :

— Eh bien as-tu vu Mlle Flamarin ?

— Je l'ai vu j'ai vu son père. M. de Fonréal sera reçu, c'est promis. Le ministre a donné devant moi l'ordre de lui envoyer une lettre d'audience.

— Veine ! s'écria Villeroy. Comment ça s'est-il passé ? Raconté.

Il reprenait sa place et Ninette dut lui narrer l'entrevue en tous ses détails depuis son entrée dans le salon jusqu'à sa sortie.

Elle ne passa sous silence que les paroles dorées d'Adalbert. Cela ne regardait qu'elle.

Il exultait, le brave Villeroy.

La démarche couronnée de succès, la certitude que le banquier en serait reconnaissant, la brillante audition de Ninette Mme de Marcillac présente tous les té-

moig
de F)
jour

— I

que l

il que

— J

ta-t el

un ca

— F

que n

prend

quand

ce il r

qu'à

Cor

avec

la per

Impo

nant.

— V

lettre.

— F

— J

— N

cédan

pas le

que tu

— M

que je

— J

sible é

as fait

Mlle F

grâce

nous a

servic

— C

— C

bonne

tère.

Il a

convai

même

sa jeu

ces ho

mis ex

elle d'

Vill

pliqua

— Il

voudra

un céli

moignages si flatteurs de la bienveillance de Flamarin n'était-ce pas de quoi le réjouir ?

— Il faudrait prévenir M. de Fonréal que le ministre consent à le recevoir dit-il quand Ninette eut achevé son récit.

— Mais il le saura tout à l'heure objecta-t-elle. On va lui envoyer un avis par un cavalier.

— N'importe, n'importe. Il vaut mieux que nous soyons les premiers à le lui apprendre. Ce sera d'un meilleur effet et quand on lui apportera sa lettre d'audience il ne pourra douter qu'il ne la doit qu'à nous.

Comment faire ? poursuivit Villeroy avec embarras après un regard jeté sur la pendule. Il est à peine trois heures. Impossible de quitter le bureau maintenant.

— Vous pourriez écrire, faire porter la lettre.

— Par qui ? Et puis j'écris si mal.

— J'écrirais pour vous.

— Non non, protesta Villeroy comme cédant à une inspiration soudaine ce n'est pas le bon moyen. Le bon moyen c'est que tu y passes toi-même.

— Moi ! que j'aille chez ce monsieur que je ne connais pas !

— Justement ! il n'en sera que plus sensible à ta visite. Après tout c'est toi qui as fait la démarche et qui es l'amie de Mlle Flamarin. Tu lui diras que c'est grâce à ton influence personnelle que nous avons réussi et que tu la mets à son service. Ça le flattera.

— Croyez vous ? Êtes vous bien sûr.

— Ça le flattera te dis-je et lui donnera bonne opinion de notre crédit au ministère.

Il avait beau dire Ninette n'était pas convaincue. Sa physionomie révélait même une instinctive défiance. Peut être sa jeune expérience lui rappelait-elle que ces hommes d'argent se croient tout permis envers les filles pauvres et craignait-elle d'avoir à regretter cette visite.

Villeroy la pressant et insistant elle répliqua :

— Il me semble qu'à votre place je ne voudrais pas que ma fille allât seule chez un célibataire.

Il tombait des nues, ne comprenant rien à ce scrupule.

— Que me chantes-tu là ? Mais ma pauvre enfant, tu es destinée à en voir bien d'autres. Ne vas-tu pas seule chez tes professeurs ?

— Ce n'est pas la même chose.....

— Mais, c'est tout pareil, sans compter que M. de Fonréal n'est plus un jeune homme, qu'il est bien élevé, très poli, et que je ne le vois jamais sans qu'il me demande des nouvelles de ta mère, de toi, de tes études. L'autre jour encore, il m'a dit je croyais te l'avoir répété, que le directeur de l'Opéra est un de ses amis, et que si son appui t'est nécessaire.....

— Enfin ! vous voulez que j'y aille, interrompit Ninette ébranlée.

— Je crois que ce serait plus habile.

— Eh bien ! c'est entendu, j'y vais.

— Comprends bien que je ne t'oblige pas fit Villeroy devenu tout à coup plus hésitant que sa fille, et si tu refuses...

— Non, non, j'y vais, déclarait-elle résolue. Après tout, peut-être est-ce vous qui avez raison. Puisque nous avons besoin de M. de Fonréal, il ne faut rien négocier pour acquiescer à ses bonnes grâces.

Lorsqu'une demi-heure plus tard elle pénétra dans le hall de la Société de l'Épargne, les fronts courbés sur la tâche courante se redressèrent et les yeux du personnel, comme ceux de quelques clients rangés autour des guichets, parurent s'éclaircir en s'empissant de la charmante silhouette de cette jeune personne.

Un des garçons en la voyant avait fait un pas à sa rencontre. Au désir qu'elle lui exprima de voir M. de Fonréal, il répondit d'un air qu'elle trouva plus arrogant et plus railleur qu'il ne convenait :

— Je ne sais s'il y est, ni s'il est rentré de la Bourse.

— Veuillez vous en informer. J'attendrai.

— Alors, donnez votre nom.

Il lui présentait une plume et une fiche sur laquelle elle ne traça que quatre mots :

« Mlle Villeroy. Affaire urgente »

En prenant le papier, il lut ce qui y était écrit et tout aussitôt l'ironie que Ninette avait saisie dans sa voix passa dans le regard qu'il jetait à ses camarades.

Il semblait dire, ce regard :

—Vingt ans, jolie et pas le sou, je la connais ton affaire urgente, je la connais.

Il disparut sous la portière, et Ninette resta debout, feignant de lire le dernier numéro de la Sécurité de l'Épargne étalé à plusieurs exemplaires dans les cadres fixés au mur, mais ne lisant pas, incapable de lire tant elle était humiliée et blessée d'être accueillie comme une de ces sollicitieuses, plaie des grandes administrations qu'elles assiègent et prêtes à tout pour obtenir ce qu'elles désirent.

Et puis, l'attitude du garçon de bureau qui l'avait reçue lui faisait pressentir d'étranges choses, d'autres visites de jeunes dames dont le but n'était pas sans doute aussi louable que le sien et qui avaient accoutumé les employés de Fonréal à suspecter toute visiteuse qui demandait à lui parler, pour peu qu'elle fût jeune et jolie.

— Comme j'avais raison de ne pas vouloir venir, se disait elle, soupçonnant, à ces traits, que le banquier était un de ces galantins, insupportables, comme on en voit rôder quelquefois aux abords du Conservatoire à la sortie des cours.

Le garçon qui revenait court à ses regrets et les dissipait. Ce n'était plus le même homme. Transformé sans doute par les ordres de son patron, il priait mademoiselle avec des phrases mielleuses et des gestes obséquieux de vouloir bien entrer chez M. le directeur.

Elle avança timidement, encore un peu déflante et craintive, en train de se rassurer cependant. Très grave, très digne, Fonréal se dressait de toute sa hauteur derrière son bureau et désignant un fauteuil à Ninette, attendant qu'elle y fût assise pour reprendre le sien.

— Vous venez sans doute de la part de M. votre père, ma chère enfant, fit-il onctueux, bénisseur et paternel.

— Oui monsieur il a pensé que je devais vous communiquer le résultat de la visite que j'ai faite, ce matin à M. le ministre des affaires étrangères pour lui parler de vous.

— Ah ! c'est vous qui avez vu le ministre ?

— Cela m'est facile grâce à mes relations avec Mlle Camille Flammarin assurée Ninette non sans vanité. Je le vois quand

je veux, comme je veux. Il me suffit de demander sa fille. C'est ce que j'ai fait aujourd'hui. C'était après déjeuner. On sortait de table l'entrevue a été immédiate, et je suis heureuse d'ajouter couronnée de succès.

— Le ministre consent à me recevoir.
— Vous allez en être averti, monsieur.

— Mais sait-il du moins de quoi je veux l'entretenir ?

— Je le lui ai indiqué sans entrer dans les détails.

— Ne vous a-t-il pas demandé qui je suis ce que je fais par quelles circonstances vous étiez mon intermédiaire auprès de lui ?

— Sur ce dernier point, je lui en avais de moi-même assez dit pour le dispenser de m'en demander plus long. Il sait que vous nous avez rendu des services, que vous êtes disposé à nous en rendre encore et cela a suffi pour lui expliquer ma démarche. Quant à votre nom, il m'a répondu, lorsque je l'ai prononcé, qu'il l'entendait pour la première fois.

— En effet, observa Fonréal, je n'ai pas l'honneur d'être connu de M. le ministre. Enfin il me recevra. Quel jour ? Le savez-vous ?

Ninette n'eut pas la peine de répondre. Le garçon de bureau rentra après avoir frappé, ayant au bout des doigts un large pli cacheté de rouge. C'était la réponse à la question de Fonréal arrivée par estafette.

Il l'ouvrit empressé, un peu fiévreux, et s'écria :

— Voici l'avis que vous m'annoncez, mademoiselle. Le ministre me recevra jeudi, dans trois jours.

Et flatteusement il ajouta.

L'empressement qu'on met à exécuter la promesse qu'on vous a faite est un témoignage éloquent de la faveur dont vous jouissez au ministère. Votre père a tenu sa parole. Je tiendrai la mienne, qu'il en soit assuré. Cette audience, vous devinez bien que dans la situation que j'occupe, il m'eût été facile de l'obtenir sans recourir à vous.

Mais j'attachais du prix à être reçu en ami, à être recommandé par des personnes de l'intimité.

V
Je
bon
par
ver
au
pen
—
plu
I
les
—
J
M
tion
la b
mat
enc
sir.
—
aus
cile,
app
te à
voys
voir
—
brav
ble s
quie
tout
préo
V
prit
Je
que v
grand
—
répo
m'enc
supp
ce bi
—
jours
a-t-il
De
surpr
Com
Vo
distr
—E
set pa

Vous m'avez donc rendu un service. Je ne l'oublierai pas.

Tout cela débité simplement, avec la bonhomie paternelle d'un homme d'âge parlant à une jeunesse, sans qu'à travers ces paroles bienveillantes, il y eût, au moins en apparence, ombre d'arrière-pensée.

— Ninette se leva pour partir, n'ayant plus rien à dire.

D'un geste aussi naturel que les paroles il l'obligea de se rasseoir.

— Vous n'êtes pas pressée, je pense.

— C'est vous qui devez l'être, monsieur, Je le suis toujours.

Mais je sais faire trêve à mes occupations lorsque j'ai, trop rarement hélas ! la bonne fortune de recevoir une charmante personne telle que vous. Restez encore un moment. Vous me ferez plaisir.

— Le moment de refuser à une prière aussi aimablement formulée, Ninette, docile, resta assise au bord de son fauteuil, appuyée au manche de son ombrelle prête à répondre à des questions qu'elle voyait venir et qu'elle ne pensait pas de voir être offensantes.

— Avec ses cheveux gris, sa figure de brave homme et son dépit d'un trop visible souci de dissimuler son âge, le banquier n'avait par l'air d'un Lovelace et toute son attitude éloignait l'idée d'une préoccupation de galanterie.

Vous êtes donc au Conservatoire, reprit-il.

Je sais que vous y avez des succès et que vos professeurs fondent sur vous de grandes espérances.

— Je n'ai qu'à me louer de leur bonté, répondit Ninette, de leur persistance à m'encourager et à me rendre ainsi plus supportables les épreuves d'une existence bien sévère, bien laborieuse.

— Et qui ne doit pas être gaie tous les jours, je m'en doute. Peut-être aussi y a-t-il de votre faute.

De ma faute ! répéta Ninette dont la surprise ouvrait démesurément les yeux. Comment y aurait-il de ma faute ?

Vous pourriez vous amuser un peu, vous distraire.

— Se distraire est coûteux, et quand on est pauvre.

— N'avez vous donc pas un ami pour vous défrayer de vos fantaisies ?

Elle dressait l'oreille, sentant venir le danger et subitement déflante, ne voulant pas comprendre, elle dit avec froideur.

— Les amis que j'ai sont aussi pauvres que moi.

Ninette resta sur la défensive, s'attendaient à des insinuations qui allaient l'obliger à se dérober. Mais, elle avait affaire à forte partie et son interlocuteur, soit qu'il n'eût voulu que la soumettre à une épreuve, soit qu'il se fût aperçu qu'il faisait fausse route, changeait soudain ses batteries, cessait ses questions indiscretes et sous ses lourdes paupières s'éteignaient les convoitises qui, la durée d'une minute, s'étaient allumées dans ses yeux.

En bien, fit-il d'un accent de générosité, il ne sera pas dit que l'artiste d'avenir que vous êtes demeurera soumise aux dures privations que vos réponses me laissent deviner. Écoutez, ma chère enfant, vous venez de me rendre un grand service.

Permettez-moi de commencer à le reconnaître dès aujourd'hui. Tolérez que je me fasse le pourvoyeur de votre argent de poche.

Mais à quel titre ? talbutia-t-elle stupéfaite.

À titre d'ami et en tout bien tout honneur, affirma-t-il en ouvrant un tiroir à gauche de son bureau et en y prenant quelques pièces d'or. Voici dix louis. C'est de vous à moi et sans préjudice, bien entendu, de ce que je compte faire plus tard pour vos parents, à qui d'ailleurs vous n'avez pas besoin de parler de cette misère.

— Pourquoi ne leur en parlerais-je pas fit naïvement Ninette en recevant presque inconsciente l'or que le banquier avait glissé dans sa main.

Pour qu'ils n'aient pas supposé que ce que je fais pour vous me libère envers eux. Et puis, remarqua-t-il avec un sourire bon enfant, c'eût été si doux d'avoir à nous deux un petit secret... Non ? Cela vous choque ? Mettons alors que je n'aie rien dit. Qu'ils sachent, vos bons parents, combien je suis heureux de contri-

buer à faciliter votre marche dans la carrière que vous avez choisie. Et vous, mon enfant, n'hésitez jamais à recourir à moi. Vous me trouverez toujours tel que je suis aujourd'hui.

Ah ! le maître homme ! L'habile homme ! Comme il savait reculer à temps après s'être aventuré.

— Ninette en était tout décontenancée, partagée entre la crainte d'encourager des espérances qu'elle soupçonnait et ne voulait pas réaliser et le désir de rapporter à la maison une somme sur laquelle on ne comptait pas.

Je ne sais si je dois accepter murmura-t-elle.

Pourquoi refuseriez-vous, demanda vivement Fonréal. Je suis banquier. Je vous prête l'argent. C'est mon métier. Vous me rendrez cela plus tard, quand vous aurez réussi.

Vous me le rendrez avec ce que je serai heureux, le cas échéant, de vous prêter encore.

Il y avait tant de bonne foi dans son accent que Ninette ne douta plus de sa sincérité.

Debout maintenant tous deux, elle le remerciait avec effusion et si joyeusement confiante qu'elle ne s'effaroucha pas en sentant qu'il lui prenait la main et y mettait un baiser, ni même lorsqu'il murmura !

— Que ne donnerai-je pas pour gagner votre dévouement, votre affection ?

Evidemment, il avait le cœur tendre, trop tendre même. Mais il se révélait si paternel et si cordial, si peu capable d'une action indélicate. Ce n'était point là un amoureux bien redoutable ni difficile à contenir.

— Mon dévouement, vous l'avez, monsieur, dit-elle dans l'ardeur de sa reconnaissance et tout émue d'avoir éveillé dans un cœur qu'elle avait cru endormi par la longue pratique des affaires un de ces sentiments toujours flatteurs quand ils sont délicatement exprimés. Quant à mon affection, vous ne me croiriez pas si je vous la promettais sans vous mieux connaître.

Cette déclaration l'enthousiasma.

— Vous êtes charmante, aussi charmante que jolie, s'écria-t-il.

Il accompagna ce cri d'un nouveau baiser sur la petite main qui tremblait dans la sienne.

— Ceci est de trop, pensa Ninette.

Mais elle redoutait de l'offenser en le lui disant. Pour ses parents, pour elle-même, il fallait le ménager et ce qu'elle pensait, elle le lui cachait, fermement résolue d'ailleurs à ne pas lui faire de trop fréquentes visites.

Mais voilà que, comme s'il eût deviné sa résolution, il demandait soudain :

— Quand vous reverrai-je ?

— Bientôt, un de ces jours, répondit-elle, sans préciser.

Il parut se contenter de cette promesse évasive, et se résigna à laisser partir Ninette. Elle l'avait entraîné peu à peu vers la porte par laquelle elle était entrée et se préparait à ouvrir, lorsque brusquement, il l'en empêcha.

— Non, non, ne passez pas par là, fit-il en la ramenant à l'extrémité de son cabinet où se trouvait une autre sortie. J'aime autant que vous ne sortiez pas par le hall.

— Pourquoi donc ?

— Il y a toujours tant de monde. Evitons les commentaires malveillants. En prenant par ici, vous pourrez vous en aller par la porte cochère, sans être vue et du même coup vous apprendrez le chemin que vous aurez à suivre désormais quand l'idée vous viendra de me faire une petite visite. C'est mon entrée particulière. Vous n'aurez qu'à frapper trois petits coups et la porte s'ouvrira. De trois à six heures j'y suis toujours.

Tout ne plaisait pas à Ninette dans ces recommandations. Elle n'était pas la femme des petites portes et prétendait passer toujours par les grandes, ouvertement, le front haut.

Mais, était-ce la peine de s'attarder à le dire, alors qu'elle avait décidé de ne revenir que rarement et qu'autant qu'elle y serait obligée par des circonstances impérieuses.

Elle feignit donc de trouver commode de s'éclipser à l'insu des gens de la banque et saluait une fois pour toutes le banquier elle s'avança pour sortir.

Brusquement, elle recula.

Dans le cadre de la porte ouverte, ve

nant d
chez F
ne fem
peu pla
sous l'e
blonde
lette taj
dan la
passer.

— Ma
clouée s
vant Ni
envelop
stupéfa

Ninet
Son atti
tout tén
ses appr

La pr
sonne at
n'eût ell
suffi à l
contrée
crêteme
pouvait
con-idér
heureuse

Mais c
c'est que
qu'elle ve
perfi le, p
malignité
de quelq
calomnie.

Person
mait pers
de.

C'est à
se—nos
professeu
chaut sa
toilette d
pecte, qu'
lait choisi

Déjà à
et depuis
villait m
rément po
apparence.

En réali
feseur elle
pour le pla
ne pratiqu
ver étaient

nant du dehors et se disposant à entrer chez Fonréal se dressait une grande jeune femme d'une flexibilité de roseau, un peu plate, un peu sèche, mais très belle sous l'embroussaillage de ses cheveux blonds aux reflets fauves et dont la toilette tapageuse avait dû faire retourner dans la rue les gens qui l'avaient vue passer.

— Mademoiselle Villeroy ! s'écria-t-elle clouée au sol par la surprise en apercevant Ninette à côté de Fonréal et en les enveloppant l'un et l'autre d'un regard stupéfait et soupçonneux.

Ninette n'était pas moins interloquée. Son attitude, son effarement, son silence, tout témoignait de son embarras et de ses appréhensions.

La présence de cette excentrique personne au seuil du cabinet de Fonréal, n'eût-elle pas su qui c'était, aurait déjà suffi à lui inspirer le regret d'être rentrée sur le même seuil, s'évadant secrètement de chez le banquier, ce qui pouvait faire supposer une intimité qu'elle non-idérisait comme dégradante et qui fort heureusement pour elle n'existait pas.

Mais ce qui ajoutait à ses inquiétudes, c'est que sa camarade du Conservatoire qu'elle venait de reconnaître passait pour perfide, pour une mauvaise langue dont la malignité, quand elle avait à se venger de quelqu'un, ne reculait pas devant la calomnie.

Personnelle, égoïste, envieuse, elle n'aimait personne et jalousait tout le monde.

C'est à elle qu'un jour, en pleine classe—nos lecteurs s'en souviendront—le professeur Vernet avait dit en lui reprochant sa paresse, en raillant le luxe de sa toilette de mauvais aloi et d'origine suspecte, qu'entre le travail et la noce il fallait choisir.

Déjà à cette époque son choix était fait et depuis elle y avait persévéré. Elle travaillait modérément, ah ! oui, très modérément pour la forme, pour sauver les apparences, pour se donner un maintien.

En réalité comme le répétait son professeur elle noçait ferme et tout à la fois pour le plaisir et pour le profit, en personne pratique à qui tous les moyens d'arriver étaient également bons.

Ninette savait tout cela.

Elle savait aussi que Mlle Foscari, âme de bone dans une brillante enveloppe ne lui pardonnait ni ses succès, ni la correction de sa conduite ni l'estime dont elle était entourée et qu'en un mot c'était une ennemie.

De là cet effroi soudain qui lui glaçait le cœur, paralyzait sa langue et la laissait silencieuse devant Mlle Foscari.

Celle-ci étant entrée poussa la porte derrière elle et d'une voix aiguë, l'œil méchant elle reprit.

— Ce n'est pas vous que je m'attendais à rencontrer ici, mademoiselle.

— J'étais venue voir M. de Fonréal pour affaires balbutia Ninette.

— Les affaires de monsieur son père, se hâta d'ajouter le banquier, et d'autres très importantes.

— Et très mystérieuses aussi, sans doute, continua railleusement Mlle Foscari d'un ton plus agressif, puisque mademoiselle tenait à sortir sans être vue.

Allons, allons, chère amie, reprit Fonréal, une prière dans l'accent, vous ne voulez pas faire un esclandre et sans motifs.

Sans motifs ! Tu me le dis. Mais, qu'est-ce qui le prouve ?

— Ma parole, affirma Ninette à qui ces insinuations injurieuses rendaient toute sa dignité, tout son sang froid. J'ai vu l'entrée par la grande porte, les employés du bureau peuvent en témoigner. Je ne sais pourquoi M. de Fonréal a voulu me faire sortir par la petite, je n'y ai attaché aucune importance.

— Et fièrement, sans craindre l'attirer sur soi une inconciliable haine, elle acheva en ces termes :

— Grâce à Dieu, je n'ai pas acquis le droit d'y passer et c'est par la grande que je vais sortir.

En même temps, elle fouillait fiévreusement dans la poche de sa robe, en tirait les pièces d'or qu'elle avait acceptées tout à l'heure, les déposa en passant et sans dire un mot sur le bureau et se dirigeait vers le hall.

Fonréal courut après elle, les bras tendus, suppliant :

Mademoiselle ! Mademoiselle !

Mais elle ne voulait pas l'entendre.

Elle disparut sans avoir daigné se retourner, laissant l'aimable couple vider dans le mystère du tête-à-tête la querelle dont elle était l'auteur innocent.

IV

Quand Ninette se retrouva dans la rue, elle avait la mort dans l'âme. L'habitude plus que sa volonté lui fit prendre le chemin de sa demeure, car elle ne s'appartenait plus tant elle était poignante la peur, l'effroyable peur qui la dominait.

Cette peur résultait non seulement de l'interprétation que ne manqueront pas de donner à leur rencontre sa méprisable camarade, mais encore de tout ce que cette rencontre inopinée lui permettait de supposer quant à la moralité du banquier.

Si Mlle Foscari avait chez lui ses petites entrées, si elle lui parlait familièrement, en le tutoyant, c'est que sans doute des relations d'un camarade intime existaient entre eux.

Et comme, vu la différence des âges, vu surtout la sécheresse de cœur et la vérialité connue de cette terrible mangeuse d'argent on ne pouvait expliquer ces relations par un amour sincère et partagé, il fallait admettre qu'elles ne s'étaient formées qu'à la faveur de quelque vil calcul. Mais, était-il réciproque ?

— Quel rôle en tout cela jouait Fonréal.

N'était-ce qu'une dupe que sa faiblesse avait livrée à cette mauvaise fille, ou au contraire était-il son complice, un hypocrite qui mentait tout à l'heure lorsqu'il tenait à Ninette les propos un peu énigmatiques mais tout de même affectueux, dont elle n'avait pas voulu s'offenser, les croyant sincères ?

Complice ou dupe, que ne pouvait-on craindre de lui ?

Et c'était cet homme-là qu'elle venait de recommander au ministre, cet homme-là à qui son père s'était livré pieds et poings liés et à qui les Guionnet, à son exemple, avaient apporté leurs économies, la réserve suprême formée en vue de leurs vieux jours !

La lumière, une lumière sinistre, s'allumait dans l'esprit de Ninette, rapide,

aveuglante — tel un éclat — et ouvrait sur l'avenir les perspectives les plus redoutables.

— Elle se trouvait calomniée, traînée dans la fange par cette misérable Foscari, elle voyait la Sécurité de l'Épargne ruinée par le désordre de son directeur, une foule de braves gens réduits à une noire misère et ses parents précipités une fois de plus du haut de leurs espérances.

Elle entendait enfin les reproches que les Guionnet adresseraient à son père, car c'est lui qui s'était porté garant auprès d'eux de l'honnêteté de Fonréal.

Ce tableau n'était-il pas à faire frémir et n'était-ce pas l'horreur des horreurs de ne pouvoir rien pour conjurer ces catastrophes ?

Que pouvait elle en effet ? Quel remède apporter à une telle situation ? Raconter ce qu'elle venait de découvrir, ne serait-ce pas hâter la ruine de la Sécurité de l'Épargne en contribuant à la discréditer ? Mieux valait se taire et attendre, semblait-il.

Il n'était même pas urgent que ses parents ni les Guionnet fussent dès maintenant avertis.

À quoi bon les effrayer ? Ou Fonréal n'était qu'un coquin et alors, ce qu'on lui avait confié était bel et bien perdu : ou c'était un honnête homme, passagèrement dupe d'une intrigante et alors la prudence commandait de ne pas avoir l'air de se défier de lui, de ne pas lui créer d'embarras par des retraits précipités, et de les faire peu à peu, ces retraits, sous des prétextes dont il ne pourrait s'offenser.

— Quant à M. Flammarin, il serait toujours temps d'aller lui confesser que le banquier ne méritait ni la confiance, ni la faveur qu'il sollicitait.

— À la faveur de ces réflexions qui se succédaient dans son esprit bouleversé, Ninette en arrivait peu à peu à se résigner au rôle d'expectative, convaincue que tout serait prématuré et dangereux.

Mais, cette résolution prise, elle ne fut pas plus rassurée et après qu'aux questions de son père qui l'interrogeait elle eût répondu sans lui laisser soupçonner la vérité elle demeura perplexe, anxieuse en proie à mille tourments, poursuivie

jusque
des vi
sinist

Cou
temps
somnia
meil p

Cepe
veilla,
que la
fiance d
âme et
pelant
demand
la porté

Peut
qu'elle
la Fosc
d'une fa
pas lieu
était tou
ture ma

Il n'a
fougue
de ce qu
aventur
lieu de
tion de

Fonré
vait un
chissant
n'avait
ses clien
tés. La
se mont
ses insta
tion scri
çait.

Comm
détourne
de rien e
au point
voyait.

Ninett
alarmée,
avant d'a
elle se re
de n'avoi
ces fâche
les avoir

Elle pu
lever et
cette nuit
la trace d

jusque dans son lit, la nuit venue, par des visions douloureuses où tout était sinistres et catastrophes irréparables.

Couchée de bonne heure elle resta longtemps avant de s'endormir. Jamais insomnie ne fut plus torturante, ni sommeil plus agité.

Cependant, lorsque au matin elle s'éveilla, elle était moralement plus calme que la veille. Avec le soleil, la belle confiance de ses vingt ans renaissait en son âme et pour la première fois, en se rappelant les événements de la veille elle se demanda si elle n'en avait pas exagéré la portée.

Peut-être après tout, dans les relations qu'elle avait surprises entre Fonréal et la Foscarini ne fallait-il voir que le résultat d'une fantaisie passagère et n'y avait-il pas lieu d'en conclure que le banquier était tombé sous l'influence de cette créature ma'faisante.

Il n'avait plus vingt ans. A son âge la fougue des passions est bien amortie et de ce qu'on court encore peu ou pas les aventures, il n'y a pas, nécessairement lieu de craindre qu'on ait perdu la direction de soi-même.

Fonréal était ambitieux ; il poursuivait un but, celui de s'enrichir en enrichissant les autres. Pour l'atteindre, il n'avait pas craint d'assumer vis-à-vis de ses clients les plus lourdes responsabilités. La surveillance des intérêts dont il se montrait si soucieux abortait tous ses instants. Il se faisait gloire de l'attention scrupuleuse avec laquelle il l'exerçait.

Comment croire qu'il s'en laisserait détourner par les beaux yeux d'une fille de rien et qu'il accepterait d'être dominé au point de compromettre l'avenir qu'il voyait.

Ninette se rassurait après s'être tant alarmée, s'arrêtait au parti d'attendre avant d'agir et se décidait à feindre si elle se retrouvait en présence de Fonréal, de n'avoir attaché aucune importance à ces fâcheux incidents ou tout au moins à les avoir oubliés.

Elle prit cette résolution avant de se lever et si ses traits défaits, à la suite de cette nuit quasi sans sommeil portaient la trace de sa longue insomnie, du moins

ses yeux ne reflétaient-ils plus l'épouvante qu'elle avait d'abord ressentie en rencontrant Mlle Foscarini à la porte du banquier.

Lorsque le même jour, elle arriva au Conservatoire quelques instants avant l'ouverture de la classe de Vernet elle perçut debout au milieu de la cour, fringante et décorative comme toujours, pérorant dans un groupe d'élèves, sa belle camarade.

Désireuse d'éviter un entretien qui ne pouvait être que désagréable, elle se détourna de son chemin et longea les murailles.

Mais elle tomba de son haut en voyant Mlle Foscarini se détacher brusquement du groupe de jeunes gens rangés autour d'elle et s'avancer à sa rencontre.

— Elle en a un toupet ! pensa Ninette.

Elle essaya de se dérober, en revenant sur ses pas, Mais sa camarade se hâtait, et la rejoignait en suppliant :

— Ne fuyez pas mademoiselle Villeroy. Il est nécessaire que nous causions.

— Qu'avez-vous à me dire ? observa Ninette obligée de s'arrêter sous peine de paraître fuir.

C'est au sujet de ce qui s'est passé hier. J'ai eu tort envers vous et je vous dois des excuses. Que voulez-vous ? En trouvant chez Fonréal, je n'ai pas été maîtresse de moi. Mais j'ai dû reconnaître ensuite que ces apparences étaient trompeuses et de ma sottise colère il ne me reste rien que le regret de vous avoir offensée par mes soupçons et mes paroles.

Je suis bien au-dessus d'eux, déclara simplement Ninette.

Où, où, je le sais, et je sais aussi que vous êtes incapable de me garder rancune, de chercher à tirer vengeance de cette scène dont je me repens, croyez-le.

Que d'humilité ! Et comme ses mots et gestes se faisaient obséquieux.

Ninette ne s'y trompa pas.

Regrets, excuses attitude penchée, tout cela n'était qu'indigne comédie et basse manœuvre.

— Mais pouvait-elle se donner l'air de suspecter la sincérité de ce repentir ? Ne devait elle pas feindre d'y croire et é-

viter d'envenimer une inimitié dont elle avait tout à craindre ?

Mon cœur n'a jamais connu la rancune, affirma-t-elle, c'est bien sincèrement que je vous pardonne.

Elle voulait passer. Mais l'autre s'obstinait à lui barrer la route et reprit :

C'est que ce n'est pas seulement pour moi que j'ai à plaider. Il y en a un autre qui déplore amèrement ma folle sortie. C'est Fonréal. Il est désolé, tout à fait désolé.

Il m'a adressé les plus vifs reproches et je ne l'ai apaisé qu'en prenant l'engagement d'obtenir de vous pour lui la même indulgence généreuse que pour moi.

Ninette n'en revenait pas. Tant de platitude servile de la part de cette orgueilleuse ! C'était à n'y pas croire. Mais son langage ne pouvait être interprété que comme l'expression de ses regrets, puisqu'elle s'excusait et excusait son complice. Il fallait donc sous peine d'encourir sa haine en lui faisant l'injure de ne pas ajouter fois à ses protestations affecter de les trouver satisfaisantes.

C'est à ce parti que s'arrêta Ninette.

— Je n'en veux pas plus à M. de Fonréal qu'à vous, mademoiselle, fit-elle encore plus hautaine. Dites-le lui si cela peut le tranquilliser. Je n'exige qu'une chose c'est que lorsque nous nous rencontrerons, il ne fasse aucune allusion à tout cela. Du reste, j'espère ne pas le rencontrer souvent. S'il a besoin de communiquer avec moi pour les affaires dont j'étais allée l'entretenir, qu'il m'écrive.

— Vous ne voulez donc pas le revoir ?

— Le moins possible et pas chez lui. Cela vaudra mieux.

— Vous venez de promettre de pardonner cependant.

Je pardonne. Mais le pardon est indépendant de la confiance.

Ninette lança cette phrase résolument et Mlle Foscare parut se résigner pour elle et pour Fonréal à subir l'arrêt que dictait à une conscience fière le souvenir non effacé d'un outrage immérité.

Cependant, elle ne s'écartait pas. Elle demeurait là, comme confuse, continuant à fixer sur sa petite camarade ses yeux suppliants, yeux de mensonge dont la

mobilité cachait à son gré le spectacle de son âme.

— Qu'a-t-elle encore à me dire ? se demandait Ninette.

Et comme elle ne le devinait pas, elle voulut passer.

Un seul mot, supplia Mlle Foscare se décidant à aller jusqu'au bout de ses prières.

Pressez-vous fit Ninette, qu'impaticiait cette insistance. C'est l'heure de la classe.

Elle venait d'apercevoir le professeur Vernet qui entrait dans la cour et les élèves se ranger silencieux, déférents, attendant un geste de lui pour le suivre.

— Nous avons le temps, continua Mlle Foscare. Il y a une chose qui a fait à M. de Fonréal une peine, oh ! une peine !

— Quoi donc ?

— Vous aviez accepté de lui un petit service et il était heureux de vous l'avoir rendu. En partant vous avez mis cet argent sur son bureau. Il en a été profondément humilié. Il vous supplie de

— Impossible ! Impossible protesta Ninette. Je n'accepterai rien de M. Fonréal.

C'est donc que vous lui gardez rancune quoique vous en disiez, insinua Mlle Foscare d'une voix dont elle s'efforçait d'atténuer la dureté. Refuser de lui un service, après l'avoir accepté, c'est le traiter en ennemi et alors, n'a-t-il pas à craindre.

— Quoi ?

— Que peut-il craindre d'une pauvre fille comme moi ?

— Que vous racontiez ce qui s'est passé.

Oh ! mon Dieu, ce n'est pas bien grave. — Mais un bavardage inconsideré sur lui, sur moi, sur notre liaison, suffirait en ce moment à lui faire du tort, beaucoup de tort.

— Il ne me connaît pas. Je n'ai pas l'habitude de raconter mes affaires, pas plus que de me mêler de celles des autres. Qu'il se rassure. Il peut compter sur ma discrétion. Pardon de vous quitter. Mais M. Vernet me fait signe.....

C'est vrai. D'un geste amical, le beau professeur venait d'appeler Ninette. Sans voir de quel regard de haine l'accompagnait Mlle Foscare, elle courtut à lui. Il

lui
vis
doi
cet
mi
] la
Nin
son
tra
— ble
ler.
I
inc
veu
mai
croi
— déte
— E
cri
foi,
est l
le lu
Aloi
V
—
Tou
jama
N'ai
Il
tour
plus
Tout
prof
clina
jalou
fayet
Pc
bras
vers
sans
ques
tour
prop
Ma
ta leu
cont
roy. S
distile

lui prit la main et dit tout gracieux :

—Est-elle gentille avec cette flamme au visage et cet éclat dans les yeux. Dites donc ma petite, est-ce en causant avec cette peste de Foscarì que vous vous êtes mise en cet état ?

Il est certain que la conversation avec la complice de Fonréal avait échauffé Ninette et qu'elle était mal remise de son émoi. Il se trahissait encore sur ses traits.

—Nous nous disions des choses aimables, fit-elle en riant et pour dissimuler.

Des choses aimables, reprit Vernet incrédule et railleur. De vous à elle je veux bien le croire, vous êtes sans fiel, mais d'elle à vous, voilà ce que je ne croirai jamais.

—Il est si facile de voir qu'elle vous déteste.

—Il n'y a que vous qui l'ignorez.....

Et pourquoi me détesterait-elle ? s'écria Ninette, feignant de ne pas ajouter foi, à ce qu'elle ne savait que trop. Elle est belle, elle aime l'argent, les toilettes, le luxe... Elle a tout cela à profusion. Alors.....

Vernet se tordait :

—Naïve enfant ! Elle demande pourquoi tout simplement parce que vous avez une belle voix, que la sienne n'égalerait jamais, celle de mademoiselle Villeroy. N'ai je pas raison vous autres ?

Il s'adressait aux élèves groupés autour de lui et des adhésions empressées, plus ou moins sincères, lui répondaient. Tout comme un monarque, le brillant professeur avait ses courtisans et ils s'inclinaient, bien que ce que Mlle Foscarì jalourait la voix de Ninette, son talent la faveur du maître, ils le jalousaient aussi.

Pour lui, il prenait familièrement le bras de son élève préférée et l'entraînait vers l'escalier qui conduisait à la classe sans voir que tout en le suivant, quelques-unes des autres s'empressaient autour de Mlle Foscarì et lui répétaient les propos qu'il venait de tenir sur elle.

Mais à leur grande surprise, elle écouta leurs confidences sans s'en irriter ni contre Vernet ni contre cette petite Villeroy. Sa langue de vipère, toujours prête à distiller du venin, demeurait inactive.

Très calme, très douce, la belle personne répondait hypocritement :

—Je sais que M. Vernet ne m'aime pas. Mais ce n'est pas la faute de Mlle Villeroy.

Tel n'était point là son langage ordinaire.

En parlant du maître et de la favorite, elle s'exprimait à l'habitude sur un ton plus virulent et plus agressif, et non sans de perfides sous entendus.

Mais, à la suite des reproches que lui avait adressés Fonréal et d'accord avec lui, elle feignait d'avoir conçu pour Ninette des sentiments tout nouveaux, plus justes et d'être maintenant disposée à l'aimer, alors qu'en réalité, elle était son ennemie la plus implacable.

C'est dans l'intérêt du banquier qu'elle jouait cette comédie.

Il avait besoin de Ninette, qui s'était fait et pouvait se faire encore son avocat auprès du ministre et par tous les moyens avec la complicité de sa maîtresse, il s'efforçait d'effacer les mauvaises opinions qu'avait dû donner de lui à la petite Villeroy ce qui venait de se passer.

Songez bien, avait-il dit à Mlle Foscarì, que jusqu'à nouvel ordre, c'est une personne à ménager.

Et la mauvaise fille de répondre :

C'est bien, c'est bien. On fera ce qu'il faut. Plus tard, par exemple, quand tu n'auras plus besoin d'elle....

Quand je n'aurai plus besoin d'elle, ni de son père qui est un de mes bons clients je te l'abandonnerai. Tu te vengeras alors, si tu veux..... Du reste, si je sais je veux bien que le diable m'emporte ! Tu lui en veux parce que tu l'as trouvée en tête-à-tête avec moi, tu l'es figurée des choses en quoi tu as eu bien tort. Si je te trompais, et je n'y songe guère, ce ne serait pas avec celle-là. Ce n'est pas mon type.

—Et ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je te tiens par trop de côtés, mon homme, pour craindre que tu ne m'échappes. Tu peux bien t'offrir cette fantaisie si le cœur t'en dit. Je sais qu'elle prendrait fin quand je voudrais. Ce que je ne lui pardonne pas à cette mijaurée.....

—Oui, oui, je sais, sa réputation, ses succès !..... Quelle sottise ! n'es-tu pas

sûre d'arriver par d'autres moyens, par moi, si je fais fortune. Enfin, peu importe. Tu agiras plus tard si bon te semble. Pour le moment ne me brouille pas avec mes clients.

Les deux complices s'étaient ensuite réconciliés, avaient étudié ensemble le moyen de calmer les susceptibilités de Ninette et c'est dans ce but que l'habile comédienne qu'était Mlle Foscarelli avait un masque sur son visage et tenu à sa compagne des propos qui n'étaient que mensonges.

Les trois jours qui suivirent s'écoulèrent sans incident nouveau. Ninette ne revit pas Fonréal.

Quant à Mlle Foscarelli, qu'elle rencontrait quotidiennement au Conservatoire, elle n'eut qu'à se louer de sa bonne grâce, de sa discrétion, de sa réserve.

Si elle n'eût déjà mesuré à mille traits que les élèves se racontaient entre eux de quoi était capable cette hypocrite elle aurait fini par croire qu'elle l'avait jugée, sans la connaître et avec un excès de sévérité.

Mais elle en savait trop long sur son compte pour se faire illusion.

Les avances dont elle était l'objet de sa part eurent donc pour principal effet d'accroître ses défiances et de la convaincre que toute cette comédie se jouait par ordre de Fonréal, dans un but qui n'était que trop visible.

Elle persévéra néanmoins dans la ligne de conduite qu'elle avait résolu de suivre au risque de paraître aux yeux de Mlle Foscarelli être sa dupe.

Le matin du quatrième jour, la poste lui apporta une lettre qu'elle se attendait à recevoir et qui portait la signature du banquier.

Il avait été reçu par M. le ministre des affaires étrangères, écouté avec la plus grande bienveillance, mis à même d'exposer longuement ce qu'il avait un si grand intérêt à dire et de cette audience, il emportait le ferme espoir d'obtenir à bref délai la concession qu'il avait sollicitée. Il se faisait un devoir d'en avertir Mlle Villeroy.

Il lui exprimait en outre le regret de n'être pas autorisé à la remercier de vive voix chez elle ou chez lui et en finissant

se disait heureux de lui annoncer par la même occasion que les opérations du mois qui venait de se clore avaient été exceptionnellement fructueuses. La part à revenir à ses clients dépassait en importance les mensualités qui leur avaient été récemment attribuées.

Ninette, ses parents et les Guionnet à qui elle montra cette lettre étaient également incapables de suspecter la sincérité de ces déclarations ni de supposer frauduleuses ou simulées les opérations qui donnaient ces brillants résultats.

Ils y ajoutèrent foi et Ninette dont ils démentaient les craintes s'avoua à elle même qu'elle s'était trop hâtée de prendre peur.

Sous quel prétexte conseilleraient-elle à son père et à ses amis de reprendre leur argent ?

Ne lui objecteraient-ils pas qu'elle était folle ?

Elle n'avait donc qu'à persévérer dans son silence et attendre les événements, ce qu'elle fit

V

Un des jours de la semaine suivante, cinq heures sonnant et tous ces messieurs étant déjà partis Villeroy se préparait à quitter à son tour le bureau, lorsqu'un de ces collègues employés au cabinet entra tout essoufflé.

— C'est heureux que vous ne soyez pas encore parti, lui dit-il, M. le ministre vous demande sur le champ.

Le sang de Villeroy ne fit qu'un tour.

Pourquoi le ministre le demandait-il ? Que voulait il lui dire ?

Il s'attendait si peu à être ainsi convoqué, lui, pauvre diable qu'il ne savait que penser et que l'étonnement et l'émoi le clouaient au sol comme pétrifié.

— Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ? balbutia-t-il

— Parbleu. C'est l'huissier de service qui a reçu l'ordre et qui m'envoie en vous recommandant de venir bien vite. M. le ministre va sortir.

— J'y vais, j'y vais, dit Villeroy en bougonnant son gilet d'uniforme qu'il allait quitter quand son camarade était entré.

— C
lant av
vous d
qu'il v
— J
j'ignor
son pr
roy.

— A
nommé
félicita
qu'il a
prendre

Ville
vaincu
ouvrit
en effet
ploi plu
toujours
mille

Et ce
il se ras
audevai

Il n'e
chambra
à l'accu
de cout
férent, c

On le
nistré d
chacun
nez, sav
ou s'il é

Il jur
surpris
pas de c
tenir.

Mais, j
ils étai
M. Flam
le, celle
parfois f
mille.

— Tou
d'un air
né. Il es
voir de l'
a voulu
complim

La son
des voix.
chez le m
sant sign

Il trem

—C'est égal reprit celui-ci en s'en allant avec lui, vous en avez une chance vous d'être assez connu du patron pour qu'il veuille vous recevoir.

—Je n'ai pas demandé d'audience et j'ignore ce qu'il me veut. Mais je suis de son pays ajouta vaniteusement Villeroy.

—Ah! c'est donc pour ça qu'il vous a nommé. Eh bien mon vieux toutes mes félicitations, car, s'il vous appelle c'est qu'il a quelque chose de bon à vous apprendre.

Villeroy ne demandait qu'à être convaincu et la phrase de son collègue lui ouvrit des horizons nouveaux. Peut-être, en effet, s'agissait-il de lui donner un emploi plus avantageux, M. Flamarin avait toujours été si bon pour lui, pour sa famille.

Et cet espoir s'emparant de son esprit il se rassura. Très certainement il allait audevant d'une heureuse nouvelle.

Il n'en douta plus, lorsque dans l'antichambre du cabinet ministériel, il devina à l'accueil des huissiers, plus cordial que de coutume, plus pressé, presque différent, que tous lui enviaient sa chance.

On le fit asseoir en attendant que le ministre donnât l'ordre de l'introduire et chacun s'évertua à lui tirer les vers du nez, savoir s'il avait demandé à être reçu ou s'il était appelé à l'improviste.

Il jura ses grands dieux qu'il était plus surpris que quiconque et ne se doutait pas de ce dont le ministre voulait l'entretenir.

Mais, il rappela avec complaisance qu'ils étaient compatriotes, qu'il devait à M. Flamarin sa nomination et que sa fille, celle qui était au Conservatoire, venait parfois faire de la musique avec Mlle Camille.

—Tout s'explique, dit un des huissiers d'un air entendu. Vous êtes très pistonné. Il est probable que vous allez recevoir de l'avancement et que le ministre a voulu vous l'annoncer lui-même. Mes compliments.

La sonnerie du cabinet domina le bruit des voix. L'huissier se précipita, entraînant le ministre et revint aussitôt en faisant signe à Villeroy de le suivre.

Il tremblait de tous ses membres, le

pauvre Villeroy, et ses jambes flageolaient. Il fit un effort pour se redresser et franchit le seuil du cabinet, un nuage sur les yeux.

Flamarin était là, debout devant son bureau, son chapeau sur la tête, sa redingote boutonnée, comme un homme qui va sortir, et en cette attitude, achevait la lecture d'une dépêche.

—Bonjour, mon pauvre Villeroy, dit-il en la laissant tomber parmi d'autres dont le bureau était couvert. Ça va bien chez vous ?

—Monsieur le ministre est bien bon, murmura Villeroy avançant, tel un soldat à la parade.

—J'ai tenu à vous voir pour une affaire qui vous intéresse, reprit Flamarin. Je n'ai qu'une minute mais je n'ai pas voulu remettre à demain. Ce dont je veux vous parler me semble assez pressé. Dites-moi qu'est-ce que c'est que ce M. de Fonréal pour qui votre fille est venue me demander une audience ? Le connaissez-vous ?

—Je le connais sans le connaître, monsieur le ministre. C'est un banquier qui passe pour très brave homme et avec qui des camarades m'ont mis en rapport.

Je n'ai qu'à me louer de lui.

Villeroy tout surpris d'avoir pu répondre clairement sans se troubler allait poursuivre. Mais le ministre l'interrompit.

—Eh bien voilà je l'ai reçu ; j'ai écouté très patiemment tout ce qu'il a pu me conter et je lui ai fait espérer mon appui à la condition cependant que mes renseignements personnels confirmeraient ses dires. Puis, je me suis informé.

—Est-ce que monsieur le ministre a eu de mauvais renseignements ? osa interroger Villeroy.

—Confus, contradictoires, et par cela même peu satisfaisants. On m'en a promis de plus complets de plus précis. Je ne crois pas cependant qu'ils corrigent la fâcheuse impression qu'ont produite sur moi le personnage et ce qu'on m'a dit de lui.

—Passe-t-il pour n'être pas solvable ?

—Vous m'en demandez trop, mon ami. Je n'ai pu vérifier ce détail. Mais l'homme me paraît mal et il y a dans son passa

de vilaine chose. Je n'en sais pas plus long pour le moment sinon que sa demande en concession sera rejetée.

Villeroy n'eût pas été plus pâle qu'il n'était s'il eût vu quelque monstre se dresser devant lui ou un gouffre s'ouvrir sous ses pas. Une sueur glacée perlait à son front et il ne put que soupirer.

— Alors mon argent serait bien compromis.

— Vous lui en avez confié ? demanda Flamarin apitoyé.

— Oui monsieur le ministre et plus que je n'en possède, puisque j'ai emprunté pour grossir mon dépôt.

— Quelle imprudence ! Un individu que vous avouez ne pas connaître !

L'argent déposé chez lui rapporte gros. D'ailleurs, je n'ai pas à me plaindre jusqu'ici. J'ai toujours été payé et sur le pied de trente, quarante et même cinquante pour cent de mon capital.

Le ministre levait les épaules.

— Si c'est ainsi qu'il procède, ce ne peut être que pour tromper son monde. Comment un homme de votre âge peut-il croire à ces bénéfices fantastiques ?

— Mais, puisqu'il me les paye, insista Villeroy.

— Jusqu'au moment où il ne les paiera plus, déclara le ministre. Ecoutez-moi bien mon brave, poursuivit-il, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage ni d'être prophète pour vous prédire que votre banquier marche à une catastrophe qui aura son dénouement devant les tribunaux. Peut-être même le rejet de la demande qu'il a formée en sera-t-il le signal.

Dans votre intérêt, je vais demander à mon collègue des colonies de retarder de quelques jours la décision qu'il est résolu à prendre, qu'il a même déjà prise, mais qui n'est pas encore connue et je vous engage à profiter de ce délai pour vous faire restituer vos fonds, puis-je vous menacer de les exiger par les voies légales. Voilà le conseil que je vous donne, un conseil d'ami, et je souhaite qu'il ne vienne pas trop tard. Au revoir et toutes mes amitiés à la charmante Ninette.

Le ministre allait vers la porte qui conduisait à ses appartements, indiquant ainsi que l'audience était finie.

Le malheureux Villeroy, foudroyé par ce qu'il venait d'apprendre, regagna sa chambre, machinalement, sans savoir ni ce qu'il faisait, ni où il était.

Ce ne fut que quelques instants après, sur le pont de la Concorde par lequel il retournait rue Sainte-Anne, qu'il se rappela qu'interrogé par ses camarades, en sortant de chez le ministre, il avait passé devant eux sans leur répondre.

Lorsqu'il arriva chez lui, Ninette était déjà rentrée. Elle étudiait. De l'escalier il entendit les roulades de sa voix, soutenues par les accords du piano, et des larmes montèrent à ses yeux à la pensée que les tristes nouvelles qu'il apportait allaient troubler cette vie de labeur, si courageuse, voiler une fois encore l'avenir et faire couler les pleurs de la vailante Estelle.

Il faut vous hâter de retirer votre argent, avait conseillé le ministre.

De retirer c'était plus facile à dire qu'à faire. A quel titre, sous quel prétexte en réclamer le remboursement ? D'ailleurs, n'était-il pas déjà dévoré ?

Villeroy ne se soutenait plus. Le sang affluait à son visage, l'aveuglait et soudain comme sous un coup de fouet, il se raidit, tendit les bras et de ses poings fermés il menaça le banquier absent avec autant de violence que s'il l'avait tenu là devant lui.

— S'il ne me le rend pas, s'écria-t-il, je le tue.

Ce cri qu'il venait de proférer résonna à son oreille comme le cri d'un autre et le rendit à lui-même.

Il se calma en pensant que par la violence il n'obtiendrait rien de cet homme habile et retors.

— C'est par la ruse qu'il fallait procéder.

Mais quelle misère d'être obligé d'en arriver là, quand on est soi-même tout droit et tout loyalement !

Et brusquement, il eut une nausée, la nausée de Paris, ville de brigands, sans cesse aux aguets, ville de pièges tendus aux âmes simples, où il avait vécu plus de jours de torture que de jours de repos et de confiance.

Il se rappelait les illusions de l'arrivée quand il voyait tout en rose et les misères

res
dét
l
ne
oy
pér
té.
A
de
fall
me,
se c
ti p
ble,
dép
em
me
P
il so
vrir.
M
ve-t
mall
Le
plus
—
Nine
que
une
Co
voya
jouer
avec
sangl
Ma
pl'a l
état ?
Hé
Plu
Nir
saisie
pressé
plaie :
Vot
mandi
Con
Not
défaill
Pas
nous l
Fité
tien av
—Et
accablé

res toujours renaissantes qui les avaient détruites.

En cette minute, il regretta plus qu'il ne l'avait encore regretté son cher Anne-cy où tout était tranquillité, bonheur, espérances si douces dans leur uniformité.

Mais, quoi ? ce n'était pas le moment de gémir. Il avait autre chose à faire. Il fallait confesser la triste vérité à sa femme, à sa fille, aux Guionnet, eux mêmes, se concerter avec eux, et prendre un parti pour conjurer la catastrophe irréparable, car s'il ne rentrait pas dans l'argent déposé chez Fonréal, argent qu'il avait emprunté et qu'il devait encore, lui-même était perdu.

Parvenu à son étage et devant sa porte il sonna. C'est sa femme qui vint lui ouvrir.

Miséricorde ! s'écria-t-elle. Que t'arrive-t-il, Villeroy ? Tu as une figure de malheur.

Laisse-moi entrer, dit-il. Je ne me tiens plus. J'ai besoin de m'asseoir.

— Il alla tout droit dans la chambre de Ninette qui ne fut pas moins bouleversée que sa mère en le voyant. Il tomba sur une chaise.

Comme Madeleine était là, il la renvoya doucement en l'engageant à aller jouer avec son petit frère. Puis seul avec sa femme et sa fille, il éclata en sanglots.

Mais parle, parle-nous, mon ami, supplia Estelle. Qu'est-ce qui t'a mis en cet état ? T'a-t-on renvoyé ?

Hélas ! c'est bien plus grave.

Plus grave que de perdre ta place !

Ninette y vit plus clair que sa mère, saisie depuis plusieurs jours de sinistres pressentiments, elle mit le doigt sur la plaie :

Votre argent est-il perdu, papa ? demanda-t-elle.

Comment ! Tu sais ?.....

Notre argent est perdu ! gémit Estelle défaillante.

Pas encore, pas encore, mais pourrions-nous le sauver ?

Fiévreux, haletant il répéta son entretien avec le ministre.

— Estelle et Ninette trompées par son accablement, s'étaient attendues à pier.

Après l'avoir écouté, elles respirèrent.

— Vous vous êtes trop hâté de croire tout compromis, papa, dit Ninette. Bien ne prouve que vos fonds ont été gaspillés.

Ce matin encore, observa Estelle, tu as reçu un avis où on te dit que tu peux aller toucher tes bénéfices du mois.

— Qu'est-ce que cela prouve ? fit Villeroy incrédule.

— Cela prouve, papa, que la banque fonctionne toujours, répliqua Ninette, qu'elle paye et qu'en conséquence on vous remboursera votre dépôt, si vous l'exigez. Comme vous l'a dit le ministre, M. de Fonréal, qui se croit assuré d'obtenir sa concession, est trop intéressé au maintien de son crédit pour s'exposer à un procès en refusant de vous rembourser.

C'est pourtant vrai, avoua Villeroy. Vous avez raison ta mère et toi et je vois bien que j'ai eu tort de désespérer si vite.

Mais quand le ministre m'a parlé et quand il m'a dit que notre banquier ne valait pas cher, ça m'a fait un eff-t....

— Et tu as perdu la tête, ajouta Estelle d'un ton de pitié un peu dédaigneuse.

— Je parie que vous n'avez pas seulement songé à le remercier, fit Ninette en souriant quoiqu'elle éprouvât plus d'inquiétude qu'elle ne ne laissait paraître.

Comme le silence de son père était un aveu de son oubli, elle continua :

— Si comme j'en ai l'espérance, vous saurez votre argent, c'est bien à lui que nous le devons.

— Ce qui me chiffonne, confessa Villeroy, c'est que je ne sais comment je vais m'y prendre pour dire à M. Fonréal que je veux qu'il me rende mon dépôt.

Estelle haussa les épaules.

— Ce n'est pourtant pas bien difficile et tu n'as pas de raisons à donner. Tu as besoin de tes fonds, tu les réclames, quoi de plus simple ?

Mais, je te connais, cette chose si simple, tu n'oseras jamais le dire ; ainsi n'iras-tu pas seul à la banque, je t'accompagnerai.

— Pour t'emporter, s'écria Villeroy, et pour blesser un homme qui n'a jamais eu que de bons procédés à mon égard.

—J'ai une autre idée, intervint Ninette. Ne vous en mêlez pas, maman. Vous n'avez pas assez de calme et de patience pour une telle démarche qui est bien délicate, en effet. A défaut de vous, il y a quelqu'un qui est tout indiqué pour aller avec papa.

—De qui veux-tu parler ?

—De Mme Guionnet. Sa situation est pareille à la nôtre. Elle est intéressée, elle aussi, à rentrer dans son argent et ce n'est pas à elle que M. de Fourréal en pourra remonter. C'est une maîtresse femme qui dit bien ce qu'elle veut dire. En agissant de concert avec elle, papa sera plus fort.

L'idée souriait à Villeroy ; il la trouvait lumineuse.

—Oh ! avec Mme Guionnet c'est autre chose, fit-il. Elle présente, j'oserai parler.

—Laisse la parler seule, répliqua Estelle ; cela vaudra mieux.

Comme une conclusion naturelle de ce conseil de famille, il fut décidé qu'aussitôt après le dîner Ninette et son père iraient aux Ternes pour avertir les Guionnet de ce qui se passait et se concerter avec eux.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait agir promptement et, comme le disait Estelle, mettre les fers au feu.

A la même heure, chez Guionnet, tout était au calme et à la confiance. Leurs affaires prospéraient. Jamais leur petit établissement n'avait été plus achalandé. Et quelle clientèle ! Des messieurs bien tranquilles, gagnant honorablement leur vie et payant avec exactitude le prix mensuel de leur pension.

On pouvait donc, après avoir vécu sans se priver de rien, mettre tous les mois quelques centaines de francs de côté et faire une pelote qu'on se proposait d'apporter à la Sécurité de l'Épargne où les fonds qu'on y avait déposés fructifiaient au delà de tout espoir.

Ces gens simples se complaisaient dans ces illusions à la faveur desquelles l'avenir maintenant leur apparaissait sans ombre, illusions très douces, très reconfortantes bien qu'elles misent, parfois encore des larmes dans leurs yeux quand ils songeaient que leur fille n'était pas là pour s'y associer.

Mais, on ne peut pas se désespérer éternellement. Quelles que soient les duretés de l'existence, si profondes que soient les blessures qu'ouvre au cœur des parents la perte d'un enfant unique et cher, il faut bien se résigner à subir les épreuves que Dieu nous envoie et jouir en le remerciant, des biens qu'il nous prodigue ensuite pour nous aider à porter le fardeau de la douleur.

C'est ainsi que les Guionnet acceptaient ce qui leur arrivait d'heureux et, quoiqu'ils demeurassent inconsolables du vide de leur foyer, ils auraient cru être ingrats envers la Providence en dédaignant la bonne fortune qui leur était échue le jour où ils avaient connu M. de Fourréal.

Ce soir-là, comme les autres soirs, c'est de cela que restés seuls après le dîner et les pensionnaires partis, causaient le mari et la femme, assis au seuil de leur maison, goûtant la fraîcheur de la nuit qui venait, bien loin de prévoir les pénibles nouvelles que leur apportait l'omnibus des Ternes, où Ninette et son père étaient montés pour arriver plus vite chez leurs vieux amis.

VI

—Enfin, nous sommes en mesure pour l'échéance de demain et voilà ce qui importe.

C'est le directeur de la Sécurité de l'Épargne qui venait de faire à son caissier, dans le silence de son cabinet pour le moment interdit aux profanes cette remarque rassurante.

—Pour celle de demain nous sommes prêts grâce aux versements de la journée répliqua le caissier d'un ton de mélancolie et d'inquiétude : mais ensuite ?

Fourréal haussa les épaules.

—N'oubliez donc pas mon bon ami, qu'à chaque jour suffit sa peine s'écria-t-il et que tant que le guichet des recettes ne chômera pas il n'y a pas de raison pour que le guichet des paiements cesse de fonctionner. Vous avez une tendance au découragement dont il faut vous guérir.

—Il est bien naturel que je me préoccupe de ce qui arriverait si votre clientèle diminuait, monsieur. Pour vous servir et

vous
pro
vos
j'ai
des
très
L
phr
ne
V
sem
dite
drai
clier
O
drai
enga
—
jour
—C
la Si
rer c
dans
—
O
ble,
j'ai e
où je
cas q
—
eur.
—
la co
aux
sur
d'aut
faire
—Le
sier.
—Je
al. J'
Et
dule,
tant :
Rai
rons
dence
rions
Le
rama
explic
lés au
gna p
vant q

vous prouver mon zèle, je me suis compromis et si la justice mettait le nez dans vos affaires, elle pourrait considérer que j'ai eu le tort de couvrir de ma signature des opérations qui ne sont peut-être pas très catholiques.

Le vieux caissier laissa tomber cette phrase comme une menace. Mais Fonréal ne parut pas s'en émouvoir.

Voilà de bien gros mots, fit-il railleusement. Pour que la justice, comme vous dites, mit le nez dans mes affaires, il faudrait qu'elle fût saisie d'une plainte de client.

Or, qui se plaint ? Pourquoi se plaindrait-on, d'ailleurs ? N'ai-je pas tenu mes engagements ?

— Sans doute. Mais pourrez-vous toujours les tenir ?

— Oui, je comprends. Vous supposez que la Sécurité de l'Épargne cessera d'inspirer confiance, que l'argent n'affluera plus dans ses caisses ?

— C'est bien cela déclara le caissier.

Outre que rien n'est plus invraisemblable, continua Fonréal, vous oubliez que j'ai encore quelques capitaux en réserve où je trouverais des ressources dans le cas que vous prévoyez bien à tort.

— Puissiez-vous dire la vérité, monsieur.

— Vous oubliez encore que si j'obtiens la concession de mines que j'ai demandée aux colonies, le prix que j'en retirerai sur l'heure, si je me décide à la céder à d'autres m'enrichira et me permettra de faire face à toutes les exigences.

— Le tout est de l'obtenir, objecta le caissier.

— Je suis sûr de l'obtenir, affirma Fonréal. J'ai un ministre dans ma manche.

Et comme le caissier semblait incrédule, il se leva pour le congédier en ajoutant :

Rassurez-vous, mon cher, nous ne courons aucun péril et si contre toute évidence, nous en courions un, nous le saurions toujours assez tôt pour aviser.

Le vieil employé ne répondit pas. Il ramassa les papiers qu'à l'appui de ses explications de tout à l'heure il avait étalés sur le bureau de son patron et s'éloigna pour regagner sa caisse. Mais, avant qu'il eût ouvert la porte du cabinet

elle ouvrit sous la poussée d'un garçon de bureau qui venait du hall.

Qu'est ce encore ? demanda Fonréal avec impatience. Ne vous ai-je pas dit que je ne reçois pas ?

Ce sont des clients qui insistent pour voir monsieur le directeur, et comme monsieur le directeur les reçoit toutes les fois qu'ils se présentent...

De qui me parlez-vous ?

— De Mme Guionnet et de M. Villeroi.

À l'énoncé de ces noms, Fonréal changea d'habitude. L'humeur de dogue que traînait son visage fit place à un sourire aimable.

Faites-les entrer puisqu'ils sont là, dit-il. Mais retenez bien qu'après eux je ne recevrai personne.

L'exécution de son ordre le laissa seul la durée de quelques minutes, il en profita pour s'approcher de la glace placée au-dessus de la cheminée. Adressant un regard tout empreint de confiance au triste sire dont elle lui renvoyait l'image, il tira de sa poche un peigne qu'il passa dans ses cheveux et dans ses favoris.

Puis il se retourna et comme ses visiteurs entraient, il alla à leur rencontre, les mains ouvertes.

— Heureux de vous voir ami Villeroi ; votre serviteur, chère madame Guionnet. Asseyez-vous. Quel bon vent vous amène ?

Mais cet excès de bonne grâce ne dérida pas les visages dont la vision emplissait des yeux.

Ils lui parurent si différents de ce qu'ils étaient à l'habitude qu'une crainte mordit son cœur comme si quelque danger inattendu eût tout à coup surgi devant lui.

La bonne figure de Villeroi exprimait l'embarras qu'une démarche désobligeante cause toujours à un galant homme quand il se décide à la faire et les rudes traits du père de Ninette paraissaient, tant, il avait de sang sous la peau, couverte d'un voile écarlate.

— Quant à Mme Guionnet on l'eût dit animée d'une sainte colère dont elle se serait efforcée de contenir l'éclat.

Très digne dans sa pose un peu hautaine, accentuée par la sévérité de sa toilet-

te noire en soie et par l'envergure de son chapeau à plumes elle s'assit avec solennité grave, ainsi qu'il convient quand on a une mission délicate à remplir.

— Parlez monsieur Villeroy, dit-elle.

— Parlez vous-même, ma dame Guionnet. Vous vous en tirerez bien mieux que moi.

Un signe de tête marqua qu'elle ne se croyait pas indigne du flatteur hommage qui lui était rendu. Elle reprit en s'adressant à Fonréal :

— C'est avec regret, monsieur, avec un bien vit regret, veuillez le croire, que nous nous sommes décidés, monsieur Villeroy et moi, à retirer nos fonds de votre banque.

Un tressaillement déranga la placidité de la figure du banquier. Mais ce fut si prompt et les suites en furent si vite effacées que ses visiteurs ne s'en aperçurent pas.

Cet habile comédien savait dissimuler ses impressions sous un masque d'impassibilité. Il accueillit la communication comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde et sans sourciller.

Vous voulez retirer vos fonds, demanda-t-il. Parfaitement. On va vous les remettre... le temps de faire un relevé de compte.

Je pourrais, remarquer-le, je vous prie, ajourner ce remboursement à trois jours. Nos statuts m'en donnant le droit. Mais, je ne veux pas invoquer contre vous cette clause protectrice de mon crédit. Grâce à Dieu ma caisse est pleine et je peux payer à guichet ouvert.

Il sonnait. Le caissier mandé reçut ordre de liquider les opérations, des deux clients et de leur rembourser ce qui leur était dû.

Tandis que dans les bureaux, on relevait sur les livres les éléments de l'état de liquidation, le banquier causait avec Mme Guionnet et Villeroy de mille choses indifférentes et sans rapport avec les préoccupations qui s'étaient emparées de lui en entendant la requête des visiteurs.

Au bout de vingt minutes, le caissier rentra. Il avait à la main deux liasses de billets de banque et une petite somme en or pour faire les appoints. Il déposa le

tout sur le bureau de Fonréal, avec la copie des comptes et les reçus que les propriétaires de ces fonds devaient signer en les retirant.

C'est bien laissez-moi cela, ordonna le directeur à son employé. Je vous rendrai tout à l'heure les décharges signées.

Seul de nouveau avec Mme Guionnet et Villeroy, il poussa vers chacun d'eux une des liasses et les pièces de comptabilité qui y étaient jointes, en exprimant l'espoir que tout était bien en règle.

Dans ses gestes, dans ses paroles, il n'y avait pas ombre d'humeur. Il ne semblait ni surpris ni blessé de ce retrait si brusque qu'il pouvait interpréter comme un acte de défiance.

On eût même dit qu'il le trouvait très naturel tant il déployait de courtoisie.

Les deux clients en étaient confondus et déjà montraient dans leurs regards le regret de leur démarche précipitée. Comment ! Il rendait l'argent à caisse ouverte sans demander d'explications ! On l'avait donc calomnié !

— Il faut signer là, dit-il à Mme Guionnet en lui tendant une plume et en lui désignant la place où elle devait écrire son nom.

Et comme maintenant il la devinait hésitante il reprit.

— Vous avez donc trouvé un meilleur placement pour vos fonds ?

La plume resta suspendue aux doigts de Mme Guionnet qui ne savait que répondre et qui garda le silence.

— M. le directeur vous parle, ma digne amie, dit Villeroy.

— Eh ! répondez-lui vous-même fit-elle en cédant à sa vivacité naturelle.

Mais, Villeroy lui aussi restait silencieux ce qui la décida à prendre la parole.

— Après tout pourquoi ne pas vous confesser la vérité, monsieur le directeur. Non nous n'avons pas trouvé pour nos fonds un meilleur placement. Mais on nous a dit qu'entre vos mains ils ne sont pas en sûreté.

— J'ai des ennemis je le sais remarqua-t-il sans se départir de son calme. Ils me jalourent et me calomnient. Je ne peux rien contre eux sinon continuer à leur infliger par la prospérité croissante de mes

affaires
seulement
propos
laisse
Entré
franchi
— Ce
suspect
On dit
ble de r
ces con
lisier.

— Po
je les ré

— On

que de t
des capi

— Pot
je fusse
dame, q
mon hor

Maint
sa voir e
yeux où
l'honneur

Quant
blait plu

Impressi
recteur e
ses mai

— Ni M
l'intentio
pour de t

sommes
vois pris

que queiq
de ne vou

— Oh !
protesta l

que si j'é
vous faite

teurs je n
je les tien

Il n'ach
la sa pens

lusion pas
lorsqu'il r

— Quan
plaindre o

en vous v

fortune qu

intéressés

et de tout

affaires un démenti constant. Je plains seulement ceux qui ajoutent foi à leurs propos et dont la confiance en moi se laisse ébranler. Je la mérite toujours.

Entraînée peut être par le regret de sa franchise, Mme Guionnet reprit.

— Ce n'est pas votre honnêteté qu'on suspecte monsieur, c'est votre prudence. On dit qu'il n'y a pas d'affaire susceptible de rapporter couramment les bénéfices considérables que vous prétendez réaliser.

— Pour les distribuer il faut bien que je les réalise objecta Fonréal.

— On vous accuse de n'en distribuer que de fictifs et de vous servir à cet effet des capitaux qu'on vous confie.

— Pour pratiquer ainsi il fraudrait que je fusse un coquin. Vous voyez bien, madame, que quoi que vous en disiez c'est mon honnêteté qu'on suspecte.

Maintenant l'émotion faisait trembler sa voix et l'indignation se lisait dans ses yeux où montaient les protestations de l'honnête homme méconnu.

Quant à Mme Guionnet, elle ne semblait plus si pressée de signer son reçu. Impressionnée par l'accusé de M. le directeur elle laissa échapper la plume de ses mains et murmura.

— Ni M. Villeroy ni moi n'avons eu l'intention de vous offenser. On nous tient pour de bonnes gens et c'est juste. Si nous sommes coupables, c'est seulement d'avoir pris peur. Mais quoi lorsqu'on n'a que quelques sous on est bien excusable de ne vouloir pas les perdre.

— Oh ! ce n'est pas vous que j'accuse, protesta Fonréal. Il est même probable que si j'étais à votre place je ferais ce que vous faites. Je n'accuse que mes accusateurs je n'en veux qu'à eux, et si jamais je les tiens.....

Il n'acheva pas. Mais son geste formula sa pensée. Ceux auxquels il faisait allusion passeraient un mauvais moment lorsqu'il pourrît se venger d'eux.

— Quant à vous je ne peux que vous plaindre continua-t-il oui, vous plaindre en vous voyant renoncer aux chances de fortune que je vous offrais. Je vous avais intéressés déjà dans une affaire superbe et de tout repos. J'avais le légitime espoir

d'y doubler votre capital. Et c'est en de telles conditions que vous me le reprenez. Mais c'est votre affaire et non la mienne.

La confiance ne se commande pas. Allez, signez madame Guionnet et passez la plume à monsieur Villeroy pour qu'il signe à son tour.

Je n'ai perdu que trop de temps avec vous.

Les intérêts de mes clients me réclament.

Mme Guionnet n'obéissait pas. Elle échangeait un regard avec Villeroy. Sans se parler ils se comprirent. Tous deux se demandaient si le retrait de leur argent ne constituait pas une sottise qu'il regretteraient bientôt.

Ce qu'ils pensaient, Villeroy l'exprima le premier.

— C'est tout de même fâcheux de renoncer aux bénéfices que monsieur le directeur nous annonce, soupira-t-il.

— J'étais en train de me le dire avoua Mme Guionnet.

Fonréal le prit de très haut.

— Vous n'avez sans doute pas la prétention de rester associés à mes affaires après avoir retiré votre argent ? fit-il.

— Mais si nous vous demandions de le garder ? supplia la vieille dame.

— Trop tard, trop tard, j'en suis bien fâché. Ce qui est fait est fait, et puisque vous avez si facilement pris peur, il vaut mieux que vous portiez vos fonds ailleurs. Moi, je ne veux que des clients confiants et sûrs ; je veux pouvoir compter sur eux comme ils peuvent compter sur moi.

Cette confiance réciproque fait toute ma force. Et puis, quelles que soient ma prudence et mon habileté ; si fondés que soient mes espoirs je ne suis pas infailible ; je ne saurais répondre du succès de mes opérations, et si celle que je viens d'entreprendre tournait mal, vous m'en voudriez d'avoir cédé à vos prières. Vous avez perdu la foi, le mal est sans remède. Emportez votre argent.

— Voyons, monsieur, ce n'est pas votre dernier mot, insista Mme Guionnet.

— Je ne reviens jamais sur mes décisions, déclara-t-il.

Villeroy intervint, et très humble, tout contrit de cœur et d'accent :

— Ne soyez pas impitoyable, monsieur supplia-t-il. Nous avons eu tort. Nous nous repentons.

Fonréal se taisait et tout en le magnétisant d'un regard de victoire, il paraissait réfléchir.

— Je veux bien céder, dit-il enfin, et je le fais avec l'espoir que ceci ne recommencera pas. Je garde votre dépôt puisque vous le voulez. Mais j'y mets deux conditions, la première que la leçon qui résulte pour moi de ce qui vient de se passer m'oblige à imposer désormais à tous mes clients, c'est que lorsque vous voudrez retirer vos fonds, vous devrez m'en avertir au moins un mois à l'avance. Que deviendrais-je, si mes déposants effrayés par quelque calomnie s'avisèrent d'imiter votre exemple ? Je demande un mois pour me retourner.

— C'est trop juste déclara Mme Guionnet, toute ragaille, par la résolution du banquier.

— La seconde condition, c'est que vous me direz de qui vous tenez les renseignements sous l'influence desquels vous avez agi.

— Oh ! monsieur, ne nous demandez pas cela, s'écria Villeroy.

— C'est à prendre ou à laisser, déclara Fonréal. Je veux connaître mes ennemis. Villeroy perdit contenance.

S'il eût été seul et plutôt que de dévoiler la source de ses informations, il eût repris ses fonds et se fût retiré.

Mais, Mme Guionnet n'était pas dans les mêmes dispositions que lui. L'indiscrétion qu'il ne voulait pas commettre, elle la commit.

Le nom de Flamarin qu'elle prononça apprit au banquier ce qu'il désirait savoir c'est-à-dire la triste opinion que le ministre des affaires étrangères avait de lui, celle du ministre des colonies et l'imminence du rejet de sa demande en concession.

A cette révélation, qui ruinait brutalement l'édifice de ses projets, il ne fut pas maître de sa colère.

Elle éclata en injures et en violents propos.

— Le misérable ! L'hypocrite ! vociférait-il... Comment, c'est lui qui me dénigre ainsi, après m'avoir fait un si flatteur

accueil, après m'avoir laissé croire qu'il allait intervenir en ma faveur. Ah ! le bandit ! A nous deux, monsieur le ministre. Grâce à Dieu, j'ai quelques journaux dans les mains et vous n'allez pas tarder à vous en apercevoir. Je vous ratifierai comme un navet, oui, comme un navet.

A trois reprises, il évoqua cette image, enflant la voix, laissant tomber sur son bureau ses poings fermés.

Mme Guionnet et Villeroy étaient consternés et c'est à grand-peine qu'ils parvinrent à obtenir que monsieur le directeur, en assouvissant sa vengeance, ne les mettrait pas en cause.

Du reste, il se calma peu à peu, du moins en apparence, car en réalité une effroyable terreur venait de s'emparer de lui.

Le rejet de sa concession c'était, à brève échéance, sa perte et sa fin.

Mais cette épouvante déchaînée par la vue soudaine du gouffre ouvert sous ses pas, il ne voulait pas la trahir et sa volonté la couvrait d'un voile impénétrable.

Peut-être aussi, accoutumé depuis longtemps à évoluer sur le bord des abîmes, à recourir à des gredineries pour conjurer la crise finale, entrevoyait-il déjà la possibilité de se tirer d'affaire une fois de plus, ou tout au moins de prolonger son agonie. Il était encore debout et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Toujours est-il que sa colère passée, il ne songea plus qu'à enguirlander les deux clients que lui avait définitivement livrés son habileté.

Lorsque au bout de quelques instants, Mme Guionnet et Villeroy se retirèrent, Fonréal résuma d'un mot la situation qu'ils avaient acceptée.

— Les voilà bouclés, ceux-là dit-il se parlant à lui-même.

Et il sonna pour faire venir son caissier.

— Remettez cet argent dans votre caisse, ordonna-t-il en lui montrant les billets de banque restés sur son bureau et que ceci vous apprenne à avoir confiance en moi.

Les gens qui sortent d'ici sont entrés il y a une demi-heure résolus à retirer leurs fonds. Or leurs fonds sont là. Ils

m'or
Alle
Le
sorti
Al
e'y r
simp
—
tout
sait c

Les
rin c
qu'ell
père a
Le
re de
ment
les an
récept

Elle
toutes
cause
ce qu'e
minist
les for
flatteur

Mais
donnai
lui fair

Au
nient e
sag. sse
qu'ils
nistres
avait v
bre pou

Elle
pouvait
piédests
ter dans

Mais
ge à sor
te que p
de jouir
hasard
savait n

Toute
vivre.
Il est
avait sa
D

m'ont supplié de ne pas les leur rendre. Allez, mon cher.

Le caissier s'inclina, prit les billets et sortit.

Alors Fonréal s'approcha de la glace s'y regarda et se souriant il s'adressa ce simple avertissement :

— Tu sais mon bonhomme, il faudra tout de même te tenir prêt à filer. On ne sait ce qui peut arriver.....

VII

Les jours passaient et Camille Flammarin continuait à trouver charmante la vie qu'elle menait depuis l'avènement de son père au pouvoir.

Les semaines qui précédèrent la clôture des Chambres furent exceptionnellement brillantes. Dans les ministères et les ambassades il y eut toute une suite de réceptions, de dîners, de bals.

Elle était de toutes ces fêtes et dans toutes, entourée, adulée, choyée autant à cause de sa grâce et de sa beauté que parce qu'elle était la fille du plus en vue des ministres. De toutes parts et sous toutes les formes elle recueillait à ce titre de flatteurs hommages.

Mais la griserie à laquelle elle s'abandonnait ne la dominait pas au point de lui faire perdre toute raison.

Au sein des plaisirs qui se multipliaient sous ses pas elle conservait assez de sagesse et de sang froid pour comprendre qu'ils ne dureraient pas toujours. Les ministres ne sont pas éternels et elle en avait vu se succéder un trop grand nombre pour croire à leur éternité.

Elle prévoyait donc qu'un incident pouvait à toute minute la précipiter du piédestal qu'on lui avait dressé et la rejeter dans son obscurité.

Mais cette crainte ne portait pas ombre à son bonheur. Elle n'en tenait compte que pour y puiser un nouveau motif de jouir sans contrainte des biens que le hasard avait mis à sa portée et qu'elle savait n'être que passagers.

Toute sa personne respirait la joie de vivre.

Il est vrai qu'un élément nouveau avait sa part dans sa joie et c'était ce-

lui qui les dore et les embellit toutes.

Depuis quelques semaines son cœur n'était pas moins préoccupé que son esprit non que déjà il se fût ouvert à l'amour mais parce qu'il en sentait l'approche, grâce aux attentions dont elle était l'objet de la part de Marcel Herballé et d'Adalbert de Marcillac.

Elle ne pouvait plus se tromper au caractère de ces attentions. Les deux jeunes gens qu'avaient associés à sa vie les fonctions qu'ils remplissaient auprès de son père se disputaient sa faveur et leur rivalité silencieuse l'intriguait follement.

Elle eût été du reste bien embarrassée pour se prononcer entre eux. La comparaison même à laquelle tout naturellement elle se livrait la laissait encore indécise. Mais elle ne s'en inquiétait pas tenue de se décider.

Elle se livrait donc à cette joie de vivre remettant de jour en jour les résolutions définitives par lesquelles serait enchaîné son avenir heureuse de se sentir préférée et déjà convaincue que si jamais elle se mariait ce ne serait qu'avec l'un de ses deux adorateurs.

Sur ces entrefaites, la clôture des Chambres avait été prononcée. Les hommes politiques s'étaient dispersés. Avec les vacances, se faisait sur le théâtre où se jouent les destinées de la patrie cet apaisement annuel qu'appellent de leurs vœux ardent les Parisiens au cours des sessions tumultueuses qui sont la caractéristique du régime parlementaire.

La comtesse de Marcillac attendait ce moment pour renouveler aux Flammarin l'invitation qu'elle leur avait déjà faite. Elle les voulait pour quelques jours au moins à son château et elle leur rappela l'engagement qu'ils avaient pris de les lui consacrer.

Ils étaient disposés à le tenir et quoique résolus à passer en Savoie la plus grande partie des vacances, ils consentirent à retarder leur voyage et à le faire précéder d'un séjour à Marcillac.

La comtesse avait invité aussi Marcel Herballé. Camille en fut aussi satisfaite que touchée. Elle aimait la société du chef de cabinet de son père. Il est tou-

jours doux de sentir auprès de soi un être dont le dévouement ne peut être mis en doute et sur lequel, à toute heure, dans la peine comme dans la joie on pourra s'appuyer en toute confiance.

Au commencement du mois d'août, les Flamarin s'apprétaient à partir pour Marcillac. La veille du jour fixé pour leur départ, Adalbert qui avait déjeuné chez le ministre s'approcha de Camille en sortant de table et lui dit d'un accent pénétré :

— Je suis bien heureux aujourd'hui, mademoiselle.

— Pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier demanda-t-elle.

— Parce qu'aujourd'hui, c'est la veille de demain et que demain, j'aurai le bonheur de vous recevoir sous le toit de mes pères.

Le naturel reprenait le dessus et il y avait une nuance de raillerie dans ces dernières paroles.

— J'ai hâte de le connaître répondit Camille. En dépit de l'irrévérence avec laquelle vous en parlez, je suis sûre que je m'y plairai.

— Vous aimez la campagne ?

— Follement, surtout quand elle est le cadre d'un vieux château tel que le vôtre qui prête à la rêverie, au retour vers le passé...

— Vous êtes romanesque, mademoiselle. Moi, je ne le suis pas. Je préfère Paris.

— Tenez, vous êtes un barbare, lui reprocha-t-elle gaiement.

— Alors, vous trouveriez fo'âtre, vous, de vivre à Marcillac, fût ce toute l'année et seule ?

— Je me résignerais à y vivre seule s'il le fallait. Mais je suis trop loyale pour vous dissimuler que j'aimerais mieux y vivre à deux.

— Par'eu ! s'écria-t-il... Mais à deux, ce serait le paradis et j'accepterais volontiers cette vie-là si je pouvais choisir mon compagnon.

— Dites plutôt votre compagnie.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— Un homme comme vous, jeune riche un grand nom, ne peut-il la choisir ?

— Le tout n'est pas de choisir, mademoiselle, répondit Adalbert. Faut-il enco-

re que celle qu'on a choisie ratifie le choix.

Le ministre l'appelait et l'entretien se trouva interrompu à peine commencé. Mais Adalbert en avait assez dit pour prouver une fois de plus à Camille qu'il s'appliquait en toutes circonstances et par des sous-entendus à lui révéler les sentiments qu'il avait conçus pour elle et dont il n'osait encore lui faire ouvertement l'aveu.

Elle quitta Paris avec ses parents dans l'après-midi du lendemain dissimulant tant bien que mal le trouble où la jetait cette pensée que peut-être elle reviendrait de Marcillac fiancée et à jamais engagée.

Adalbert et Marcel avaient pris place dans le wagon réservé au ministre et à sa famille.

Quand le train s'ébranla, il sembla à Camille qu'il l'emportait pour une destinée inconnue, et elle éprouva toutes les craintes qu'engendre une perspective d'un lieu ignoré quand nous en franchissons le seuil.

Elle regardait les deux jeunes gens assis en face d'elle et se répétait sans cesse :

— Lequel des deux ?

Sa nature optimiste reprit bientôt le dessus. Tout était joyeux autour d'elle. On allait à une partie de plaisir. Le soleil baignait de sa chaude lumière les champs et les bois qui resplendissaient des robustes floraisons de l'été. Les arbres saluaient le train au passage et leurs sains parfums entraient dans le wagon par les fenêtres ouvertes.

Le voyage fut charmant. Sa gaieté dissipa les appréhensions de Camille. Quand elle arriva à Compiègne où l'on descend quand on va à Marcillac, elle n'était pas plus libre d'esprit et de cœur qu'au moment du départ.

Elle se promettait de se cuirasser contre les surprises de l'amour qui la guettait. Elle voulait ne se donner qu'à bon escient avec la certitude d'être heureuse, comme si cette certitude était en notre pouvoir et ne dépendait pas de circonstances dont l'enfantement et la direction échappent.

Mais, elle avait vingt ans, et à vingt

ans, équi
lusie
l'om
A
telé
tés
Pe
mèti
tion
At
au s
une
man
et m
sa te
cédai
—
désig
tueuz
El
te ré
tions
avec
la jo
qui re
et de
La
désor
accroi
les ch
L'au
ne pou
tion ne
Cett
sur le
ceux q
elle m
nistr
honnet
Apr
et de
Camill
— V
est en
Cam
mages
part, i
qu'il y
de la c
déjà les
d'une p
Lorsq
bre qui

ans, les natures les plus sages, les mieux équilibrées se nourrissent aisément d'illusions et non moins aisément prennent l'ombre pour la réalité.

A la descente du wagon, un break attelé de quatre chevaux attendait les invités de la comtesse de Marcillac.

Par les avenues de la forêt, les six kilomètres qui séparent le château de la station furent bientôt parcourus.

Au débouché de l'une de ces avenues, au sommet d'un mamelon qui commande une vallée étroite ceinte d'arbres, le vieux manoir apparut avec sa façade imposante et massive, ses quatre tours crénelées et sa terrasse monumentale à laquelle on accédait par un chemin montant.

—Voilà notre maison, dit Adalbert en désignant à Camille l'ensemble majestueux de ces antiques constructions.

Elle ne répondit pas. Elle admirait toute rêveuse, se demandant si les satisfactions qu'elle trouverait dans un mariage avec Marcel pouvaient être comparées à la joie d'être souveraine de ce château, qui rappelait tout un passé d'illustration et de gloire.

La pensée qui s'éveillait en elle allait désormais l'obséder, modifier ses idées et accroître aux dépens de Marcel Herballe les chances d'Adalbert.

L'accueil que lui fit Mme de Marcillac ne pouvait qu'encourager cette disposition nouvelle.

Cette grande dame attendait ses invités sur le perron de son château, entourée de ceux qui les avaient précédés. Tout en elle marquait que c'était surtout au ministre et à sa famille qu'elle voulait faire honneur.

Après avoir serré la main de Flamarin et de sa femme, elle embrassa tendrement Camille en lui disant :

—Vous le voyez, ma chère petite, tout est en fête ici pour vous recevoir.

Camille, un peu étourdie par les hommages qui lui vinrent ensuite de toutes parts, n'était que trop disposée à croire qu'il y avait sous la flatteuse réception de la comtesse une arrière-pensée et que déjà les paroles de celle-ci s'inspiraient d'une préoccupation maternelle.

Lorsqu'on l'eut conduite dans la chambre qui lui était réservée et où elle allait

s'habiller pour le dîner, elle était en proie à une véritable ivresse à la faveur de laquelle elle se voyait devenue la femme d'Adalbert. Elle envisagea cette éventualité sans que tout le bien qu'elle pensait de Marcel Herballe eût assez de puissance pour lui inspirer même un regret.

Mais, ce n'étaient encore là que des impressions fugitives. Elles se précisèrent pendant la soirée qui suivit le dîner et durant laquelle Adalbert ne quitta guère Mlle Flamarin qui se vit de même l'objet des prévenances de la comtesse. Il fut visible pour les hôtes de Marcillac que la châtelaine s'appliquait à flatter le ministre dans la personne de sa fille.

Camille rentrée chez elle vers minuit et libre enfin de se recueillir, ne douta plus des intentions d'Adalbert et fut convaincue que Mme de Marcillac les connaissait et les approuvait. Elle ne s'expliquait pas autrement l'accueil qu'elle venait de recevoir.

Mais, alors, ses premières impressions s'affaiblirent.

Un grand doute s'empara d'elle. Devant l'image de ce jeune homme d'un charme si captieux et que tout à l'heure, à son arrivée, elle eût, lui semblait-il, accepté comme époux, s'il eut, demandé sa main, se dressa une autre image, celle de Marcel Herballe qui, durant cette même soirée, s'était tenu discrètement à l'écart.

Ah ! ce n'était peut être pas, celui là l'amoureux rêvé, le prince Charmant aux allures romanesques qui plaît et séduit rien qu'en se montrant.

Pour l'apprécier, pour l'aimer, il fallait le connaître, percer son enveloppe de froideur, arriver jusqu'à son âme où brûlait sans doute un foyer de passion. Il n'était pas brillant, mais il était sûr et cœur loyal quand il se serait donné ne se reprendrait pas. Une femme comme Camille serait toujours heureuse avec un homme comme lui.

Peut-être, à ses côtés, l'existence serait elle plus paisible, plus simple, plus dépourvue d'éclat qu'elle ne l'eût souhaité. Mais le bonheur est-il dans ce qui brille ? N'est-il pas dans ce qui dure ?

Adalbert saurait-il le donner à sa femme, ce bonheur ? Avec lui, c'était la grande vie, la vie mondaine, avec ses jouis-

sances factices et fragiles. Mais que de déceptions peut-être sous ses apparences heureuses !

Que ne pouvait on craindre de cet enfant gâté, si vain, si léger, les défauts favorisés par une éducation à la diable, avaient étouffé les qualités naturelles ?

— Il m'apportera une grande fortune pensait Camile.

Je deviendrai grâce à lui une des reines du monde. Je lui devrai toutes les satisfactions de la vanité. Mais s'il m'aime au jour d'hui, m'aimera-t-il toujours ?

Elle retombait ainsi dans ses indécisions

Elle s'endormit poursuivie jusque dans son sommeil par la vision de deux hommes qui se disputaient son cœur et qui, pour causes diverses lui plaisaient également, sans qu'elle eût assez d'empire sur elle même pour se contraindre à préférer l'un des deux.

VIII

Le conservatoire avait fermé ses portes.

Les examens terminés, les vacances commencées, la ruche était devenue silencieuse, les abeilles s'étant envolées, les unes pour y revenir à la rentrée les autres pour n'y revenir jamais n'ayant plus rien à y apprendre.

Ninette avait redouté par avance ces jours d'oisiveté et quoique le concours annuel qui clôt les études lui eût assuré un nouveau triomphe et valu un premier prix elle souffrait de la monotonie de son existence dont un travail régulier ne comblait plus le vide.

Accoutumée aux classes quotidiennes elle trouvait, maintenant qu'elle en était privée, les heures démesurément longues.

C'est en vain que pour en tromper la longueur, elle s'était tracé une tâche et imposé tout un programme de travail, nécessité d'ailleurs par l'intérêt qu'elle avait à ne pas oublier la science acquise en deux ans et à ne pas laisser se rouiller sa voix ; ce travail auquel elle se livrait seule, sans les conseils de son professeur, n'avait pas pour elle le même charme que celui dont elle avait l'habitude.

Il exigeait plus de volonté, un effort

plus grand et trop souvent il la laissait découragée, sans compter qu'obligée de rester longtemps à la maison, le fardeau des misères dont on pâtissait autour d'elle et dont elle pâtissait elle-même devenait plus lourd à ses épaules parce qu'elle en était plus souvent le témoin et la confidente.

Elle conservait son immuable foi dans l'avenir. Mais, si dur était le présent que parfois cet avenir vers lequel elle marchait se voilait et disparaissait sous de sombres nuages.

— Le père se faisait vieux non par âge, mais par suite du dépérissement de sa santé qui avait son contre-coup sur son intelligence. Il faiblissait visiblement, le pauvre homme. La vie de Paris lui avait été trop rude.

La position qu'il occupait au ministère ne lui offrait aucune chance d'avancement et à supposer qu'on l'y maintint même dans le cas où M. Flamaria renversé du pouvoir ne serait plus là pour le protéger, elle ne pouvait être pour lui qu'une retraite qui ne rapporterait jamais plus que ce qu'il en retirait actuellement.

L'état physique et moral de la mère n'était pas meilleur. Elle avait le mal du pays. Il avait abattu son énergie. Elle ne se livrait plus à sa tâche quotidienne que par la force de l'habitude, en gémissant à toute heure sur ce que cette tâche incessante présentait de trop rigoureux.

Le nécessaire ne manquait pas dans la maison comme l'année précédente. Les ressources d'à présent étaient à peu près suffisantes pour tous les besoins. L'argent mis en dépôt à la Sécurité de l'Épargne n'avait pas cessé de fructifier.

Mais à quelles inquiétudes ne donna-t-il pas prétexte ? Avait-on agi prudemment en ne le retirant pas des mains du banquier et n'aurait-on pas à se repentir tôt ou tard de l'excès de confiance et de crédulité que, dans son for intérieur, Ninette reprochait à son père et à Mme Guionnet.

Les enfants étaient aussi une cause de pénible préoccupation. Madeleine grandissait, se faisait jolie, le moment approchait où il faudrait songer à lui donner un état.

Lequel ?

L'...
neste
pour
chan
Ma
re pl
rait e
tinua

—]
ces c
blait
lui fa
en lu
diffic
à se c
metta

Ni
perap
son p
sévèr
tion, j
comp
trop
mérit
peu p

Ce
l'impe
à quel
consol
rée.

Au
rades,
sonne
ne fût
tions e
ne jalc

Qua
pour l
inapte
tié dés
leur av
pour u
tés d'u

Du
attendi
qu'elle
même,
ment, t
aime.

Et e
ou, tou
aimer ;
un joui

L'exemple de sa sœur lui avait été funeste. Elle manifestait autant de goût pour la comédie que Ninette pour le chant.

Mais n'était-ce pas une carrière encore plus pleine de péril et à ce péril saurait-elle résister comme l'avait fait, continuait-elle de le faire son aînée ?

— Du matin au soir, Estelle songeait à ces choses, s'en tourmentait. Elle accablait Ninette de ses doléances au point de lui faire partager toutes ses inquiétudes en lui traçant un tableau très noir des difficultés contre lesquelles sa fille aurait à se débattre si la mort de ses parents, mettait les petits sous sa seule garde.

Ninette aurait moins souffert de ces perspectives alarmantes s'il avait été en son pouvoir d'y faire diversion. Mais si sévère était sa vie ! Jamais une distraction, jamais un plaisir, le cœur dans un complet isolement, n'était-ce pas trop ou trop peu pour dix-neuf ans qui eussent mérité de fleurir dans une atmosphère un peu plus riante ?

Ce qui aggravait son angoisse, c'était l'impossibilité où elle était de se confier à quelque amie dont la composition l'eût consolée et dont les avis l'auraient rassurée.

Au Conservatoire, elle avait des camarades, pas une amie. Parmi ces jeunes personnes, elle n'en eût pas trouvée une qui ne fût en proie aux mêmes préoccupations qu'elle, pas une seule surtout qui ne jalouât ses succès.

Quant aux messieurs de sa classe, bons pour les plaisirs, et quels plaisirs ! mais incapables à goûter les douceurs d'une amitié désintéressée et trop préoccupés de leur avenir, trop imbus de leurs mérites pour trouver en eux mêmes les générosités d'un grand dévouement.

Du reste à quel titre Ninette l'eût-elle attendu de l'un d'eux ? La seule chose qu'elle pût offrir en échange, c'était elle-même, sa beauté délicate, son cœur charmant, tout ce qu'on réserve à celui qu'on aime.

Et elle n'aimait pas, la petite Ninette ; ou, tout au moins, elle ne se voulait pas aimer ; le seul homme vers qui elle se fût un jour sentie attirée était loin d'elle, si

loin que maintenant elle se croyait oubliée.

A qui donc se fût-elle ouverte sur les tristesses de son existence ? Il y avait bien son professeur, le sémillant Vernet. Il lui avait donné des preuves non équivoques d'intérêt.

Elle lui devait beaucoup. Mais elle ne se méprenait pas au caractère de cet intérêt.

Vernet n'était pas l'homme des mauvais jours. Pour lui plaire, il fallait réussir, briller au premier rang et l'attachement qu'il témoignait à son élève s'inspirait surtout de ce qu'elle était l'étoile prochaine de laquelle il pourrait dire lorsqu'elle resplendirait, qu'il l'avait découverte dans le firmament.

Et puis, bellâtre infatué de lui-même, ses allures vis-à-vis de Ninette, depuis quelque temps, se modifiaient. Il recherchait les occasions d'être seul avec elle. Il ne lui parlait pas moins du charme de ses yeux et de la finesse de sa taille que de sa voix.

Il émaillait leurs conversations de toutes sortes de détails sur lui-même, d'allusions à la fraîcheur de son cœur, toujours aussi jeune qu'autrefois, disait-il, au besoin qui s'était emparé de lui d'être aimé une fois encore avant de vieillir et à tous les services de carrière qu'il rendrait à qui voudrait lui donner un peu d'affection.

Il s'était enhardi jusqu'à souligner ces propos de petit cajeaux que Ninette n'avait osé refuser de peur de l'offenser. Mais, contrainte de les accepter, elle était devenue défiante, et depuis l'ouverture des vacances elle se réjouissait de savoir Vernet absent, très troublée en se demandant comment, sans s'aliéner sa faveur, elle se défendrait contre ses galantes entreprises, s'il les accentuait.

Elle était donc bien seule dans la vie, seule et désarmée, sans pouvoir compter sur un appui si les épreuves qu'elle redoutait venaient à l'assaillir.

Sa tristesse malade provenait de cette solitude à laquelle elle se savait condamnée jusqu'au jour où, définitivement sortie du Conservatoire, elle pourrait voler de ses propres ailes.

Mais ce beau jour viendrait-il jamais ?

Elle en doutait quelquefois et ce doute qui trop fréquemment la torturait était pour elle une cause d'accablement, une cause de regrets surtout, car, en ces heures de réflexions chagrines et tardives, elle eût donné tout au monde pour n'être pas venue à Paris en y entraînant ses parents, pour être encore avec eux à Annecy où sa vie eût été plus calme, plus heureuse et où sans doute Julien Redier l'aurait épousée.

Ce malaise moral ne se prolongea pas. Sa jeunesse réagissait et en avait raison mais sans en tarir la source, de telle sorte que le repos de Ninette si facile à troubler demeurait à la merci des mille incidents qui se succèdent dans toute existence et que rassurée un jour, elle cessait de l'être le lendemain.

— Elle passait, depuis environ trois semaines, par ces pénibles alternatives, lorsqu'un matin elle reçut une lettre de Vernet.

Il avait quitté Paris aussitôt après la fermeture du Conservatoire. Il venait d'y rentrer. Il ne faisait qu'y toucher barre avant d'aller faire une cure dans une station thermale des Pyrénées et il profitait de cette circonstance pour prier sa chère élève de venir le voir.

Il terminait sa lettre en disant :

J'ai à vous faire une proposition que me paraît avantageuse, et qui, je l'espère, vous agréera.

L'idée ne vint pas à Ninette de décliner ce rendez-vous. Vernet ne le lui aurait pas pardonné. Et puis, elle n'avait pas le droit de se refuser à bénéficier d'une bonté de surveillance, dont, malgré tout, jusqu'à ce jour, elle n'avait ressenti que d'heureux effets. Elle était au moins tenue de savoir ce que son professeur voulait d'elle.

Son cœur battait ferme tandis qu'elle grimpait les étages de Vernet. Elle dut attendre pour sonner à sa porte d'avoir repris haleine.

Ce fut lui qui vint ouvrir.

Il sortait sans doute de son cabinet de toilette, car de toute sa personne enveloppée d'une robe de chambre en flanelle blanche se dégageait un parfum pénétrant et tout en lui, de la tête aux pieds, attestait ces soins minutieux qu'il avait l'ha-

bitude de se prodiguer.

— Bonjour, chère petite, dit-il. Vous voyez, je vous reçois à la bonne franquette, en négligé. C'est moi qui vous ouvre. Mon domestique est en course.

Il précédait Ninette dans son cabinet et quand elle y fut entrée, il la prenait familièrement par la taille et l'étreignant, il l'embrassa.

Ce n'était pas la première fois qu'il le faisait. Il se plaisait à ces manières desquelles il disait en riant qu'à son âge, elles ne tiraient pas à conséquence et Ninette accoutumée à les tolérer ne protesta pas.

Mais, comme l'étreinte se prolongeait un peu trop à son gré, elle se dégagea doucement non sans remarquer que les yeux de Vernet étaient tout feu, tout flammes et qu'il avait l'air de marcher à la victoire.

Elle feignit de n'en être pas frappée et dit doucement :

Je suis accourue au reçu de votre lettre, cher maître, pressée de connaître la proposition dont vous me parlez.

Assesyez vous d'abord, fit-il en redoublant de bonne grâce ; poussez votre ombrelle et surtout, quittez-moi ces airs de réserve et de timidité.

Et tout en parlant, il poussait doucement Ninette sur le canapé, prenait l'ombrelle pour l'en débarrasser et s'assoyait à côté d'elle.

Voici de quoi il s'agit poursuivit-il. Un de mes amis, directeur au Casino d'une ville d'eaux me demande d'urgence une artiste pour remplir un vide qui vient de se produire dans sa troupe d'opéra. Il a pensé que je pourrais lui procurer une de mes élèves et qu'elle n'aurait pas mêmes exigences qu'une chanteuse arrivée, tout en étant apte à rendre les mêmes services, ce en quoi il a bien raison. J'ai aussitôt songé à vous.

Oh ! cher maître, comment vous remercier ? s'écria Ninette, d'un sincère élan de cœur.

Attendez. L'engagement est pour dix représentations. Il y a cent francs par représentation. Vous débuterez dimanche. Vous connaissez tous les rôles qu'on vous demande de chanter. Vous serez défrayée de toutes dépenses de voyage, d'hôtel,

de
Pa
vo
pre
plu
pro
-
sati
-
tre.
I
cre
riz
d'o
d'u
me
S
tue
I
-
-
par
bas
vou
répi
I
-
Yé
l' er
Ma
rég
que
me
E
au
re d
-
que
til
C
nes
les
gén
res
me
M
éta
lais
pou
pud
elle
fall
Q
sior

de costumes. Au total vous reviendrez à Paris avec un beau billet de mille et vous aurez fait pendant un mois un apprentissage des planches qui vous sera plus utile que toutes les leçons de vos professeurs. Ça vous va-t-il ?

— Il faudrait être folle pour n'être pas satisfait.

— Alors, dites merci à votre vieux maître.

Et il tendait sa joue frottée de cold cream et blanche encore de la poudre de riz sous laquelle se cachait mal la patte d'oie. Ninette s'exécuta sans attacher d'importance à la forme du remerciement sollicité.

Ses lèvres effleurèrent la joue onctueuse et parfumée.

Elle se leva ensuite et questionna.

— Quand devrai-je partir ?

— Mais dès demain, il y a urgence. Nous partirons ensemble car je dois passer là-bas pour ma cure le même temps que vous, ce qui me permettra de vous faire répéter vos rôles.

Il se leva à son tour et continua :

— Je vous ai dit que vous seriez défrayée de tout. Ce ne sera pas stipulé dans l'engagement que vous aurez à signer. Mais j'en fais mon affaire. C'est moi qui régale. Vous descendrez au même hôtel que moi vous mangerez à ma table et je me charge de votre dépense.

Et avec un rire qui fit monter le rouge au visage de Ninette il précisa le caractère de ses offres en disant :

— J'espère que ça ne vous déplaira pas que nous vivions en ménage. Ce sera gentil.

Cette fois c'était clair, et la belle jeunesse de l'élève faillit protester contre les prétentions du professeur ce quinquagénaire teint et peint sur toutes les contours qui osait convoiter ce trésor de charme et de grâce.

Mais Ninette se contenta. Cet homme était le maître de sa destinée. Si elle lui laissait lire la répugnance de tout son être pour les perspectives qu'avec tant d'impudence vaniteuse il ouvrait à ses yeux elle n'en faisait à jamais un ennemi. Il fallait ruser et elle rusa.

Quoiqu'elle regrettât de perdre l'occasion d'un gain inespéré elle n'en voulait

pas à ce prix. Elle venait de se résoudre à ne pas partir avec Vernet. Mais elle était tenue de trouver un prétexte. Ce prétexte il fallait qu'il fût plausible et se donner le temps de le chercher.

Toute l'ingéniosité de son esprit se déploya pour tromper le maître. Comme elle n'avait pas protesté il la croyait consentante et sa joie se trahissait par un redoutablement de gaieté par une affectation de bonhomie tendre et de sollicitude pour la chère petite qui consentait, il le devinait quoiqu'elle n'eût pas répondu à lui ouvrir son cœur et ses bras.

Et sans doute d'être admis à ce festin royal, il avait de lui-même une idée plus haute car son torse bombait plus fort et ses yeux alléchés brillaient d'un éclat plus vif.

Du reste timidité ou rouerie il s'en tint à s'offrir sans exiger un engagement plus formel sans même tenter d'exercer le plus mince des droits qu'il croyait avoir acquis. Il avait embrassé Ninette à son entrée baiser de père et de vieil ami. Celui qu'il lui donna avant de la laisser partir fut de même espèce. Il réservait les autres pour plus tard.

— Préparez-vous pour demain je vous ferai connaître l'heure du départ.

Ce furent ses derniers mots. Ninette sortit éconcrée. Une fois dans la rue la rancœur et le dégoût lui inspirèrent d'amères réflexions. Ces hommes tous les mêmes.

Elle avait cru au désintéressement de celui-là. Il ne valait pas mieux que les autres. En se démasquant, en demandant le prix de ses bontés en donnant à entendre que sa protection devait maintenant être payée, payée pour le passé et payée pour l'avenir, il apparaissait odieux.

Et Ninette se rappelait toutes les circonstances où le désir des hommes l'avait effleurée où elle l'avait senti passer sur impérieux égoïste sous prétexte d'amour instantané comme si le véritable amour naissait en une minute et avait de ses exigences.

Elle se rappelait les propos insinuants du vicomte de Marcillac le jour où elle l'avait rencontré dans le salon des Flammarin et les perfides sous entendus de M. de Fonréal et toutes les insinuations tou-

tes les offres plus ou moins déguisées dont elle avait été l'objet de la part de messieurs ses camarades du Conservatoire ou même de la part d'inconnus qui dans la rue l'interpellaient au passage.

Elle ne provoquait personne, cependant. Rien en elle n'autorisait les gens à penser qu'elle était à vendre. Pourquoi la persécutait-on ? Et ce Vernet, qui l'aurait cru capable, à son âge, de jouer le même air que les jeunes, d'abuser de sa fonction pour tenter de s'imposer ?

Elle rentra chez elle indignée, résolue à la résistance, mais triste, accablée, tourmentée parce que cette résistance n'allait pas sans périls et briserait peut-être sa carrière.

— Que te voulait-il, M. Vernet ? lui demanda sa mère, en la voyant revenir.

— Rien que s'informer de ma santé, de mes études, répondit-elle, dissimulant sous ce mensonge ce qui s'était passé.

— Mais, cette proposition dont il te parlait ?

— Il s'agissait d'un engagement pour un casino de ville d'eaux, M. Vernet avait songé à moi, mais son correspondant lui a écrit ce matin qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait.

— C'est dommage, observa Estelle avec aigreur. Nous n'avons pas de chance en ce moment, rien ne nous réussit.

Ninette n'eut pas la force de relever ces mots. Elle pliait sous le poids d'une écrasante lassitude morale qu'envenimaient les reproches à peine voilés contenus dans la réflexion de sa mère. On la rendait responsable de toute la tristesse qui régnait dans la maison. N'était-ce pas à cause d'elle que ses parents avaient quitté Annecy pour venir vivre à Paris ?

IX

Seule dans sa chambre où elle avait couru s'enfermer pour échapper à la tentation de discuter avec sa mère, Ninette était en larmes. Elle subissait en toute son horreur ce découragement qui s'empare parfois au contact des épreuves de la vie, des âmes les mieux trempées, les débilité, les démoralise et les livre sans défense à tous les périls de la route.

Et dans sa conscience obscurcie s'élevaient des voix tentatrices qui lui faisaient entendre des conseils funestes.

— N'est-ce pas ridicule de s'être fait un idéal disait une voix, et de vouloir rester pure dans un milieu de perdition, au risque de compromettre son avenir ? Puisque tu veux réussir tu n'as qu'à faire comme les autres. Le vicomte de Maroillac, ce coquin de Fonréal, cette vieille bête de Vernet, tous ces galantins jeunes et vieux sont dans leur rôle. A toi de jouer le tien, de tirer parti de l'influence que tu exerces sur eux. Puisque la grâce et la beauté sont une puissance, n'hésite pas à t'en servir.

Ces avis se formulaient avec la précision rigoureuse de ce qui est inévitable et sa conscience ne protesta pas.

Eh bien, soit, pensa Ninette ; je partirai avec Vernet et je dissimulerai ma répugnance et ma rage. La dissimulation est une arme efficace pour vaincre les difficultés de l'existence.

Moment critique et terrible pour elle.

Cette tempête déchaînée dans son âme aux abois la mettait en une minute aux bords du gouffre dont jusqu'à ce jour elle avait su se préserver. Encore une poussée du destin et elle y roulait.

Un coup léger frappé à sa porte la tira de ses réflexions vertigineuses. Cette porte s'ouvrit et dans l'entre-bâillement se glissa la blonde tête de sa sœur.

— Que me veut-on ? demanda Ninette d'un ton pre-que farouche.

Pardon de te déranger, ma chérie, répondit Madeleine tout interloquée de cet accueil.

— C'est une visite pour toi ; un beau monsieur qui demande à te parler.

— Je ne connais personne, je n'attends personne.

Il est chargé, aurait-il, d'une commission de la part de Mlle Flamarin.

Ninette se leva surprise, pas sa devant sa sœur et tomba de son haut lorsque tant entrée dans la petite pièce qui servait à la fois de salon et de salle à manger, elle reconnut dans le visiteur qui l'attendait Adalbert de Maroillac.

— Élégant, fringant, fleurant bon, son chapeau dans une main, sa canne dans l'autre, il tournait autour de la table, en

regardant
presque
comme
dans
qu'il

Où
pondre
que n
ne foi
oubli
je l'ent
vous.

Cet
où ét
ment
son co
était

joli ge
protec
Fonré
qu'il s
des di

Sub
et de l
Ninette

— J
j'ai bi
mercie
mis à
nistr
prière.

— J
plaisir
penser
cher et
rien po

Ah !
On n
de M. l
demand
dait et
sentait.

Savez
manda
plus lor
Je l'i
pas obt
colonial
pas pou
venu m

— Voi
m'etiez
Oui, c
m'enten

regardant à droite et à gauche, une expression de désappointement dans les yeux comme s'il eût été déçu de trouver dans ce cadre de médiocrité la jolie fille qu'il venait voir.

Oui c'est moi, mademoiselle, fit-il, répondant à la surprise de Ninette. Quoique nous ne nous soyons rencontrés qu'une fois, j'espère que vous ne m'avez pas oublié. Je ne vous ai pas oubliée, moi, et je tiens l'occasion qui me rapproche de vous.

Cette jolie phrase, dans l'état d'esprit où était Ninette, résonna harmonieusement à son oreille. Entre les candidats à son cœur rencontrés sur sa route celui-ci était encore le moins déplaisant. Jeune, joli garçon, riche et vicomte, il serait un protecteur plus enviable que Vernet ou Fonréal et c'était une bonne aubaine qu'il arrivait tout à point pour profiter des dispositions nouvelles de Ninette.

Subitement prise du désir de lui plaire et de lui prouver qu'il ne déplaisait pas, Ninette répliqua.

— Je ne vous ai pas oublié monsieur, et j'ai bien regretté de n'avoir pu vous remercier de l'empressement que vous avez mis à prévenir M. de Fonréal que le ministre lui accordera une audience à ma prière.

— J'avais été heureux de vous faire plaisir. Malheureusement, j'ai lieu de penser que votre protégé ne valait pas cher et que votre protection ne pouvait rien pour lui.

Ah ! on vous a dit ?....

On ne m'a rien dit. Mais j'ai eu l'ordre de M. le ministre de ne pas répondre aux demandes dont ce personnage nous inondait et de ne pas le recevoir s'il se présentait.

Savez-vous ce qu'on lui reproche ? demanda Ninette, intéressée à en savoir plus long sur Fonréal.

Je l'ignore. Je sais seulement qu'il n'a pas obtenu la concession des territoires coloniaux qu'il sollicitait. Mais, ce n'est pas pour vous parler de lui que je suis venu mademoiselle.

— Vous avez dit à ma sœur que vous m'étiez envoyé par Mlle Flammarin.

Oui, c'est cela, et si vous voulez bien m'entendre....

— Il jeta sur Madeleine présente à l'entretien un regard qui signifiait qu'il préférerait ne s'expliquer que lorsque Ninette serait seule.

Ninette comprit, et avec une hardiesse qu'elle ne se soupçonnait pas elle dit :

Allons dans ma chambre. Nous serons mieux pour causer.

Elle était gentille cette chambre. Mais tout son luxe consistait dans sa propreté et dans l'ingéniosité avec laquelle y était rangé le pauvre mobilier de Ninette. Elle témoignait de plus de goût que de richesse et révélait une vie correcte, régulière, sans plaisir.

— Adalbert n'eut pas besoin d'un long examen pour comprendre.

A peine entré, elle demanda :

Vous m'avez annoncé une commission de Mlle Flammarin. Acquitez vous de votre message.

Tiens, c'est vrai, je n'y pensais plus. C'est votre faute aussi, car le diable m'emporte si en entrant chez vous, je songeais à vous faire la cour ! Mais quoi, vous êtes si gentille.....

La commission de Mlle Flammarin ? répéta Ninette.

J'y reviens, j'y reviens. Voici donc ce qui m'amène. Dimanche prochain, dans trois jours ce sera la fête de notre pays de Marcillac. Maman organise pour ce jour-là une solennité religieuse, messe en musique, salut, que sais-je ? La nous fait une cantatrice, et sur le conseil de Mlle Flammarin, c'est vous qu'on a choisie.

Comme je venais à Paris aujourd'hui elle m'a chargé de vous en venir. Vous êtes priée de venir passer quarante-huit heures au château, samedi pour la répétition, dimanche pour l'exécution. Vous fixeriez vous même le prix de votre déplacement. J'ai dit.

En écoutant Adalbert, Ninette croyait voir s'ouvrir le ciel. Elle se transformait. Tous ses espoirs renaissaient, balayant les découragements et les révoltes qui tout à l'heure, gonflaient son cœur.

Ce n'était rien, cette invitation. Mais, en prouvant à Ninette que Camille ne l'oubliait pas, elle apportait dans sa triste vie une diversion salutaire et continuait ce secours moral qui suffit parfois à con-

jurer les crises auxquelles nous exposent les détresses de notre âme.

Enfin elle lui fournissait un bon prétexte pour écarter les offres de Vernet sans qu'il pût s'offenser du refus. Il n'ignorait pas que son élève était patronnée par le ministre des affaires étrangères et il comprendrait qu'obligée de choisir entre les offres de son professeur et l'invitation de la comtesse de Marcillac elle préférât se rendre à l'appel de cette grande dame à qui Flamarin l'avait recommandée et qui s'était engagée à s'efforcer de lui être utile.

Ces réflexions se présentèrent en bloc à la pensée de Ninette dès qu'elle sut pourquoi le vicomte était venu la voir et son cœur meurtri fut soudain rasséréné, consolé, guéri.

Sa réponse se ressentit de cette transformation soudaine.

— Remerciez en mon nom ceux qui vous envoient, fit-elle, et veuillez leur dire qu'ils peuvent compter sur moi. J'arriverai samedi à Marcillac par le train que vous m'indiquerez et j'apporterai quelques morceaux de musique religieuse.

— N'en apportez pas, c'est inutile. Nous en avons au château toute une collection et Mme Flamarin en a déjà choisie plusieurs qui sont dans votre voix.

Quoi qu'ils n'eussent plus rien à se dire, Adalbert ne se hâta pas de partir.

Comme il lui répétait qu'elle était jolie elle coupa court à ses éloges en lui demandant l'heure du train qu'elle devait prendre. Quand il eut répondu il tourna un nouveau compliment. Elle feignit de n'avoir pas compris. Il fut contraint de se lever sous peine de jouer un sot personnage. Non sans regret il prit son chapeau, sa canne et gagna la porte à pas lents, dans l'attitude d'un aspirant éconduit.

Cette mélancolie ne le déparait pas. Elle était sincère et la sincérité fait pardonner bien des inconséquences surtout quand le coupable est jeune et séduisant.

Ninette eut pitié de lui et voulant qu'il emportât une parole de réconfort, elle le remercia en termes affectueux de

la peine qu'il avait prise de monter ses étages.

— Je les accepte vos remerciements parce que je les mérite dit-il. C'est Mlle Flamarin à qui vous devez d'être invitée chez nous. Mais tout de même quand elle a prononcé votre nom, j'ai appuyé ferme.

— Aussi, je vous suis bien reconnaissante.

— Enfin c'est toujours ça, murmura-t-il

Mais il s'en voulait de ne rien trouver de mieux à dire. Il ne considérait pas que pour un homme qui s'était offert et qu'en somme on renvoyait bredouille il eût une bonne sortie.

Il était déjà sur le pas de la porte lorsque à l'improviste il trouva le langage qui convenait pour couvrir sa défaite.

— Encore un mot, ma petite amie, s'écria-t-il et surtout ne vous offensez pas de l'offre que me suggère le bégain que j'ai pour vous, car j'en ai un et un fameux.

Elle ne pouvait se fâcher et se mit à rire.

— Si je vous prenais au mot pourtant, insinua-t-elle.

C'était le feu aux poudres. Vivement il se retournait et, tout brûlant répliqua,

— En ! mon Dieu, je ne demande pas autre chose. Essayez.

Elle riait plus fort en reprenant.

— Voulez-vous vous sauver.

— Non sans vous avoir dit ce que je voulais vous dire, insista-t-il. Peut-être, pour venir à Marcillac être-vous tenue à quelques dépenses de toilette et comme je ne vous crois pas bien riche Enfin voilà s'il vous faut un peu d'argent d'avance.....

— C'est gentil à vous d'y penser. mais je n'ai besoin de rien.

— Vraiment ?

— De rien, je vous assure.

Si au moment de remonter dans son coupé qui stationnait devant la porte il eût levé les yeux il aurait aperçu au dernier étage de la maison trois têtes de femmes qui se penchaient. C'étaient Ni-

nett
daie
L
la r
se r
tem
tion
trior
—
som
disie
E
nité
Celu
de jo
d'an

Le
avait
Nord
où el
voyé
châte
Se
regar
paya
C'é
petit
Po
deux
où la
le av
nomb
Po
empr
des ar
poum
saluts
elle a
Cor
elle e
tion e
avenir
ves et
Dan
plaiga
faut bi
ce et a
tion, à
homme
et gén

nette, sa mère et sa sœur qui le regardaient partir.

Lorsque le coupé eut tourné le coin de la rue, les trois têtes rentrèrent la croisée se referma et Ninette qui avait eu le temps de faire part à sa mère de l'invitation de la comtesse de Marcillac ajouta triomphante.

—Vous voyez maman que nous ne sommes pas en deveine comme vous le disiez tant à l'heure.

Estelle ne se plaignait plus et la sérénité réapparaissait sur son visage flétri. Celui de Ninette rayonnait aussi autant de joies qu'il avait trahi tout à l'heure d'angoisses intérieures.

X

Le samedi suivant, un train qu'elle avait pris vers quatre heures à la gare du Nord emportait Ninette vers Compiègne où elle devrait trouver une voiture envoyée à sa rencontre pour la conduire au château de Marcillac.

Seule, dans un wagon de seconde, elle regardait avidement par la portière le paysage qui se déroulait sous ses yeux.

C'était tout un événement pour elle, ce petit voyage, et un événement heureux.

Pour la première fois depuis plus de deux ans, elle sortait de ce Paris terrible où la lutte pour la vie est si dure, où elle avait déjà tant souffert et subi de si nombreuses vicissitudes.

Pour la première fois, après son long emprisonnement, elle revoyait des champs des arbres de la vraie campagne et ses poumons s'emplissaient de cet air pur, salutaire au corps et à l'âme, dont elle elle avait été si longtemps dépossédée.

Comme elle en avait perdu l'habitude, elle en était un peu grisée et son exaltation emportait sa pensée jusque vers un avenir qu'elle façonnait au gré de ses rêves et de sa fantaisie.

Dans cet avenir qu'elle caressait complaisamment, Adalbert de Marcillac, il faut bien l'avouer, tenait une grande place et aussi tout ce que promet de satisfaction à une fille pauvre l'amour d'un jeune homme libre de sa vie, charmant, riche, et généreux.

Elle ne se révoltait plus, notre petite Ninette.

Après s'être maintenue si longtemps à la surface des flots, elle perdait pied, épuisée par la violence des orages, à bout de forces et passionnément assoiffée d'une existence meilleure.

Aussi son émotion grandissait-elle au fur et à mesure qu'elle se rapprochait de celui dont le langage l'avait ainsi désarmée.

Après avoir combattu de toute son énergie et de toute sa raison, Ninette s'avouait vaincue, se résignait à toutes les conséquences de sa défaite et la soudaineté de sa métamorphose n'était que le fruit des désillusions et des souffrances qui l'avaient préparée.

Au moment d'arriver, elle ouvrit son sac de voyage en tira une petite glace et s'y mira. Un sourire exprima la satisfaction qu'elle éprouvait à se voir si jolie avec son chapeau de paille canotier, qui paraît délicieusement sa beauté de brune et cette robe claire qui dessinait son corps à la fois simple et robuste.

Le train entra dans la gare de Compiègne et s'arrêta. Ninette s'était levée pour ouvrir la portière. Mais avant qu'elle eût mis la main sur la poignée, on ouvrit du dehors. C'était Adalbert de Marcillac. Il attendait la voyageuse et l'ayant vue dans le wagon, il s'était élancé pour l'aider à descendre.

—Heureuse et flattée de son empressement, elle allait le remercier.

Mais, il la saluait de ces mots d'un ton d'humeur :

—Comment ! vous avez voyagé en seconde ?

—Naturellement, puisque c'est moins cher, répondit Ninette.

—Moins cher ! moins cher ! Est ce qu'une personne comme vous devrait se préoccuper de ces vétilles. Si j'avais eu, je vous aurais réservé un compartiment.

Bon pour une reine, mais moi.....

Vous êtes mieux qu'une reine, vous êtes une grande artiste.

Elle rougit sous l'éloge. Elle en était toute fière, et fière aussi des attentions de M. le vicomte qui se prodiguait, la débarrassait de son sac, lui demandait

son bulletin de bagages qu'il remettait à un valet de pied et l'entraînait au dehors où attendait un phaéton.

— Derrière le phaéton, stationnait un petit camion.

C'est pour vos malles, dit-il.

Je n'en ai qu'une et toute petite. Dans une plus grande, je n'aurais su que mettre : je n'ai qu'une robe habillée.

— Il parut consterné. Puis soudain se rassérénant :

— Comme qu'elle soit, vous serez toujours charmante.

Mais, tout de même, une seule, c'est bien peu. A Marcillac, ces dames font plusieurs toilettes par jour.

— Je l'ignorais, avoua Ninette toute confuse.

Ce que j'en dis, c'est pour vous-même ma petite amie. Je ne voudrais pas que vous fussiez humiliée. Toute femme a son petit amour-propre. Heureusement mademoiselle Flamarin, qui est de votre taille pourra vous prêter de quoi vous faire plus belle. Seulement, une autre fois, vous ne m'empêcherez pas de m'en charger.

Elle ne dit pas non. Sa griserie continuait.

Comme dans un rêve, elle se hissa, lé gère sur le phaéton, à côté d'Adalbert. Il venait de prendre les rênes des mains du cocher qui lui avait cédé sa place pour grimper derrière. Ce fut l'affaire d'une minute et on partit.

Alors, Ninette ferma les yeux. Il lui sembla que le rêve se réalisait et que sa course rapide qu'activait la voix d'Adalbert excitait ce fringant cheval duquel on eût dit qu'il avait des ailes, symboliserait sa vie future, cette vie d'emballement et d'ivresse.

— A quoi pensez-vous ? demanda son compagnon.

— Cette question la tira de sa rêverie, sans lui rendre sa raison.

Je pense que c'est gentil à vous d'être venu me chercher.

Vous ne trouvez pas mauvais que je sois venu seul.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit mais des autres. Ne l'ont-ils pas trouvé mauvais, eux ?

— Ma foi, je ne les ai pas consultés. Peut-

être même ne savent-ils pas que je suis avec vous.

— J'ai prévenu maman que je me chargeais de vous faire prendre à la gare et comme le service des écuries ne regarde que moi, elle n'en a pas demandé plus long. Ça vous déplaît-il.

Non, ça ne lui déplaisait pas. Mais n'osant le confesser, elle se tut. Alors, il continua :

— Quand je ferai des choses qui vous choqueront, il faut me le dire. De vous, je peux tout entendre et j'écouterai tout. Je ne cherche que vous démontrer que je suis votre ami, un ami très sûr, très dévoué, très fidèle. Plus vous me prouverez que vous en êtes convaincue et plus vous me rendrez heureux.

Et tout cela dit si gentiment, d'une voix si caressante, avec cet accent qui vient du cœur ! Ninette buvait ses paroles. Elles rendaient plus ardente son ivresse.

— Je vous crois, je veux vous croire et je suis reconnaissante de ces sentiments.

On parla d'autre chose et quand on arriva au château, l'émotion de Ninette s'était dissipée. Comme elle venait de mettre pied à terre sur le perron, Camille Flamarin apparut. Elle avait quitté le salon au bruit de la voiture et reçut Ninette dans ses bras.

Je regrette de n'avoir pas su que M. de Marcillac se rendait à la gare, lui dit-elle, nous avions projeté, maman et moi d'aller t'y chercher.

— Le reproche était pour lui, il s'excusa. Combien je regrette.

Pure hypocrite, son regret, car, après tout, il rentrait enchanté de sa promenade. Mais, Ninette seule put constater qu'il mentait. Elle ne lui en voulut pas. Quant à Camille, elle le crut sur parole et ne lui en voulut pas davantage.

Quoiqu'elles conservassent à son égard, toutes deux, un peu de défiance, elles étaient bien loin d'avoir mesuré tout ce qu'il y avait en lui de légèreté, d'inconscience eu de rouerie naturelle. L'absence totale de sens moral qui caractérisait sa nature frivole, insouciant et perversité, toute de premier mouvement, leur échappait.

R
l'un
ente
—
par
vale
tal
inv
nis
N
la
tinc
vers
M
qui
la sc
fectu
bien
rait
O
et ch
mett
—
bient
—
main
comp
drai
Elle
l'égli
du cl
y cor
La
solita
revin
Nu
loreq
tra de
C'éta
déli
mais
Pa
femm
dema
ger se
—N
pondit
servir
Elle
une ét
sa ma
—A
de cha

Elles ne purent soupçonner que ce que l'une venait d'entendre, l'autre l'avait entendu déjà.

— Camille prit familièrement Ninette par la taille et entre la double haie des valets de pieds rangés dans le monumental vestibule, elles allèrent au salon. Les invités de la comtesse s'y trouvaient réunis pour la lunch.

Ninette fut d'abord décontenancée par la vue de tout ce monde, par ce luxe étincellant et par tous ces regards tournés vers elle.

Mais la bonté de Mme de Marcillac, qui remerciait d'apporter son concours à la solennité du lendemain, les paroles affectueuses de Mme Flamarin, l'accueil bienveillant de M. le ministre ne tarderait pas à la rassurer.

On lui offrait du thé, on la présentait et chacun semblait avoir à cœur de la mettre à l'aise.

— Je m'empare de toi, Ninette, lui dit bientôt Camille,

— Nous avons à répéter en vue de demain, toi pour le chant, moi pour l'accompagnement, car c'est moi qui tiendrai l'orgue.

Elles sortirent ensemble pour aller à l'église du village, située à un kilomètre du château. Un coupé les attendait et les y conduisit.

La répétition qui eut lieu dans l'église solitaire dura une heure environ et elles revinrent à Marcillac.

Ninette était tout exaltée, toute vibrante lorsque au retour de cette course elle entra dans la chambre préparée pour elle. C'était au second étage une vaste pièce délicieusement meublée. Elle n'avait jamais joui d'un tel bien-être.

Par exemple, elle se troubla quand la femme de chambre mise à ses ordres lui demanda s'il fallait ouvrir sa malle, ranger ses affaires.

— Non, non, je le ferai moi-même, répondit-elle vivement. J'ai l'habitude de me servir.

Elle eût été toute honteuse de laisser une étrangère inventorier le contenu de sa malle et constater sa pauvreté.

— Alors je me retire, reprit la femme de chambre. Si mademoiselle a besoin

de moi elle n'aura qu'à pousser ce bouton.

Restée seule, Ninette s'assit, admirant tout autour d'elle ces meubles élégants le tapis clair, la tenture des murs et le lit blanc et rose.

— Tout de même c'est beau d'être riche, pensa-t-elle.

Une voix intérieure lui répondit :

— Tu peux devenir riche, toi aussi, si tu veux.

Elle resta sur cette pensée qui la séduisit et qui en enfantait d'autres grosses de périls. Puis elle se leva. On dînait à huit heures.

Elle n'avait que le temps de s'habiller

Comme elle achevait d'agrafer sa robe blanche en cachemire agrémentée au corsage de revers en guipure on frappa à sa porte. C'était Camille qui s'écria surprise.

— Que me disait M. de Marcillac que tu n'avais pas apporté de toilette. Je viens mettre l'une des miennes à ta disposition. Mais tu n'en as pas besoin. Celle-ci te sied à ravir.

— C'est la robe de mon examen du Conservatoire.

— Ta couturière a beaucoup de goût et je ne saurais t'offrir mieux. Maintenant que j'en suis sûre, je cours m'habiller.

Camille disparut et Ninette satisfaite de ses compliments acheva de se parer animée du violent désir d'être belle et de paraître au beau vicomte plus belle que toutes les autres femmes réunies au château de Marcillac.

XI

La soirée qui suivit donna à Ninette une plus-haute idée d'elle-même. On la la pria de chanter et parmi ces gens qui pour la plupart ne l'avaient jamais entendue sa voix comme toujours fit merveille. Tous ses auditeurs se transformèrent en admirateurs. Les témoignages de leur enthousiasme la flattèrent prodigieusement.

Au moment où les invités s'entassaient dans les voitures pour rentrer au château et comme Ninette debout sous le porche de l'église attendait son tour de

prendre place dans le grand break où la comtesse et les dames Flamarin étaient déjà montées Adalbert s'approcha d'elle.

— J'aurais bien voulu m'en aller avec vous et recommencer la délicieuse promenade d'hier. Mais vous voyez il n'y a pas moyen. Je ne m'appartiens pas.

Il passa, laissant Ninette toute tremblante mais heureuse.

Le visage joyeux, il grimpa sur le haut siège du break qu'il devait conduire. De là avant de lancer les chevaux il se retourna et s'aperçut alors que Ninette était toujours devant l'église avec Marcel Herballe près d'elle.

— Vous ne montez donc pas mademoiselle ? s'écria-t-il. Et vous, mon chez Herballe ?

Je ne sais s'il y a place pour nous, fit Marcel en souriant.

— Oui, oui cria Camille. Viens près de moi, et Ninette

— C'est que ces dames seront un peu serrées, objecta Mme Flamarin.

— Mais il n'y a personne dans la victoria reprit Adalbert en désignant du bout de son fouet la dernière voiture restée vide.

Veuillez y monter mademoiselle Villeroy.

M. Herballe sera très heureux d'être votre compagnon.

C'est ainsi que Ninette se trouva seule avec le chef de cabinet du ministre qu'elle connaissait à peine n'ayant échangé avec lui depuis la veille que des mots insignifiants.

Que se dire quand on ne se connaît pas et qu'on est étranger l'un à l'autre ? Elle se le demandait. Mais son embarras ne dura pas, Marcel l'en tira en trouvant sur l'heure un sujet d'entretien dans le succès d'artiste qu'elle venait de remporter.

— Vous avez d'admirables qualités naturelles, mademoiselle, celles surtout que l'étude ne suffit pas à donner, la voix, le tempérament, le feu sacré. Mais pour les développer ces qualités, vous avez dû sans doute vous livrer à un labeur acharné.

— Oui, j'ai beaucoup travaillé, dit Ninette, et je ne suis pas au bout de mes peines.

— On n'arrive à rien sans efforts, reprit gravement Marcel. Mais il suffit de vous entendre pour deviner que la réussite finale couronnera les vôtres.

— Vous me faites un grand plaisir en me le disant. Il faut que je réussisse et promptement. Il le faut pour moi, pour mes parents.

Et plus bas, elle ajouta :

— Notre vie est si dure. J'ai hâte d'en sortir.

Pourquoi se laissait-elle aller à un tel aveu, alors que son interlocuteur n'était pour elle qu'un indifférent ? Est-il donc vrai qu'il est des êtres qui, dès qu'on les aborde, inspirent la confiance ?

— Vous en sortirez, mademoiselle, affirma-t-il. Vous avez du talent, et vous avez de bons, de fidèles amis, bien placés pour vous servir, la famille Flamarin. Je sais par Mlle Flamarin qu'elle vous aime beaucoup.

Elle a toujours été très bonne pour moi, déclara Ninette.

Vous la connaissez depuis longtemps ? demanda Marcel avec intérêt, comme s'il eût été heureux de trouver quelqu'un à qui parler de Camille.

— Depuis toujours.

— Ses parents ont souvent employé les miens, quoiqu'elle appartienne à la famille la plus considérée de notre ville d'Anancy, elle ne dédaignait pas de jouer avec moi lorsque j'accompagnais ma mère chez elle.

Plus tard lorsque j'ai dû venir au Conservatoire et après notre installation à Paris, je l'ai trouvée en toutes circonstances serviable, dévouée. Ce sont des choses qu'on n'oublie pas.

Marcel reprit :

C'est une belle nature, une femme rare entre toutes.

— Et bien digne d'être heureuse, continua Ninette. Je lui souhaite un bon mari qui la comprenne et sache apprécier ce qu'elle vaut.

Il y eut un court silence. Puis le jeune homme recommença :

— Croyez vous qu'elle songe à se marier ?

— Elle doit y songer. Dans sa situation, elle n'aurait que l'embarras du choix.

— C'est vrai qu'elle est très entourée.

Mais
pas
tron
de p
P.
et se
proc
Nin
l'ex
ner
d'un
Se
man
Mi
passi
nette
l'ave
U
—
de s
train
Il
brusc
son p
Ou
que v
avez
brem
le ser
les ill
—
—J
j'ai li
on l'e
vérita
—Q
—L
qu'ell
qu'av
autou
dévou
ressés
vie pl
—Il
seil à
va Nin
quelq
Et d
—P
ne ?
Pou
trahis
que j'a
pu le v

Mais l'essentiel est qu'elle ne se décide pas à la légère. Il est si facile de se tromper à son âge et lorsqu'on ne possède pas encore l'expérience de la vie.

Prononcés d'une voix un peu dolente et sous laquelle semblait passer un reproche, ces mots fixèrent l'attention de Ninette. Elle regarda son compagnon. A l'expression de ses traits, elle crut deviner qu'il avait parlé dans l'entraînement d'une souffrance intime.

Serait-il amoureux de Camille ? se demanda-t-elle. A-t-il été méconnu ?

Mais le visage de Marcel se voila d'impassibilité et la pensée incertaine de Ninette, n'alla pas au delà du soupçon qui l'avait saisie.

Un peu intriguée, elle interrogea :

— Avez-vous, monsieur, quelque raison de supposer que Mlle Flamarin est en train de se tromper ?

Il hésita d'abord à répondre. Puis, brusquement, tel un homme qui prend son parti il répliqua :

Oui peut-être. Ah ! mademoiselle, puisque vous êtes son amie et puisque vous avez sans doute le droit de lui parler librement, en toute franchise, rendez-lui le service de la mettre en garde contre les illusions de son cœur.

— Quelqu'un lui fait donc la cour.

— Je le crois ; j'en suis bien certain, et j'ai lieu de penser que les attentions dont on l'environne ont un autre mobile qu'un véritable amour.

— Quel mobile ?

— L'intérêt. Qu'elle ce précautionne, qu'elle le mette à l'épreuve cet amour et qu'avant de l'agréer, elle daigne regarder autour d'elle, s'il n'existe pas d'autres dévouements plus sincères plus désintéressés ceux-là et qui lui assureraient une vie plus heureuse.

— Il est bien difficile de donner un conseil à qui ne nous en demande pas, observa Ninette. Cependant, lorsqu'il s'agit de quelqu'un qu'on aime.

Et discrètement elle ajouta :

— Pouvez-vous me nommer la personne ?

Pourquoi ne le nommerai je pas ? Je ne trahis aucune confiance, aucun secret. Ce que j'ai vu et observé, tout le monde a pu le voir l'observer, comme moi.

Mais qui voulez vous désigner ?

— Le jeune châtelain de céans, déclara résolument Marcel.

Le vicomte de Marcellac, s'écria Ninette éfaiquée.

— Lui-même.

— Nous sommes tous frappés ici de son attitude. Il ne quitte plus Mlle Camille. Il affecte de l'entourer de soins, d'attentions jusqu'à la compromettre s'il ne devait pas l'épouser et il est visible qu'elle les accepte avec plaisir.

Les parents sont seuls à ne pas s'en apercevoir...

Peut-être allez-vous penser que je joue un vilain rôle, mademoiselle, puisque après tout je l'aime, quoique je n'aie jamais osé le lui avouer.

Soyez convaincue que je ne songe pas à moi en ce moment. Je ne songe qu'à elle qui ignore mes sentiments et à qui par conséquent je pourrais me sacrifier en silence, sans qu'elle se doutât de mon sacrifice. Je n'ai en vue que son bonheur.

Il pouvait bien continuer. Ninette ne l'entendait plus. Précipitée du haut de ses rêves, elle frissonnait en pensant au péril qu'elle avait couru, en pensant qu'elle avait failli devenir, à son insu, la rivale de Camille, sa bienfaitrice.

Et elle était indigné aussi.

— Découvrir qu'on est trompée et que celui à qui on allait livrer tout son cœur sollicitait au même moment le cœur d'une femme, quelle chute !

Le sien par bonheur, ne s'était pas encore enchaîné elle pouvait se reprendre, mais non sans se meurtrir. Des larmes brûlèrent ses yeux, non des larmes de douleur mais des larmes de honte.

Elle les dissimula et parvint à se dominer.

— Si vous aimez Camille, dit-elle, je comprend votre dépit. Mais ne vous empêche-t-il pas d'être juste ? M. de Marcellac n'est-il pas un homme honorable ? N'est-il pas le descendant d'une illustre famille ?

— C'est un écervelé qui n'a pas plus de cœur que de tête, quoiqu'il ne soit pas capable de calcul.

Au surplus, je ne conteste pas qu'il soit sincère, mais, je redoute sa mobilité.

Parlez à votre amie, mademoiselle, parlez-lui si elle vous en fournit l'occasion. Cette occasion, faites-la naître.

J'essaierai, répondit Ninette, que cet entretien avait endolorie, oui, j'essaierai, je vous le promets.

La route se poursuivit, à peine troublée par quelques propos que Marcel, de temps en temps laissait tomber dans le silence, comme s'il eût voulu tirer sa jeune compagne de ses méditations. Mais elle ne répondait plus que par monosyllabes, attristée et exaspérée à la fois par ce qu'elle venait d'apprendre.

De la victoria où elle était avec Marcel elle voyait Adalbert, juché sur le siège du break qu'il conduisait. De temps en temps il se retournait pour s'assurer que la victoria suivait, et il adressait un sourire à Ninette.

Au premier, avant de savoir elle avait répondu d'un petit signe.

— Mais ensuite, elle ne répondit plus et si elle n'eût craint d'être surprise, elle eût foudroyé d'un regard le savant comédien qui prolongeait son abominable comédie.

Qu'allait-elle faire cependant ?

— Très probablement, Adalbert tenterait de se rapprocher d'elle, de lui souffler encore des paroles brûlantes.

Devait-elle lui reprocher sa conduite, lui jeter à la face la colère et le mépris qu'elle avait tant de peine à contenir ?

Tandis qu'elle se posait ces questions, le sentiment de son impuissance éclata dans sa pensée et accrut son accablement. Qu'était-elle, sinon une pauvre fille qui avait besoin de tout le monde et qui ne pouvait s'aliéner les protections sans lesquelles on n'arrive à rien ?

Se brouiller avec le fils c'était perdre celle de la mère qui traiterait sans doute d'enfantillage ce que Ninette considérerait comme une infamie. Quel crime avait-il commis le beau vicomte ?

Mieux valait se taire, se dérober ne rien prendre au tragique et ne rien trahir de son légitime courroux. C'est à ce parti que Ninette s'arrêta.

Quand elle descendit de voiture sur le perron du château elle aperçut Adalbert qui la guettait. Elle l'évita et rejoignit

Camille à qui elle dit.

— Je ne connaissais pas M. Herballé. Nous avons beaucoup causé. C'est un homme charmant et qui a un grand mérite à mes yeux.

— Un grand mérite, fit Camille rieuse.

Lequel petite Ninette ?

— Il vous aime passionnément. Il me l'a avoué, conduit à cet aveu par tout le bien que nous disions de vous.

Camille rougit jusqu'aux oreilles ne sachant si elle devait continuer à rire ou se fâcher. Puis elle soupira.

— Tu es plus avancée que moi, Ninette, car il ne m'en a jamais rien dit.

— C'est peut-être que vous n'avez pas su le lui faire dire ce en quoi vous avez eu bien tort. Pour moi, si j'avais entre tous les hommes qui sont ici à choisir un mari, c'est lui que je choiserais à l'exclusion même de celui-là malgré son titre et sa fortune acheva Ninette en désignant Adalbert qui s'avavançait.

— Que lui reproches-tu donc à celui-là ?

— Il me déplaît.

La présence du vicomte coupa la parole à Camille au moment où elle allait répondre.

En un tour de main il avait cueilli au passage une douzaine de roses dont il avait fait deux gerbes et il tenait une dans chaque main.

Il les offrit aux jeunes filles.

— A la plus belle dit-il plaisamment à Mlle Flamarin.

— A l'héroïne de la journée dit-il à Ninette sur le même ton.

Les roses furent reçues avec des remerciements par Camille, en silence par Ninette qui s'éloigna tout aussitôt sans daigner remarquer la stupéfaction d'Adalbert.

Jusqu'au soir ce fut en vain qu'il essaya de la rejoindre et de lui parler. Elle partait le lendemain de bonne heure et avait résolu de fuir jusque là toutes les occasions de tête-à-tête.

Ils ne furent seuls un moment que lorsqu'elle allait monter en voiture pour se rendre à la gare. Tout le monde dormait encore.

E
com
L
pro
—
rem
Si e
E
troi
chet
—
elle.
re.
El
pé st
A la
tait j
des a
—
m'ex
affect
Un
de N
qua :
—
cria-t
il fat
Eil
—A
fenda
—A
ment
La
place
expres
redres
jouée
reponc
—V
cher. (d
droit s
Etou
à laqu
comte
de sa
là.
S'il
coupé
bres de
fût ouv
mes qu
remord
Mais

Elle avait fait ses adieux la veille à la comtesse et aux dames Flamarin.

Le jeune châtelain paraissant à l'improviste, elle se mit sur la défensive.

— Je suis chargé par ma mère de vous remettre ceci dit-il en présentant un pli. Si ce n'est pas assez...

Elle ouvrit l'enveloppe et en retira trois billets de cent francs. C'était le cachet promis.

— C'est trop, beaucoup trop répondit-elle. Remerciez pour moi Mme votre mère.

Elle allait passer pour gagner le coupé stationnant au bas du Perron. Mais Albert se plantait devant elle. Ce n'était plus le même homme. Il se donnait des airs de maître.

— Un mot seulement. Voulez-vous m'expliquer pourquoi depuis hier vous affectez de me fuir ?

Un flot de reproches monta aux lèvres de Ninette. Mais elle se contenta et répliqua :

— Je n'ai pas d'explications à donner.

— Voilà ce que nous allons voir ! s'écria-t-il. Je vous accompagne à la gare et il faudra bien que vous parliez.

Elle protesta, la colère aux yeux.

— M'accompagner ! Je vous le défends.

— Mais enfin, que signifie ce changement ?

La colère de Ninette se dissipait, faisait place sur son visage empourpré à une expression ironique et mauvaise. Elle se redressa et avec une attitude hautaine jouée comme si c'eût été au théâtre elle répondit d'un accent d'impertinence :

— Vous êtes par trop exigeant, mon cher. Grâce à Dieu, vous n'avez pas de droit sur moi.

Etourdi par cette réplique frodroyante à laquelle il s'attendait si peu le beau vicomte resta bouche bée. Quand il revint de sa stupéfaction, Ninette n'était plus là.

S'il avait pu la suivre et la voir dans le coupé qui filait rondement sous les arbres de l'avenue peut-être son cœur se fût ouvert au repentir et devant les larmes qu'il faisait couler il eût conçu le remords de sa mauvaise action.

Mais sa petite victime s'en allait loin

Decevants Mirages 10

de lui, il se disait déjà que sans doute il ne la reverrait plus et avec sa légèreté coutumière il passait l'éponge sur sa propre conduite dont le souvenir allait bien vite s'effacer dans son âme insouciant.

Deux heures plus tard Ninette rentrait à Paris. Comme elle descendait du train qui l'avait amenée, un autre train s'ébranlait sur une voie parallèle emportant au loin des voyageurs dont les visages apparaissaient dans le cadre des portières.

Soudain elle tressaillit et détourna la tête. Parmi ces visages qui semblaient fuir, elle venait d'en reconnaître un qui brusquement se rejeta dans l'ombre. C'était celui de Fonréal.

Cette apparition lui fut désagréable et envenima la tristesse morne qu'elle rapportait de son voyage. Mais elle ne conçut aucun soupçon. Elle ne se demanda pas où allait le banquier. Bien loin de penser qu'il disait à sa patrie un éternel adieu, elle écarta son image et oublia cette scène fugitive.

Elle devait se le rappeler trois jours plus tard lorsque Villeroy rentrant de son bureau le soir elle le vit tout pâle et la figure à l'envers.

— Mais qu'avez-vous donc papa ? demanda-t-elle tandis qu'il s'écroulait sur une chaise comme un homme foudroyé.

— Fonréal a levé le pied gémit-il et la Sécurité de l'Épargne est en faillite.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

1

En quittant le château de Marcillac, les Flamarin étaient partis pour Annecy où ils allaient tous les ans depuis que Flamarin habitait Paris. Ils espéraient cette année-là y jouir d'un repos qu'il avait, quant à lui, bien gagné, sa vie au ministère étant une vie de surmenage. Mais ses compatriotes, heureux de fêter au vèbrement au pouvoir avaient contrecarré ses projets de retraite momentanée.

Le repos qu'il souhaitait, il n'avait pu le prendre.

Invité de tous côtés, tenus à des visites aux sociétés locales, aux hôpitaux, aux écoles, contraint à des excursions sur divers points du département, son temps s'était passé en banquets, en réceptions, en discours et enfin en audiences accordées à des solliciteurs, dont le nombre était tel et si pressantes les demandes que la nécessité d'y répondre surchargeait de travail l'attaché du cabinet qu'il avait amené avec lui au lieu et place de Marcel Herballe et Adalbert de Marcillac, partis l'un et l'autre en congé.

Au milieu de toute cette agitation que maudissait la bonne Mme Flamarin, toujours inquiète de la santé de son mari, Camille n'avait pu se recueillir un jour.

A la fin de ce bruyant voyage, elle était rentrée à Paris avec ses parents dans le même état de cœur et d'esprit qu'au moment de son départ, toujours aussi indécise quant au choix d'un mari, qu'un avenir prochain semblait devoir lui imposer.

Elle s'était flattée de l'espoir qu'en retrouvant ses deux amoureux, son cœur parlerait, et lui désignerait celui qu'elle devait choisir.

Mais elle les avait revus sans que la lumière qu'elle appelait eût surgi et eût éclairé sa raison.

Ils lui plaisaient tous deux, l'un par les dons de séduction que lui avait prodigués la nature et qui faisaient oublier ses défauts par la chaleur communicative qui émanait de lui et surtout à cause de son nom, de sa fortune, du brillant avenir qu'il assurait à sa femme ; l'autre par la rectitude de sa vie si propre à inspirer confiance, par tout ce qui, dans sa personne, son langage et ses actions, révélait l'incessant souci de ne rien faire que sa conscience si claire eût désapprouvé.

Mais entraînée au gré de ses dispositions du moment tantôt vers celui-ci, tantôt vers celui-là, Camille se sentait à la merci de celui qui le premier entreprendrait résolument de la conquérir.

C'est en ces conditions qu'elle reprit le cours de son existence tourbillonnante. Soirées et dîners recommençaient. Partout accueillie, partout fêtée, chaperon-

née, quand sa mère ne pouvait l'accompagner, par la comtesse de Marcillac, elle se livrait avec la fougue de son âge et de son caractère à ce torrent tumultueux du plaisir, ajournant le plus tard la décision définitive.

Mme de Marcillac venait chez les Flamarin avec plus de suite et de régularité qu'au début de leurs relations. Elle conférait souvent avec le ministre. Taillée pour jouer un rôle des Egéries, très répandue dans le monde diplomatique, très au courant de ce qui se passe dans les coulisses des gouvernements, elle n'était jamais à court de bons conseils.

Sa présence plus fréquente au ministère rendait plus étroits, plus familiers, plus intimes les rapports qui s'étaient créés entre Camille et Adalbert dont Flamarin lui disait souvent avec complaisance :

— Votre fils madame, c'est l'enfant de la maison.

Tout disposait donc Camille à le préférer à Marcel. Et cependant quoiqu'il n'eût pas cessé de l'environner de ses attentions elle ne se prononçait pas, soit qu'elle voulut être plus directement sollicitée, soit qu'heureuse de vivre ainsi qu'elle vivait, elle n'eut aucune hâte de se marier.

Un soir, où par aventure, les Flamarin n'étaient pas sortis se trouvaient seuls chez eux, Camille, revenue au salon avec ses parents, venait de prendre un livre, quand son père lui dit :

— Ferme ton livre, mon enfant, nous avons à causer.

Mme Flamarin, installée déjà dans son fauteuil près du feu, fit un signe approbatif.

— Causer de quoi ? demanda Camille en se rapprochant.

— Ta mère qui observe tout sans en avoir l'air, prétend que M. de Marcillac te fait la cour. L'as-tu remarqué ?

Elle répondit en souriant :

— Comment ne l'aurais-je pas remarqué ? C'est aussi visible, et puis vous vous en êtes aperçus, maman et vous, il est naturel que cela ne m'ait pas échappé.

Oui, il me fait la cour, et comme j'estime trop pour le soupçonner d'un

action in
nute à l'
mère.

— Tu o
reprit Fla

— Je ne

— A l'ori

ilité d'un

arrêté lan

ferait si

— Hélas

— Cepen

espérée.

— Je re

vantages.

Mais ce

er, c'est q

re pourqu

ons toujou

te caste, et

ther une fi

ans son m

ni tendent

lle sait

ait Si e

raindre qu

ment, et si

our quels

age aussi

essairemen

— Tu oub

ans la ca

lamarin.

Elle a pu

lle d'un ho

être des af

rrait un bi

— Il faut

arin que c

aucoup de

te pas très

onde.

— Je juge

n's, reprit

C'est ce qu

ons.

— Et puis

ouera que

pas cette

me doit at

accepte de

ant, cela est

our séduire

surface.

action indélicate, je m'attends d'une minute à l'autre à quelque démarche de sa mère.

— Tu crois donc qu'il veut t'épouser ? reprit Flamarin.

— Je ne puis croire autre chose

— Alors puisque tu prévois la possibilité d'une demande, tu as probablement arrêté dans ta pensée la réponse que tu y ferais si elle était faite ?

— Hélas ! non soupira Camille.

— Cependant une telle alliance serait espérée.

— Je ne m'en suis pas dissimulé les avantages.

Mais ce qui me trouble et me fait hésiter, c'est que je ne parviens pas à comprendre pourquoi la comtesse, que nous avons toujours vue si fière de ses privilèges de caste, encouragerait son fils à rechercher une fille de la bourgeoisie, alors que dans son monde, tant de riches héritières lui tendent les bras, et je me demande si elle sait ce qu'il veut et ce qu'il fait. Si elle le ne le sait pas, on peut craindre qu'elle ne refuse son consentement, et si elle sait, reste à découvrir pour quels motifs elle borne à un mariage aussi modeste les ambitions que nécessairement elle nourrit pour son fils.

— Tu oublies qu'elle veut le pousser dans la carrière diplomatique, objecta Flamarin.

Elle a pu se dire qu'en le mariant à la fille d'un homme telle que moi, d'un ministre des affaires étrangères, elle lui ouvrirait un brillant avenir.

— Il faut ajouter, intervint Mme Flamarin que ce jeune homme a fait déjà beaucoup de sottises, et qu'il n'est peut-être pas très aisé de le marier dans son monde.

— Je juge comme vous, mes chers parents, reprit Camille.

C'est ce qui vous explique mes hésitations.

— Et puis pour être sincère, je vous avouerai que M. de Macillac ne m'inspire pas cette confiance absolue qu'une femme doit avoir dans l'homme dont elle accepte de porter le nom. Il est charmant, cela est vrai, et tout en lui est pour séduire quand on ne l'examine qu'à la surface.

Mais pour peu qu'on creuse on désouvre tant de préoccupations vaniteuses et futiles, un tel affaiblissement du sens moral. Enfin et quoiqu'il me plaise je serais bien embarrassée s'il demandait ma main.

Flamarin ne put contenir ses protestations,

— Tu es trop difficile, mon enfant, et trop sévère aussi. Parbleu, je sais comme toi que ce jeune homme n'est pas la perfection et qu'il a beaucoup de défauts. Mais par combien de qualités ne les rachète-t-il pas ?

Depuis plusieurs mois, je le pratique, je l'étudie et j'ai constaté qu'il se corrige de jour en jour.

— Je suis tentée de le croire, déclara Camille rêveuse.

— Voilà déjà de quoi nous rassurer pour l'avenir, poursuivait Flamarin, et on peut espérer que lié à ton influence, ma chère petite, il serait bien vite devenu tel qu'il doit être.

— Oui, on peut l'espérer. Mais il reste toujours un grand doute et le doute, mon père chéri, est destructeur de toute félicité.

Pourquoi moi, si je ne pouvais avoir dans mon mari une confiance aveugle je serais la plus malheureuse des femmes.

Elle lança ces mots avec un accent de conviction qui révélait sa sincérité.

Flamarin eut un haussement d'épaules.

— Et c'est une crainte que pour ma part je juge sans fondement qui te ferait répondre négativement à une recherche cependant bien flatteuse ! s'écria-t-il.

— Elle a raison, dit alors Mme Flamarin, se jetant dans le débat. Ce qu'elle pense, je le pense. En dépit de tous ses agréments, M. de Macillac ne me revient pas et je déclare tout net que ce n'est pas le gendre qu'il nous faut.

— Oh ! toi, c'est l'oiseau bleu qu'il te faudrait.

— L'oiseau bleu, non. Ce que je souhaite à notre fille, c'est un brave homme comme toi, mon ami, droit, franc, laborieux, né dans le même milieu que nous ou tout au moins dans un milieu pareil au nôtre et par qui nous serions sûrs de

com-
io, el-
ge et
aultu-
rd la

Fla-
larité
con-
aillée
s ré-
très.
s les
'état

inis-
iers,
aient
dont
plai-

t de

réfé-
qu'il
i at-
soit
ollis-
ainsi
s de

urin
eula
avec
ivre,

ous

lans
ap-
ille

a-
te

nar-
ous
us,
ap-

j
in

n'être jamais dédaignés et humiliés..... tiens, ton chef de cabinet, par exemple.

—Herballe ! Oui, tu me l'as déjà nommé.

C'est ton idole. Malheureusement, il ne nous a pas demandé notre fille et je ne peux la lui jeter à la tête.

—M. de Marcillac ne m'a pas demandée non plus, fit gaiement Camille.

—Sans doute. Mais, il tourne autour de toi, tu le reconnais, et comme je ne saurais admettre qu'ayant pris une telle attitude il persévère dans son silence je ne tarderai pas à provoquer des explications s'il ne les provoque lui-même. C'est absolument nécessaire. Je ne veux pas qu'on jase sur nous.

—Attendez encore, mon père, supplia Camille. A quoi bon le mettre en demeure de se déclarer dès à présent puisque je ne saurais que lui répondre ?

—Enfin, tu ne me feras pas croire que si Mme de Marcillac venait nous annoncer que son fils s'est épris de toi et qu'elle te veut pour bru tu dirais non !

Il y avait dans ces paroles de l'impatience et du dépit. Camille ne s'en émut pas et très posément elle répondit.

—Je ne dirais pas non tout de suite mais je ne dirais pas oui. Je demanderais à réfléchir, car véritablement je ne suis pas en état de me prononcer.

Cette déclaration mit le comble à la mauvaise humeur de Flamarin et sans doute elle eût revêtu des formes acerbes s'il ne se fût hâté de quitter le salon pour éviter de s'emporter contre sa fille dont il ne comprenait pas la résistance.

Quand il fut parti, Camille dit à sa mère.

—Le voilà furieux. Je ne peux cependant, pour lui faire plaisir m'engager à épouser un homme que je n'aimerais pas.

—Son humeur tombera, observa Mme Flamarin d'un ton de calme qui contrastait avec l'irritabilité dont son mari venait de faire preuve. A la réflexion il sera frappé par tes raisons et comprendra que M. de Marcillac n'est pas un mari pour toi.

Camille trouvait un peu excessive l'affirmation de sa mère.

—Cela, nous n'en savons rien maman, fit elle, et c'est même pour ce motif que nous devons nous donner le temps de voir, d'examiner et de juger.

—Reconnais au moins que ces précautions bien légitimes seraient inutiles s'il s'agissait d'un autre homme que cet écervelé de vicomte, de M. Herballe, par exemple.

En entendant ce nom, Camille qui se tenait près de sa mère s'agenouilla devant elle sur le tapis et lui prenant les mains, les yeux dans ses yeux, elle lui dit.

—C'est l'homme de votre choix, M. Herballe, n'est ce pas maman ?

—Pourquoi le tairais-je ? Je le tiens pour un être rare, un cœur délicat et je voudrais que celui que tu épouseras lui ressemblât où ce qui serait mieux encore qu'il devient lui-même ton mari. Te déplait-il ?

—Non, il ne me déplaît pas, et quand je le compare à M. de Marcillac je suis bien obligée de confesser qu'au point de vue intellectuel et moral il le dépasse de cent coudées.

Mais quels sont ses projets ? M'aime-t-il ? Pense-t-il à moi ? Il est si discret, si réservé, il parle si peu de lui et se met si rarement en cause... Je n'ai pu que soupçonner ses intentions.....

—Si elles sont ce que je crois, et s'il en faisait l'aveu, en serais-tu heureuse ?

—J'en serais flattée, répondit Camille.

—Et que répondrais-tu ?

Elle devint pensive ; puis se relevant elle acheva :

—Vous m'en demandez trop, ma chérie.

J'interrogerai mon cœur. Mais je ne puis dire aujourd'hui en faveur de qui il décidera.

Mme Flamarin poussa un soupir. Elle eût voulu une réponse plus précise, plus décisive et surtout plus favorable à ses vues. Mais comme, après tout, l'indécision de sa fille témoignait d'une louable prudence, elle n'es'aya pas de la combattre.

—Attendons, dit elle, et puisse le ciel t'éclairer si tu es obligée de choisir.

La pe
ne dépla
cet entr
à penser
si volon
laquelle
était rier
lui dit :

—J'ai
que c'es
Marcilla
de s'éloi
venir qu
sans avc
Si cela n
ge, tu se

—Vou
s'éciera C

—Non
mieux.
qui l'éloi
mois.

—Vou
se croira

—J'au
intérêt c
prendra,
pose de l
son retour
rons.

—Mais
l'envoyer

—J'y t
tre à une
reviendra
voir n'ont
ble qu'il
absence, t
tiens.

C'était
bouche de
mée déjà
et Camille

Le lend
réunissait
ministre s
taire parti
bien qu'il
dans le sa

—Saver
veut m'en
le, lui den

—Il me
crois. Qu

La perspective d'une attente prolongée ne déplaisait pas à Camille. A la suite de cet entretien elle eut quelque satisfaction à penser que ses parents acceptaient aussi volontiers qu'elle-même la situation en laquelle elle se trouvait. Mais il n'en était rien, et peu de jours après, son père lui dit :

— J'ai réfléchi et je me suis convaincu que c'est mon devoir de mettre M. de Marcillac en demeure de se prononcer ou de s'éloigner de toi. Il ne saurait me convenir qu'il continue à te faire la cour sans avouer dans quel but il te la fait. Si cela ne se dénouait pas par un mariage, tu serais compromise.

— Vous voulez donc m'offrir à lui ? s'écria Camille effarouchée.

— Non, non, rassure-toi. J'ai trouvé mieux. Je vais lui confier une mission qui l'éloignera de nous pendant quelques mois.

— Vous affligerez sa mère et lui-même se croira disgracié.

— J'aurai soin de lui prouver que son intérêt commande ce déplacement. Il apprendra, avant de partir, que je me propose de le nommer troisième secrétaire à son retour, et qu'il va gagner ses épaules.

— Mais quel avantage trouvez-vous à l'envoyer au loin ? insista Camille.

— J'y trouve l'avantage de le soumettre à une épreuve nécessaire. Si lorsqu'il reviendra les sentiments qu'il t'a laissés n'ont pas changé, il est vraisemblable qu'il se déclarera, et toi-même en son absence, tu te rendras mieux compte des tiens.

C'était la sagesse qui parlait par la bouche de Flamarin. Sa femme, informée déjà de sa décision, l'avait approuvé et Camille dut se résigner.

Le lendemain, après le déjeuner qui réunissait ordinairement à la table du ministre son chef de cabinet et son secrétaire particulier, celui-ci manœuvra si bien qu'il parvint à s'isoler un moment dans le salon avec Camille.

— Savez-vous que mon sieur votre père veut m'envoyer à l'étranger, mademoiselle, lui demanda-t-il.

— Il me l'a dit. Vous allez au Caire, je crois. Quand partez-vous ?

— Dans trois semaines. Le temps de faire mes préparatifs.

— Vous devez être heureux du témoignage de confiance qu'on vous donne et qui n'est paraît-il, que le prélude d'un avancement prochain.

— J'en serais très heureux si ce voyage ne me séparait de vous. Mais, vous m'avez tellement gâté et la vie est si douce dans votre ombre que la séparation dont je comprends les avantages au point de vue de ma carrière me déchire le cœur.

Camille souriait, affectant de n'ajouter que peu de foi à ses paroles.

— C'est prendre les choses bien au tragique, dit-elle.

— Vous ne les prenez pas au tragique vous, lui reprocha-t-il. Il est vrai que vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

Jamais encore il n'avait parlé si clair, et cette fois, elle ne pouvait feindre de n'avoir pas compris.

— J'ai pour vous une sincère amitié, répondit elle.

— Oh ! c'est très joli l'amitié. Mais c'est autre chose que je voudrais.

— Vous ne pourrez le demander qu'à votre femme.

— Eh bien, mais il ne tient qu'à vous...

Il y venait donc et il avouait ! Un peu tremblante, elle l'interrompit :

— Vous voulez m'épouser ?

— Parbleu, ce n'était pas difficile à deviner.

— Plus difficile que vous ne pensez, puisque jusqu'à ce jour, je n'en étais pas sûre.

— Oui, j'ai eu peut-être le tort de manquer d'audace. Je croyais cependant en avoir assez dit. Enfin peu importe, puisque maintenant vous n'avez plus rien à apprendre.

— Un seul mot. Avez-vous fait part à votre mère du désir que vous m'exprimez ?

— Non, elle l'ignore et ne sait rien, sinon que vous êtes l'objet de mon admiration, moi qui n'admire pas grand-chose. J'attendais pour m'ouvrir à elle de savoir ce que vous décidiez. A quoi bon des confidences si mes vœux ne doivent pas être exaucés ? Mais faites un signe et elle recevra toutes les miennes.

Ce langage tomba sur le cœur de Camille comme une rosée délicate et l'obligeait à s'avouer que son adorateur y tenait plus de place qu'elle n'avait cru. Peut-être allait-elle le lui laisser voir. Mais à ce moment son regard rencontra celui de Marcel qui de loin et tout en causant avec Mme Flamarin semblait la surveiller.

Et troublée par ces yeux de loyauté où elle crut lire un suprême avertissement, elle répondit à Adalbert :

— Ne faites rien encore. A votre retour vous connaîtrez ma décision.

— Attendez-vous jusque là ? interrogea-t-il anxieux.

— J'attendrai, j'en prends l'engagement.

II

Dans la petite salle à manger autour de la table desservie et couverte d'un vieux tapis dont la clarté de la lampe accusait l'usure, la famille Villeroy achevait la soirée.

Estelle raccommodait le linge de la maison tout en regardant de temps en temps, l'oreille tendue, du côté de la chambre où dormait son fils. Madeleine sur les genoux de son père feuilletait avec lui les livraisons dépareillées d'un recueil illustré, trouvées dans les vieux papiers du ministère.

Quart à Ninette, assise au bout de la table elle n'occupait ni ses mains, ni ses yeux. Elle rêvait dans une attitude d'alanguissement que n'expliquait que trop l'activité de ses journées laborieuses.

L'automne touchait à sa fin. L'air plus brumeux et plus humide, les journées plus courtes annonçaient l'hiver, et les cours du Conservatoire qui venaient de reprendre, quelques élèves qu'elle avait pu se procurer absorbaient de nouveau le temps et les efforts de la future cantatrice.

— Le soir venu, Ninette n'en pouvait plus. Elle était sans courage, incapable de se livrer à une tâche quelconque et demeurait oisive en attendant l'heure de dormir.

Rien en tout cela qui changeât ses habitudes. Telle était sa vie depuis son ar-

rivée à Paris, vie triste, grise, monotone, sans sourire, longtemps acceptée et subie sans révoltes, mais devenue plus pesante depuis quelques semaines, caractérisée par de nouveaux malheurs.

De son voyage à Marcillac, elle avait apporté une disposition plus accusée et plus vive à la rébellion contre son sort.

Elle n'avait pas revu Adalbert. Elle ne l'eût pas reçu s'il se fût présenté : ses lettres, s'il eût écrit, seraient restées sans réponse. Mais elle ne pouvait penser à lui sans être humiliée et irritée.

Elle ne se consolait pas d'avoir failli être la dupe de ses mensonges. Dans l'espèce de haine que son souvenir éveillait en elle, elle englobait tous les hommes contre les tentatives desquels elle avait eu à se défendre.

A ce motif de malaise était venu s'en ajouter un autre, non moins douloureux le sinistre financier qui avait consigné à la ruine de ses parents.

Fonréal parti, la dilapidation de ses capitaux constatée et sa mise en faillite prononcée, il avait bien fallu se rendre à l'évidence.

Le syndic désigné par le tribunal de commerce avait réuni les créanciers pour les avertir que l'actif de la banque se réduisait à rien et que s'il restait quelques ressources ce ne serait pas avant de longs mois qu'elles pourraient être reconstituées.

Depuis ce jour, on n'avait plus entendu parler de lui et tout allait de mal en pis dans la maison des Villeroy. La gêne y était rentrée, contraignant à des privations de toutes sortes et suspendant l'exécution des engagements pris à Annecy lors de l'emprunt contracté sur la petite propriété familiale.

Villeroy n'avait pu payer le trimestre échu des intérêts et une récente lettre du notaire venait de lui faire connaître le mécontentement et les mauvaises dispositions du prêteur. Il menaçait de saisir l'immeuble et de le vendre.

Pour comble d'infortune, on était en froid avec les Guionnet, les seuls amis de qui on aurait pu attendre quelques consolations dans ces cruelles épreuves.

Perdant une grosse somme dans la faillite Fonréal et oubliant qu'ils avaient de

leu
ten
leu
rep
l
se
(
d'i
des
I
dar
sac
à
plu
les
adr
cau
pai
D
tout
dan
là
é
é
qui
ven
C
soir
Pac
qui
sure
vre
N
—
à sa
—
—
de d
jama
reva
—
jecta
Et
geno
disa
—
mon
—
le.
Je
—
a bea
El
—]

leur plein gré renoncé à la retirer en temps utile, ils accusaient Villeroy de leur malheur. Ils le lui avaient durement reproché.

Une querelle s'en était suivie et on ne se voyait plus.

C'était, en un mot, une accumulation d'incidents douloureux qui faisait prévoir des catastrophes prochaines.

Les pauvres gens étaient maintenant dans les larmes, effarés, déconcertés, ne sachant à quel saint se vouer et en proie à des angoisses dont Ninette souffrait plus encore que ses parents. Elle devinait les reproches qu'intérieurement ils lui adressaient en se souvenant que c'était à cause d'elle qu'ils avaient abandonné leur paisible existence.

De là cet allanguissement visible sur toute sa personne et qui, les privations aidant, commençait à miner sa santé. De là ce regret des jours lointains où elle était heureuse à peu de frais et ce doute qui la torturait quand elle envisageait l'avenir.

Ce qu'elle souffrait se trahissait ce soir là, dans la pâleur de son visage et l'atonie de son regard. La tristesse morne qui régnait autour d'elle ravivait ses blessures, et tout était sombre dans sa pauvre petite âme désemparée.

Neuf heures sonnèrent.

— Assez veillé, Madeleine, dit Estelle à sa fille cadette. Va te coucher.

— Déjà ! s'écria Madeleine.

— Ouï, déjà, intervint Ninette d'un ton de douceur affectueuse. Le soir, tu n'es jamais pressée de dormir et le matin, en revanche, jamais pressée de te lever.

— Tu étais comme elle à son âge objecta Villeroy.

Embrassant l'enfant qui glissait de ses genoux, il ferma le recueil d'images, en disant.

— C'est, du reste, l'heure pour tout le monde.

— Excepté pour moi, remarqua Estelle.

Je n'ai pas encore fini.

— Toi, tu veilles trop : tu t'éreintes on a beau te le dire.....

Elle protestait avec aigreur :

— Peux-tu faire se que je fais :

— C'est bon, c'est bon, ne t'emporte pas.

Ce que tu es devenue nerveuse.

— On le serait à moins fit-elle toute vibrante et les yeux humides.

Elle allait s'emporter. Ninette voulut l'apaiser.

— Ce n'est pas avec de l'humeur que vous changerez ce qui est, ma pauvre mère.

Mal lui en prit. Estelle éclatait et pendant cinq minutes sa parole acerbe exprima tout ce qu'avait amassé dans son cœur de lassitude, d'exaspération, de colère, l'excès de ses maux dont elle rendait responsables son mari et sa fille.

Jadis, patiente et sereine, elle s'était peu à peu transformée et, fréquemment, elle aggravait la crise par des récriminations toujours les mêmes.

Ninette et son père laissaient passer l'orage, elle assise, lui debout, convaincus que ce qu'ils eussent dit, loin de calmer Estelle, aurait accru sa violence maladive. Madeleine avait regagné la chambrette qu'elle partageait avec son petit frère marchant sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller.

A l'improviste, la sonnerie de l'entrée retentit.

Le père la mère la fille se regardèrent intrigués. Ils n'attendaient personne et ne savaient qui pouvait venir à cette heure tardive.

Villeroy avait pris la lampe et alla ouvrir. Restées dans l'obscurité, Estelle et Ninette écoutaient. Elles n'entendirent rien qu'un murmure de voix bientôt suivi du bruit de la porte qui se refermait.

Villeroy revint aussitôt en disant :

— C'est un concierge, Voici ce qu'il apporte : du papier timbré.

Ninette lui arracha la feuille des mains et sous la lampe, elle embrassa d'un coup d'œil le grimoire.

— Je ne comprends pas bien fit-elle d'une voix tremblante. Il faut que je relise.

Et plus attentive cette fois elle déchiffrà la prose judiciaire qui remplissait quatre pages.

C'est d'abord un préambule : « Je..... huissier audiencier... à la requête de... syndic de faillite.....

Considérant que par le jugement et date du... le tribunal de commerce a déclaré la faillite de sieur Fonréal....

— Mais nous le savons bien, s'écria Estelle. Va plus loin.

Ninette poursuivit :

— Considérant qu'il est établi que les prétendus bénéfices qu'a distribués Fonréal pendant la durée de sa gestion constituent des bénéfices fictifs et qu'il y a lieu pour ceux qui les ont reçus de les rapporter à la masse, sous la réserve pour eux d'être compris s'il y a lieu dans la distribution de l'actif, au pro rata du montant de leurs créances.

A ces causes, ai donné assignation au sieur Jérôme Villeroy d'avoir à comparaître à quinzaine.... à l'audience du Tribunal de commerce.... pour s'entendre condamner à payer la somme de dix-neuf cent quatre-vingt cinq francs, montant de celles qui lui ont été indûment versées.

— Ninette n'eut pas besoin d'achever. Elle ne comprenait que trop maintenant et ses parents comprenaient aussi. Ce n'était pas assez de perdre les fonds qu'ils avaient confiés à Fonréal, environ six mille francs. Voici qu'on leur réclamait le remboursement de quelques cents francs qu'ils avaient reçus et qu'ils croyaient leur être légitimement acquis. Le premier désastre se doublait d'un second plus effroyable encore.

Ninette était tombée assise près de la table.

Accoudée et le front dans ses mains, elle pleurait. Sa mère semblait médusée, clouée sur sa chaise, les yeux figés dans une expression d'égarément.

Quant à Villeroy, il avait repris le papier timbré qu'on voyait trembler au bout de ses doigts et il le relisait ligne à ligne, comme s'il eût voulu se convaincre de la réalité de son malheur.

— Dix neuf cent quatre vingt cinq francs dit-il tout à coup. Où veut-on que je les prenne ? Ce misérable nous a tout enlevé.

Personne ne lui répondit. Alors il continua :

— Enfin il n'est pas dit que nous soyons condamnés. Où m'attaque. Je me défendrai. Je dirai au tribunal que j'ai été

volé, et puis, si je dois, on me doit. Qu'on me paye et je paierai.

— C'est un procès, murmura Ninette.

— Eh bien ! oui, c'est un procès. Tout le monde en a des procès.

Sa femme sortit de sa torpeur.

— C'est bien parler pour ne rien dire, fit-elle véhémentement. Pour te défendre, il te faut un avocat. Avec quoi le payeras-tu ?

Il y a cependant quelque chose à faire répliqua Villeroy. Nous n'allons pas nous laisser étrangler sans crier.

— Nous serons étranglés tout de même. Il ne nous manquait plus que ça. Quelle sottise nous avons faite le jour où nous avons quitté notre pays ! Depuis que nous sommes à Paris, nous ne sortons pas des peines.

Tout est contre nous !

Ninette une fois de plus sentait le reproche qu'elle avait tant de fois saisi dans le langage de sa mère.

Une protestation monta à sa bouche. Elle la contient. A quoi bon protester ? Cela ne ferait qu'exciter ses parents. Elle dit seulement avec douceur :

— Vos peines finiront bientôt, maman. Encore quelques mois et vous serez dédommagée de tous vos sacrifices.

— Possible, gronda Estelle. Mais en attendant nous crèverons de faim.

Villeroy levait les épaules.

— Peut-être feriez-vous bien de voir ce syndic, conseilla Ninette. Il vous expliquera comment il se fait qu'on vous a dressé une réclamation à vous qu'on a volé.

— Il ne m'expliquera rien. Tout ça c'est canaille et compagne. J'aime mieux en parler demain à mes camarades du ministère qui se trouvent dans la même situation que moi.

— Je saurai ce qu'ils ont décidé, et ce qu'ils feront, je le saurai.

— C'est fâcheux qu'on soit en froid avec les Guionnet, reprit Ninette. Eux doivent être assignés et Mme Guionnet est de bon conseil.

— Elle de bon conseil ! s'écria Villeroy. Tu oublies que si notre argent est perdu, c'est par sa faute. Fonréal nous l'avait rendu.

Nous le tenions et c'est elle qui a été

d'avi
bien
Ni
Une
et pe
facile
Or
les V
lende
gnaie
La
n'épr
Nin
passé
pouri
si qu
rin av
me te
Marci
voir e
écrire
cidant
la per
Mal
du la
téress
de l'ar
son ar
taine
Tan
minée
enfièr
conclu
à soi,
phe ell
même
Lore
riva a
Vernet
morce
—Et
manda
—J'ai
répond
—V
venir.
—Où
Il la
la class
s'appli
gardant
tir avec
geait pl
Il rê

d'avis qu'il fallait le lui laisser ! J'ai été bien bête de l'écouter.

Ninette nonobstant l'objection, insistait. Une visite aux Guionnet ne gênerait rien et peut-être, en s'unissant, serait-il plus facile de se défendre.

On ne dormit guère cette nuit-là chez les Villeroy et quand ils se revirent, le lendemain, leurs traits défaits témoignaient de la cruauté de leur insomnie.

La colère d'Estelle était tombée ; elle n'éprouvait plus que douleur.

Ninette se traînait accablée. Elle avait passé la nuit à se demander de qui elle pourrait solliciter un secours, à examiner si quelque démarche auprès des Flammarin avait chance de réussir, tentée en même temps de s'adresser à Adalbert de Marcillac, se révoltant à l'idée de le revoir et de le solliciter, songeant ensuite à écrire Julien Rédier, finalement ne se décidant à rien, découragée avant d'agir par la perspective de l'insuccès.

Malheureuse Ninette ! Elle avait perdu la foi. Elle ne croyait plus au désintéressement des hommes à la sincérité de l'amitié, ni même au dévouement de son amoureux d'Ancey, qui devait certainement l'avoir oubliée.

Tant d'hypothèses contradictoires examinées durant la nuit et dont elle restait enfiévrée la ramenaient toutes à cette conclusion qu'en ce monde chacun songe à soi, et que pour conjurer une catastrophe elle ne pouvait compter que sur elle-même.

Lorsque à l'heure de la classe elle arriva au Conservatoire son professeur Vernet fut frappé par ce qu'offrait de morne sa figure bouleversée.

— Etes-vous malade, ma petite ? demanda-t-il avec bienveillance.

— J'ai été un peu souffrante hier soir répondit Ninette.

— Vous eussiez mieux fait de ne pas venir.

— Oh ! si l'on s'écouait !...

Il la prit par le bras et l'entraîna vers la classe, suivi de ses autres élèves. Il s'appliquait à lui prouver qu'il ne lui gardait pas rigueur de son refus de partir avec lui pour les eaux et qu'il ne songeait plus à cet accident.

Il rêvait maintenant d'être décoré et

ménageait en elle la protégée du ministre des affaires étrangères qu'il voulait par son intermédiaire, intéresser à sa cause et dont il espérait se procurer l'appui en temps opportun.

Comme le cours allait commencer, Mlle Foscari parut, tout essouffée. Elle venait pour la première fois depuis la rentrée et encore avait-elle trouvé le moyen de se mettre en retard.

— J'ai cru, mademoiselle, que vous aviez renoncé à votre carrière et que nous ne vous reverrions plus lui dit Vernet.

Elle s'excusa en bons termes. Elle avait été retenue à la campagne auprès de sa mère dont la santé l'inquiétait. Mais désormais, elle serait exacte, voulant avant tout mériter les éloges de son professeur.

Il n'insista pas. De plus en plus, le bruit s'accréditait que Mlle Foscari avait des protecteurs puissants. Le luxe de sa toilette attestait qu'ils étaient riches. Elle n'avait jamais été plus splendidement vêtue ni plus élégante. Ninette ne put se défendre de penser que, par les mains trouées de Fouréal, l'argent de ses parents avait contribué à défrayer ce luxe.

L'idée ne lui était pas venue, toutefois, d'en demander compte à cette grande fille aux allures impertinentes et qui, pour beaucoup de causes, lui déplaisait. Mais à la sortie, la Foscari s'approcha d'elle, et réglant son pas sur le sien, lui dit :

— Vous avez su sans doute ce qui est arrivé, la fuite de Fouréal ?

— Je suis payée pour le savoir, répondit Ninette avec froideur.

L'autre reprit, furieuse :

— Il m'emporte une grosse somme que je lui avait prêtée.

Ninette n'en crut pas un mot. Mais elle dissimula son incrédulité.

— Je vous plains, dit-elle quoique je sois plus à plaindre que vous. Ce malheureux a ruiné mes parents et nous a jetés dans la misère.

— C'est donc pour ça que vous êtes si changée, reprit la Foscari. Ah ! ma chère, comme vous avez tort de vous tourmenter pour si peu. Plaie d'argent n'est pas mortelle.

On était arrivé dans la rue où son coupé l'attendait. Elle y monta d'un savant mouvement qui, sous le flot de ses jupes soyeuses qu'elle avait prises à deux mains accusa la ligne serpentine de son corps souple. Une fois assise, elle esquissa derrière la vitre un salut gracieux qui tomba sur ses camarades attroupées pour la voir partir.

Par la rue au pavé boueux, Ninette s'en allait, hâtant le pas afin d'arriver à l'heure là où elle était attendue pour donner une leçon dont elle ne pouvait dédaigner le prix quelque modique qu'il fût.

Et d'avoir constaté une fois de plus le luxe insolent de la Foscari, fruit de son habileté et de son inconduite, se comparer cette vie de bien-être et de joie à sa vie de misère, elle restait plus aigrie, plus irritée contre son destin et une obscurité plus grande se faisait dans sa conscience en même temps que le fragile trésor de sa santé s'appauvriissait sous l'influence de l'ardente fièvre qui la censurait.

III

Les renseignements que Villeroy recueillit le même jour auprès de ses camarades du ministère, victimes comme lui des gredineries de Fonréal, n'étaient pas rassurants.

Quelques-uns de ces pauvres diables, au reçu de l'assignation lancée par le syndic de la faillite, avaient couru chez lui, afin de se faire expliquer comment, alors qu'ils étaient créanciers, on les transformait en débiteurs, ce qu'aucun d'eux, pas plus que Villeroy, ne pouvait comprendre.

Très courtoisement reçus, ils avaient entendu de la bouche de cet homme aimable de manière, mais au fond impitoyable, un arrêt rigoureux duquel il résultait qu'avant tout ils devaient payer ce qu'il réclamait. Quant à ce qui pourrait leur revenir une fois l'actif reconnu, il verrait plus tard.

À la suite de cet entretien, ils s'étaient décidés à s'exécuter dans l'espoir d'activer ainsi les opérations de la faillite et de récupérer plus vite une partie de leur perte,

Ils engageaient Villeroy à en faire autant tout le monde étant intéressé à ce que la liquidation de cette désastreuse affaire ne traînât pas.

C'était facile à dire, mais non à faire, Villeroy n'avait pas le sou et tout son bon vouloir ne pouvait suppléer à sa détresse. Il ne lui restait d'autre mesure que d'aller voir le syndic, de lui exposer franchement sa situation et de tenter de l'apitoyer.

Timide et se noyant, comme on dit, dans un verre d'eau, cette démarche coûtait à Villeroy. S'il eût été seul peut-être ne s'y fût-il jamais déterminé. Mais, excité et harcelé par sa femme et sa fille, il lui était impossible de s'y dérober et il s'y résigna.

Quarante-huit heures après avoir reçu ce foudroyant papier timbré, il montait, vers la fin de l'après-midi, l'escalier du syndic, le cœur battant et tremblant de peur tant il était effrayé à la pensée de se trouver en présence de ce personnage devenu le maître de son sort.

Au delà de l'antichambre, il entra dans une grande pièce au papier fané, meublée de trois bureaux, de cartonniers, de chaises de paille, d'un banc assez long qui remplissait tout un côté du mur et sur lequel plusieurs visiteurs arrivés avant lui attendaient d'être reçus.

L'employé auquel il s'adressa lui demanda avec brusquerie si c'était au syndic lui-même qu'il voulait parler, et sur sa réponse affirmative, l'engagea à s'asseoir en ajoutant tout d'un ton d'indifférence :

— Vous passerez à votre tour.

Cet accueil acheva de déconcerter Villeroy. Il était si malheureux qu'il se croyait des droits à la compassion d'autrui et n'en recueillant nulle part le témoignage, se sentant seul, sans appui sans secours, livré à lui-même quand il aurait eu tout besoin d'être soutenu, conseillé, dirigé il avait le cœur glace.

Echoué sur le banc où les gens qui s'y trouvaient déjà s'étaient serrés pour lui faire place ; il y resta une heure en viron regardant anxieusement les allants et venants, ceux surtout qui entraient dans le cabinet du syndic et interrogeant des yeux leur figure, quand ils en sortaient

comme si dans leur sort qu'il cherchait à connaître, il eût voulu deviner le sien.

Hélas ! aucun de ces visages ne lui rendait confiance. C'étaient des visages de condamnés.

Il en vit un surtout qui le consterna, celui d'un vieillard vêtu comme un ouvrier endimanché, qui par sur son veston boutonné comme un uniforme, portait le ruban de médaille militaire.

Blême et la face convulsée, cet homme marchait d'un pas ferme vers la sortie, se dominant pour se donner un air impassible. En passant devant les employés, il leur dit :

— Bonsoir messieurs. Je vais me casser la tête.

Ce salut tragique tomba dans le silence, Villeroy, douloureusement impressionné ne s'apercevait pas que son tour était venu.

— C'est à vous, murmura une voix près de lui.

Il se leva, les jambes molles, une sueur froide au front, et franchit le seuil de la porte fatale.

Entre deux lampes posées sur le bureau il vit une grosse tête grisonnante, dont les traits se noyaient dans l'ombre des abat-jour.

C'était le syndic qui d'un ton dont la cordialité bien inattendue surprit et rassura le visiteur, lui dit :

— Avancez, mon cher monsieur, et venez vous asseoir.

Villeroy obéit en saluant gauchement, et s'étant assis, bredouilla :

— Vous êtes bien honnête, monsieur. Je suis Jérôme Villeroy.

— Qu'est-ce qui vous amène ? reprit le syndic. Ah ! c'est au sujet de la faillite Fonréal. Eh bien ! venez-vous m'annoncer que vous renoncez à plaider et que vous payez ? Ce serait un acte de sagesse.

J'ai déjà convaincu la plupart des personnes qui sont dans votre cas et je serais très heureux de vous voir suivre leur exemple. Comme je le dis à tout le monde, c'est une affaire malheureuse, très malheureuse. Mais si chacun y met du sien, il ne me sera pas impossible enfin de compte de distribuer un petit dividende aux créanciers.

— Je serais tout disposé, monsieur, à renoncer à plaider, si de votre côté, vous renoncez à me poursuivre, dit Villeroy qui s'était fait son thème.

— C'est impossible, déclara le syndic. Je dois traiter tout le monde également. Je manquerais à tous mes devoirs si je transigais avec vous, et du reste, y consentirais-je, que le tribunal n'homologuerait pas la transaction. Il ne vous reste donc qu'à payer.

— Pour payer monsieur, il faut de l'argent et je n'en ai pas.

— C'est fâcheux pour vous.

— J'avais emprunté les fonds que j'ai confiés à cet homme, continua l'infortuné débiteur d'une voix dolente : je les dois encore et je ne peux les rembourser. Il me serait donc bien impossible de vous verser ce que vous demandez.

— Alors votre visite est sans utilité, mon pauvre ami, et nous n'avons rien à nous dire.

Malgré le "mon pauvre ami", la voix n'était plus la même. Il y passait déjà de l'inevitable.

— Mais qu'allez-vous faire, monsieur ? gémit Villeroy.

— Ce que mon devoir et l'intérêt de la masse me commandent. J'attendrai le jugement et si, comme la jurisprudence constante du tribunal m'autorise à le penser il me donne gain de cause, je l'exécuterai.

— Mais je n'ai rien, je ne possède rien.

— Vous avez une petite propriété à Annecy, je me suis informé.

— Elle est hypothéquée.

— On la vendra, et peut-être l'hypothèque couverte, restera-t-il quelque chose. Et puis, vous avez des appointements, un mobilier..... Tout cela est saisissable.

Villeroy bondit sous la menace, une flamme aux yeux et les poings fermés. On eût pu croire qu'il allait assommer le syndic. Mais, cet accès de fureur fut aussi rapide qu'instantané et s'éteignit dans un flot de larmes.

— Vous nous mettriez sur le pavé, ma femme, mes enfants ?

Quelque endurci qu'il fût par la prati-

que de sa profession, le syndic fut apitoyé au spectacle de ce désespoir.

— Voyons, voyons, ne vous déssolez pas mon pauvre homme, fit-il rajouci. Ce n'est pas pour aujourd'hui ni même pour demain que peuvent se produire ces conséquences de votre insolvabilité que j'étais tenu de vous exposer. Le tribunal de commerce est surchargé d'affaires. Il est probable que son jugement ne sera pas rendu, si tôt et avant que je sois en mesure de l'exécuter, il coulera beaucoup d'eau sous le pont.

Vous avez du temps devant vous et quand on a du temps...

Villeroy commençait à se rassurer un peu.

Ce n'est pas qu'il conservât des illusions quant à ce résultat final qu'à moins d'un miracle rien ne pouvait empêcher. Mais il est dans la nature humaine d'espérer et ce miracle qu'il n'osait prévoir se produirait peut-être.

— Ne soyez pas impitoyable, monsieur, suppliait-il sans cesser de pleurer. Nous sommes si malheureux, plus malheureux que ne devraient l'être de braves gens comme nous qui n'ont jamais fait de mal à personne. Nous étions bien heureux dans notre petite ville. Estimé, considéré je gagnais largement ma vie et celle de ma famille, quand nous sommes venus à Paris.

— Vous êtes tous les mêmes en province, grommela le syndic. Vous vous figurez qu'à Paris, on n'a qu'à se baisser pour trouver la fortune. Vous auriez mieux fait de rester dans votre Savoie.

— C'est pour ma fille que nous sommes partis. Elle a une belle voix, elle est artiste jusqu'au bout des ongles, au Conservatoire, elle a tous les prix. Elle est la meilleure élève de M. Vernat et tout le monde nous dit qu'à la fin de l'année elle entrera à l'Opéra. Alors, vous comprenez que si au lieu de nous poursuivre et de nous saisir, vous consentez à attendre quelques mois, vous serez payé, car vous pensez bien que si elle est engagée, il se trouvera une bonne âme pour nous venir en aide. Je suis connu, monsieur, notre député, M. Flamant aujourd'hui ministre des affaires étrangères, me protège. C'est lui qui m'a donné ma place...

Le syndic coupa court en se levant à ce flot de paroles. D'autres gens l'attendaient et il le dit en manière d'excuses ajoutant pour conclure :

— Nous nous reverrons en temps utile et vous vous convaincrez que je m'efforce toujours de tenir compte de ce que présentent d'intéressant des situations telles que la vôtre.

Ce n'était rien, ces quelques mots. Ils ne constituaient pas un engagement. Ils suffirent cependant à ramener un peu de calme dans l'âme de Villeroy. Il sortit après avoir essuyé ses yeux, car il eût été honteux de laisser voir à des différents qu'il avait pleuré...

En traversant la salle où attendaient les personnes qui venaient voir le syndic, il constata que pendant son audience le nombre des visiteurs avait augmenté. Il allait passer lorsque sur le banc où quelques-uns d'entre eux étaient assis, il aperçut Mme Guionnet, toujours très majestueuse et très digne bien qu'elle fût là, elle aussi, en sollicitueuse.

Il ne sut s'il devait s'arrêter et lui parler.

Il gardait au fond du cœur un peu de rancune contre elle, considérant comme immérités les reproches qu'elle lui avait adressés en apprenant la fuite de Fonréal.

Mais Villeroy n'eut pas à décider car en le voyant, Mme Guionnet s'était élancée de sa place pour venir à lui.

— C'est vous, monsieur Villeroy ?

— Ah ! madame Guionnet.

— Oubliions notre querelle, pria-t-elle. Si je vous ai blessé, c'était sans intention. J'ai eu tort de me fâcher, de vous accuser et je reconnais que j'ai perdu le droit de me plaindre, le jour où j'ai été assez bête pour laisser mon argent à la banque Fonréal et vous y faire laisser le vôtre.

Touché par ce soudain retour, il prit la main de son amie, ne voulant plus se souvenir que des services qu'elle lui avait rendus.

— Ne vous excusez pas, dit-il. Ce qui vous arrive est si affreux que ça explique bien des choses. Ne parlons plus de ces misères.

— Vous avez reçu une assignation ?

— Comme vous sans doute et c'est pour ça que je suis venu voir le syndic.

— Que vous a-t-il dit.

— Ce qu'il vous dira à vous-même. C'est qu'il faut payer sous peine d'être saisi.

Et continuant l'entretien à voix basse, il répétait à Mme Guionnet les propos qu'il venait d'entendre.

Elle l'écoutait tour à tour consternée, irritée.

Estelle et Ninette furent heureuses de le savoir. Ce soir-là, la joie de cette réconciliation leur fut salutaire et suffit à écarter d'elles le spectre redoutable de la saisie que le syndic avait agité devant Villeroy.

Mais ce n'était qu'une trêve.

Trois jours plus tard, l'agréé à qui, sur le conseil d'un camarade, Villeroy avait confié sa défense, lui apprit que poussé par les créanciers de la faillite, le syndic activait les procédures qu'il avait engagées contre les récalcitrants.

Puis Villeroy fut averti qu'en ce qui le concernait, les plaidoiries avaient été fixées à quinzaine. L'agréé demandait, avant de plaider une provision.

Autant chercher de l'eau dans un torrent desséché. Les Villeroy vivaient au jour le jour, l'argent qui entrait chez eux suffisait à peine à leur besoin. Il fut impossible à Villeroy de satisfaire l'agréé et celui-ci rendit le dossier à son client en lui faisant remarquer qu'il ne lui causait aucun dommage, une condamnation étant inévitable.

En le congédiant, il lui conseilla de se laisser condamner par défaut. Villeroy ne pouvait mieux faire et s'y résigna.

Du côté d'Annecy, les choses n'allaient pas mieux. Le notaire avait écrit lettre sur lettre pour signaler le péril qu'il était impuissant à conjurer et qui résultait du retard apporté par Villeroy dans le paiement des intérêts de la dette contractée sur ses biens. Le prêteur ne voulait rien entendre et menaçait de les saisir.

Par surcroît d'infortune, l'époque du terme approchait et il était évident qu'on ne pourrait payer.

Le propriétaire consentirait-il à attendre ?

Ce fut alors pour Ninette et ses parents des jours de détresse et d'agonie, auxquels seules les occupations personnelles de chacun d'eux apportaient un peu de diversion.

Ninette au Conservatoire, Villeroy à son ministère, Estelle dans sa maison qu'elle ne dirigeait plus que par la force de l'habitude, essayaient d'oublier leur infortune.

Mais lorsque, le soir venu, ils se retrouvaient, ils en étaient obsédés de nouveau, tantôt par l'effet même de leurs réflexions de leurs entretiens, tantôt parce que quelque feuille de papier timbré déposée chez le concierge et qui leur mettait au front le rouge de la honte, venait leur rappeler le danger qu'il auraient voulu ne pas voir et qui leur crevait les yeux.

Dans le pauvre appartement de la rue Sainte-Anne, on vivait maintenant sous la terreur.

IV

C'était au Tribunal de commerce, dans l'après-midi, à l'heure des audiences.

De la voûte d'entrée au premier étage où s'ouvrent sur la cour vitrée les galeries monumentales du palais, des gens allaient et venaient, plaideurs, syndics, experts, liquidateurs judiciaires tous affairés et bruyants.

D'autres formaient des groupes dans lesquels les clients discutaient avec les agréés reconnaissables à leur petit collet dont les pans écourtés battaient leur dos. Parfois dans ces groupes figuraient des avocats en robe, exceptionnellement appelés à plaider devant les juges consulaires.

Des curieux, des oisifs, des indifférents grossissaient cette foule. Paris est plein d'individus qui ne savent que faire de leur temps ou cherchent en vain l'occasion de l'utiliser et qui pour tromper la longueur des heures, pour s'abriter contre la pluie et le froid, vont chercher une hospitalité provisoire partout où le public est admis à entrer librement : les bibliothèques, les églises, la Salle des Ventes, la Sorbonne, le Palais de justice.

La lumière des becs électriques que les brumes que voilaient le ciel avait fait al-

lumer de bonne heure enveloppait de sa blancheur éclatante cette incessante activité qui se reproduisait au même moment sur cent autres points de la capitale, ruine immense où les frelons tiennent autant de place que les abeilles laborieuses et où la lutte pour la vie ne s'arrête jamais.

Aveuglé par la lumière, étourdi par le bruit, Villeroy circulait dans ce tumulte avec les allures inquiètes et indécises d'un homme perdu dans une forêt.

Quoique contraint de renoncer à se faire défendre contre les poursuites du syndic, il était venu au tribunal, sachant par l'assignation que son affaire plusieurs fois remise devait être retenue ce jour-là.

Il s'était laissé dire qu'à défaut d'un agréé il avait le droit de se présenter en personne et d'exposer lui-même à MM. les juges les raisons qui l'obligeaient à demander un délai pour payer sa dette.

User de ce droit, répondre à l'appel de son nom et plaider sa cause, tout cela, il le savait bien, exigeait une audace, une assurance, des moyens qui lui manquaient. Mais il avait voulu voir et savoir, et il arrivait à l'aventure sans plan ni résolutions, s'en fiant au hasard qui peut être lui viendrait en aide.

Maintenant, pauvre âme en peine, il errait triste et inquiet. Comment se reconnaître dans ce dédale humain ? Où se tenaient les juges ? Où devait-il aller et par où passer pour y arriver ?

Il eût voulu se renseigner, mais il n'osait interroger qui que ce fût. Et bousculé par les passants, jeté d'un groupe à un autre, roulé comme une épave par les flots, il commençait à perdre pied, regrettant d'être venu au-devant de sa destinée et de ne l'avoir pas attendue chez lui, alors qu'il n'y pouvait rien changer.

Il songeait à se retirer lorsque l'aspect d'une garde en uniforme, trois fois médaillé et dont la figure débonnaire lui inspira confiance changea ses dispositions.

Timide, il s'approcha et encouragé par l'accueil il expliqua son affaire.

— Entrez là, répondit le garde, en lui

désignant une porte battante qui s'ouvrait et se refermait à tout instant. L'audience va s'ouvrir. Vous n'avez qu'à attendre que votre procès soit appelé.

Il remercia et suivit les gens qui pénétraient dans cette salle. Elle était déjà pleine. Les juges montaient à leurs fauteuils, tandis qu'arrivaient de tous côtés quelques-uns des messieurs en petit collet qu'il avait déjà vus dans les galeries.

Il resta tout en bas de la salle, ne pouvant avancer, prêtant l'oreille, essayant d'entendre et de comprendre les paroles échangées entre le président et les agréés après l'appel de chaque affaire et qui ne lui arrivaient que confusément, dans le brouhaha qui ne cessait pas, bien qu'à tout instant la voix glapissante de l'audencier réclamât le silence.

Alors, s'adressant à son voisin qui lui parut être un homme de sa condition, Villeroy demanda :

— Pouvez-vous me dire ce qu'on fait ?

— On expédie la brouille avant d'ap-
pler les gros procès.

Il n'avait qu'à s'armer de patience et il attendit. Tout à coup, il lui sembla qu'on prononçait son nom. Son attention redoubla et presque aussitôt la voix qu'il venait d'entendre répéta.

— Bavier, syndic, contre Villeroy.

Il fit un pas en avant, tenté de crier présent. Mais, plusieurs rangs de spectateurs le séparaient de la barre, une crainte lui fermait la bouche et tandis qu'il essayait de la dominer, il vit de sa place un petit collet qui parlait au président.

Ce fut très court. Le président ayant écouté leva la tête, consulta du regard les assesseurs et dit simplement.

— Défaut.

Villeroy attendait la suite. Mais, le petit collet ne parlait plus, le président avait baissé les yeux sur les papiers étalés devant lui et on appela une autre affaire.

Villeroy ne se convainquit qu'au bout de quelques instants que c'en était fini de la sienne et se décida à partir.

Il n'avait rien compris à ce qui s'était passé, n'ayant retenu que ce seul mot "défaut," dont il ignorait la signification. Elle lui fut révélée à la sortie de la salle

par l'
gné t
confi-

—
cond
défau
êtes p
prés

— t
êtes t
— (

ça ne
annul
faut c
Cet
leroy.

Bel
taient
il en s
eu qu'
en fait

Il d
comm
possib
faisant
tait joi
qu'il n

Il re
proie a
reuses,
appara

Quai
ge l'ay
pela.

— V,
vous, u

La c
bre ent
en quat
que c'é

Il le pri
tendre l
gue :

— No
choses-
nuyeux

Le lo
bronche
e'arrêta
qu'on ve
C'étai
vente pr
à laquel

par le garde obligé qui l'avait renvoyé tout à l'heure et à qui il eut l'idée de confier ses perplexités.

— Rien de plus simple, fit le garde avec condescendance vous êtes condamné par défaut, c'est-à-dire que vous ne vous êtes pas présenté et que personne ne s'est présenté pour vous.

— Condamné ! gémit Villeroy. Vous êtes très sûr ?

— Ce qu'il y a de plus sûr. Seulement, ça ne prouve rien. Vous pourrez faire annuler le jugement, en relevant le défaut quand il vous sera signifié.

Cette consultation ne rassura pas Villeroy.

Bellevue le défaut, plaider au fond, c'étaient des frais qu'il ne pouvait payer et il en savait assez déjà pour être convaincu qu'aucun agréé ne consentirait à lui en faire l'avance.

Il devait considérer sa condamnation comme définitive. Il ne lui restait aucune possibilité de gagner du temps. En lui faisant espérer des délais, le syndic s'était joué de lui ou lui avait promis plus qu'il ne pouvait lui accorder.

Il retourna tristement à son bureau et le soir venu, il regagna sa demeure, en proie aux appréhensions les plus douloureuses, s'attendant à voir à toute minute apparaître les huissiers.

Quand il rentra chez lui, la concierge l'ayant vu passer devant la loge l'appela.

— Voici ce qui est encore arrivé pour vous, monsieur Villeroy.

La couleur bleuâtre du papier, un timbre entrevu au haut de la feuille pliée en quatre suffirent à révéler à Villeroy que c'était encore un exploit judiciaire. Il le prit en tremblant, tout confus d'entendre la concierge ajouter d'un air rogue :

— Nous n'avons pas l'habitude de ces choses-là dans la maison et c'est bien ennuyeux pour tout le monde.

Le locataire encaissa l'observation sans brocher et s'éloigna. Dans l'escalier, il s'arrêta sous un bec de gaz pour lire ce qu'on venait de lui remettre.

C'était une signification de la mise en vente prochaine de la propriété d'Annecy à laquelle s'était décidé le prêteur hypo-

thécaire lassé d'attendre en vain le paiement des intérêts échus.

Ce nouveau malheur n'émut pas Villeroy outre mesure. Il s'y attendait. D'ailleurs, depuis trop longtemps et avec trop de violence la tempête grondait sur lui pour qu'il pût être très sensible à une catastrophe de plus.

Mais, s'il s'était résigné à subir tant d'infortunes et à courber la tête sous les orages, sa femme se montrait moins passive et il se demandait comment, sans encourir des récriminations nouvelles, il lui apprendrait l'événement qui consommait leur ruine.

Il arriva devant sa porte, sans avoir résolu s'il devait parler ou se taire.

Ninette vint lui ouvrir.

Elle était en larmes.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il.

— Madeleine est malade.

— Ta sœur malade ! Elle était bien portante ce matin.

— Ça l'a prise au retour de l'école. Elle frissonnait et tremblait la fièvre. Il a fallu la mettre au lit.

— Ce ne sera qu'une indisposition.

— Oh ! non, papa. Elle est bien malade ça se voit.

Eperdu il entra dans la chambre où le lit de Madeleine d'un côté et de l'autre la couchette du petit frère laissaient à peine la place à remuer. Est-elle assise veillait sur sa fille et fit signe qu'elle dormait.

Villeroy s'approcha, la lampe à la main.

Ce qu'il vit l'épouvanta. Madeleine somnolait, mais, agitée, les lèvres tremblantes, la face écarlate. Il toucha sa main, elle était brûlante. Brusquement, elle se souleva, tirée de son demi-sommeil par un accès de toux qui la secoua des pieds à la tête, toux profonde et sinistres, qu'une plainte rauque traversa.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! soupira Villeroy terrifié.

Il ne pensait plus à sa visite au tribunal de commerce et pas davantage au papier timbré qu'il avait fourré dans sa poche avant d'entrer.

— Ninette est allée chez un médecin, lui dit sa femme. Il n'était pas chez lui.

Mais on a promis de l'envoyer dès qu'il rentrerait.

Ils demeurèrent là tous trois, se regardant, Madeleine qui, son accès de toux passé, retombait dans son atonie. Le dîner était servi. Mais aucun d'eux ne songeait à manger.

Dans ce silence, on entendit soudain Villeroy qui murmurait :

—C'est trop de malheurs ! Qu'avons-nous fait au ciel pour qu'il nous éprouve ainsi ?

—Nous l'avons offensé par l'excès de nos ambitions et en n'appréciant pas le bonheur qu'il nous avait donné, répliqua Estelle. Il se venge et nous châtie.

—Ce n'était pas un crime de rêver la fortune pour nous, pour nos enfants.

—Il fallait nous contenter de ce que nous avions.

—Ce n'est pas le moment de vous quereller, dit Ninette pour conjurer la dispute qu'elle sentait venir.

Villeroy se tut, Estelle fit comme lui. Mais l'attitude de la mère témoignait d'une irritation sourde contre son mari et contre sa fille.

A cette irritation se joignait l'angoisse de l'attente. Ce médecin qui ne venait pas ! Enfin, à dix heures, un coup de sonnette annonça sa visite.

Villeroy qui était allé au devant de lui l'amena dans la chambre après lui avoir donné quelques indications. Le médecin un homme jeune et doux, examina la petite malade, l'ausculta, vérifia la température, et dit ensuite :

—C'est grave. Mais, à son âge, on peut tout espérer. Je vais faire une ordonnance et je reviendrai demain matin.

Une fois dans la salle à manger où Villeroy lui donna de quoi écrire et tout en écrivant il dit :

—Je ne puis vous dissimuler, mon ami, que nous sommes en présence d'un danger. Je crains une diphtérie Je réserve cependant mon diagnostic.

—Une diphtérie ? interrogea Villeroy, qui entendait ce mot pour la première fois.

—C'est le croup des adultes, répliqua le médecin.

—Mais, est-ce qu'on en meurt ?

—Plus souvent qu'on n'y échappe, je suis obligé de vous en prévenir.

Le sang de Villeroy se glaçait. Il voyait sa fille morte. Il pleurait, il s'arrachait les cheveux, gémissant :

—C'est de ma faute, c'est moi qui tue mon enfant.

—Du calme, du courage. Le cas est grave ; il n'est pas désespéré. J'ordonne des réactifs puissants. Peut-être suffiront-ils à enrayer le mal.

Mais Villeroy entendait à peine ce qui aurait pu le rassurer. Il souffrait trop et sur son cœur déchiré, l'espérance n'avait plus de prise.

—Encore une recommandation, ajouta le médecin au moment de partir. La diphtérie est contagieuse. Il importe donc de ne laisser auprès de la malade que ceux dont les soins lui sont nécessaires. Eloignez d'elle cette jeune fille que j'ai vue dans la chambre et l'enfant qui dort dans le berceau.

Durement, la mère de Ninette lui imposa silence en grondant d'un accent qu'on ne lui connaissait pas.

—Moi seule commande ici et seule j'ai le droit de dire : Je veux ou je ne veux pas. J'entends ne pas quitter ma maison. Ma place est auprès de Madeleine.

—Mais si vous prenez son mal, maman.

—Si je prends son mal, j'irai me faire soigner à l'hospice. Et puis pour ce que je tiens à la vie !.....

Elle ne mentait pas. Démoralisée par l'excès des épreuves, elle souhaitait de mourir.

—Oh ! Estelle, lui reprocha son mari. Et tes autres enfants ?

—Tu veilleras sur eux. Quant à toi, Ninette, tu nous coûtes trop cher pour t'exposer à tomber malade et peut être à perdre la voix. Demain matin, si le médecin n'a pas changé d'avis, tu partiras pour chez les Guionnet avec Philippe. Cette nuit, tu le prendras dans ta chambre. Il sera plus tranquille que dans celle-ci.

Ninette ne protesta plus. Elle reconnaissait qu'elle n'avait pas le droit de risquer sa santé et de compromettre par une imprudence le succès final de ses études.

El
frèr
on n
cha,
mir,
M.
sée,
fut v
Le
le sa
vo'r
se re
mir,
avoir
lait p
leine.
—
decin
d'hie
sent,
gion.
—
te.
—
avons
fiacre
chez
qui se
garde
L'it
et de
péril
metta
vérita
eut un
tenue
Les
Comm
tra et
adieu i
brassei
—A
Je vier
par jou
—T
d'entre
déclaré
Nine
arrêt e
menant
pleurer
quoi. E
vivante
A la
I

Elle transporta dans sa chambre son frère endormi ; puis, s'étant assurée qu'on n'avait pas besoin d'elle, elle se coucha, convaincu qu'elle ne pourrait dormir.

Mais la fatigue et l'angoisse l'avait brisée, et à peine la tête sur l'oreiller, elle fut vaincue par le sommeil.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, elle sauta du lit, surprise et mécontente de voir que la pendule marquait huit heures se reprochant amèrement d'avoir pu dormir. Habillée en hâte, elle courut pour avoir des nouvelles. Mais comme elle allait pénétrer dans la chambre de Madeleine, son père sortit de la sienne.

— N'entre pas là, ordonna-t-il. Le médecin est venu et a confirmé son avis d'hier. C'est la diphtérie, comme ils disent, et tu dois te préserver de la contagion.

— Je n'en ai pas peur ! déclara Ninette.

— Possible ; mais nous autres nous en avons peur pour toi. Tu vas prendre un fiacre et te faire conduire, avec ton frère chez Mme Guionnet. Tu lui conteras ce qui se passe et tu lui demanderas de vous garder jusqu'à ce que je vous rappelle.

L'idée de s'en aller en un tel moment et de laisser sa mère aux prises avec un péril qu'elle-même était obligée de voir mettait Ninette au supplice. Elle eut un véritable accès de désespoir lorsqu'elle eut une fois de plus constaté qu'elle était tenue d'obéir à ses parents.

Les préparatifs furent bientôt achevés. Comme elle allait partir, Estelle se montra et du seuil de la chambre elle dit adieu à ses enfants, qu'elle n'osait embrasser.

— Au revoir, maman, lui cria sa fille. Je viendrai tous les jours plusieurs fois par jour, pour chercher des nouvelles.

— Tu n'entreras pas ; je te défends d'entrer tant que le médecin n'aura pas déclaré qu'il n'y a plus de danger.

Ninette se résigna sous ce rigoureux arrêt et s'éloigna la mort dans l'âme, emmenant Philippe qui pleurait de voir pleurer tout le monde, sans savoir pour quoi. Elle se demandait si elle reverrait vivante sa chère petite sœur.

A la porte de la demeure qu'elle quit-

taut, son imagination enfiévrée dressait un spectre affreux, le spectre de la mort.

V

Dans ces circonstances, les Guionnet furent admirable, oubliés de la part qu'avait eue Villeroy dans leur propre malheur, regrettant de la lui avoir reprochée, ils se dévouèrent pour alléger le sien.

Non seulement ils accueillirent Ninette et Philippe à bras ouverts, les installèrent chez eux, les admirent à leur table, sans se demander quand, comment par qui les dépenses seraient payées, mais encore Mme Guionnet laissant à son mari la direction de leur pension de famille, voulut aller se fixer rue Ste-Anne, durant quelques jours, afin qu'Estelle ne fut pas seule auprès de sa fille.

Elle arriva le lendemain, dès le matin, un petit paquet sous le bras, et déclara qu'elle ne quitterait pas ses amis tant qu'ils seraient dans la peine.

Ils lui exprimèrent avec effusion leur reconnaissance. Elle les arrêta en disant :

— Laissez donc. Ce que je fais pour vous aujourd'hui, une autre l'a fait pour moi, il y a quelques années, quand ma pauvre petite tomba malade de la maladie dont elle est morte. C'est des services qu'on se doit entre braves gens.

Villeroy, que son emploi au ministère obligeait à quitter la maison pour toute la journée, déclara qu'il s'en allait plus tranquille de savoir qu'elle était là et que sa femme ne serait pas seule.

Mais comme il se préparait à partir, Mme Guionnet l'accompagna jusqu'à la porte le retint.

— J'ai encore quelque chose à vous dire. Nous sommes ici à confesse. On peut se parler franchement. Peut-être êtes-vous un peu à court d'argent. Les remède ça coûte.

Elle lui glissait en même temps cinq louis dans la main.

— Non, non, s'écria-t-il, c'est bien assez que, sur mon conseil, vous ayez envoyé vos fonds à la boucherie en les confiant à ce coquin de Fonréal.

— Ne parlons plus de cela. Ce qui est perdu est perdu. Nous sommes bien éprouvés, mais, grâce à Dieu, nous pouvons encore venir en aide à des amis comme vous.

Prenez, monsieur Villeroy, c'est de bon cœur que je vous l'offre. Vous me le rendez plus tard.

Il persistait à refuser. Estelle avait encore quelques sous dans son tiroir. Quant à lui, à huit jours de là, il allait toucher ses appointements et la pension mensuelle que faisait à Ninette le conseil municipal d'Annecy. Il s'était arrangé pour payer là-dessus le terme qui allait échoir et pourvoir à tous les frais de la maladie de Madeleine.

— Nous n'avons besoin de rien pour le moment, ajouta-t-il. Gardez votre argent madame Guionnet. Je ne vous le demanderai que si nous avons le malheur de perdre notre fille et pour payer son enterrement.

Il avait des larmes plein la gorge.

La vieille dame s'emporta, lui reprochant ses craintes, son manque de confiance en Dieu.

— Avec son aide, nous la sauverons, votre fille, nous la sauverons, répétait elle.

Elle l'affirmait pour remonter un peu le malheureux père. Mais l'espoir que proclamait sa bouche avec tant d'énergie était bien faible dans cœur. Elle avait vu Madeleine, s'effrayait de son état et doutait de la guérison.

Plus intrépide qu'Estelle, plus vigoureuse malgré son âge, et en possession de plus de sang froid, elle se prodigua durant toute une semaine au chevet de l'enfant, veillant la nuit, dormant quelques instants dans le jour, conférant avec le médecin, " un brave jeune homme ", tenant pied à tout, ne perdant jamais la tête, ménagère et garde-malade, trouvant encore le temps, en dépit du labeur et des soucis qu'elle avait volontairement assumés, de faire, comme elle disait, un saut jusqu'aux Ternes, afin de s'assurer que tout marchait bien chez elle.

Elle fut, en un mot, une véritable providence pour Estelle que tout son courage avait abandonnée et qui frappée au

cœur, à bout de forces, malade elle-même, ne savait que gémir.

Pendant ce temps, Ninette, séparée des siens, vivait dans l'angoisse, occupée à soigner son frère, qu'elle ne laissait sous la surveillance de Guionnet que pour aller chercher des nouvelles dans l'escalier de la rue Sainte Anne, où son père venait la retrouver, toujours obstiné à l'empêcher d'entrer dans l'appartement, ou pour courir au Conservatoire.

Là, elle ne restait que juste la durée des cours, impatiente d'en avoir fini.

— Vous devriez prendre un congé, ma petite, lui disait affectueusement Vernet qu'avait ému son chagrin. Vous n'êtes guère en état de profiter de mes leçons.

Rien de plus vrai. Elle eût donc aussi bien fait de ne pas assister aux cours. Ses camarades le lui conseillaient. Mais, son père et sa mère avaient exigé qu'elle n'interrompît pas ses études. Elle se croyait tenue à ne pas enfreindre leur volonté.

Jamais elle n'avait connu des jours plus sombres ni été hantée de pressentiments plus sinistres. La maladie de sa sœur s'aggravait, elle en était sûre, et la perspective de la catastrophe irréparable la jetait en des affres torturantes.

Un matin, elle arrivait comme de coutume rue Sainte-Anne quand la concierge l'arrêta pour la prévenir que son père était sorti en lui faisant dire d'aller le trouver au ministère.

— Savez-vous comment va ma sœur ? demanda-t-elle.

— Je crois que c'est toujours la même chose, répondit la concierge.

Cette réponse ne la satisfait pas. Alors l'idée lui vint de monter pour savoir plus vite à quoi s'en tenir. Elle gravit lestement les cinq étages et sonna.

La porte s'ouvrit, et Mme Guionnet se montra, étonnée de voir Ninette.

— Vous avez eu tort de venir, ma petite.....

— C'est pour prendre des nouvelles. Papa n'est pas là.

— Les nouvelles ne sont ni pires ni meilleures. L'état est stationnaire. Mais ce que vous faites n'est pas raisonnable. Le médecin parti, Villeroy, avant d'al-

le
me
av.
sa
br
pr
so

y
tro
pe
lu
ve

ch
A

tou
de.

—
sup

en
son
vie
yez
L
bro
apr
lui
l'att
fait

—
il ve
inqu
pati
au t
chez
mèr
Je n
N
tu le
core
tueu
par
l'ass
part
peint
Le
yère
sut e
rue S
Marc
carte

ler chez le pharmacien, fit part à sa femme et à Ninette des avertissements qu'il avait reçus. Cette communication nécessaire, c'était de l'huile tombant sur un brasier. Ninette se révoltait contre cette prétention de l'empêcher de soigner sa sœur.

— Ma place est à son chevet puisqu'il y a danger, protestait-elle. Maman est trop nécessaire à vous papa et à Philippe pour s'exposer. Qu'elle s'en aille avec lui chez les Guionnet. Moi je resterai. Je veux rester.

Au même instant, sur le seuil de la chambre de Madeleine, apparut Estelle. À la vue de sa fille, elle s'emporta.

— Que viens-tu faire ici ? Pars, pars tout de suite c'est bien assez d'une malade. Je ne veux pas en avoir deux.

— Je voudrais vous remplacer, maman, supplia Ninette.

— C'est impossible, répondit Estelle, en se faisant violence pour dissimuler son attendrissement. Va-t'en et ne reviens pas avant qu'on t'appelle. Renvoie-la, madame Guionnet.

La porte se referma et Ninette dut rebrousser chemin. Quelques instants après, elle était au ministère. Son père lui expliqua qu'il avait été empêché de l'attendre à la maison, le ministre l'ayant fait appeler.

— Il a appris la maladie de ta sœur et il voulait me dire qu'il prenait part à nos inquiétudes. Il a été bien bon, bien compatissant. Il m'a autorisé à ne pas venir au bureau si ma présence était nécessaire chez nous ? Je ne suis bon à rien. Ta mère et Mme Guionnet suffisent à tout. Je n'ai pas profité de la permission.

Ninette fut très touchée de la sollicitude de M. Flamarin. Elle le fut plus encore en recevant le même jour une affectueuse lettre de Camille qui prévenu par son père, envoyait à sa petite amie l'assurance de sa tendre amitié et de la part qu'elle et sa mère prenaient à sa peine.

Le lendemain matin ces dames envoyèrent chercher des nouvelles. Ninette le sut en trouvant chez le concierge de la rue Sainte-Anne, la carte du vicomte de Marcellac venu en leur nom. Sur cette carte, une formule respectueuse témoi-

gnait de sa sympathie personnelle pour Mlle Villeroy.

Il revint les jours suivants, laissant toujours sa carte, insistait auprès du concierge pour que Ninette n'ignorât pas qu'il les portait lui-même.

Du reste, de toutes leurs connaissances arrivaient aux Villeroy des preuves de l'intérêt qu'excoitait leur malheur. Vernet, les camarades de Ninette, Mlle Foscarin elle-même venait ou envoyait chaque matin sa carte.

Les bavardages du concierge apprirent même à Ninette que cette belle personne s'était rencontrée dans la loge avec M. de Marcellac qu'elle ne connaissait pas encore. En sortant ils avaient causé assez longtemps devant la porte puis ils étaient partis ensemble dans le coupé du vicomte.

En tout autre moment, Ninette eût peut-être attaché quelque importance à ce petit incident. Mais trop de cruels soucis remplissaient son cœur pour qu'elle se préoccupât des faits et gestes d'autrui. Ces menus détails, entrés par une oreille, étaient sortis par l'autre. Elle n'y pensa plus et ne retint que le souvenir de la sollicitude qui se manifestait autour d'elle et de ses parents.

Ils n'en avaient jamais eu plus besoin, Le malheur qui les guettait allait consumer son œuvre. Il y avait neuf jours que duraient leurs trances et que Madeleine était l'unique objet de leurs préoccupations.

Un soir, Mme Guionnet fit subitement irruption dans le petit salon des Ternes où se tenaient son mari et Ninette, en attendant l'heure du coucher.

Pour qu'elle arrivât ainsi, à l'improviste, alors qu'on supposait sa présence nécessaire rue Sainte-Anne, il fallait quelque motif impérieux ou quelque cause grave.

Ce motif, cette cause, rien qu'en la voyant si pâle, le visage bouleversé, la douleur dans les yeux, Ninette le devina.

Elle se leva, criant :

— Ma sœur est morte.

— Du courage ma mignonne, du courage, larmoya Mme Guionnet.

— Morte, morte ! oh ! ma pauvre petite Madeleine, ma chérie !

—Le médecin était venu ce matin, reprenait Mme Guionnet. Il m'avait bien dit que ça allait plus mal. Mais, comme il était décidé aujourd'hui même à faire une opération, je ne pensais pas que ça dût finir si vite. J'espérais même qu'on sauverait notre petite. L'heure de l'opération était fixée.

J'attendais ces messieurs. Tout à coup la pauvre enfant a passé dans mes bras. Oh ! ça n'a pas été long. Un grand déchirement dans la poitrine, une plainte. C'était fini.

Ninette, la tête dans les coussins d'un fauteuil, sanglotait, tandis que le papa Guionnet, très ému, écoutait, en dévorant ses larmes, les recommandations de sa femme qui n'était venue, disait-elle, que pour prendre une robe noire et qui s'en retournait tout de suite auprès des pauvres parents.

—J'y vais avec vous, dit soudain Ninette.

Mme Guionnet se récria.

—Voilà ce que je vous défends bien, mon enfant. Vous ne rentrerez dans votre maison qu'après les obsèques et quand j'aurai pu faire désinfecter la literie, pas avant.

—Comment ! protesta Ninette, mes parents sont dans la douleur et vous me défendez d'aller les consoler ! On ne m'empêchera pas d'y courir, madame, ni vous ni personne. Je n'ai été que trop docile jusqu'ici.

Je vais mettre mon chapeau et je pars,

Mme Guionnet se jeta résolument devant la porte.

—Vous ne sortirez pas, fit-elle, et c'est au nom de vos parents que je vous l'ordonne. Ils m'ont chargée de vous faire connaître leur volonté. Quand ils sont déjà si malheureux, allez-vous les obliger à trembler pour vous ?

La résolution de Ninette s'effondrait sous l'inéluctable nécessité. Il fallait obéir. Elle se résigna non sans révolte. Elle se reprochait sa faiblesse. Sa place était auprès de sa mère et c'était abominable de s'opposer à l'accomplissement de son devoir.

Mme Guionnet n'eut raison de sa résistance qu'en lui promettant que son père

viendrait la voir le lendemain. Quant à sa mère elle était trop accablée et trop faible pour se déplacer. Mais, aussitôt après l'enterrement, Ninette serait autorisée à aller la trouver et ne la quitterait plus.

Le lendemain, son père vint. En quelques heures, le pauvre homme avait vieilli de dix ans, et tel était le trouble de son intelligence qu'il ne trouvait pas les mots pour exprimer ce qu'il voulait dire. Il ne pouvait que pleurer et, à tout instant, les larmes jaillissaient de ses yeux. Il tint longtemps dans ses bras Ninette et Philippe, hors d'état de parler.

Enfin, elle apprit de lui que l'enterrement aurait lieu le jour suivant, la cérémonie religieuse à Saint-Roch, l'inhumation au cimetière d'Ivry. Madeleine ne reposerait pas dans la fosse commune. Grâce à l'intervention de M. Flamarin, son cercueil serait déposé dans une sépulture provisoire. Peut-être un jour pourrait-on le transporter en Savoie. C'était le vœu qu'au milieu de sa douleur poignante ne cessait de former la mère.

—Comment est-elle ? interrogea Ninette.

—Hélas ! bien épuisée, la chère créature, répondit Villeroy. Elle n'a plus que la peau et les os. La fièvre ne la quitte plus.

—Pourvu qu'elle n'ait pas pris la maladie de ma sœur.

—Non, à cet égard, le médecin nous rassure. Mais il s'inquiète du dépérissement qui se précipite. Ah ! ma pauvre chérie, il est grand temps que vous reveniez à la maison ton frère et toi. C'est à opérer le miracle qui sauvera votre mère. Enfin, vous pourrez rentrer demain.

Ninette ne devait perdre jamais le souvenir de ces moments affreux où elle vécut comme dans un cauchemar.

A l'heure fixée pour les obsèques, elle alla à la maison et resta en bas, comme une étrangère, sans oser enfreindre la défense de monter.

Sous la porte cochère à laquelle on avait accroché une draperie noire était posé sur deux tréteaux le pauvre petit cercueil devant lequel elle s'agenouilla.

F
G
p
éi

d
li
p
m

se
sc
pr
do
ci

lie
cu
roy
ch
co
ba

elle
gar
pas
atti
Ma
me

—
sui
très
j'ai
mes
que
nir.

Il
nett
doul
cord
d'un
avai
tant.

A
cour
sa fil
voyé
la cé
ment
les d

—
lui di
cœur.

Lot

Puis on partit pour l'église. Villeroy et Guionnet conduisaient le deuil, suivis du professeur Vernet et de la plupart des élèves de sa classe.

Ninette venait derrière au bras d'une de ses camarades, Estelle était dans son lit. Mme Guionnet restait à la maison pour activer le nettoyage de l'appartement.

À l'église ce fut bientôt fait. Une messe basse dans une chapelle latérale, l'absoute, les dernières prières, tout cela ne prit pas plus demi-heure. Mais c'était douloureusement long pour l'âme suppliciée de Ninette.

La cérémonie terminée, le défilé eut lieu à la porte. Les assistants, dont aucun pour ainsi dire ne connaissait Villeroy, se contentaient de le saluer. En revanche, Ninette se vit très entourée et la compassion dont elle était l'objet fut un baume pour sa blessure.

Parmi les gens qui passaient devant elle, elle reconnut Mlle Foscarini, très élégante fille, dont sa toilette noire. Sur les pas de cette fille dont les allures étranges attiraient l'attention, parut Adalbert de Marcillac. Il s'inclina très respectueusement devant Ninette en lui disant :

— Je pars demain pour l'Égypte où je suis envoyé par le ministre. Mais quoique très occupé à la veille de mon départ, j'ai voulu vous apporter, mademoiselle, mes condoléances et celles de ma mère, que son absence seule a empêchée de venir.

Il avait été bien coupable envers Ninette. Mais, en ce moment, toute à sa douleur, le sincère pardon qu'elle lui accordait ne lui coûta rien. Elle le remercia d'une étreinte de sa main qu'elle lui avait spontanément tendue en l'écoutant.

Après Albert de Marcillac et comme ce court défilé finissait, Mme Flamarin et sa fille se montrèrent. Elles avaient envoyé une superbe couronne et assisté à la cérémonie. Elles embrassèrent tendrement Ninette en lui prodiguant des paroles de consolation.

— Je t'aime bien, ma pauvre chérie, lui dit Camille et je te plains de tout mon cœur. Nous nous reverrons.

Lorsqu'un peu plus tard on arriva au

cimetière, une partie de l'assistance s'était dispersée et il n'y eut guère qu'une vingtaine de personnes qui assistèrent à la mise au tombeau.

Mais parmi ce petit nombre de fidèles, ce fut une grande douceur pour Ninette d'apercevoir les dames Flamarin et de se dire qu'elles avaient voulu la suivre jusqu'au sommet de son douloureux calvaire.

Durant les quinze jours qui suivirent le décès de Madeleine, la malheureuse Estelle fut entre la vie et la mort.

Ce n'était pas comme on l'avait d'abord redouté, qu'en soignant sa fille elle eut gagné le mal terrible auquel l'enfant venait de succomber.

Mais elle en avait contracté une autre qui, quoique moins implacable, ne laissait pas menacer sa vie : une fièvre cérébrale résultant des secousses affreuses qu'elle avait subies.

Cette maladie n'étant pas contagieuse, Ninette était restée auprès de sa mère pour lui donner des soins et la disputer à la mort. À cette tâche douloureuse, elle se dévoua avec une indomptable énergie, veillant nuit et jour, dédaignant de ménager ses forces, ne voulant pas souffrir que qui que ce fût la remplaçât, toujours debout et en apparence infatigable, s'obstinant enfin de ne pas voir qu'elle aussi se consumait.

Elle ne consentit à prendre un peu de repos que lorsque sa mère, après deux semaines d'alternatives cruelles fut entrée en convalescence. Mais elle dut reconnaître alors qu'à se surmener ainsi, elle s'était épuisée.

Par surcroît de malheur, elle avait pris froid.

Elle toussait affreusement.

Sa première sortie, après cette claustration rigoureuse, n'en fut pas moins pour le conservatoire. Elle y fut accueillie très affectueusement par Vernet qui la regardait toujours comme sa meilleure élève et dans ses succès futurs se ménageait un triomphe pour lui-même.

— Nous allons travailler ferme car nous avons à réparer le temps perdu, lui dit-il dissimulant à peine la pénible impression qu'il ressentait à la voir amaï-

grie, défigurée et si différente de ce qu'elle était naguère.

Et puis, petite, j'espère que vous allez engraisser, redevenir forte, réagir contre la tristesse qui vous étroit.

— Tristesse bien naturelle, monsieur.

— Oui sans doute, mais elle n'est pas de mise dans la carrière que vous avez embrasée. Que n'imitiez-vous Mlle Foscarini?... En voilà une qui ne se foule pas la rate. Elle peut bien perdre père, mère, sœur. Elle ne déperira pas pour si peu. Elle vient encore de me jouer un tour... Figurez-vous qu'elle a eu l'aplomb de m'écrire qu'elle partait pour l'Égypte.

— Elle y est engagée ? demanda Ninette.

— Pas du tout... c'est un voyage d'agrément en galante compagnie. Quant à sa carrière ce qu'elle s'en moque... Je ne vous conseille pas bien entendu, de l'imiter en tout et surtout dans son dédain pour l'art. Mais, tout de même, ça ne gênerait rien si vous aviez un peu de son insouciance.....

Ninette obéit en s'efforçant de cacher ce qui lui faisait éprouver la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Des souvenirs lui revenaient en foule. Elle rapprochait des faits et des dates, et devinant que Mlle Foscarini était partie avec Adalbert surprenant ce déloyal vicomte en flagrant délit de mensonge contre elle, de trahison envers Camille Flamarin, elle s'indigna.

Oh ! ces hommes ! Et comme se félicitait d'avoir échappé aux griffes de celui-ci.

— Allons, montez sur l'estrade, reprit Vernet, et voyons ce qu'est devenue cette voix ?

— Elle n'est pas brillante en ce moment soupira Ninette.

— Je m'en doute.

Voyons toujours.

Le piano prédisait aux Plaintes de Sapho que le professeur avait désignées dans la partition ouverte sur le pupitre. Ninette recueillie attendait la fin du prélude.

— Allons-y cria Vernet, debout, battant la mesure avec sa canne. Eh bien, n'entendez-vous pas ?

Elle entendait bien notre petite Ninette

et elle s'efforçait d'obéir. Mais de sa gorge en feu, rien ne sortait. Elle recommença, et ce furent alors des sons rauques et voilés, où passaient les larmes que lui arrachait la conviction de son impuissance.

D'un geste, Vernet coupa court à ce supplice.

— Ne forçons pas, ne cassons pas dit-il. Il faut vous soigner, ma petite, vous soigner énergiquement. Il n'y a rien de pire qu'un rhume négligé pour le fragile instrument qu'est la voix.

Ninette descendait toute triste de l'estrade et regagnait sa place un peu confuse de son ébec, une angoisse au cœur. C'était un coup terrible ajouté à tant d'autres dont son âme et son cœur restaient meurtris.

Elle continua les jours suivants à venir au Conservatoire.

Mais elle écoutait chanter les autres et ne chantait plus.

Chanterait-elle jamais ?

VI

Ce matin-là, un samedi, vers huit heures, sous une brumeuse clarté d'hiver, Villeroy, en bras de chemise, faisait sa barbe dans la cuisine, devant un miroir accroché à l'espagnolette.

— Tout en promenant le rasoir sur ses joues blanches de savon il subissait l'obsession des craintes qui ne le quittaient plus depuis qu'il se savait l'objet de poursuites judiciaires.

Quelle abominable vie que la sienne ! Madeleine enlevée, hélas !

Estelle si lente à se rétablir, devenue une charge pour cette maison dont elle était jadis la cheville ouvrière !

Ninette pliant sous le fardeau de la tâche qui lui incombait, s'inquiétant de la toux qui ne guérissait pas et arrêtait ses études, inquiétant ses parents dont elle était le suprême espoir !

Et puis, ce procès perdu, ses suites probables et le silence prolongé de ce syndic dont on n'entendait plus parler, silence plus menaçant que des paroles et qui ne présageait rien de bon.

Décidément, c'était trop de maux pour un seul homme et à force de se le dire

et de se le répéter. Villeroy en arrivait à la chère petite disparue qui dormait là-bas sous les arbres du cimetière.

Malgré tout cependant, il fallait se résigner, se résigner, être fort ; il fallait vivre pour les pauvres femmes, pour les petits à qui son existence était si nécessaire, chers déshérités que sa mort eût laissés sans pain.

Et sur sa figure assombrie par ces pensées, le rasoir fonctionnait nerveusement à travers les rides précoces qu'avait creusées la douleur.

Pendant ce temps Ninette, toujours vaillante malgré sa faiblesse corporelle et levée avec le jour, rangeait tout dans la maison en attendant le réveil de sa mère et de son frère.

Elle s'assujettissait aux basses œuvres d'une servante puisqu'on n'avait pas même le moyen de se payer une femme de ménage pour suppléer Estelle incapable de rien faire de ce qu'elle faisait jadis, tant l'avait abattue cette longue maladie qui finissait à peine.

Et pleine aussi de sombres pensées, la petite ménagère nettoyait l'antichambre étroite et obscure dont elle avait ouvert la porte donnant sur l'escalier afin d'y voir plus clair.

Soudain, trois silhouettes se dressèrent sur le palier, trois messieurs en noir, coiffés du chapeau haut de forme et qui soufflaient de leur ascension au dernier étage.

Ninette, à leur aspect, posa sur une chaise le plumet dont elle s'aidait et fit un pas à leur rencontre, les interrogeant des yeux essayant de suspendre derrière ces faces glaciales le secret de leur visite.

L'un de ces personnages ayant demandé M. Jérôme Villeroy, elle répondit.

— C'est mon père.

— Nous désirons lui parler ; veuillez le prévenir.

A demi-voix, tournée vers la cuisine, elle appela :

— On vous demande, papa.

Il parut presque aussitôt, son rasoir à la main, du savon sur une joue et surpris de la présence de trois inconnus.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mes sieurs.

Celui qui avait répondu à Ninette prit de nouveau la parole.

— Je suis huissier. Je me présente chez vous, monsieur Villeroy, à la requête de M. le syndic Bavier et en vertu d'un commandement à fin de saisir, qui vous a été signifié dans les délais légaux, aux termes d'un jugement que je dois exécuter, à moins que vous ne versiez dans mes mains la somme, capital, intérêts et frais, au paiement de laquelle vous avez été condamné.

Il débita ce discours comme une leçon, en homme qui a l'habitude.

Villeroy médusé brandit son rasoir d'un geste désespéré.

— Vous allez saisir mes meubles ! s'écria-t-il.

— Nous mettre à la rue ! fit Ninette menaçante, comme si elle voulait disputer à ces intrus l'accès de l'appartement.

Dédaignant de lui répondre, l'huissier s'adressait à son père.

— Eloignez cette jeune fille, dit-il. Ne rendez pas plus pénible, en le dramatisant, l'accomplissement de notre devoir.

Mais, Ninette protestait :

— Je ne m'en irai pas. Je suis d'âge à tout voir, à tout entendre. C'est une infamie que vous faites là. Nous sommes des gens volés, dépouillés et on nous traite comme des voleurs ! Ma mère est dans son lit, malade ; mon petit frère dort... et vous voulez nous chasser de chez nous !

— Vous avez tort de vous emporter mademoiselle, reprit l'huissier. Votre résistance ne peut rien empêcher. D'ailleurs nous ne venons pas aujourd'hui pour vendre. Nous venons saisir et dresser l'inventaire des objets saisis. Votre père aura ensuite trois jours pour s'acquitter et empêcher la mise en vente. Il devait bien s'attendre à notre visite, puisqu'il a reçu un commandement.

— Je n'ai rien reçu, avoua Villeroy, ou plutôt, je n'ai rien lu de ce qui est arrivé après la mort de ma petite et pendant la maladie de ma femme. Il m'en vient tant de ce papier timbré ! Enfin, puisque c'est votre droit, faites ce que vous avez à faire.

— Et vous permettez, papa, qu'ils entrent dans la chambre de maman ! s'écria

Ninette. Mais, rien que de les voir, elle en mourra. Oh ! messieurs, supplia-t-elle en se tournant vers eux, attendez au moins jusqu'à demain.

— Demain, c'est dimanche. Nous n'instrumentons pas.

— Alors, jusqu'à lundi. Peut-être d'ici là pourrons-nous payer, et si nous ne pouvons, nous aurons trouvé un prétexte pour emmener ma mère loin d'ici et empêcher qu'elle assiste à ces horreurs.

Tous les auxiliaires de la justice n'ont pas un cœur de tigre et celui-ci était visiblement apitoyé.

— Je veux bien attendre quarante-huit heures, dit-il. Je n'y suis pas autorisé. Mais, je le prends sur moi. Vous allez seulement me donner acte de ma visite et signer un engagement de ne rien détourner des objets qui sont ici.

Il renvoya ses assesseurs et resta seul avec Villeroy ; il rédigea sur un coin de table un procès-verbal, qui fut signé et paraphé par les parties.

— C'était une précaution bien inutile, observa fièrement Ninette. Nous sommes des malheureux. Mais notre parole vaut un contrat.

L'observation resta sans réponse. Au moment de sortir, l'huissier tendit la carte à Villeroy en disant :

— Voici mon adresse. L'étude est ouverte jusqu'à sept heures. Si je ne vous ai pas vu d'ici là, je reviendrai lundi matin.

La porte fermée sur cet homme terrible, Villeroy et sa fille, brisés par cette alerte, durent s'asseoir pour se remettre.

— C'est encore heureux que maman n'ait rien entendu, fit remarquer Ninette.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? soupira Villeroy.

— Nous n'avons qu'à subir ce que nous ne pouvons empêcher.

— Comment ! Tu te résignes si vite ?

— Le moyen de ne pas se résigner ?

— Mais tu connais du monde, tu as des amis ?

— Des amis ! Lesquels ?

— Ton professeur !

— M. Vernet ! C'est un vieil égoïste, qui ne songe qu'à lui, ne s'occupe que de lui et ne consentirait à nous venir en aide

qu'en exigeant un prix que je ne veux pas payer.

Villeroy regarda Ninette. Qu'il eût ou non compris, il baissa la tête sans insister.

— Il y a M. Flamarin, reprit-il, et peut-être par sa femme ou sa fille...

— Je n'oserai jamais m'adresser à elles. déclara Ninette, ni à elles ni à personne, Voyez-vous, papa, depuis que je sens approcher le malheur qui vient d'éclater, j'ai beaucoup réfléchi. A quoi bon nous défendre contre ce qui est plus fort que nous ? A supposer que vous parveniez à payer aujourd'hui, ce ne sera qu'au moyen d'un emprunt qu'il faudra rembourser demain. Et comme vous ne pourrez le rembourser, nous nous brouillerons avec les gens qui nous auront obligés et leur protection nous manquera quand j'en aurai besoin. Craignons de laisser nos amis, ne les importunons pas. Courbons la tête, laissons passer l'orage et ayons foi dans des jours meilleurs. Au reste, ajouta Ninette dont la voix se mouillait, ce nouveau malheur est si peu de chose à côté de la mort de notre petite Madeleine..

— C'est tout de même bien dur de voir partir ces meubles, objecta Villeroy.

Et plus timidement :

— Ne veux-tu pas essayer près des Guionnet ?

— Les Guionnet à qui nous coûtent si cher ! Mais, ils sont à la gêne, ils vous l'ont dit. Ils ne pourraient rien. Et puis n'avons-nous pas un service d'un autre genre à leur demander !

— Lequel ?

— Chassés d'ici, qui nous recevra si ce n'est eux ?

Ces arguments étaient invincibles et Villeroy l'avoua.

— Alors, que dirons-nous à ta mère ?

— Nous lui dirons que le médecin veut qu'elle change d'air et sous ce prétexte, nous la conduirons aux Ternes où peu à peu, avec des ménagements, nous lui apprendrons la vérité.

Lorsque, bientôt après, Villeroy se rendit à son ministère après avoir promis à sa fille d'aller avertir les Guionnet de ce qui se passait, les gens qu'il rencontra sur son chemin, à le voir gesticuler en

plein

rent

Fo

par s

son c

Ou

dire l

par u

ses u

obsti

yen d

Ce

quant

il se n

sistait

nomal

Cor

l'écon

l'antic

— V

Je voi

cherol

coup i

C'es

minist

ments,

jour oi

nisseu

Il se

fort où

pleine

de han

dat déj

un de t

— M.

l'écono

— J'a

filez -vi

lery et

net don

tendrai

yez rev

Ils de

rent au

dre à l'a

ler au n

bureaux

La co

de la Co

Tuilerie

vingt m

pas à att

vait touc

d'or, les

pleine rue et se parler à lui-même, durent le prendre pour un fou.

Fou, il le devenait le pauvre homme, par suite de cette crise trop violente pour son cerveau déjà déprimé.

Oublieux de tout ce que venait de lui dire Ninette, il était maintenant possédé par une idée fixe. Il ne voulait pas que ses meubles fussent vendus et avec une obstination malade, il cherchait le moyen de payer l'huissier.

Ce moyen, il ne l'avait pas trouvé quand il arriva au ministère. Tout dolent il se mit à sa besogne accoutumée, qui consistait à balayer les bureaux de l'économat et à allumer les feux.

Comme il finissait, son chef, monsieur l'économe, entra et lui dit en traversant l'antichambre :

— Venez dans mon cabinet, Villeroy. Je vous donnerai un mandat pour aller chercher des fonds au Trésor. J'ai beaucoup à payer lundi et je suis à court.

C'est à Villeroy, depuis son entrée au ministère, qu'étaient confiés les encaissements, à chaque fin de mois, la veille du jour où on payait le personnel et les fournisseurs.

Il suivit le chef, le vit ouvrir un coffre-fort où s'étaient à côté d'une armoire pleine de louis d'or, des liasses de billets de banque et reçut de ses mains le mandat déjà libellé. Comme il allait partir, un de ses camarades entra :

— M. le ministre demande monsieur l'économe sur le champ, dit-il.

— J'y vais, répondit celui-ci. Et vous, filez vite, ajouta-t-il, en s'adressant à Villeroy et en fermant la porte de son cabinet dont il mit la clef dans sa poche. J'attendrai pour aller déjeuner que vous soyez revenu.

Ils descendirent ensemble et se séparèrent au bas de l'escalier, l'un pour se rendre à l'appel du ministre, l'autre pour aller au ministère des finances, où sont les bureaux du Trésor.

La course n'était pas longue. Le pont de la Concorde à franchir, le jardin des Tuileries à traverser, c'est l'affaire de vingt minutes. Au Trésor, Villeroy n'eut pas à attendre. Il reçut les fonds qu'il devait toucher, billets de banque et rouleau d'or, les glissa dans son portefeuille et se

remit en chemin plus soucieux et plus sombre.

Les tas d'argent qui venait de voir derrière les guichets du Trésor et la somme qu'il portait lui suggéraient des pensées nouvelles où passait toute l'amertume qu'avait amassée en lui-même son sort misérable.

Lorsqu'en tant d'endroits, l'argent se remuait à la pelle et lorsque lui-même en avait assez dans les mains pour payer une somme dix fois supérieure à celle qu'on lui réclamait, quelle ironie de ne pouvoir disposer d'un sou !

On allait le saisir comme insolvable et d'autres gens se vantaient dans la fortune, jonglaient avec les écus et les dépensaient à profusion.

N'était-ce pas d'une injustice abominable qu'un homme comme lui fût exposé à croupir sur la paille avec femme et enfants lorsqu'on en voyait tant qui avaient tout à souhait ?

Serait-il bien coupable si, sur les fonds qu'il tenait sous son bras, il prélevait de quoi désarmer cet huissier maudit dont le regard de menace le poursuivait impitoyablement.

Mais ces rêveries malsaines s'éteignaient soudain dans une vision terrifiante des gendarmes, un cachot, la cour d'assises.

— Je deviens fou ! murmura-t-il.

Décidément, il l'était puisqu'il avait pu écouter un instant ces suggestions malsaines et puisqu'elles rennaissent malgré la protestation de sa conscience.

Heureusement, il était rendu au ministère et ces tentations allaient se dissiper quand il serait débarrassé du dépôt confié à sa loyauté et qui lui brûlait les mains.

Dans l'antichambre où il se tenait à l'ordinaire, il n'y avait personne. Il la traversa et alla frapper à la porte du chef. Ne recevant pas de réponse, il entra. Le cabinet était vide.

Il en fut surpris. Probablement M. l'économe n'était pas remonté de chez le ministre. Mais comment se faisait-il que la porte de son cabinet fut ouverte alors qu'il l'avait fermée et avait emporté la clef ?

—Il a cru s'armer, pensa Villeroy, Quelle imprudence ! Pendant que nous étions absents lui et moi, le premier venu aurait pu pénétrer ici et.....

Sa pensée resta en suspens. Il venait d'être frappé par ce fait que le coffre-fort était toujours ouvert, et par la vue des billets de banque déposés sur l'étagère supérieure.

Au lieu de se retirer, il resta cloué au sol, hypnotisé, la conscience en déroute, obsédé par la tentation du coup à faire et qui pouvait le sauver.

Et à cette tentation trop puissante pour lui en ces heures de détresse et de trouble, il céda brusquement, comme poussé par une force invisible.

Ça ne traîna pas.

D'un bond, il fut devant le coffre-fort. Avides et frémissantes, ses mains s'y glissèrent et en sortirent, rapportant trois billets de mille francs qu'il cacha entre sa chemise et son gilet.

Puis il revint dans l'antichambre en tirant sur lui la porte du cabinet, et cette fois elle se ferma. Il suait à grosses gouttes, mais sa sueur était glacée.

En lui, une voix s'éleva, qui criait.

—Qu'as-tu fait, malheureux ? Qu'as-tu fait ?

L'effroi s'emparait de son cœur. Il se précipita, saisi de l'ardent désir de réparer sa mauvaise action en remettant les billets là où il les avait pris. Ce fut aussi sincère qu'avait été spontané le vol.

Mais son repentir vint échouer à la porte hermétiquement close qu'il n'aurait pu ouvrir sans fausser la serrure.

Puis, le chef rentra, disant :

—Le ministre m'a fait attendre. Avez-vous touché ?

—Oui, monsieur, répondit Villeroy affectant un calme que démentaient les battements de son cœur.

Il regardait impassible M. l'économiste ouvrir son cabinet et l'y suivit en se répétant que les circonstances dans lesquelles il avait commis le vol ne permettraient pas de le soupçonner. Rassuré peu à peu, il versa sur le bureau le contenu de son portefeuille. M. l'économiste compta les billets, l'or, la monnaie d'appoint et jeta le tout dans son coffre-fort qu'il ferma sans regarder aux som-

mes qui s'y trouvaient déjà.

Alors, Villeroy lui demanda la permission de s'absenter une heure, le temps d'aller déjeuner chez lui. Il avait laissé sa femme plus souffrante, il avait hâte de la voir.

Non seulement la permission lui fut accordée, mais encore son chef l'autorisa à ne revenir que le lundi. Il s'éloigna en courant, pressé de payer l'huissier et de se délivrer de ce spectre de la saisie, que depuis le matin, il voyait partout.

Il n'éprouvait encore ni remords ni craintes. La joie de la délivrance suffisait à les étouffer.

Il calculait l'emploi des trois mille francs qu'il sentait là sur sa poitrine deux mille à l'huissier et mille bons à mettre en réserve pour parer aux éventualités.

Et, tout en précipitant sa marche, il respirait, soulagé.

—Je viens payer, dit-il en abordant l'huissier qui le reconnaissait.

—Ah ! vous voyez bien que vous avez eu tort de vous emballer ce matin et de croire tout perdu.

—Un ami a bien voulu me venir en aide.

L'huissier se mit à rire.

—Eh bien, mon brave, félicitez-vous d'avoir un ami tel que celui-là. On n'en fait plus de cette espèce. Un ami qui prête la grosse somme ! Peste ! Il faudra le faire encadrer. Voyons, nous disons, capital, intérêts, frais, total deux mille six cents quatre-vingt-dix-huit francs.

—Plus de sept cents francs de frais ! s'écria Villeroy déçu.

—Tarif légal, tout au plus juste.

Il n'y avait pas à se regimber et le débiteur présenta ses trois billets en retour desquels il reçut un acquit en bonne et due forme et trois cent deux francs qui lui revenaient.

Il s'en alla moins allègre qu'il n'était en entrant.

Sept cents francs de frais ! Un vol, un vol véritable que légitime la loi.

—De quoi te plains-tu ? demanda sa conscience. N'es-tu pas toi-même un voleur ?

Le matin en sortant de chez lui, il avait promis à sa fille de venir déjeuner.

Elle n

elle l'

—E

quel s

—C

Les lu

J'ai

—V

péfié.

Il a

—C'

aux co

intérêt

Il croit

gent m

fait un

Tu p

rien, ce

Il m

que d'ê

rien.

—Ni

vraiseu

ne dout

et ne p

y crut,

corde in

désastre

maison.

Vill'er

elle rass

une long

se résigi

cher sou

être écri

Ce far

à ses éy

pour at

guettait

âme.

Elle ne fut pas surprise de le voir. Mais elle l'interrogea.

— Êtes vous allé dire aux Guionnet quel service nous attendions d'eux ?

— C'est inutile. Nous restons chez nous. Les huissiers ne reviendront pas.

J'ai payé.

— Vous avez payé ! s'écria Ninette stupéfiée. Comment ?

Il avait préparé son mensonge.

— C'est un camarade, Ramard, qui est aux colonies. Je savais qu'il prête à gros intérêts. J'ai eu l'idée d'aller le trouver. Il croit à ton avenir et m'a donné l'argent remboursable dans un an. Je lui ai fait un billet.

Tu penses qu'il ne me l'a pas donné pour rien, cet argent.

Il me coûte cher. Mais ça vaut mieux que d'être saisi et qui à terme ne doit rien.

— Ninette ne fut pas frappée par l'in vraisemblance de cette explication. Elle ne doutait pas de l'honnêteté de son père et ne pouvait suspecter son langage. Elle y crut, et remercia Dieu dont la miséricorde intervenait ainsi pour rendre moins désastreuse la tempête déchaînée sur la maison.

Villerooy souriait, satisfait de voir sa fille rassurée. Il ne savait pas qu'il faut une longue pratique du crime pour qu'on se résigne à vivre criminel et pour marcher sous le fardeau des remords sans en être écorché.

Ce fardeau, il ne le sentait pas encore à ses épaules. Mais il ne perdait rien pour attendre. Déjà le remords le guettait et se frayait un chemin dans son âme.

VII

Au milieu de la nuit, Estelle qui s'était endormie de bonne heure, se réveilla subitement. A peine remise de sa maladie, inconsolable de la mort de sa petite Madeleine et toujours hantée de sombres pressentiments, elle avait souvent de ces brusques réveils, suivis de douloureux malaises et de longues insomnies. Mais cette fois, elle fut surprise d'éprouver un bien-être inaccoutumé et convaincue qu'elle allait se rendormir.

Cet état si nouveau pour elle était dû à l'heureux dénouement des incidents survenus la veille, dont son mari et sa fille lui avaient fait le récit.

Le syndic payé et les poursuites arrêtées, c'était un gros souci de moins, et quoiqu'elle en eût encore beaucoup d'autres, elle respirait plus librement maintenant qu'elle n'avait plus à redouter la saisie de son mobilier.

Elle resta donc paisiblement à sa place évitant de remuer pour ne pas troubler le sommeil de son mari couché à côté d'elle et fermant les yeux, elle attendit en rêvassant la reprise du sien.

Tout à coup, Villerooy, qu'elle croyait endormi, poussa un soupir. Il sembla à Estelle qu'il avait gémi. Elle écouta et perçut clairement le bruit d'un sanglot étouffé.

— Tu pleures, Jérôme ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, mais ses soupirs et ses sanglots vainement contenus redoublèrent. Elle tendit le bras vers la table de nuit et alluma une bougie. Elle put voir alors le visage de son mari. Il était défiguré par les larmes.

— Qu'as-tu, mon ami ? reprit-elle inquiète.

Il pleurait plus fort et balbutia :

— Je songe à notre pauvre petite...

— Mais elle comprit que ce n'était là qu'un prétexte.

— Tu ne me dis pas la vérité, Jérôme. Tu es tourmenté de quelque autre chose.

— Non, je t'assure.

— N'essaie donc pas de me donner le change.

— Tu ne sais pas mentir. Parle, je t'en conjure. Qu'est-ce qui t'inquiète encore ?

Il secoua la tête comme pour protester ou comme s'il ne voulait pas dire la vérité.

Elle s'emporta. C'était son droit de savoir et si quelque nouveau malheur menaçait, elle n'admettait pas que son mari tentât de le lui cacher.

Mis au pied du mur, Villerooy se décidait à parler et de sa bouche tremblante sortirent ces mots à peine perceptibles sous une nouvelle poussée de larmes :

— Je suis un misérable ; j'ai volé.

Si bas qu'eût été fait cet aveu, Estelle

l'entendit. Elle sursauta, et assise sur son lit, elle s'écria :

— Tu as volé ! Que me contes-tu là ?

— La vérité, hélas, ma pauvre femme, fit-il en lui prenant la main qu'il souvrit de baisers et de pleurs. Il fallait payer l'huissier et j'ai pris trois mille francs dans la caisse du ministère.

Un cri rauque déchira la gorge d'Estelle. Elle arrachait sa main de celle de son mari et se précipitant hors de son lit, passant fiévreusement une jupe elle murmurait :

— Le malheureux ! le malheureux ! il fallait ça pour nous achever.

— Pardonne-moi ! supplia-t-il.

Elle n'écoutait pas, et du seuil de sa chambre elle appelait sa fille.

— Qu'est-ce que c'est, maman ? répondait Ninette de son lit.

— Viens, vite, mon enfant.

— Ninette fut là presque aussitôt, les pieds nus dans ses pantoufles, boutonnant son peignoir et l'inquiétude dans ses yeux.

— Tiens, écoute-le, lui dit Estelle. Il a volé. Lui ! lui !

Ninette regardait stupéfaite, angoissée, sans comprendre encore Maie, en voyant sa mère debout, avec une face de désespoir et son père qui pleurait toujours, la tête dans l'oreiller, elle comprit.

— Ce n'est donc pas Ramard qui vous a prêté l'argent ? fit-elle.

Villeroy se taisait.

Mais, parle donc supplia Estelle, explique-toi.

Ce fut ainsi qu'en le pressant de questions elles le contreignirent à leur révéler, en tous ses détails, l'acte qu'il avait commis et qui malgré ses résolutions, il n'avait pu leur cacher.

— Mais c'est épouvantable, dit Ninette, que ses jambes ne portaient plus et qui dut s'appuyer au lit pour ne pas tomber.

— Oui épouvantable, répétait Estelle, c'est bien le mot, car, enfin, on va s'en apercevoir de ce vol.

Je ne crois pas qu'on me soupçonne, murmura Villeroy.

— Tu ne crois pas, tu ne crois pas, répliqua sa femme dont l'irritation grandissait. Voilà qui est bien rassurant ! com

me si c'était possible qu'on ne découvre pas que tu as payé l'huissier et qu'on ne te demande pas avec quoi tu l'as payé. Qu'allons-nous devenir, si l'on vient t'arrêter ? Ah ! Jérôme, que de mal tu nous fais ! Moi, d'abord, ça va me tuer.

— Ne l'accabiez pas, maman, intervint Ninette. Il est bien à plaindre, lui aussi. Il voulait nous sauver.

— Et pour nous sauver, il nous a perdus car, cette fois, le mal est sans remède.

C'était aussi l'opinion de Ninette. Mais elle se garda d'en convenir. Ce n'était pas le moment de récriminer et l'héroïque fille se raidissait, faisait appel à tout son courage pour feindre une confiance qu'elle n'avait pas et l'inspirer aux autres.

— Cela ne sert à rien de rester là à nous lamenter, reprit-elle. Couchez-vous maman, vous prendrez froid et nous n'avons pas besoin d'une complication de plus. Je vais me coucher aussi, réfléchir, voir ce qu'on peut faire.

— On ne peut rien faire, déclara, Estelle.

Nous ne possédons pas les trois mille francs qu'il faudrait avant tout remettre dans la caisse, et puisque nous ne les avons pas trouvés pour payer l'huissier, nous ne les trouverons pas davantage aujourd'hui.

— J'irai me jeter aux pieds de M. Flamarin. Je lui raconterai comment ça s'est passé et je m'engagerai à restituer plus tard, dès que je commencerai à gagner. Il a toujours été bon pour nous. Maître de notre sort, il ne voudra pas le rendre plus malheureux. Au besoin, sa femme et sa fille, j'en suis bien sûre, s'uniraient à nous pour le supplier de nous épargner.

— Il faudra donc leur avouer que ton père est un voleur, objecta Estelle.

— Elles nous garderont le secret.

Il était bien aléatoire le moyen auquel se proposait de recourir Ninette. Mais les malheureux se raccrochèrent au moindre espoir et il suffit qu'elle se montrât résolue à tenter une démarche pour rassurer un peu sa mère qui consentit à se remettre au lit.

Elle suivit son exemple. Ce n'est pas

qu'elle avait veau s les cot plus, e que ve appelle

Maie portais Elle c près de réussir de la consen vre le c rendus, pourrai Quant poche pas une

Il fal mille fr mence i où les t

Ninet sans en

Sa nu l'accab gueur c était ma mourir, lât en pr

Debou aux besc pas revu leur cha rraissait j un dimai se.

Elle s aller aux tour elle vait au p billâ, dé ministre fléchir.

Comm re parut, gea.

— As-t toujours rin ?

— C'est

qu'elle eût envie de dormir. Mais, elle avait besoin de recueillement, et de nouveau seule, tremblante et fiévreuse sous les couvertures qui ne la réchauffaient plus, elle envisagea la situation périlleuse que venait de créer ce qu'elle persistait à appeler la folie de son père.

Mais, hélas ! ses réflexions ne lui apportaient pas la solution qu'elle cherchait. Elle comprenait qu'une démarche auprès de M. Flamarin n'avait chance de réussir qu'autant qu'elle serait précédée de la restitution des fonds volés, il consentirait volontiers à ne pas poursuivre le coupable. Mais, s'ils n'étaient pas rendus, comment, malgré son bon vouloir pourrait-il arrêter la justice ? Quant à supposer qu'il les sortirait de sa poche pour sauver Villeroy, n'était-ce pas une supposition illusoire ?

Il fallait donc avant tout trouver trois mille francs pour les lui porter. Sa clémence ne pouvait être qu'à ce prix. Et où les trouver ?

Ninette se débattait dans ce dilemme sans en sortir.

Sa nuit s'acheva dans ces pensées qui l'accablaient et s'imposaient avec la rigueur d'une sentence inexorable. Elle était maintenant prête à tout, même à mourir, pour empêcher que son père allât en prison.

Debout vers sept heures, elle vaqua aux besoins coutumières. Elle n'avait pas revu ses parents. Ils restaient dans leur chambre. Son père lui-même ne paraissait pas. Mais, comme ce jour-là était un dimanche, elle n'en fut pas surprise.

Ella acheva sa tâche, descendit pour aller aux provisions, et une fois de retour elle prépara le café au lait qui servait au premier déjeuner. Puis, elle s'habilla, décidée à se rendre d'abord chez le ministre que, malgré tout, elle espérait fléchir.

Comme elle finissait sa toilette, sa mère parut, et en l'embrassant, l'interrogea.

— As-tu réfléchi, mon enfant, es-tu toujours d'avis d'aller voir M. Flamarin ?

— C'est notre seule planche de salut,

répondit Ninette. N'est-ce pas votre avis, celui de papa ?

Estelle soupirait toute dolente.

— Je n'ai pas d'avis, moi, je n'ai plus ma tête.

Je ne peux que dire *amen* à tout ce que tu feras. Quant à ton père, il ne faut pas compter sur lui. C'est un homme fini. Je n'ai pu le décider à se lever il est dans son lit à se lamenter. Heureusement tu es plus courageuse que nous.

Ninette s'éloigna le cœur serré, moins impressionnée cependant parce qu'elle ne laissait derrière soi de préoccupation et de chagrin que par la perspective de la visite qu'elle allait faire et des aveux auxquels, elle était maintenant contrainte.

Serait-elle reçue par le ministre ? Oserait-elle lui parler ? Trouverait-elle les accents propres à l'émouvoir ? En un mot, quel accueil l'attendait dans ce palais, où résidait le tout-puissant personnage qui tenait dans sa main le sort de Villeroy.

Elle se posait ces questions en traversant les jardins des Tuilleries noyées dans une brume que commençait à jaunir çà et là un pâle soleil encore voilé.

En même temps elle forgea des phrases, préparait le discours qu'elle devait adresser au ministre ou à Camille qu'elle demanderait si M. Flamarin ne la recevait pas.

Et comme elle devait prévoir un refus, elle se disait encore qu'en ce cas elle irait tout droit chez M. de Marci'lac. Assurément, celui-là ne la refuserait pas, lui rendre le service qu'elle solliciterait.

Mais quoique résolue maintenant à la pire déchéance, elle ne s'y soumettait pas sans révolte.

Un immense dégoût s'emparait d'elle, dégoût d'elle-même et dégoût des autres dégoût de la vie qui depuis tantôt trois années, n'avait versé que poison à sa jeunesse et qui, par des chemins obscurs et boueux, l'avait conduite à sa perte en la vouant aux suprêmes hontes ; dégoût surtout de ce Paris où elle était venue pleine d'espérance et qui les avait toutes trompés ce Paris, usine infame, sournoise, où brouillonnent et se fécondent tous les vices, où les âmes pures se pervertissent dans une atmosphère pestilentielle,

et dont, comme ses parents, elle était la victime.

A ce moment, elle passait sur le pont de la Concorde. Elle y fit halte un moment, penchée sur le parapet, regardant couler l'eau qui symbolisait sinistrement pour elle la fin de tout.

— Rien qu'un peu de courage, pense-t-elle, et j'aurais fini de souffrir.

Mais non, il fallait vivre. A tous les devoirs auxquels elle renonçait, en survivait un, le dernier et le plus impérieux, qu'il fallait remplir avant de disparaître. Et celui-là, qui consistait à sauver son père, elle n'avait pas le droit de s'y dérober.

Elle releva ses yeux qu'avait attirés le gouffre. En face d'elle, resplendissait sous le soleil victorieux des brumes matinales le palais des affaires étrangères. Derrière cette façade monumentale était maintenant le secret de son destin. C'était là qu'il allait se jouer. Il fallait donc marcher à lui.

Elle se remit en route.

Quand elle entra dans l'antichambre ministérielle, l'huissier qui l'avait reconvenue ne se leva pas et la laissa s'approcher jusqu'à la table où il était assis.

— M. le Ministre reçoit-il ? demanda-t-elle.

Un regard d'importance la dévisagea et d'une voix railleuse lui dit :

— Duquel parlez-vous ? De celui d'hier ou de celui demain ?

Intimidée, elle reprit :

— Je parle de M. Flamarin.

— M. Flamarin n'est plus ministre, ma petite demoiselle

Elle tombait des nues et répéta :

— Il n'est plus ministre !

— Vous ne lisez donc pas les journaux ? Le cabinet a été renversé à la séance d'hier. C'est vrai que personne ne s'y attendait. Mais votre père aurait pu vous le dire.

— Papa n'est pas venu à son bureau dans l'après-midi d'hier expliqua Ninette.

— C'est donc cela... Enfin, il n'y a plus de ministre, M. Flamarin s'est renfermé avec ces dames. Ils font leurs paquets et ils ont condamné leur porte.

Quoique déconcertée par cette nouvelle

qui détruisait ses plans, Ninette eut assez de présence d'esprit pour insister.

— Vous savez bien, monsieur, qu'elle n'a jamais été condamnée pour moi et que Mlle Camille me reçoit toujours.

— Oh ! vous pouvez y monter si vous voulez ; vous y trouverez là-haut un domestique qui vous annoncera.

Ninette remercia et se dirigea vers l'escalier, saisie d'une inquiétude nouvelle et déplorant l'événement qui allait peut-être inutiliser sa démarche.

Au premier étage, elle trouva, somnolant, sur une banquette, un valet de pied qui consentit à porter sa carte à Mlle Flamarin.

Son absence fut brève. Il revint bientôt avec une réponse négative, Mlle Flamarin présentait ses excuses à Mlle Villeroy qu'elle ne pouvait recevoir. Mais elle lui donnait rendez-vous pour le lendemain, l'heure du déjeuner, à l'appartement privé de M. Flamarin où ces dames allaient rentrer dans quelques instants.

En sa forme amicale le refus de Camille n'avait rien d'offensant et Ninette ne s'en offensa pas. Ce n'était pas moins un contre-temps désastreux.

Trop pressant était le péril pour qu'elle remit au lendemain le soin de le conjurer. Si M. l'économiste ne s'était pas encore aperçu du vol commis à son préjudice, il s'en apercevrait le lendemain en arrivant à son bureau et le mal serait alors difficilement réparable, d'autant que M. Flamarin ayant cessé d'être ministre aurait peut-être plus assez d'autorité pour en atténuer les suites.

Non il n'y avait pas une minute à perdre. Puisque Ninette ne trouvait pas le secours dont elle avait besoin là où elle espérait le trouver, elle était tenue d'aller le chercher ailleurs, c'était chez M. de Marcillac.

Mais soudain elle s'arrêta au milieu de la rue. Elle se rappelait qu'à l'église, le jour de l'enterrement de sa sœur, Adalbert, lui avait annoncé qu'il partait pour l'Égypte. Comment avait-elle oublié ?

Il y avait un mois à peine, et sans doute le voyageur n'était pas revenu.

Il fallait cependant s'en assurer. Elle

allait
elle a
tait p
Un
Pal
me, tu
Ce
n'était
Marcil
le ? Sc
Verne
C'était
Elle s
re dé
Mais
close.
M. l
camp
La l
sée. N
Mlle F
naguè
de lui
était en
et prob
Ainsi
lante o
jets s'e
plus co
lait atte
de s'y
quatre l
alors se
Pend
sie et, c
Anne, e
quinte d
corps é
étage pe
Tand
pouvoir
dant ave
me pro
verait in
sa belle
dre qui
—Est-
C'était
pe guette
—Me
plus avan
tré perso
—Ca n
ne fait ri

allait donc à l'hôtel de Marcillac et là elle apprit qu'en effet M. le vicomte n'était pas de retour.

Une voix intérieure lui dit :

Parle à sa mère. C'est une grande dame, très bonne compatissante, riche.

Ce conseil, Ninette n'osa le suivre. Elle n'était qu'une étrangère pour Mme de Marcillac. A quel titre la solliciterait-elle ? Son échec la renvoyait au professeur Vernet.

C'était tombé de Charybde en Scylla. Elle se résigna cependant à cette dernière démarche.

Mais, chez Vernet, elle trouva porte close.

M. le professeur passait la journée à la campagne, chez des amis.

La liste des secours possible était épuisée. Ninette ne pouvait même secourir à Mlle Foscarini qui lui avait fait des offres naguère et qui peut-être n'eût pas refusé de lui venir en aide. Cette jeune personne était en Egypte comme M. de Marcillac et probablement avec lui.

Ainsi, tout manquait à la fois à la vaillante oratrice. L'échafaudage de ses projets s'effondrait. Au risque de ne pouvoir plus conjurer les pires malheurs, il fallait attendre au lendemain pour essayer de s'y soustraire. Le lendemain ! Vingt-quatre heures de terreurs. Et peut-être alors serait-ce trop tard !

Pendant sa course, le froid l'avait saisie et, comme elle rentrait rue Sainte-Anne, elle fut prise dans l'escalier d'une quinte de toux qui secoua son pauvre corps épuisé. Elle dû s'arrêter au second étage pour laisser passer l'accès.

Tandis qu'elle était là, attendant de pouvoir reprendre sa marche, se demandant avec consternation si, sous ce rhume prolongé, sa voix disparaîtrait se retrouverait intacte avec son timbre éclatant et sa belle limpidité, un appel se fit entendre qui venait d'en haut.

— Est-ce toi, Ninette ?

C'était sa mère qui penchée sur la rampe guettait son retour.

— Me voilà, répondit-elle, mais pas plus avancée que ce matin, je n'ai rencontré personne.

— Ça ne fait rien, ma pauvre chérie, ça ne fait rien.

Monte vite. Nous sommes sauvés. En ton absence, le ciel a fait un miracle.

Ces paroles mystérieuses, mais rassurantes, ranimèrent Ninette et lui rendirent tout son courage. Elle acheva son ascension comme si elle eût eu des ailes. Sur le palier du dernier étage, sa mère l'attendait et la reçut dans ses bras en murmurant :

— Ah ! ma chère petite ! ma chère petite !

— Mais, qui est ce donc, maman ?

Tiens, regarde,

Et Estelle désignait un jeune homme qui se tenait derrière elle et saluait en souriant.

Un cri de stupéfaction joyeuse s'échappa de la bouche de Ninette.

Elle venait de reconnaître le neveu de Mme Guionnet, Julien Rôdier, son fils, l'ami d'Ancey, à qui, dans ses détresses, elle n'avait pas songé et dont les yeux où se révélait un intense attendrissement semblaient lui reprocher son ingratitude et la lui pardonner.

— Vous ! vous murmura-t-elle, si troublée qu'elle laissa Julien l'embrasser à plusieurs reprises sans songer à s'arracher à son étreinte.

— Oui, c'est moi, répétait-il tout vibrant d'émotion.

Ils revenaient tous trois dans la salle à manger, tandis qu'Estelle racontait à sa fille l'arrivée inattendue de Julien.

— Il n'y avait pas dix minutes que tu étais partie quand j'eutends sonner. Je vais ouvrir et qu'est ce que je vois ? M. Julien. S'il y a que je n'attendais pas, c'était bien lui. Mais, en le voyant, j'ai compris que c'était le bon Dieu qui nous l'envoyait. Et je ne me trompais pas.

Les yeux de Ninette allaient de sa mère à Julien, les accablant de questions silencieuses.

— Est-ce donc pour nous, monsieur Julien que vous êtes à Paris ? demanda-t-elle.

— C'est pour vous, mademoiselle Ninette.

— Vous connaissiez nos malheurs ?

— Je les ai longtemps ignorés, puisque vous n'en parlez pas dans vos trop rares lettres. C'est en apprenant par les affiches posées sur les murs d'Ancey la

mise en vente de votre maison que j'ai deviné ce que vous m'aviez caché. Je suis allé chez votre notaire et j'ai été fixé. Alors comme la confiance de mon vieux père me laisse maître de notre petite fortune j'ai décidé d'accord avec lui d'acheter la maison afin qu'elle n'aille pas dans des mains qui refuseraient un jour de vous la rendre.

Oh monsieur Julien, combien je vous bénis pour cette pensée, s'écria Ninette.

— Attendez reprit-il. Ce projet que m'a suggéré mon amitié pour vous avais-je le droit de le refuser sans votre autorisation ? Je ne l'ai pas cru et j'ai voulu vous écrire pour vous la demander. Mais le père a été d'avis que je devais venir à Paris il y a des cas où causer en toute confiance vaut mieux qu'écrire. Alors j'ai demandé un congé à M. le préfet et je suis parti. Tout naturellement, j'ai pris domicile chez ma tante Guionnet et ce n'est qu'en arrivant que ce que je ne savais pas de vos épreuves, je l'ai su par elle.

“ Oh ! mademoiselle Ninette, ne pas avoir songé à votre ami quand vous êtes dans la peine, comme c'est mal ! N'est-ce pas à moi que vous deviez demander aide et secours ?

— Je n'aurais pas osé vous imposer les sacrifices qu'exige notre salut, soupira Ninette, sans compter que Mme Guionnet ne vous a pas tout dit. Elle ne pouvait tout vous dire puisqu'elle ignore le pire de nos malheurs.

— Mais, moi, je ne l'ignore pas.

— On vous a dit ?

— J'ai causé avec vos parents.

— Oui, nous lui avons tout raconté avoua Estelle.

— Il faut vous rassurer, mademoiselle Ninette, continuait Julien. Dès demain matin, l'imprudence de votre père sera réparée. Je me suis entendu avec lui à cet effet.

— C'est que M. Flamarin n'est plus ministre, observa Ninette.

— Il n'est plus ministre ! répéta Estelle surprise et consternée.

— Je la savais par les journaux, reprit Julien. Mais, tant que son successeur n'est pas nommé, il est le maître au ministère et peut y faire exécuter ses ordres. D'ailleurs, il n'est pas sûr que nous

ayons besoin de recourir à lui ; peut-être ne sera-t-il pas impossible à votre père de réintégrer les fonds là où il les a pris si, comme il le croit, on ne l'a pas encore soupçonné ; laissez-moi le soin d'arranger cela avec et lui débarrassez votre pensée de ce douloureux sujet, mademoiselle Ninette.

En écoutant Julien, elle renaissait à la vie et dans son cœur où rentrait l'espoir, montait une gratitude infinie. Mais les mots lui manquaient pour l'exprimer. Elle ne put que prendre la main de son fidèle ami. Elle la tint un moment dans dans les siennes, puis, cédant à un élan de son âme, elle la porta à ses lèvres.

— Oh ! non, pas celà, fit-il.

— Je ne sais pas comment vous dire merci.

Mais, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour nous. Vous me ressuscitez. Il me semble que c'en est fait de nos peines et que ma voix que je désespérais de recouvrir va me revenir.

— Oh ! quand même elle ne reviendrait pas, ce ne serait pas un bien grand malheur, objecta Julien.

— Que dites vous là ? protesta Ninette. Que deviendrions-nous, mes parents et moi, si je pouvais plus chanter et si tous les sacrifices faits à l'avenir l'avait été en vain ?

— Vous rentreriez à Annecy. Votre maison vous attend.

— Oui, grâce à votre bonté. Mais il faudrait y vivre. Et de quoi vivrions-nous.

Julien l'enveloppa d'un regard où se révélait son amour, cet amour qui avait résisté au temps, à l'absence et dont il brûlait de lui faire l'aveu. Des mots montèrent à sa bouche. D'un violent effort sur lui-même il parvint à les contenir et se contenta de répondre.

— Vous oubliez de nouveau que je suis là mademoiselle Ninette, et que tant que je serai là, vos peines, quelles qu'elle soient seront promptement allégées.

Et d'un accent plus doux et plus ferme, où passait un peu de l'autorité que lui donnait désormais le dévouement dont il venait de fournir un efficace témoignage, il ajouta :

— Nn songez maintenant qu'à vous ré-

tal
Ne
doi
(
da
l
he
en,
sou
rie
l
rai
pré
-
den
dép
app
I
qua
vai
ban
il s
ora
V
lui
den
Il
fein
le b
en c
vou
lez
son
U
con
V
accu
-
avez
papi
-
s'éci
-
ces
L
cont
trois
-
neu
bien
n'on
Vi
Qu
comj

tablir et qu'à faire provision de santé. Ne retenez du passé que ce qui vous est doux.

Oubliez tout le reste et ayez confiance dans un avenir plus heureux.

Le lendemain, Villeroy était de bonne heure à son bureau. Réconforté par Julien, il s'était fait un visage impassible sous lequel se desimulait l'agitation intérieure dont il était la proie.

Il espérait que M. l'économe ne se serait pas aperçu du vol commis à son préjudice.

— Mais, devant la caisse fermée, il se demandait comment il parviendrait à y déposer les billets que Julien devait lui apporter.

La question n'était pas encore résolue, quand Julien arriva tout essouffé. Il avait dû aller quérir les fonds chez un banquier pour lequel, en quittant Ancey il s'était muni d'une lettre de crédit. Il craignait de s'être mis en retard.

Villeroy le rassura, non, toutefois, sans lui faire remarquer que la caisse était cadenassée et qu'il ne pouvait l'ouvrir.

Il faut donc ruser, répondit Julien et feindre d'avoir trouvé les trois billets sur le bureau de votre chef. Il n'y a pas moyen de faire mieux et il en pensera ce qu'il voudra. Surtout, monsieur Villeroy n'allez pas vous troubler en débitant ce mensonge.

Une heure après, Julien partit, M. l'économe parut et entra dans son cabinet.

Villeroy entra derrière lui et dit avec assurance :

— Est-ce à dessein, monsieur, que vous avez laissé trois mille francs parmi vos papiers ?

— J'ai laissé trois mille francs, moi ! s'écria l'économe ahuri.

— Les voici ; je les ai découverts sous ces dossiers en époussetant le bureau.

Le chef n'en revenait pas. Il vérifia le contenu de sa caisse et constata que les trois mille francs y traquaient.

— C'est trop fort, répétait-il soupçonneux et intrigué, c'est trop fort. Je suis bien sûr de ne pas les avoir placés et ils n'ont pas pu se placer tout seuls.

Villeroy ne broncha pas.

Quant à l'économe, il dut renoncer à comprendre. Alors, seulement s'être cru

perdu, il était sauvé. Mais la crise avait été trop violente pour lui, son salut assuré, il fut pris d'un tremblement maladif. Son épargne épuisée, il songeait au péril qu'il avait couru et ne se tenait plus.

VIII

Depuis la veille, Flammarin n'était plus ministre.

Dans le salon de son appartement de la rue de Bellechasse, encombré de malles et de caisses que des déménageurs achevaient de monter, il donnait audience à quelques-uns de ses amis politiques, accourus pour lui offrir, à l'occasion de sa chute, leurs condoléances.

Il était rentré la veille dans cette appartement, fermé depuis de longs mois et autour de lui, se ressentait de sa réinstallation hâtive.

Le nouveau ministère n'était pas encore formé et les ministres renversés devant, selon l'usage, conserver la direction des affaires jusqu'à la nomination de leurs successeurs, il n'eût tenu qu'à Flammarin de prolonger son séjour au palais du quai d'Orsay et d'attendre que son domicile privé fût prêt à le recevoir.

Néanmoins d'accord avec sa femme et sa fille, il avait voulu quitter, dans les vingt quatre heures, la résidence ministérielle, obéissant en ces circonstances à ce que lui commandait le souci de sa dignité comme à cette imagination qui s'empare de nous quand nous sommes les victimes d'un sort immérité. Il protesta, sous cette forme, contre l'injustice du vote qui l'avait jeté bas.

Mais, d'avoir obéi à ce sentiment honorable, d'être descendu du pouvoir dédaigneusement, en homme trop fier pour en regretter la jouissance, il n'en demeurerait pas moins attristé d'avoir été contraint d'en descendre et sa tristesse où passait beaucoup d'amertume se reflétait dans les propos qu'il tenait à ses visiteurs.

— Nous sommes tombés sous une intrigue, disait-il. Certaines gens trouvaient que nous avons restés trop longtemps aux affaires et brûlaient de nous remplacer.

Ils ont pris un prétexte, les entrepreneurs,

des carlistes espagnols contre le gouvernement de Madrid, que j'aurais volontairement favorisées, comme si je devais être soupçonné, moi, vieux républicain, d'avoir fait le jeu des partis réactionnaires. Et sous ce prétexte, on a oublié les services que mon ministère a rendus au pays.

— Le pays ne les oubliera pas, lui répondit-on. Vous reviendrez au pouvoir.

— Par ma volonté, jamais, protestait-il. Je me retire écœuré par l'ingratitude des hommes qui nous ont méconnus, je suis las des déceptions de la vie publique, je succombe sous la fatigue et n'ai d'autre désir que de rentrer en Savoie pour ne plus la quitter.

Il était sincère en exprimant ce désir.

Après le vote inattendu devant lequel il se retirait, sa femme avait usé de toute son influence pour le décider à renoncer à la politique, à reprendre son ancien existence.

Sous l'action des ressentiments que lui suggérait la trahison de son parti, il inclinait à suivre cet avis auquel, d'autre part, l'état de sa santé compromise par un excès du travail et la nécessité de s'occuper de ses intérêts privés trop longtemps négligés donnaient plus de force.

Puis, ce qui achevait de le déterminer, c'était l'attitude de sa fille. Ardemment ambitieuse naguère et toujours résistante aux idées de retraite que prêchait sans cesse Mme Flamarin, Camille semblait s'être métamorphosée en quelques heures.

Elle ne protestait plus contre ces idées. La chute du cabinet l'avait animée soudain du désir de fuir Paris et ses agitations.

En rentrant rue de Bellechasse, Camille s'était opposée à ce qu'on défit les malles.

— A quoi bon puisque nous allons partir pour Annecy ? avait-elle soupiré.

En réalité elle éprouvait un très grand trouble et se sentait sans volonté, sans courage, toute meurtrie du coup qui venait de l'atteindre, à l'improviste, en plein bonheur.

Sans doute, elle s'était dit bien des fois que ce qui venait d'arriver arriverait. Mais, elle croyait avoir le temps de s'y

préparer. La soudaineté du renversement ajoutait je ne sais quoi d'irritant à ce qu'il présentait de cruel.

Et puis, elle se demandait avec inquiétude quelle influence il exercerait sur sa destinée.

Adalbert de Marcillac, maintenant que Flamarin n'était plus ministre, persévérerait-il dans ses dispositions ? Qu'allait-il faire en apprenant là-bas, en Egypte, la chute du ministère ?

Se souviendrait-il qu'il avait exigé de Camille qu'avant d'engager sa vie, elle attendit son retour ? Allait-il accourir pour lui rappeler son engagement ? S'il regrettait de le lui avoir arraché, ne chercherait-il pas, en se contentant de ne pas revenir, à en éluder les conséquences ?

Elle ne savait que penser.

Elle éprouvait les mêmes doutes en ce qui concernait Marcel Herballé. Toujours prévenant, toujours attentif, il ne s'était pas départi de son attitude de réserve et de silence. Peut-être, après tout, s'était-elle trompée en le croyant amoureux.

Ces incertitudes agravaient le malaise moral dont elle souffrait, non qu'elle pût être atteinte bien profondément dans son cœur par la défection d'Adalbert ou par le silence prolongé de Marcel puisque quoique décidée à accepter l'un des deux pour maris, elle n'éprouvait pas encore cet ardent amour auquel on ne peut renoncer sans souffrir, mais parce qu'après avoir espéré qu'elle serait la femme de l'un ou de l'autre, elle redoutait d'avoir à constater que leurs hommages s'étaient inspirés de la situation de son père et non de l'attrait qu'elle croyait exercer.

D'autres causes s'ajoutaient à celles-là pour accroître sa tristesse. Elle regrettait l'éclat du pouvoir, le milieu dans lequel elle avait vécu, les flatteries dont elle s'y était vue entourée, le luxe et les élégances auxquels elle s'était si promptement accoutumée et que seul un brillant mariage pouvait lui rendre.

Qu'elle dût continuer à résider à Paris ou qu'elle fût condamnée à entrer à Annecy pour y recommencer l'existence prosaïque et bourgeoise des anciens jours pourrait elle encore être heureuse, après avoir perdu tant de biens d'un si grand prix ? Dans son obscurité, trouverait-elle

le seulement un mari digne d'elle ?

Telles étaient les questions qui s'élevaient dressées en sa pensée à la minute où elle avait appris le renversement du ministère. Elle le retrouva au seuil de la rue de Bellechasse en y rentrant, et elle en fut tourmentée durant toute la première nuit qu'elle y passa.

Lorsqu'elle revit son père, après le départ des visiteurs qu'il avait reçus durant la matinée, elle n'eût qu'à le regarder pour comprendre que lui aussi ne se consolait pas aisément de la perte du pouvoir et qu'il était effrayé comme elle de la vie nouvelle qui s'ouvrait pour eux.

Cette vie si différente de celle qu'ils abandonnaient, tout la leur montrait par avance les pièces plus étroites, le mobilier moins somptueux, le vieux domestique en veston qui remplaçait les valets de pied du ministre et jusqu'à la table familiale sur laquelle il dressait le couvert pour le déjeuner, un peu à la bonne franquette et va comme je te pousse, croyant sans doute être encore en Savoie où il procédait ainsi.

Heureusement, on attendait deux convives, Marcel Herballe et Ninette Villeroy, celle-ci invitée de la veille quand elle s'était présentée au quai d'Orsay, sans être reçue.

Marcel Herballe arriva le premier, témoignent toujours de l'empressement et du zèle qui donnaient tant de prix à ses services. Ce n'est pas de lui qu'on pouvait regretter un acte d'ingratitude. On eût même dit qu'il s'appliquait plus encore que lorsque Flamarin était son chef à se montrer reconnaissant de la confiance dont il avait été l'objet.

Son regard affectueux en dépit de ce qu'il offrait toujours d'énigmatique enveloppa Camille avait plus de persistance et il y eut quelque chose de filial et d'attendri dans le baiser qu'il déposa, suivant son habitude sur la main de Mme Flamarin.

Après lui, on annonça Ninette.

En venant, elle avait passé par le quai d'Orsay pour voir son père. Elle savait que les trois mille francs étaient restitués, grâce à Julien, et que l'incident n'aurait pas de suite.

Elle était donc rassurée et heureuse

pour ce qui la concernait, mais bien triste du renversement de M. Flamarin.

— Ah ! te voilà, ma petite Ninette, lui dit Camille, en allant à sa rencontre. J'espère que tu ne m'en veux pas de ce qui s'est passé hier.

— Mais c'est sans emportance, mademoiselle. Je suis venue dans un mauvais moment. Je ne savais pas.

— Tu penses bien que si je ne t'ai pas reçue, c'est que j'étais empêchée. Du reste tu peux me dire aujourd'hui ce que tu venais me dire hier. Si c'est d'un service à te rendre qu'il s'agit, je ferai comme toujours ce que je pourrai quoique maintenant nous n'avons plus la même autorité.

Ce fut une vraie joie pour Ninette de pouvoir répondre qu'elle n'avait aucun service à demander.

— Je venais d'apprendre que M. Flamarin n'était plus ministre et je voulais simplement vous dire que nous n'oublierions jamais, mes parents et moi, ce qu'il a fait pour nous.

— Merci Ninette, reprit Camille en l'embrassant.

On passa à table. Le déjeuner aurait été mélancolique si Mme Flamarin ne l'eût égayé. Les visages étaient mornes on préoccupés, sauf le sien qui rayonnait.

C'est que l'événement dont son mari et sa fille semblaient si malheureux constituait pour elle la délivrance.

Elle n'avait jamais aimé le pouvoir. Avant de le posséder, elle l'avait redouté. Pendant qu'elle le tenait, elle n'en avait pas joui et maintenant qu'elle s'en voyait privée, elle était heureuse, oui follement heureuse de recouvrer son mari, sa fille et la quiétude familiale.

Elle exprimait sa joie, librement, sans contrainte et non sans exaltation. Sur les projets qu'elle formait maintenant en vue d'un prochain retour à Ancey, elle s'expliqua avec une joie qui animait son visage et ses paroles, encore que celles-ci ressassent sans écho.

— Vous avez eu beaucoup de visites, ce matin, papa ? fit soudain Camille pour changer le cours d'une conversation dont Flamarin s'impatientait.

— Oui, répondit-il, quelques amis qui

se souviennent qu'étant ministre, je les ai obligés.

— De telles manifestations sont consolantes, dit Marcel.

— A la condition d'être sincères et désintéressées objecta Mme Flamarin.

— Celles-ci ne le sont-elles pas ? demanda son mari.

— Ceux qui les ont faites y étaient-ils obligés ?

— Elles ne leur ont rien coûté, reprit-elle et en les faisant, ils ont ménagé l'avenir.

Tu n'es plus ministre, mais s'ils supposent que tu peux encore l'être...

— Si je les croyais, je le redeviendrais bientôt.

— Tu vois... Tout s'explique. Mais, sois bien convaincu, mon ami, qu'en sortant d'ici ils ont couru chez les personnages qu'on désigne comme susceptibles de te succéder. Les hommes ont toujours préféré le soleil levant au soleil couchant.

L'observation était juste. Mais elle provoqua chez Flamarin un geste d'impatience. Il est des vérités qui déplaisent, et on n'aime pas à se les entendre dire.

— Avez-vous vu Mme de Marcillac reprit Camille.

— Elle n'a pu venir, répondit Flamarin. Mais, ce matin, elle m'a fait porter une lettre bien affectueuse, une lettre d'amie ; elle me promet sa visite prochaine. Du reste, la voilà, sa lettre, ajouta-t-il en la tirant de sa poche et en la présentant à Camille.

Camille la lut et dit en finissant :

— Elle vous rappelle que vous aviez promis de nommer son fils troisième secrétaire.

— Encore une qui ne perd pas la tête objecta railleusement Mme Flamarin qui décidément était en verve.

— Oh ! maman, lui reprocha sa fille, n'est-ce pas tout naturel ? Papa lui a promis.

J'ai promis et je tiendrai, parole déclara Flamarin. J'ai préparé le libellé du décret et j'en ai entretenu M. le Président de la République.

Il est convenu avec lui, mon cher Herballe, que vous irez le lui faire signer aujourd'hui à cinq heures avec celui qui vous nomme ministre plénipotentiaire.

Ces deux nominations constituent mon testament, fit-il avec mélancolie, et pour ce qui vous touche, mon ami, je suis bien heureux de reconnaître ainsi le dévouement que vous m'avez prodigué.

C'est en quittant la table, le déjeuner fini que Flamarin jetait à Marcel ces paroles de gratitude. Il s'attendait à des remerciements et tomba de son haut lors que au salon, il entendit Marcel lui répondre.

— Je suis bien touché, monsieur, de ce nouveau témoignage de votre bienveillance. Mais, veuillez me permettre de ne pas l'accepter.

— Vous refusez !

— Vous m'avez trouvé auditeur au conseil d'Etat. Ma place est restée vacante. Je la reprendrai et n'en veux pas d'autre.

— C'est de la folie, mon cher Herballe.

— Oui, ce n'est pas raisonnable, dit Mme Flamarin.

— Vous n'aurez jamais meilleure occasion d'entrer dans la carrière diplomatique affirma son mari, et d'ailleurs vous ne pouvez me mettre dans l'impossibilité de récompenser vos services.

Mais, cette insistance se heurtait à une résolution irrévocable.

— L'amitié qu'on me témoigne ici les a déjà payés au-delà de ce que j'espérais, déclara Marcel, et si j'ambitionne une autre récompense, ce n'est pas celle que vous croyez.

— Laquelle, alors ? demanda Flamarin surpris.

Camille avait tressailli, comprenant soudain que sous le langage de Marcel venait de se formuler la déclaration que depuis longtemps elle attendait. Ce prix de ses services qu'il ambitionnait, elle ne pouvait s'y tromper, c'était elle.

Son cœur s'emplit de reconnaissance tant lui semblait admirable et révélatrice d'un sincère amour la conduite de cet homme qui avait attendu pour prétendre à sa main que Flamarin eût cessé d'être puissant.

Si elle eût écouté son premier mouvement, elle aurait, en répondant elle-même provoqué un aveu plus explicite. Mais le souvenir d'Adalbert et de l'engagement de ne rien décider jusqu'à son retour la te-

nait encore et arrêta son élan.

Malgré la prière muette de sa mère qui elle aussi, avait compris, elle resta silencieuse sous le regard suppliant de Marcel.

Flamarin reprit.

— Quel est cet autre prix de vos services, auquel vous faites allusion, mon oher Herballe ?

— Une fois encore, les yeux de Marcel interrogèrent Camille. Mais elle persistait à se taire.

Alors, il répondit.

— Accordez moi de ne vous le dire que dans quelques jours, monsieur.

— A votre gré, répliqua sèchement Flamarin qu'avait un peu énervé cette scène.

Il alléqua ensuite qu'avant de se rendre au ministère, où il était attendu, il voulait écrire à Mme de Marcillac pour lui annoncer la nomination de son fils au poste qu'elle avait si vivement sollicité pour lui.

— De votre côté, télégraphiez à M. de Marcillac au Caire, ordonna-t-il à Marcel. Il sera bien aise d'apprendre qu'il est nommé.

Venez dans mon cabinet. Pendant que j'écrirai ma lettre, vous rédigerez votre dépêche.

Ninette, quoique s'étant tenue discrètement à l'écart, pendant le court entretien qui précède, n'en avait rien perdu. Elle en était un peu émue, et connaissant les sentiments de Marcel pour Camille se demandait pourquoi son amie avait écarté le sincère et noble amour qui s'offrait à elle. Elle était tentée de crier à Camille.

— C'est celui-là que vous devez choisir, car il vous aime, et l'autre n'est pas digne de vous.

Mais, il ne lui appartenait pas de donner des conseils qu'on ne lui avait pas demandés et lorsque Flamarin et Marcel eurent quitté le salon, elle voulut se retirer.

Camille, qui cherchait à s'étourdir, la retint.

— Ne t'en va pas encore, lui dit-elle. Nous allons faire un peu de musique.

— Hélas ! mademoiselle, il m'est interdit de chanter, soupira Ninette.

— Interdit ! Que m'apprends-tu là ?

— Je n'ai plus de voix. Un rhume me l'a voilée.

— Un rhume, ça se soigne, mon enfant, fit Mme Flamarin.

— Je soigne le mien, madame, mais il ne passe pas.

— As-tu consulté un médecin ? reprit Camille avec sollicitude. En connais-tu un.

— Je connais celui que nous avons appelé pour ma petite sœur. Mais je ne l'ai pas consulté.

— Veux tu donc attendre qu'il soit trop tard pour te guérir ? Il serait bien imprudent de laisser ton mal s'aggraver. Tu n'as pas déjà si brillante mine. Il faut aller voir ce médecin, ou plutôt, non, tu iras chez le nôtre. C'est un brave homme, un savant, il est très entendu. Je vais te donner une lettre pour lui et tu iras en sortant d'ici.

— Puisque vous le voulez, j'irai, promet Ninette.

Sur un coin de table, Camille écrivit en hâte un billet qu'elle remit à sa petite amie. Celle-ci la remercia en l'embrassant et partit aussitôt.

Restée seule avec sa fille, Mme Flamarin lui dit.

— C'est donc bien décidé. Tu ne veux pas épouser M. Herballe.

— Mais, il ne m'a pas demandée objecta Camille.

— C'est tout comme, répliqua sa mère. Quand tout à l'heure il répondait à ton père, il était facile de voir qu'il n'attendait qu'un mot de toi pour se déclarer. Ce mot tu ne l'as pas dit. Il est cependant impossible que tu n'aies pas compris. J'ai bien compris, moi. J'en suis encore toute bouleversée. Je serais si rassurée, si heureuse de te voir la femme de cet honnête homme. Qu'attends-tu pour te décider ? Tu n'es pas assez naïve, je suppose, pour croire encore que M. de Marcillac t'épousera maintenant que ton père n'est plus ministre.

— Vous le calomniez, maman, protesta Camille. Il m'a dit qu'il m'aime et me l'a répété à la veille de son départ pour l'Égypte il m'a même fait promettre d'attendre son retour avant d'enchaîner ma

liberté. Quel homme serait-il donc s'il m'avait menti ?

— Mais, tu disais toi-même qu'il ne t'inspirait pas confiance ?

— J'ai longtemps douté de lui, de sa constance..... Mais, mon père a combattu mes doutes, les a déparés sans fondement, et M. de Marcillac, lui-même, par le langage qu'il a tenu au moment de partir les a bien ébranlés.

— De telle sorte que maintenant tu ne te défies plus de lui ? demanda Mme Flammarin.

— Je ne me défierai plus de lui si la séparation n'a pas changé ses sentiments ; si, lorsqu'il reviendra, et quoique mon père ne soit plus ministre, il me les manifeste comme il me les a manifestés.

— Et alors, que feras-tu ?

— Je ne contraindrai plus les miens que depuis si longtemps je combats, et je les laisserai s'épanouir librement dans mon cœur où j'ai voulu vainement les étouffer.

Sur cette déclaration, Mme Flammarin s'emportait.

Ton cœur se trompe, s'écria-t-elle, ou plutôt, ce n'est pas lui qui plaide en toi pour ce jeune homme, c'est ton imagination. Tu te laisses séduire par l'éclat de cette alliance, par ce qui la rend si brillante, le nom, la fortune, les belles relations.

Mais, ce n'est pas de ces choses qu'est fait le bonheur, mon enfant.

— Elles y contribuent, fit Camille.

— Quand elles ne le détruisent pas, répliqua sa mère.

Et d'un ton plus doux, elle poursuivit :

— Je prierai Dieu pour qu'il t'ouvre les yeux à temps.

Si M. de Marcillac persévère, si tu consens à l'épouser, je ne m'y opposerai pas ce qui ne servirait à rien puisque ton père est dans les mêmes idées que toi et que ma volonté ne pourrait tenir contre la tienne et la sienne réunies. Mais je ne cesserai de trembler pour l'avenir, étant convaincue qu'avec un tel mari tu ne pourrais être longtemps heureuse.

Flammarin et Marcel rentrèrent en ce moment.

Ils allaient se rendre au ministère où

le premier avait encore des signatures à donner comme ministre intérimaire et quelques personnes à recevoir. Mais, tandis qu'ils prenaient congé, on annonça la comtesse de Marcillac.

En proie à une agitation que trahissait sa ruine bouleversée, elle parut aussitôt annoncée.

Flammarin ne s'attendait pas à la voir si vite après la lettre qu'il avait reçue d'elle.

Il lui sut gré de sa visite qui témoignait d'un rare empressement à s'associer à ses peines.

Après l'avoir remerciée, il ajouta.

— Justement je venais de vous écrire, madame la comtesse. Je vous annonçais que j'ai nommé votre fils troisième secrétaire. Je lui envoie un télégramme pour lui notifier sa nomination.

Au lieu des remerciements sur lesquels il comptait, il attendit un cri de colère.

— Ce malheureux n'est pas digne de de l'honneur qu'il vous doit, disait Mme de Marcillac. Un ami m'écrit du Caire à ce sujet et m'en apprend de belles sur son compte.

Camille tendait l'oreille, toute saisie par ce langage qui brusquement précipitait Adalbert du piédestal que son imagination s'était plu à lui dresser.

— Que lui reproche-t-on ? demanda Flammarin.

— Une inconduite scandaleuse répondit la comtesse. Il est arrivé au Caire en compagnie d'une coquine qu'il a amenée de France, une certaine Foscarelli, élève du Conservatoire, avec laquelle il s'affiche sans souci du nom qu'il porte, des fonctions qu'il remplit. C'est une honte. Qu'ai je donc fait au ciel pour être éprouvée ainsi ?

Cette plainte expira dans un sanglot.

— Peut-être tout cela n'est pas aussi grave qu'on le dit, objecta Mme Flammarin qu'apitoyait cette douleur de mère.

— Une folie de jeunesse, ajouta son mari et dont il ne faut pas exagérer la portée.

Mais Mme de Marcillac ne se laissait pas convaincre.

— Non, non, dit elle, il m'en a déjà fait trop de mal pour que je puisse prendre à la légère cette nouvelle incartade.

Ce malheureux enfant a perdu tout sens moral.

Que ne puis-je craindre de lui dans l'avenir ?

Elle continua longtemps à se lamenter, rappelant tout ce qu'elle avait déjà souffert par ce fils dénaturé qui ne méritait plus qu'on s'intéresse à lui.

Sou l'in, elle cessa de gémir comme confuse d'avoir cédé à son emportement.

— Mais ce n'est pas pour vous importuner du récit des chagrins qu'il me cause que j'étais venue, mon cher monsieur Flamarin, fit-elle. Je voulais vous demander un dernier service. Si vous avez encore quelque pouvoir, empêchez le de revenir à Paris. Envoyez le loin, très loin avec un emploi de son grade. Il est probable que sa donzelle ne voudra pas s'expatrier et refusera de le suivre. Délivré de son influence, il pourra, dans un long exil, se corriger.

— Je vous comprends, madame, répondit Flamarin. On peut le nommer à Washington.

— Washington est trop près de Paris.

— A Pékin, alors, ou quelque part dans l'Amérique du Sud.

— Où vous voudrez, pourvu qu'il ne reste pas en France.

Camille écoutait mais n'attendait plus. Elle tombait du haut d'un beau rêve et maintenant convaincue de la sagesse des conseils que tout à l'heure lui donnait sa mère, elle lui faisait parler son cœur qui la poussait vers Marcel.

Elle fut tirée de sa rêverie par le départ de Mme de Marcillac qui s'éloignait reconnaissante de l'accueil fait à sa requête. Alors ayant levé les yeux elle vit Marcel et près de lui sa mère dont le regard semblait la presser de s'emparer du bonheur que l'amour d'un honnête homme mettait à sa portée.

Elle comprit que c'était assez hésité et s'avançant à l'improviste, elle parla.

— Vous avez dit tout à l'heure à mon père, monsieur Marcel, que vous attendiez de votre dévouement une autre récompense que celle qu'il vous offrait.

— Je l'ai dit, mademoiselle et je le répète, fit Marcel dont un immense espoir illumina le visage.

— Si je vous ai bien compris, cette ré-

compense, c'est de moi que vous voulez la tenir.

— Je n'en veux pas d'autre, en effet affirma-t-il.

Elle lui tendit la main et murmura défaillante :

Je ne refuse pas et si mes parents y consentent.

Ah ! oui, nous consentons, s'écria Mme Flamarin sans prendre même la peine de consulter son mari et certaine de n'être pas démentie.

— Un mot seulement, mademoiselle, dit Marcel. J'ai observé, j'ai vu, j'ai deviné beaucoup de choses et je ne voudrais pas vous devoir à un moment de dépit.

Elle se redressa et plongeant ses yeux dans les yeux de l'homme de son choix :

Ce n'est pas le dépit qui me pousse vers vous, monsieur Marcel, affirma-t-elle, mais la certitude désormais acquise de votre amour pour moi et du bonheur qu'il me promet.

— Prenez ce cœur que je vous offre mon cher fiancé ; c'est celui d'une femme qui s'appliquera uniquement à vous rendre heureux.

Il ouvrait les bras, elle s'y jeta comme dans un refuge où les maux de la vie ne pouvaient plus l'atteindre.

IX

Sur le quai d'Orsay, en sortant du palais des affaires étrangères, Ninette, décidée à se rendre sans plus tarder chez le médecin à qui l'avait recommandée Camille, regarda l'adresse de la lettre qu'elle tenait à la main.

Elle lut : " M. le docteur Paulin, 30, place Vendôme ".

Elle connaissait ce nom pour l'avoir vu souvent dans les journaux. C'était celui d'une sommité médicale dont on vantait tout à la fois la science et la bonté.

Ninette ressentit une vive émotion en pensant qu'elle allait se soumettre à son examen et qu'elle allait être fixée sur la nature du mal qui presque subitement avait altéré sa voix. Quel serait cet arrêt et que deviendrait-elle étant condamnée à ne plus chanter ?

Cette crainte qu'elle avait écartée jus-

que-là sous l'influence des soucis plus cuisants qui en détournaient sa pensée l'obséda de nouveau et son imagination la rendait plus poignante.

Elle ne sortait donc d'un tourment que pour tomber dans un autre. La mort de sa sœur, la maladie de sa mère, les menaces des huissiers, l'imprudente conduite de son père qui aurait pu avoir de si funestes conséquences, quelle suite de malheurs !

Et, lorsqu'elle croyait avoir épuisé, jusqu'au fond, la coupe qui les contenait, voici qu'il en surgissait un autre et qui, celui-là, pouvait détruire toutes ses espérances d'avenir !

C'était plus qu'il n'en fallait pour raviver les angoisses auxquelles le dévouement de Julien Rédier avait mis un terme et dont elle se croyait délivrée.

— Cela ne finira donc jamais, pensait elle.

Si près du but que j'ai poursuivi à travers tant de vicissitudes, vais-je en être encore éloignée quand j'aurais tant besoin de promptement l'atteindre ?

Le cours de ses pensées ne se modifia que lorsqu'elle arriva devant la porte du docteur Paulin. La nécessité de surmonter sa timidité naturelle et de s'armer de sang froid au moment de comparaître devant son juge la fit se raidir et se dominer.

— Pour voir M. le docteur, il faut lui demander un rendez-vous, dit à Ninette le domestique qui lui avait ouvert.

Elle eut assez de présence d'esprit pour répondre :

— Je suis chargée de lui remettre une lettre de Mlle Flamarin.

Ce nom fit merveille.

— Alors, c'est différent, reprit le domestique. Entrez, mademoiselle, et restez là. Si je vous introduisais au salon où il a déjà huit personnes, vous y seriez jusqu'à ce soir. Tout à l'heure, quand M. le docteur ramènera le client qui est avec lui, vous pourrez lui parler. Il décidera s'il peut vous recevoir tout de suite.

Ninette s'assit dans l'antichambre et attendit. A tout instant, on sonnait et le domestique faisait entrer les gens dans le salon.

Au bout de vingt minutes, une porte

s'ouvrit. C'était le docteur qui ramenait une dame. Ninette fut intimidée par le caractère grave et froid de sa figure ridée que vieillissaient les cheveux et les favoris presque blancs.

Quand il eut fermé la porte sur sa visiteuse, et comme il allait rentrer dans son cabinet, Ninette s'avança vers lui.

— Qui êtes vous ? Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— C'est Mlle Flamarin qui m'envoie, monsieur, répondit-elle en présentant la lettre.

Le docteur la prit et la lut sur place.

Sa lecture achevée il enveloppa la petite visiteuse d'un regard pénétrant dont ses lunettes d'or atténuèrent à peine la vivacité.

Puis, désignant la porte de son cabinet, il dit :

— Entrez et voyons un peu ce que c'est que ce rhume dont me parle Mlle Flamarin.

Et d'une voix radoucie, il ajouta :

— Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

— Elle est notre Providence, murmura Ninette.

— Elle est la Providence de tous les malheureux qui s'adressent à elle, continua le docteur, et quiconque vient ici en son nom est assuré d'un bon accueil. Expliquez-moi bien, ce que vous éprouvez, mon enfant.

Ce n'était plus le même homme, et son accent, ses yeux témoignaient d'une sollicitude soudain éveillée.

Assise au bord du fauteuil qu'il lui avait offert, Ninette narra son histoire ; elle avait pris froid en soignant sa mère et sans s'en apercevoir. Un rhume s'était déclaré. Il y avait de cela quinze jours. Elle toussait depuis et ne pouvait plus émettre un son.

Debout, le dos au feu, le docteur écoutait sans perdre un mot.

— Venez vous mettre au jour, reprit-il quand elle eut fini, allant lui-même près d'une fenêtre. Ouvrez la bouche, toute grande.

Il examinait la gorge.

— Otez votre manteau, votre corset, orlonna-t-il ensuite. Il faut que je vous ausculte.

Toute d'obéir, t reau et p

Quand était prêt on voyait des batten Il s'a l'auscult tout sur l tant le je ler.

Son ex

— Rhat

Tandis

son corse

— Vous

eu beauco

— Héla

— Etes-

— Non,

comme n

Paris que

mes venu

— Et vo

Mauvaise

des privati

de tourme

forge d'inc

Comme

dans ces

pas. Mais

Le docte

— Il vou

enfant. Le

dition d'è

Vous avez

vais vous

prescrire d

vous taire

prix d'un r

— Un rej

Sera-t-il lo

— Trois

— Mais, t

sender aux

— Je crai

être, à l'ai

vous rendr

qu'un retou

chaîne serai

te fois. Don

mois, mais

Pour tout d

Toute tremblante, Ninette se hâtait d'obéir, tandis qu'il revenait vers son bureau et parcourait des papiers.

Quand il releva les yeux, sa cliente était prête et sous le linge qui la couvrait on voyait sa poitrine se soulever au gré des battements précipités de son cœur.

Il s'approcha d'elle et longuement l'ausculta, app'iquant son oreille tour à tour sur le dos grêle, sur la poitrine, écoutant le jeu des poumons, le sang couler.

Son examen terminé, il se redressa.

—Rhabiliez-vous, ma petite.

Tandis qu'un peu confuse elle agrafait son corset, il reprit :

—Vous êtes pauvre et vous avez déjà eu beaucoup de chagrin ?

—Hélas ! oui, monsieur.

—Êtes-vous Parisienne ?

—Non, monsieur. Je suis d'Annecy, comme mes parents. Nous n'habitons Paris que depuis trois ans. Nous y sommes venus pour mes études musicales.

—Et vous y avez mal vécu, ça se voit. Mauvaise nourriture, défaut de grand air des privations de tous les jours, beaucoup de tourments et une imagination qui vous forge d'incessantes inquiétudes.

Comme il disait juste, et que de vérité dans ces paroles ! Ninette ne répondait pas. Mais son silence était un aveu.

Le docteur poursuivait :

— Il vous faut beaucoup de soins, mon enfant. Le mal est guérissable à la condition d'être énergiquement combattu. Vous avez abusé de vos forces..... Je vais vous donner une ordonnance, vous prescrire des remèdes. Mais je ne puis vous taire qu'ils ne seront efficaces qu'au prix d'un repos absolu,

—Un repos absolu ! ... s'écria Ninette. Sera-t-il long ?

—Trois mois au moins.

—Mais, alors, je ne pourrai pas me présenter aux examens de fin d'année !

—Je crains que non. Je pourrais peut-être, à l'aide d'une médication violente, vous rendre votre voix. Mais ce ne serait qu'un retour accidentel. Une rechute prochaine serait inévitable, et plus grave cette fois. Donc, je prescris un repos de trois mois, mais un repos sérieux, sans études. Pour tout dire, vous ne devrez pas plus

vous servir de votre voix que si vous n'en aviez jamais eu. Je voudrais aussi un changement d'air. Je répondrais de votre guérison totale si vous alliez vous reposer dans votre pays, la tête libre de tout souci.

—C'est facile à dire, objecta amèrement Ninette.

—Et plus difficile à exécuter, oui, je comprends. Mais, je ne puis vous ordonner autre chose. L'altération de votre voix n'est que la conséquence de l'affaiblissement de votre organisme. Quand vous serez plus forte, la voix redeviendra ce qu'elle était. Pour qu'elle revienne, il faut attaquer le mal à sa source.

Sans rien ajouter à cet arrêt, il s'assit à sa table et rédigea son ordonnance pendant que Ninette, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, se hâtait de se rhabiller.

Il plia ensuite le papier, et s'étant levé il le lui remit.

—Partez le plus tôt possible, insista-t-il. L'atmosphère de Paris ne vous vaut rien et aggraverait votre état. Si vous obéissez à mes prescriptions, j'ai lieu d'espérer que vous recouvrirez votre voix. Ce n'est après tout qu'une année de retard dans vos études. Et vous êtes si jeune ! Quel âge avez-vous ?

—Dix neuf ans, monsieur.

—Eh bien ! à vingt ans, vous ne vous ressentirez plus de cette crise, si vous observez le régime que j'ordonne.

Très doux, très compatissant, presque paternel, il la ramenait à la porte. Au moment de le quitter, elle le remercia, et s'excusa de ne pouvoir payer sa consultation.

Vous ne me devez rien, dit-il. Ici, ce sont les riches qui payent pour les pauvres. Et puis, vous aurez la faculté de vous libérer en venant un soir chanter chez moi, quand vous serez une grande artiste.

—Oh ! monsieur, je serai bien heureuse d'y venir, déclara Ninette. Si je puis acquitter ainsi la dette que je contracte aujourd'hui, c'est que je serai guérie.

Quoique les dernières paroles du docteur fussent pour lui rendre un peu d'espérance, elle le quitta désolée.

Même en attendant qu'il eût dit vrai

et que la guérison fût certaine aux conditions qu'il avait exposées, ces conditions n'en étaient pas moins désastreuses. Le repos de trois mois qu'il ordonnait éloignait d'une année la réalisation des espoirs de Ninette. Comment se présenter aux examens avec chance de succès, après une si longue interruption d'études ?

Et ce retard d'une année, quelles misères n'occasionnerait-il pas ? C'était bien la peine d'avoir tant attendu, tant souffert tant travaillé à l'effet d'apprendre ce qu'elle savait pour être soudain paralysée dans ses élans vers un brillant avenir.

— Elle songea ensuite à l'accueil qui lui serait fait chez ses parents quand ils connaîtraient l'arrêt du docteur.

L'avenir se déroula plus sombre sous ses yeux : le père de plus en plus affaibli et qui visiblement perdait tous les jours quelque chose de son intelligence et de sa vigueur ; la mère déprimée par les épreuves, toujours plus impatiente, plus nerveuse ; la crainte de les voir mourir prématurément ou de devenir leur unique soutien, l'unique appui du petit, elle, si frêle et alors que se brisait dans son gosier l'instrument de fortune dont l'acquisition avait coûté si cher !

Ces pensées douloureuses se reflétaient sur le visage de Ninette. Les glaces d'une boutique lui renvoyèrent au passage l'image et sa figure pâle et décomposée. Elle se fit peur, et n'osant rentrer, elle décidait d'aller chez son professeur solliciter le congé de trois mois qui lui était indispensable.

— Venez-vous m'annoncer que vous reprenez vos études ! lui cria Vernet en la voyant.

Hélas ! non monsieur ; c'est tout le contraire.

On me condamne au repos.

— Diantre ! voilà qui est fâcheux pour vous et pour moi. Pas d'examen possible cette année, partant pas de prix.... C'est un gros retard savez vous.

Ce retard il le déplorait. Mais, il s'apitoyait encore plus sur lui-même que sur son élève.

Tant d'efforts pour la mettre au premier rang et s'en faire un titre à la décoration devenus inutiles !

— C'est la guigne, la vraie guigne répétait-il avec plus de dépit que de compassion. Vous aurez votre congé, ma petite, fit-il en la congédiant. Je vais en parler au directeur.

Mais vous pouvez vous vanter de n'être pas née coiffée.

— Elle le quitta convaincue qu'elle ne pouvait plus compter sur lui. Il est vrai que la chute du ministère la privait de son plus puissant protecteur et que Vernet faisait toujours entrer en ligne de compte dans la bienveillance qu'il manifestait à ses élèves les protections qu'il leur savait.

Cette visite mit le comble au désarroi de Ninette. Quand elle arriva rue Sainte-Anne, ses jambes ne la portaient plus. Elle pliait sous le fardeau de ses inquiétudes.

Une fois engagée dans l'escalier, elle crut à plusieurs reprises qu'elle ne pourrait arriver à son cinquième étage.

Elle y arriva littéralement épuisée, se demandant toujours comment elle allait s'y prendre pour annoncer à ses parents que le docteur Paulin lui prescrivait un repos rigoureux.

Heureusement, Julien Bédier était là. Elle l'aperçut en rentrant dans la salle à manger ; il causait avec Estelle. Bien que de le voir elle recouvra un peu de confiance. Ce qu'elle avait à dire ne lui coûtait plus en présence de cet ami d'une fidélité éprouvée.

Elle ne savait toutefois par où commencer, lorsque sa mère involontairement, lui vint en aide en l'interrogeant sur l'emploi de sa journée.

J'ai déjeuné chez M. Flamarin, répondit-elle. Je vous avais bien dit que j'étais invitée maman ? ces dames ont été comme toujours très bonnes et très affectueuses.

— Elles doivent être désolées de la chute du ministère, observa Estelle.

— Elles n'en ont rien laissé paraître. Mme Flamarin était gaie comme un pinson. Quant à Camille, c'est de moi sur tout qu'elle m'a parlé. Elle m'a trouvé mauvaise mine. Elle a exigé que j'allasse sur-le-champ consulter un médecin. Elle m'a envoyée chez leur ami, le docteur Paulin.

— L'as-tu

— Je l'ai était plein après avoir donné immédiatement m'a exami

— Que p Estelle dev

— Il ne l est d'avis q pas porter ordonné un — Du rep tes études, concours l telle.

Quant à ressources c possédons p re.

— Je lui n'en a pas nion. Il m' gnais pas pas.

A cette dé par un cri c

— Ça sera oer !

A peine u qu'il en vier prends là, N la mort. J santé de ton

— Qu'a-t-i yée et cherc de ne pas le

— L'affair par terre, co

de son bure faible que j'a et que nous et moi, s'il n s'il pourra g malade, toi s veux tu que restera qu'à

La fin de s explosion de té aurait vou put qu'y mêl venait de dire jamais autant

—L'as-tu vu ? demanda Estelle.

—Je l'ai vu, dit Ninette. Son salon était plein de gens qui l'attendaient. Mais après avoir lu la lettre que Camille m'avait donnée pour lui, il m'a fait entrer immédiatement avant tout le monde et m'a examinée.

—Que pense-t-il de ton état ? demanda Estelle devenue soudain attentive.

—Il ne le voit pas bien grave. Mais il est d'avis que se serait imprudent de n'y pas porter remède, dès à présent. Il m'a ordonné un changement d'air, du repos.

—Du repos, dans la dernière année de tes études, et quelques mois avant les concours ! Est-ce possible ? s'écria Estelle.

Quant à changer d'air, cela exige des ressources que malheureusement nous ne possédons pas. Tu aurais dû le lui dire.

—Je lui ai tout dit, affirma Ninette. Il n'en a pas moins persisté dans son opinion. Il m'a déclaré que si je ne me soignais pas maintenant, je ne guérirais pas.

A cette déclaration sa mère répondit par un cri de révolte.

—Ça sera donc toujours à recommencer !

A peine un mauvais moment est passé qu'il en vient un autre. Ce que tu m'apprends là, Ninette, me donne le coup de la mort. J'étais déjà bien inquiète de la santé de ton père.

—Qu'a-t-il donc ? s'écria Ninette effrayée et cherchant autour d'elle, étonnée de ne pas le voir.

—L'affaire des trois mille francs l'a mis par terre, continua Estelle. En rentrant de son bureau tout à l'heure, il était si faible que j'ai dû l'engager à se coucher et que nous nous demandions, M. Julien et moi, s'il ne va pas faire une maladie et s'il pourra garder sa place. Si tu tombes malade, toi aussi, si tu perds ta voix, que veux-tu que nous devenions ? Il ne nous restera qu'à mourir de faim !

La fin de sa phrase s'acheva dans une explosion de larmes. Ces larmes, Ninette aurait voulu les arrêter. Mais elle ne put qu'y mêler les siennes. Tout ce que venait de dire sa mère, elle le pensait, et jamais autant qu'à cette heure la situa-

tions ne lui avait semblé sans espoir.

—Vous voyez, monsieur Julien, que nous sommes tombés si bas qu'on ne peut plus nous tirer d'affaire, reprit Estelle. Je vous le disais bien.

Julien qui, jusque là, avait écouté en silence, protesta :

—Vous me le disiez, madame Villeroy mais vous ne m'avez pas convaincu. Quoique bien malheureux, vous cesseriez de l'être si vous aviez le courage de vous avouer que vous avez fait un mauvais calcul quand vous êtes venus chercher fortune à Paris et si vous décidiez à retourner à Annecy.

—Retourner à Annecy ! s'écria Ninette, abandonner ma carrière après tant d'efforts !

—C'est impossible, affirma Estelle. La sottise est faite, elle est irréparable, et quoi qu'il doive arriver, il faut aller jusqu'au bout.

—C'est l'orgueil qui vous dicte ce langage, dit Julien. Ce n'est pas la sagesse. La sagesse commande de revenir sur ses pas, quand on découvre qu'on a fait fausse route. Que deviendrez-vous si vous restez à Paris ? Vous vous le demandiez à l'instant. Je vous le demande à mon tour.

La mère et la fille se regardèrent et ne répondirent pas. Julien poursuivit :

—Vous reconnaissez, madame Villeroy que l'état de votre mari est inquiétant, vous-même, vous n'êtes pas bien vaillante. D'autre part le médecin prescrit pour Mlle Ninette un air plus sain, plus vivifiant que celui de Paris. Que vous faut-il de plus pour justifier la décision que je vous conseille ?

—Mais, ma carrière ? répéta Ninette ébranlée.

—Vous attendrez pour y songer de nouveau, que votre santé soit rétablie. Dans trois mois, dans six mois, quand vous serez tous redevenus bien portants, on verra.

Ninette se taisait et Estelle paraissait ébranlée. Elle tenta cependant un dernier essai de résistance.

—Vous oubliez, monsieur Julien, que le prix d'un voyage à quatre représente une grosse somme, qu'une fois à Annecy, il faudra vivre et que là-bas comme à

Paris, nous ne possédons rien, rien de rien.

—Je me charge de tout, déclara Julien A Ancey, en attendant que votre maison, l'hébergée par mes soins, puisse vous recevoir, vous habiterez la nôtre. Mon vieux père se fera une fête de vous y donner l'hospitalité.

—Quatre bouches à nourrir, monsieur, y avez-vous songé ?

—Ce n'est pas au-dessus de mes forces, fit-il, sans compter que ce ne sera que pour un temps.

Trop émue pour répondre, Estelle et Ninette marquèrent d'un signe qu'elles ne voulaient pas consentir à ce que Julien chargât ses épaules du lourd fardeau qu'il s'obstinait à vouloir porter.

Alors, il se leva et d'une voix ferme et douce, il reprit :

—Si j'étais votre fils, madame Villeroy refuseriez vous de recevoir de mes mains un peu de bien être, un remède à vos maux ? Non, n'est-ce pas ? Et bien il ne tient qu'à Mlle Ninette de faire de moi votre fils. Elle sait que je l'aime. Je le lui ai avoué il y a trois ans. Je le lui répète aujourd'hui avec toute l'énergie d'un cœur qui n'a pas changé et où elle n'a cessé de régner.....A mes côtés elle ne réalisera pas l'avenir de gloire et de fortune qu'elle avait rêvé. Mais, elle en réalisera un autre qui lui rendra le bonheur et vous le rendra à tous.

Au milieu de ses pires épreuves, Ninette, lorsqu'elle se demandait comment elle en sortirait, n'avait entrevu qu'un dénouement toujours le même : son entrée au théâtre avec un engagement avantageux.

Quant à épouser Julien, elle n'y avait songé qu'un jour, autrefois, au moment où elle allait quitter Ancey. Depuis elle n'y pensait plus. Convaincue de l'impossibilité d'un tel mariage, elle avait étouffé l'amour qui montait dans son cœur.

Mais, voici que maintenant, celui de Julien faisait reflourir le sien et que dans la brise réparatrice qui se levait et balayait tous ses maux, un dénouement inespéré s'offrait à elle en ouvrant une oasis dans le désert de sa triste vie.

Eperdue, défaillante sous le poids de tant d'émotions, elle ne put que soupirer :

—Vous êtes généreux, monsieur Julien : mais, je ne vous apporterai que des charges. En dehors de la carrière que j'ai embrassée, je ne suis bonne à rien.

—Vous vous trompez, mademoiselle Ninette, répliqua Julien. Si vous étiez ma femme, votre science musicale ne serait pas perdue pour ça. Nous n'avons pas de bon professeur de chant à Ancey depuis que le vieux Bonafous est à la retraite.

J'ai souvent pensé qu'il y avait là une place à prendre. Qui mieux que vous pourrait l'occuper ? Votre voix dut-elle ne pas revenir, vous en auriez toujours assez pour professer et en votre qualité d'élève du Conservatoire, vous verriez les meilleures familles de la ville vous confier leurs enfants. N'ai-je pas raison, madame Villeroy ?

—Cette idée ne me serait pas venue, dit Estelle dont cette perspective ranimait soudain la confiance comme elle ranimait celle de sa fille. Mais pour une bonne idée, c'est une bonne idée.

Quant à Ninette, elle pleurait sans qu'on pût comprendre si c'était le regret de la carrière rêvée ou la joie d'en pouvoir suivre une autre qui lui arrachait des larmes.

Et comme elle se taisait, Julien reprit :

—Ne décidons rien aujourd'hui. Je vous ai exprimé les vœux que forme mon cœur, mademoiselle Ninette, et maintenant, j'attendrai votre réponse avec patience. Vous me la ferez plus tard, lorsque nous serons tous rentrés à Ancey et que vous aurez recouvré le calme et la santé. L'essentiel est de ne pas s'attarder ici, de partir bien vite. Il faudra vous occuper de vos petits paquets, madame Villeroy.

Personne ne protestait plus. On renversait à l'espoir. Soudain Ninette se leva, tendit la main à Julien en soupirant un merci où passa toute la gratitude dont son âme s'était emplie et où sous le lacsisme des phrases il crut lire un engagement.

Comme soleil radment de l et ses pay

Le lac a lait ses b tout cribl lointaines de leurs ci raient sou du matin.

Le print session de puissance tendre des geons entr liaient de

A la faç Villeroy, taient la re jardin, ave rés de lég paraissait fois.

On eût l'existence domaine et un jour.

A l'imp maisonnet les chargé

Derrière la main e sur ses qu yeuse trahi

Ni le me blaient plu en quittant pliant de c des dures é

Six mois active, la dans cette perdre et q Julien Béd étaient les

La vigue rieuse reco soucis, la r et l'espoir liaient da d'Estelle, b

X

Comme au début de cette histoire, un soleil radieux noyait dans un flamboiement de lumière la petite ville d'Annecy et ses paysages alpestres.

Le lac avec un doux murmure mouillait ses bords de son flot le plus bleu, tout criblé d'étincelles et jusqu'aux rives lointaines où les monts allongent l'ombre de leurs cimes augustes, les eaux se mouvaient sous la brise parfumée et fraîche du matin.

Le printemps avait pris en maître possession de la nature. Il y régnait et sa puissance se manifestait dans la verdure tendre des prés fleuris et dans les bourgeons entr'ouverts des arbres qui s'embellissaient des feuilles nouvelles.

A la façade recrépie de la Maison des Villeroys, les persiennes ouvertes attestaient la reprise de la vie passée. Le petit jardin, avec ses allées ratissées, ses carrés de légumes, ses arbustes en fleurs apparaissait avec sa physionomie d'autrefois.

On eût dit que rien n'était changé dans l'existence des habitants de ce modeste domaine et qu'ils ne l'avaient pas quitté un jour.

A l'improviste, sur le perron de la maisonnette, se dressa Villeroys, les épaules chargées de filets.

Derrière lui venait Estelle, tenant par la main son fils qui allait maintenant sur ses quatre ans et dont la vivacité joyeuse trahissait la belle santé.

Ni le mari, ni la femme, ne ressemblaient plus à ce qu'ils étaient naguère en quittant Paris où nous les avons vus pliant de corps et d'esprit sous le fardeau des dures épreuves.

Six mois de grand air et de vie plus active, la joie d'être rentrés chez eux, dans cette maison qu'ils avaient failli perdre et que le généreux savoir-faire de Julien Bédier leur avait rendue, telles étaient les causes de leur transformation.

La vigueur reconquise, la paix intérieure recouvrée, la dispersion des noirs soucis, la résignation aux maux passés et l'espoir qu'ils ne renâtraient pas, se lisaient dans les yeux de Villeroys et d'Estelle, bien que parfois encore le sou-

venir de la petite morte ramenée de Paris y mit des larmes lorsqu'ils allaient prier sur sa tombe et y porter des fleurs.

Tout en eux disait qu'ils ne doutaient plus du bonheur.

Villeroys, d'un regard où passait la sérénité de son âme, parcourut l'horizon resplendissant sous le voile à demi déchiré des brumes matinales que dorait le soleil avant de les boire.

— Belle journée, dit-il.

— Ils n'en ont pas comme ça à Paris, ajouta Estelle.

Villeroys embrassa sa femme et son fils et par le jardin en pente, il descendit vers le lac.

Estelle le suivit des yeux. Elle le vit atteindre la rive, en détacher une barque y monter et pousser au large, s'en allant à la pêche. Elle soupira.

— Qui m'en dit-il y a six mois, qu'un jour viendrait où nous nous retrouverions ici et si tranquilles !

Cette réflexion ranima sa reconnaissance envers le Maître des choses, qui maintenant réparait le passé douloureux en donnant au présent tant de douceur et en ouvrant sur l'avenir des perspectives nouvelles et rassurantes.

Puis, emmenant son fils, elle sortit à son tour. Le cimetière était dans le voisinage et presque tous les jours elle allait s'agenouiller sur la tombe de Madeleine.

Il y avait à peine cinq minutes qu'elle était partie, lorsqu'au seuil de la petite maison se dressa la fine silhouette de sa fille aînée.

Fraîche, reposée, les joues roses, le regard brillant, Ninette, élégante et fine dans sa robe noire, semblait ressusciter, elle aussi.

Revenue de Paris quasi mourante, elle avait en quelques semaines retrouvé ses forces.

Ce n'était plus la pauvre créature maigre et chétive, à qui le docteur Paulin avait ordonné de quitter la grande ville sous peine de mort, mais une jolie fille svelte et solide à la fois, pareille ces plantes dont un mal inconnu a ralenti la croissance et qui, ce mal conjuré, rattrapent visiblement le temps perdu.

Ses camarades du Conservatoire, qui s'étaient apitoyés sur sa triste mine au

moment de son départ, ne l'auraient pas reconnue.

Mais sa métamorphose corporelle n'était rien auprès de sa métamorphose morale. Que de changement dans son esprit et dans son cœur !

Elle s'était rattachée à la vie, à l'espoir d'être heureuse et les mauvais jours eussent été bien vite oubliés si la place restée vide au foyer, la place de Madeleine ne les eût à toute heure rappelés.

Pauvre petite disparue ! Entre toutes ces victimes de Paris, elle était celle qui avait été immolée au destin.

Du moins, son souvenir inoubliable ne s'envenimait-il plus maintenant de la crainte d'un nouvel holocauste. Elle avait payé pour tous et les avait rachetés.

Cette conviction n'eût pas suffi cependant à transformer Ninette. C'est l'amour qui avait fait ce miracle, car elle aimait Julien. Elle l'aimait ardemment et brûlait du désir de pouvoir le lui dire et le lui prouver en lui consacrant toute sa vie.

Elle aimait en lui son sauveur, l'être de bonté qui, dans l'entraînement d'une pure tendresse, était venu lui tendre la main quand elle semblait, enveloppant son dévouement dans les formes les plus ingénieuses.

Et toujours si délicat, si discret, poussant la réserve jusqu'à n'avoir plus parlé de lui depuis tantôt six mois que la famille Villeroy ne vivait pour ainsi dire que de sa générosité.

Aussi, comme Ninette, de laquelle il affectait de ne pas exiger un engagement, se promettait de joie de pouvoir lui dire un jour, à l'improviste :

— Me voilà, Julien, je suis à vous, toute à vous, rien qu'à vous.

Et peut être ce jour était-il arrivé, car ce matin-là, elle se sentait plus vibrante, plus impatiente de combler des vœux dont elle devinait l'ardeur encore qu'ils ne s'exprimassent jamais en paroles.

En sortant de la maison, elle s'arrêta sur le petit perron. Un sourire mystérieux flottait sur ses lèvres. Son regard plongea dans l'horizon immense et s'hypnotisa dans sa contemplation comme si le spectacle du bonheur qu'elle entrevoyait

trouvait là et ne pouvait trouver que là son cadre naturel.

Soudain, elle ouvrit la bouche et chanta à pleine gorge. Sa voix retentit pure et claire, douce comme un velours, solide comme un métal, sa voix de jadis, avec ses cascades roulantes, sa flexibilité, son harmonie, ses élans et ses chutes.

La veille, pour la première fois depuis longtemps, elle l'avait essayée, n'osant croire qu'elle l'eût retrouvée tout entière. Maintenant, après ce nouvel essai, elle ne doutait plus. Elle était guérie, bien guérie, puisque sa voix était revenue.

A ce moment, la porte à claire voie du jardin cria sur ses gonds. C'était Julien qui de loin, comme tous les matins, saluait en passant et s'informait de sa santé.

Un peu grave, elle alla à sa rencontre :

— J'ai retrouvé ma voix, monsieur Julien, lui dit elle. Je chante comme autrefois.

— Je le sais, j'étais là sur le chemin et je vous ai entendus.

Il fit cette réponse d'un ton navré.

— On dirait que cela ne vous fait pas plaisir, observa Ninette.

— Cela me fait plaisir pour vous. Mais je songe que c'en est peut être fait de mes beaux jours, de mes espérances.... Vous voudrez retourner à Paris.....

— Et vous seriez malheureux si j'y retournerais ? demanda-t-elle un peu émue, une pointe d'ironie dans les yeux.

— Très malheureux, affirma-t-il.

Eh ! bien, s'écria-t-elle, ne le soyez pas. Je ne veux pas partir, je veux rester. Paris ne m'attire plus. Il me fait peur et je le hais.

— Ecoutez moi, monsieur Julien, j'ai comparé la vie qu'il me réserve à celle que vous m'offrez et j'ai fait mon choix. C'est de vous et de vous seul qu'il me plaît de tenir mon futur bonheur. Vous m'avez offert votre cœur ; je l'accepte et vous donne le mien.

Je serai votre femme quand vous voudrez.

Il chancelait éperdu, riant, p'enrant, bégayant des mots de reconnaissance.

— Ne me remerciez pas, dit-elle. La récompense que vous recevez aujourd'hui est la plus légitime. Vous l'avez bien

méritée !
si doux,
mour qu'
car, je
vous m'a
— Vou
il.

Il l'atti
joignirent
ge d'une

Julien
— Mais
quoi ne m

— Je ne
je serais s
Cette dot,

tra d'ense
d'Anancy
ménage

Voyez-vo
m'avez eu
que je voi

s'inspirait
épaules u
fournissez
part.

.....

Leur m
vant en

tout exprè
tance et q
ner.

— Les F
mille réce
balle.

Elle aus
fert de la
eux comm

tances ines
rison.

trouver que là
pouche et chan-
refois depuis
tyée, n'osant
tout entière
l'essai, elle
guérie, bien
it revenue.
laire voie du
l'était Julien
matin, la sa-
nt de sa san-
sa rencontre :
monsieur Ju-
omme autre-
le chemin et
n navré.
ous fait pas
r vous. Mais
e fait de mes
ces.... Vous
...
eux si j'y re-
i peu emue,
yeux.
na-t-il
le soyez pas
eux rester.
fait peur et
Julien, j'ai
rve à celle
mon choix.
il qu'il me
heur. Vous
l'accepte et
vous vou-
t, p'entrant,
issance.
elle. La ré-
aujourd'hui
l'avez bien

méritée par votre dévouement et il m'est si doux, en vous la donnant, d'obéir à l'amour que vous m'avez communiqué, car, je vous aime, Julien, autant que vous m'aimez.

—Vous m'ouvrez le ciel murmura-t-il.

Il l'attirait vers lui ; leurs lèvres se joignirent et Ninette reçut le premier gage d'une tendresse partagée.

Julien que grisait sa joie dit encore :
—Mais puisque vous m'aimiez pour-quoi ne me l'avez pas avoué plus tôt ?

—Je ne voulais le faire qu'autant que je serais sûre de vous apporter une dot. Cette dot, c'est ma voix. Elle me permettra d'enseigner le chant à la jeunesse d'Ancey et allégera les charges de notre ménage que vous vouliez porter seul. Voyez-vous, mon ami, le jour où vous m'avez suggéré cette idée, la résistance que je vous opposais a été vaincue. Elle s'inspirait de la crainte de mettre sur vos épaules un poids trop lourd et vous me fournissez le moyen d'en prendre ma part.

.....
Leur mariage fut célébré le mois suivant en présence des Guionnet venue tout exprès de Paris pour la circonstance et qui ne voulaient pas y retourner.

—Les Flamarin y assistaient avec Camille récemment mariée à Marcel Herballe.

Elle aussi, comme son père avait souffert de la maladie de Paris. Mais pour eux comme pour les Villeroy, des circonstances inespérées avaient préparé la guérison.

Pareil au pigeon de la fable il étaient rentrés au nid, défrisés, déplumés, traînant la patte, jurant mais un peu tard qu'on ne les y prendrait plus, heureux, follement heureux, d'avoir échappé à un péril mortel.

Ce péril, Paris le réserve à tous ceux qui désertent le sol natal où ils pourraient être heureux à peu de frais, viennent demander la fortune à la ville attirante et terrible.

Quelques-uns parviennent à la vaincre ou s'y dérober à temps ; ce sont les privilégiés et encore y laissent-ils des plumes.

D'autres y succombent, c'est le plus grand nombre, et Dieu sait où peut les conduire la dégringolade à laquelle ils sont fatalement voués.

Braves gens à qui la campagne assure un morceau de pain, sachez vous en contenter et gardez-vous de venir grossir le nombre des victimes du minotaure parisien.

C'est la moral qui se dégage de cette véridique histoire au dénouement de laquelle quelque chose manquerait si l'on n'ajoutait que ce coquin de Fouréal, arrêté à Londres peu après sa fuite et condamné à cinq ans de détention, expie en prison ses méfaits et que Mlle Foscarei, rentrée en France après s'être séparée d'Adalbert de Maroillac qui partait pour Rio-de-Janeiro se vautre dans les fanges de la galanterie vénale.

—Ils sont eux aussi des victimes de Paris.

FIN

ERNEST DAUDET